HISTOIRE
UNIVERSELLE,
DEPUIS
LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A PRÉSENT.

TOME CENT DIX-NEUVIEME.

HISTOIRE
UNIVERSELLE,
DEPUIS
LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A PRÉSENT;

Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres ;

NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇOIS
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES :

ENRICHIE DE FIGURES ET DE CARTES.

HISTOIRE MODERNE.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

CONTENANT la fin de l'Histoire de l'Amérique, & partie de celle des Terres Australes ou du continent méridional.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE
DES SECTIONS
ET DES SOMMAIRES

CONTENUS dans le Tome ſoixante-dix-neuvieme de l'Hiſtoire Univerſelle.

Fin de la Table du Tome LXXIX.

HISTOIRE

HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE XXXIII.

HISTOIRE DES *ANTILLES FRANÇOISES.*

AVANT de paſſer à l'Hiſtoire des iſles Françoiſes d'Amérique, nous croyons devoir faire part à nos Lecteurs de quelques remarques préliminaires.

Hiſtoire de l'Amérique.

Les détails dans leſquels nous allons entrer ſont fort étendus, & les obſervations importantes qu'ils renferment ne nous appartiennent pas : quoiqu'elles ſe trouvent dans un Livre qui eſt très-connu, il y a lieu de croire que le Lecteur les trouvera fort bien placées ici.

Histoire de l'Amérique.

Nous y avons ajouté seulement plusieurs remarques sur l'Arrêt du Conseil du mois d'Août, qui tempere, à quelques égards, le régime prohibitif établi jusqu'alors dans les isles d'Amérique.

Précis de l'Histoire politique des Colonies d'Amérique.

Depuis la fin tragique du meilleur de ses Monarques, la France avoit été sans cesse bouleversée par les caprices d'une Reine intrigante, par les vexations d'un Etranger avide, par les projets d'un Favori sans talent. Richelieu commençoit à la gouverner d'une maniere absolue, lorsque quelques-uns de ses Navigateurs, aussi puissamment excités par la passion de l'indépendance, que par l'appât des richesses, tournerent leurs voiles vers les Antilles, avec l'espérance de se rendre maîtres des vaisseaux Espagnols qui fréquentoient ces mers. La fortune, après avoir plusieurs fois secondé leur courage, les réduisit à chercher un asile pour se radouber : ils le trouverent à Saint-Christophe en 1625. Cette isle leur parut propre au succès de leurs armemens, & ils souhaiterent être autorisés à y former un établissement. Denambuc, leur Chef, obtint non seulement cette liberté, mais encore celle de s'étendre, autant qu'on le voudroit ou qu'on le pourroit, dans le grand Archipel de l'Amérique. Le Gouvernement exigea pour cette permission, qui n'étoit accompagnée d'aucun secours, d'aucun appui, le dixieme des denrées qui arriveroient de toutes les Colonies qu'on parviendroit à fonder.

Une Compagnie se présenta, en 1626, pour

exercet ce privilége. C'étoit l'usage d'un temps où la navigation & le commerce n'avoient pas encore assez de vigueur pour être livrés à la liberté des particuliers : elle obtint les plus grands droits. L'Etat lui abandonnoit pour vingt ans toutes les isles qu'elle mettroit en valeur, & l'autorisoit à se faire payer cent livres de tabac, ou cinquante livres de coton par chaque habitant, depuis seize jusqu'à soixante ans. Elle devoit y jouir encore de l'avantage d'acheter & vendre inclusivement. Un fonds qui ne fut d'abord que de 45,000 livres, & qu'on ne porta jamais au triple de cette somme, lui valut tous ces encouragemens.

Il ne paroissoit pas possible de rien faire d'utile avec des moyens si foibles. On vit cependant sortir de Saint-Christophe des essaims d'hommes hardis & entreprenans, qui arborerent le pavillon François dans les isles voisines. Si la Compagnie, qui excitoit l'esprit d'invasion pat quelques priviléges, eût eu, à tous égards, une conduite bien raisonnée, l'Etat ne pouvoit tarder à tirer quelques fruits de cette inquiétude. Malheureusement elle fit ce qu'a toujours fait, ce que fera toujours le monopole : l'ambition d'un gain excessif la rendit injuste & cruelle.

Les Hollandois, avertis de cette tyrannie, se présenterent avec des vivres & des marchandises, qu'ils offroient à des conditions infiniment plus modérées. On accepta leurs propositions. Il se forma dès lors, entre ces Républicains & les colons, une liaison dont il ne fut pas possible de rompre le cours. Cette concurrence ne fut pas seulement fatale à la Compagnie dans le Nouveau-Monde, où elle l'empêchoit de débiter ses car-

Histoire de l'Amérique.

gaifons ; elle la pourfuivit encore dans tous les marchés de l'Europe, où les interlopes donnoient toutes les productions des isles Françoises à plus bas prix. Découragés par ces revers mérités, les associés tomberent dans une inaction entiere, qui les privoit de la plus grande partie de leurs bénéfices, sans diminuer aucune de leurs charges. Dans leur désespoir, ils abandonnerent, en 1631, leur octroi à une nouvelle Compagnie, qui elle-même le céda à une autre en 1642. Inutilement le Ministere sacrifia à la derniere les droits qu'il s'étoit réservés. Cette faveur ne pouvoit pas changer le mauvais esprit, qui jusqu'alors avoit été un principe constant de calamités. Une nouvelle révolution devint bientôt nécessaire. Pour éviter sa ruine totale, pour ne pas succomber sous le poids de ses engagemens, le Corps épuisé mit ses possessions en vente. Elles furent achetées la plupart par ceux qui les conduisoient comme Gouverneurs.

Boissetet obtint, en 1649, pour 73,000 livres, la Guadeloupe, Marie-Galande, les Saintes, & tous les effets qui appartenoient à la Compagnie dans ces isles : il céda la moitié de son marché à Honel, son beau-frere. Duparquet ne paya, en 1650, que 60,000 livres la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade & les Grenadins : il revendit sept ans après, au Comte de Cérillac, la Grenade & les Grenadins un tiers de plus que ne lui avoit couté son acquisition entiere. Malte acquit, en 1651, Saint-Christophe, Saint-Martin, Saint-Barthélemi, Sainte-Croix & la Tortue, pour 40,000 écus; ils furent payés par le Commandeur de Poincy qui gouvernoit ces isles. La

Religion devoit les posséder comme fiefs de la Couronne, & n'en pouvoit confier l'administration qu'à des François.

Histoire de l'Amérique.

Les nouveaux possesseurs jouirent de l'autorité la plus étendue. Ils disposoient des terreins; les places civiles & militaires étoient toutes à leur nomination. Ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs Délégués condamnoient à mort: c'étoient de petits Souverains. On devoit croire que, régissant eux-mêmes leur domaine, l'agriculture y feroit des progrès rapides. Cette conjecture se réalisa à un certain point, malgré les émotions, qui furent vives & fréquentes sous de tels Maîtres. Cependant ce second Etat des Colonies Françoises ne fut pas plus utile à la nation que le premier. Les Hollandois continuoient à les approvisionner, & à emporter les productions, qu'ils vendoient indifféremment à tous les peuples, même à celui qui, par la propriété, devoit en avoir tout le fruit.

Le mal étoit grand pour la Métropole. Colbert se trompa sur le choix du remede. Ce grand homme, qui conduisoit depuis quelque temps le commerce & les finances du royaume, s'étoit égaré depuis les premiers pas de sa carriere. L'habitude de vivre avec des Traitans, du temps de Mazarin, l'avoit accoutumé à regarder l'argent, qui n'est qu'un instrument de circulation, comme la source des richesses. Pour attirer celui de l'Etranger, il n'imagina pas de plus puissant moyen que les manufactures. Il vit dans les ateliers toutes les ressources de l'Etat, & dans les Artisans tous les sujets précieux de la Monarchie. Pour multiplier cette espece d'hommes, il crut

Histoire de l'Amérique.

devoir tenir à bas prix les denrées de premiere néceſſité, & rendre difficile l'exportation des grains. La production des matieres premieres l'occupa peu, & il appliqua tous ſes ſoins à leur fabrication. Cette préférence, donnée à l'induſtrie ſur l'agriculture, ſubjugua tous les eſprits; & ce ſyſtême deſtructeur s'eſt malheureuſement perpétué.

Si Colbert avoit eu des idées juſtes de l'exploitation des terres, des avances qu'elle exige, de la liberté qui lui eſt néceſſaire, il auroit pris, en 1664, un parti différent de celui qu'il adopta. On ſait qu'il racheta la Guadeloupe & les iſles qui en dépendoient, pour 125,000 livres; la Martinique pour 40,000 écus; la Grenade pour 100,000 livres; toutes les poſſeſſions de Malte pour 500,000 livres. Juſque-là ſa conduite étoit digne d'éloges: il devoit rejoindre au corps de l'Etat autant de branches de la ſouveraineté; mais il ne falloit pas remettre ces importantes poſſeſſions ſous le joug d'une Compagnie excluſive, que l'expérience, d'accord avec les principes, proſcrivoit également. Le Miniſtere eſpéra vraiſemblablement qu'une Société, dans laquelle on incorporoit celle d'Afrique, de Caïenne, de l'Amérique ſeptentrionale, & le commerce qui commençoit à ſe faire ſur les côtes de Saint-Domingue, deviendroit une puiſſance inébranlable par les grandes combinaiſons qu'elle auroit occaſion de faire, & par la facilité de réparer, d'un côté, les malheurs qu'elle pourroit eſſuyer d'un autre. On crut aſſurer ſes hautes deſtinées, en lui prêtant ſans intérêts, pour quatre ans, le dixieme des montans de ſes capitaux, en

déchargeant de tous les droits les denrées qu'elle porteroit dans ses établissemens, & en proscrivant, autant qu'il seroit possible, la concurrence Hollandoise.

Histoire de l'Amérique.

Malgré tant de faveurs, la Compagnie n'eut pas un instant d'éclat. Ses fautes se multiplierent en proportion de l'étendue des concessions dont on l'avoit accablée. L'infidélité de ses Agens, le désespoir des colons, les déprédations des guerres, d'autres causes porterent le plus grand désordre dans ses affaires. La chute de cette Société paroissoit assurée & prochaine en 1674, lorsque la Cour jugea qu'il lui convenoit d'en payer les dettes, qui montoient à 3,523,000 livres, & de lui rembourser son capital, qui étoit de 1,287,185 livres. Ces conditions généreuses firent réunir à la masse de l'Etat, des possessions précieuses qui lui avoient été jusqu'alors comme étrangeres. Les Colonies furent véritablement Françoises, & tous les citoyens, sans distinction, eurent la liberté de s'y fixer, ou d'ouvrir des communications avec elles.

Il seroit difficile d'exprimer les transports de joie que cet événement excita dans les isles. Les fers sous lesquels on gémissoit depuis si long-temps, étoient rompus, & rien ne paroissoit désormais ralentir l'activité du travail & de l'industrie. Chaque colon donnoit carriere à son ambition : chacun se flattoit d'une fortune prochaine & sans bornes. Si leur confiance fut trompée, il n'en faut accuser ni leur présomption, ni leur indolence. Leurs espérances n'avoient rien qui ne fût dans le cours naturel des choses.

Histoire de l'Amérique.

& toute leur conduite tendoit à les justifier, à les affermir. Les préjugés de la Métropole leur opposerent malheureusement des obstacles insurmontables.

D'abord on exigea, dans les isles même, de chaque homme libre, de chaque esclave des deux sexes, une capitation annuelle de cent livres pesant de sucre brut. On représenta vainement que l'obligation imposée aux Colonies de ne négocier qu'avec la partie principale, étoit un impôt assez onéreux pour tenir lieu de tous les autres. Ces représentations ne firent pas l'impression qu'elles méritoient. Soit besoin, soit ignorance du Gouvernement, des cultivateurs qu'il auroit fallu aider par des prêts sans intérêt, par des gratifications, virent passer, dans les mains de Fermiers avides, une portion de leurs récoltes, qui, reversée dans des champs fertiles, auroit augmenté graduellement la reproduction.

Dans le temps que les isles se voyoient ainsi dépouillées d'une partie de leurs denrées, l'esprit d'exclusion prenoit en France des mesures certaines pour diminuer le prix de celles qu'on leur laissoit. Le privilége de les enlever fut concentré dans un petit nombre de ports. C'étoit nuire aux autres rades du royaume, qu'on empêchoit de jouir d'un droit qu'elles avoient essentiellement; mais c'étoit un grand malheur pour ses Colonies, qui, par cet arrangement, voyoient diminuer sur leurs côtes le nombre des vendeurs & des acheteurs.

A ce désavantage s'en joignit bientôt un autre. Le Ministere avoit cherché à exclure les vaisseaux étrangers de ses possessions éloignées,

& il y avoit réussi, parce qu'il l'avoit voulu véritablement. Ces navigateurs obtinrent de l'avarice ce que l'autorité leur refusoit. Ils acheterent aux Négocians François des passe-ports pour aller aux Colonies, & ils rapportoient directement dans leur patrie les chargemens qu'ils avoient pris. Cette infidélité pouvoit être punie & réprimée de cent manieres. On s'arrêta à la plus funeste. Tous les bâtimens se virent obligés, non seulement de faire leur retour dans la Métropole, mais encore dans les ports mêmes d'où ils étoient partis. Une pareille gêne occasionnoit nécessairement des frais considérables en pure perte; elle devoit influer beaucoup sur le prix des productions de l'Amérique.

Leur multiplication fut encore arrêtée par les impositions dont on les surchargea.

Le tabac fut assujetti à un droit de vingt sols par livre.

On proscrivit d'abord l'indigo des teintures du royaume, sous prétexte qu'il les détérioroit, & qu'il nuiroit à une des cultures de la Métropole. Mais lorsque des expériences répétées eurent convaincu les plus opiniâtres, que, mêlé avec le pastel, ou même employé seul, il rendoit les couleurs plus belles & plus solides, elles furent telles, qu'il ne fut pas possible d'en exporter. Ce ne fut qu'en 1693, que celui qui étoit destiné pour l'étranger, fut délivré de ses vexations.

Le cacao ne sortit des mains du monopole que pour être assujetti, en 1693, à un droit de 15 sols la livre, quoiqu'il n'en coutât que cinq dans les Colonies. Son introduction dans

Histoire de l'Amérique.

le royaume ne fut d'abord permiſe que par Rouen & par Marſeille, &, depuis ſa liberté prétendue, que par ce dernier port.

Le coton, qui avoit d'abord échappé aux rigueurs du Fiſc, fut chargé, en 1664, de 3 livres par quintal. Inutilement on réduiſit de moitié cette impoſition en 1691. Cette modification ne fit pas revivre les arbuſtes qu'on avoit extirpés.

La conſommation du gingembre, qui a une partie des propriétés du poivre, & qui peut aiſément le remplacer, devoit être encouragée. On l'arrêta au moyen d'un droit de ſix livres par quintal. Il fut réduit dans la ſuite à 15 ſols; mais alors les dernieres claſſes des citoyens avoient pris pour cette épicerie un mépris que rien ne peut vaincre.

La caſſe de l'Amérique n'étoit achetée en France que le quart de ce que coutoit celle du Levant. Des analyſes bien faites auroient diſſipé le préjugé d'où naiſſoit cette énorme différence dans les prix; mais le Gouvernement ne s'aviſa jamais d'un expédient qui devoit augmenter les richeſſes de ſes poſſeſſions.

Le ſucre étoit la plus riche production des iſles. Juſqu'en 1669, l'exportation directe dans tous les ports de l'Europe en avoit été permiſe, ainſi que celle de toutes les denrées des Colonies. On voulut, à cette époque, qu'il ne pût être dépoſé que dans les rades du royaume. Cet arrangement en augmentoit néceſſairement les prix, & les étrangers qui le trouvoient ailleurs à meilleur marché, contracterent l'habitude de l'y aller chercher. Cependant le parti qu'on prit

de décharger le ſucre de trois pour cent qu'il avoit payés à ſon entrée, fut cauſe qu'on conſerva quelques acheteurs. Une nouvelle faute acheva de tout perdre.

Les Raffineurs demanderent, en 1682, que la ſortie des ſucres bruts fût prohibée. L'intérêt public paroiſſoit leur unique motif. Il étoit, diſoient-ils, contre tous les bons principes, que les matieres premieres allaſſent alimenter les fabriques étrangeres, & que l'Etat ſe privât volontairement d'une main d'œuvre très-précieuſe. Cette raiſon plauſible fit trop d'impreſſion ſur Colbert. Qu'arriva-t-il? Leur Art reſta auſſi cher, auſſi imparfait qu'il l'avoit toujours été. Les peuples conſommateurs ne s'en accommoderent pas; la culture Françoiſe diminua, & celle des nations rivales reçut un accroiſſement ſenſible.

Quelques colons, voyant qu'une expérience ſi fatale ne faiſoit pas abandonner le ſyſtême qu'on avoit pris, ſolliciterent la permiſſion de raffiner leur ſucre eux-mêmes. Ils avoient tant d'avantages pour faire cette opération à bon marché, qu'ils ſe flattoient de recouvrer bientôt chez les Etrangers la préférence qu'on y avoit perdue. Cette nouvelle révolution étoit plus que vraiſemblable, ſi chaque quintal de ſucre raffiné qu'ils envoyoient, n'eût été aſſujetti à un droit de huit livres à ſon entrée dans le royaume. Tout ce qu'ils purent faire, malgré le poids de cette impoſition exceſſive, ce fut de ſoutenir la concurrence des Raffineurs François dans l'intérieur de la monarchie. Le produit des ateliers des uns & des autres y fut conſommé tout entier,

Histoire de l'Amérique.

& l'on renonça à une branche importante du commerce, plutôt que de reconnoître qu'on s'étoit trompé en défendant l'exportation des sucres bruts.

Dès-lors les Colonies qui recueilloient vingt-sept millions pesant de sucre, ne purent le vendre en totalité à la Métropole, qui n'en consommoit que vingt millions. Le défaut de débouchés en réduisit la culture au pur nécessaire. Ce niveau ne pouvoit s'établir qu'avec le temps; & avant qu'on y fût parvenu, la denrée tomba dans un avilissement extrême. Cet avilissement, qui provenoit aussi de la négligence qu'on apportoit dans la fabrication, devint si considérable, que le sucre brut, qui, en 1682, se vendoit 14 ou 15 francs le cent, n'en valoit plus que 5 ou 6 en 1713.

Il n'étoit pas possible que, dans cet état de choses, les Colonies pussent multiplier leurs esclaves, quand même le Gouvernement n'y auroit pas mis des obstacles insurmontables par de fausses vûes. La traite des Negres fut toujours confiée à des Compagnies exclusives, qui en acheterent constamment fort peu, pour être assurées de les mieux vendre. On est fondé à avancer qu'en 1698 il n'y avoit pas vingt mille Negres dans ces nombreux établissemens, & il ne seroit pas téméraire d'assurer que la plupart y avoient été introduits par des interlopes. Cinquante-quatre navires de grandeur médiocre, suffisoient pour l'extraction des produits de ces Colonies.

Les isles Françoises devoient succomber naturellement sous le poids de tant d'entraves. Si

leurs habitans ne les abandonnerent pas pour porter ailleurs leur activité, il faut attribuer leur persévérance à des ressources indépendantes de l'Administration. Lorsqu'on opprimoit quelque production, le colon se tournoit rapidement vers une autre que le Fisc n'avoit pas encore apperçue, ou qu'il craignoit d'étouffer au berceau. Les côtes ne furent jamais assez bien gardées, pour rompre toutes les liaisons formées avec les navigateurs étrangers. Les brigandages des Flibustiers se convertissoient quelquefois en avance de culture. Enfin la passion, tous les jours plus vive, de l'Ancien-Monde pour les denrées du Nouveau, étoit un grand encouragement à leur multiplication. Cependant ces moyens n'auroient jamais été suffisans pour tirer les Colonies Françoises de leur état de langueur. Une grande révolution étoit nécessaire : elle arriva en 1717.

A cette époque, un réglement clair & simple fut substitué à cette foule d'Arrêts équivoques, que des Fermiers avides & peu éclairés avoient arrachés successivement aux besoins, à la foiblesse du Gouvernement. Les marchandises destinées pour les Colonies, furent déchargées de toute imposition. On modéra beaucoup les droits des denrées d'Amérique, qui se consommoient dans le royaume. Celles qui pouvoient passer aux autres nations, devoient jouir d'une liberté entiere, à l'entrée & à la sortie, en payant trois pour cent. Les taxes mises sur les sucres étrangers, devoient être perçues indifféremment partout, sans aucun égard aux franchises particulieres, hors le cas de réexportation dans les ports de Baïonne & de Marseille.

Histoire de l'Amérique.

En accordant tant de faveurs à ses possessions éloignées, la Métropole n'oublia pas ses intérêts. Elle voulut que toutes les marchandises dont la consommation n'étoit pas permise dans son sein, leur fussent défendues. Pour assurer la préférence à ses manufactures, elle ordonna aussi que les marchandises même, dont l'usage n'étoit pas prohibé, payeroient les droits à leur entrée dans le royaume, quoique destinées pour les Colonies. Il n'y eut que le bœuf salé, qu'elle ne pouvoit fournir en concurrence, qui fut déchargé de cette obligation.

Cet arrangement eût été aussi bon que les lumieres du temps le comportoient, si l'Edit eût rendu général le commerce de l'Amérique, concentré jusqu'alors dans quelques ports, & s'il eût déchargé les vaisseaux de l'obligation de faire leur retour au lieu d'où ils étoient partis. De pareilles gênes limitoient le nombre des matelots, augmentoient le prix de la navigation, empêchoient la sortie des productions territoriales. Ceux qui gouvernoient alors l'Etat, devoient voir ces inconvéniens, & se proposoient sans doute de rendre un jour au commerce la liberté & l'activité qui lui sont nécessaires. Vraisemblablement ils furent obligés de sacrifier leurs maximes à l'aigreur des gens d'affaires, qui désapprouvoient avec éclat toutes les opérations contraires à leurs intérêts.

Malgré cette foiblesse, le colon qui n'avoit résisté qu'avec peine aux sollicitations d'un sol excellent, y porta tous ses soins dès qu'on le lui permit. Sa prospérité étonna toutes les nations. Si le Gouvernement, à l'arrivée des Fran-

çois dans le Nouveau-Monde, avoit eu, par prévoyance, les lumieres qu'il acquit par l'expérience un ſiecle après, l'Etat auroit joui de bonne heure d'une culture & d'une richeſſe qui valoient mieux pour ſa proſpérité que des conquêtes. On ne l'auroit pas vu également affoibli par ſes victoires & par ſes défaites. Les ſages Adminiſtrateurs qui remédioient aux maux de la guerre par une heureuſe révolution dans le commerce, n'auroient pas eu la douleur de voir qu'on avoit évacué Sainte-Croix en 1696, & ſacrifié Saint-Chriſtophe à la paix d'Utrecht. Leur affliction auroit été bien plus profonde, s'ils avoient prévu qu'en 1763 on ſeroit réduit à abandonner la Grenade aux Anglois.

Remarques ſur l'adminiſtration des Colonies, les corvées, les impôts.

Dans le premier âge de ſes Colonies, la France accordoit gratuitement des poſſeſſions à ceux qui en demandoient. Un vagabond s'enfonçoit dans les forêts, y marquoit l'eſpace plus ou moins étendu qu'il lui plaiſoit d'occuper, & en fixoit les limites en abattant tout autour des arbres. Ce déſordre ne pouvoit durer. Cependant l'autorité ne ſe permit pas de dépouiller ceux qui s'étoient fait à eux-mêmes un droit : elle régla ſeulement, que dans la ſuite il n'y auroit de propriété légitime que celle qui ſeroit accordée par les Adminiſtrateurs. Sans aucun égard aux talens & aux facultés, la protection devint alors la meſure unique des diſtributions. On ſtipuloit, à la vérité, que les colons com-

Histoire de l'Amérique.

menceroient leur établissement dans l'année même de la concession, & qu'ils n'en discontinueroient pas le défrichement, sous peine de confiscation. Mais, outre l'inconvénient d'obliger aux dépenses de l'exploitation, des hommes qui n'avoient pas eu le moyen d'acquérir un fonds, la peine n'étoit infligée qu'à ceux qui, sans fortune & sans naissance, n'intéressoient personne à leur avancement, ou à des mineurs foibles & abandonnés, que la commisération publique auroit dû secourir dans la misere où la mort de leurs parens les laissoit. Tout propriétaire qui trouvoit de la recommandation ou de l'appui, pouvoit impunément garder son domaine en friche.

A cette prédilection qui devoit retarder sensiblement le progrès des Colonies, s'est jointe une foule d'arrangemens économiques plus vicieux les uns que les autres. On a d'abord assujetti tous ceux à qui l'on donnoit des terres, à y planter cinq cents fosses de manioc pour chaque esclave qu'ils auroient sur leur habitation. Cet ordre blessoit également & l'intérêt des particuliers, en les forçant à cultiver une production vile sur un terrein qui pouvoit en rapporter de plus riches, & l'intérêt public, en rendant inutiles les terreins secs qui n'étoient propres qu'à ce genre de production. C'étoit un double vice qui devoit diminuer la culture de toutes les denrées : aussi la Loi qui faisoit violence à la disposition de la propriété, n'a-t-elle jamais été rigoureusement exécutée ; mais, comme on ne l'a jamais révoquée, elle est toujours un fléau entre les mains de l'Administrateur ignorant, bizarre ou passionné,

passionné, qui voudra s'en servir contre les habitans. La contrainte des Loix agraires est encore aggravée par le poids des corvées.

La culture des terres, par la nature du climat & la nature des productions, exigeant plus de célérité, ne peut que souffrir extrêmement de l'absence de ses Agens, qu'on occupe, loin de leurs ateliers, à des ouvrages publics, souvent inutiles & toujours faits par des bras oisifs. Si la Métropole, malgré la foule de moyens qu'elle a sous la main, n'est pas encore parvenue à corriger ou à tempérer la vexation des corvées, elle doit juger combien il en résulte d'inconvéniens au delà des mers, quand la direction des travaux est confiée à deux Administrateurs qui ne peuvent être ni dirigés, ni redressés, ni arrêtés dans l'exercice de leurs pouvoirs. Mais le fardeau des corvées est doux & léger, au prix de celui des impôts.

L'impôt assis sur la tête des Negres est-il juste dans son étendue ? Il est inégal dans sa répartition, & compliqué dans sa perception ; l'impôt établi sur les denrées qui sortent des Colonies, est également susceptible de beaucoup de difficultés.

Loin d'attaquer la culture des Colonies par des impôts, on devroit l'encourager par des libéralités, puisque l'état de prohibition où l'on tient le commerce des Colonies, rapporteroit ces libéralités à la Métropole, avec tous les fruits dont elle auroit été la semence.

Que si la situation d'un Etat arriéré par ses pertes & par ses fautes, ne permet pas de donner des leviers & d'ôter des fardeaux, ne

Histoire de l'Amérique.

pourroit-on pas se rapprocher de la meilleure administration, en supprimant du moins le payement des taxes dans les Colonies mêmes, pour en lever le produit dans la Métropole ? Ce nouveau systême seroit également agréable aux deux Mondes.

Rien ne peut flatter le colon des isles d'Amérique, comme d'éloigner de ses yeux tout ce qui lui annonce sa dépendance. Fatigué de l'importunité des exacteurs, il hait une taxe habituelle; il en craint l'augmentation; il cherche en vain la liberté qu'il croyoit avoir trouvée à deux mille lieues de l'Europe.

Les navigateurs trouveront un avantage à ne payer des droits que sur une marchandise qui désormais sans risque, dans toute sa valeur, sera parvenue à sa destination, & fera rentrer dans leurs mains le capital de leurs fonds avec le bénéfice. Ils n'auront pas la douleur d'avoir acheté du Prince le risque même du naufrage, en perdant en route une cargaison dont ils avoient payé la taxe à l'embarquement. Leurs navires, au contraire, rapporteront en denrées le montant du droit; & la valeur des productions ayant augmenté par leur exportation, le droit en paroîtra moins fort.

Enfin le consommateur y gagnera lui-même, parce qu'il n'est pas possible que le colon & le Négociant se trouvent bien d'une disposition, sans qu'il lui en revienne, avec le temps, quelque utilité. Si tous les impôts étoient réduits à un impôt unique, il y auroit moins de formalités, moins d'embarras, moins de lenteurs, moins de frais, & par conséquent la marchan-

dise pourroit être donnée à meilleur marché.

Ce systême de modération, que tout semble prescrire, s'établiroit sans peine. Toutes les productions des isles sont assujetties, en entrant dans le royaume, à un droit connu sous le nom de *Domaine d'Occident*, & qui est fixé à trois & demi pour cent, avec huit sols pour livre. Leur valeur, qui sert de regle au payement du droit, est déterminée dans les mois de Janvier & de Juillet. On la fixe à vingt-un ou vingt-cinq pour cent au dessous du cours réel. Le Bureau d'Occident accorde d'ailleurs une tarre plus considérable que ne le fait le vendeur dans le commerce. Qu'on ajoute à cet impôt celui du même rapport à peu près que payent les denrées aux douanes des Colonies, ceux qui sont payés dans l'intérieur de ces isles, & le Gouvernement se trouvera avoir tout le revenu qu'il tire de ses établissemens du Nouveau-Monde.

Remarques sur les Milices.

Les isles Françoises, de même que celles des autres nations, n'eurent dans l'origine aucune troupe réglée. Les aventuriers qui les avoient conquises regardoient comme un privilége de droit de se défendre eux-mêmes, & les descendans de ces hommes intrépides se crurent assez forts pour garder leurs possessions. Ils étoient en état de faire le service, qui se bornoit à repousser quelques bâtimens qui débarquoient des matelots & des soldats aussi peu disciplinés que les habitans qu'ils venoient insulter.

Tout devoit changer, lorsqu'on prévit que ces

* Histoire de l'Amérique.

établissemens, devenus considérables par leurs richesses, seroient attaqués tôt ou tard par des armées Européennes transportées sur de nombreuses flottes; on y fit passer d'autres défenseurs. L'événement a prouvé que quelques bataillons épars étoient insuffisans contre les forces terrestres & maritimes de l'Angleterre. Le colon lui-même a jugé ses efforts incapables de retarder la révolution. Il a craint que l'ennemi victorieux ne lui fît payer un obstacle superflu, & on l'a vu moins disposé à combattre, qu'occupé des suites de la capitulation. Bientôt calculateur politique, il a senti que les fonctions militaires ne convenoient plus à son état d'impuissance; & il a donné de l'argent pour être déchargé d'un soin qui, glorieux dans son principe, étoit dégénéré en une servitude onéreuse. Les milices furent supprimées en 1763.

Cet acte de complaisance mérita l'approbation de ceux qui n'envisageoient l'institution des milices que comme un moyen de préserver les Colonies de toute invasion étrangere. Ils penserent judicieusement qu'il ne falloit pas exiger que des hommes qui ont vieilli sous un ciel ardent, pour élever l'édifice d'une grande fortune, s'exposassent aux mêmes dangers que ces malheureuses victimes de notre ambition, qui jouent à chaque moment leur vie pour une solde très-modique. Un pareil sacrifice leur parut contrarier trop la Nature, pour qu'il fût raisonnable de l'espérer, & ils applaudirent au Ministere, qui avoit senti qu'il convenoit de renoncer à une défense si vaine & si onéreuse.

Les observateurs, à qui les établissemens du

Nouveau-Monde ſont mieux connus, porterent de cette innovation un jugement moins favorable. Les milices, diſoient-ils, ſont néceſſaires pour maintenir la police intérieure dans les iſles, pour prévenir la révolte des eſclaves, pour arrêter les courſes des Negres fugitifs, pour empêcher l'attroupement des voleurs, pour protéger le cabotage, pour garantir les côtes contre les corſaires. Si les colons ne forment pas des corps, s'ils n'ont ni Chefs, ni drapeaux, comment éloigner tant de dangers? Comment diſſiper ces fléaux deſtructeurs, lorſqu'il n'aura pas été poſſible de les étouffer avant leur naiſſance? D'où naîtront cette harmonie & cet accord, ſans leſquels rien ne ſe fait convenablement?

Hiſtoire de l'Amérique.

Ces réflexions, qui, toutes frappantes, toutes naturelles qu'elles ſont, avoient pourtant échappé, ne tarderent pas à changer les diſpoſitions du Miniſtre. Il ſe pénétra de la néceſſité de rétablir les milices, mais ſans vouloir renoncer aux taxes conſenties pour l'entretien des troupes régulieres. La difficulté étoit d'amener les peuples à cet arrangement. On négocia, on menaça. La Guadeloupe & la Martinique ſe ſoumirent enfin aux volontés de la Cour, en 1767; mais cet exemple ne fit pas ſur Saint-Domingue l'impreſſion déſirée, eſpérée peut-être. L'année ſuivante, il fallut faire la guerre à cette riche Colonie; & ce ne fut qu'après avoir mis aux fers les Magiſtrats de l'oueſt & du ſud de l'iſle, qu'après avoir répandu du ſang, qu'il fut poſſible de réduire à la ſoumiſſion des cultivateurs aigris par les impôts qu'exigeoit le Fiſc.

Depuis cette époque, tous les habitans des poſ-

Histoire de l'Amérique.

sessions Françoises dans l'autre hémisphere sont de nouveau enrégimentés. Les obligations que cette espece d'enrôlement impose, ont souvent varié, & ne sont pas encore clairement énoncées. Cette obscurité, toujours dangereuse dans les mains de Chefs sans cesse occupés du soin d'étendre leur jurisdiction, tient le citoyen dans des alarmes continuelles pour sa liberté, dont on est plus jaloux en Amérique qu'en Europe; elle l'expose chaque jour à des vexations: de là suit pour ce genre de servitude une aversion très-marquée. On doit, s'il se peut, effacer les impressions du passé; on doit dissiper les défiances pour l'avenir. La Législation y réussira, en faisant dans la forme des milices tous les changemens qui peuvent se concilier avec la police, & la sûreté qu'elles doivent avoir pour objet.

Remarques sur le partage des héritages.

On doit mettre au rang des choses qu'il faut réformer, l'usage établi dans les possessions Françoises du Nouveau-Monde, de partager également entre des enfans l'héritage de leur pere; entre des co-héritiers, la succession de leur parent.

Nous abhorrons avec tous les hommes raisonnables que l'orgueil ou le préjugé n'ont point corrompus, nous abhorrons le droit de primogéniture, qui transfere le patrimoine entier d'une maison à un aîné qu'il corrompt, & qui précipite dans l'indigence ses freres & ses sœurs, punis comme d'un crime, du hasard qui les a fait naître quelques années trop tard.

Cependant La Loi de l'égalité, qui semble dictée par la Nature même ; qui se présente la premiere au cœur de l'homme juste & bon ; qui ne laisse d'abord aucun doute à l'esprit sur la rectitude de son utilité : cette Loi peut être quelquefois contraire au maintien de nos Sociétés. On en a l'exemple dans les isles Françoises, qu'elle écarte de leur destination, & dont elle prépare de loin la ruine.

Le partage fut nécessaire dans la formation des Colonies. On avoit à défricher des contrées immenses ; le pouvoit-on sans population ? Et comment, sans propriété, fixer dans ces régions éloignées & désertes, des hommes qui la plupart n'avoient quitté leur patrie que faute de propriété ? Si le Gouvernement leur eût refusé des terres, ces aventuriers en auroient cherché de climat en climat, avec le désespoir de commencer des établissemens sans nombre, dont aucun n'auroit pris cette consistance, qui les rend utiles à la Métropole.

Mais depuis que les héritages, d'abord trop étendus, ont été réduits par une suite de successions & de partages sous divisés à la juste mesure que demandent les facilités de la culture ; depuis qu'ils sont assez limités pour ne pas rester en friche par le défaut d'une population équivalente à leur étendue, une division ultérieure de terreins les feroit rentrer dans leur premier néant. En Europe, un citoyen obscur, qui n'a que quelques arpens de terre, tire souvent un meilleur parti de ce petit fonds, qu'un homme opulent des domaines immenses que le hasard de la naissance ou de la fortune a mis entre ses mains.

Histoire de l'Amérique

En Amérique, la nature des denrées qui sont d'un grand prix, l'incertitude des récoltes peu variées dans leur espece, la quantité d'esclaves, de bestiaux, d'ustensiles nécessaires pour une habitation; tout cela suppose des richesses considérables, qu'on n'a pas dans quelques Colonies, & que bientôt on n'aura plus dans aucune, si le partage des successions continue à morceler, à diviser de plus en plus les terres.

Qu'un pere, en mourant, laisse une succession de trente mille livres de rente, sa succession se partage également entre trois enfans. Ils seront ruinés, si l'on fait trois habitations; l'un, parce qu'on lui aura fait payer cher les bâtimens, & qu'à proportion il aura moins de Negres & de terre; les deux autres, parce qu'ils ne pourront exploiter leur héritage sans faire bâtir. Ils seront encore ruinés, si l'habitation entiere reste à l'un des trois. Dans un pays où la condition du créancier est la plus mauvaise de toutes les conditions, les biens se sont élevés à une valeur immodérée. Celui qui restera possesseur de tout, sera trop heureux, s'il n'est obligé de donner en intérêts que le revenu net de l'habitation. Or, comme la premiere Loi est celle de vivre, il commencera par vivre, & il ne payera pas. Ses dettes s'accumuleront; bientôt il sera insolvable, & du désordre qui naîtra de cette situation, on verra sortir la ruine de tous les cohéritiers.

L'abolition de l'égalité de partage est le seul remede à ce désordre. Il est temps que la Législation, aujourd'hui plus éclairée, voye dans ses Colonies plutôt des établissemens de choses, que de personnes. Sa sagesse lui inspirera des

dédommagemens convenables pour ceux qu'elle aura dépouillés & sacrifiés en quelque maniere à la fortune publique. Elle leur doit les moyens de subsister par le seul travail possible à cette espece d'hommes, en les plaçant sur de nouveaux terreins; elle se doit à elle-même d'acquérir de nouvelles richesses par leur industrie.

Mais quel plan de réforme pourroit-on suivre sur cet objet? Comment conservera-t-on le droit naturel des cadets à l'héritage de leurs peres; & quelle partie sera-t-il convenable de leur laisser? C'est ce qu'il n'est pas possible de développer ici. Pour résoudre une pareille question avec sagesse & avec une sorte d'équité, il faudroit avoir des connoissances de détails si multipliés; il faudroit calculer ces élémens, & les combiner avec tant de soin, qu'un ouvrage de ce genre ne doit s'entreprendre que sous les auspices & avec les secours de l'Administration.

Remarques sur les dettes.

Une partie des dettes qui surchargent les Colonies des Antilles, tirent leur origine des droits que la Loi accorde aux différens cohéritiers. Cet état de détresse a augmenté à mesure que les Colonies devenoient plus riches. Parvenues au point d'avoir plus d'habitans que de plantations à faire, la population surabondante est restée dans l'oisiveté, créanciere des terres qu'elle n'occupoit pas, & dès-lors inutile, onéreuse même à la culture.

Il est d'autres créances qui proviennent de la vente que les colons se sont faite mutuelle-

Histoire de l'Amérique.

ment de leurs habitations. Rarement va-t-on en Amérique sans le projet de revenir jouir en Europe des richesses qu'un travail opiniâtre ou des hasards heureux donnent ordinairement. Ceux qui ne s'écartent point de leurs vûes, vivent avec plus ou moins d'économie, & font passer dans leur patrie ce qu'ils ont pu épargner de leurs revenus. Aussi-tôt qu'ils ont atteint le degré de fortune où ils aspiroient, ils cherchent à se débarrasser de leurs plantations. Dans une région où le numéraire manque, il faut les vendre à crédit ou les garder; & la plupart des Propriétaires aiment encore mieux livrer leur héritage à des acquéreurs qui manquent quelquefois à leurs engagemens, que de les confier à des Régisseurs rarement fideles.

Enfin les avances faites aux colons ont été l'occasion de beaucoup de créances. Les terres des isles Françoises, comme des autres isles de l'Amérique, n'offroient originairement aucune production qu'on pût exporter. Pour leur donner de la valeur, il falloit des fonds; & les premiers Européens qui les occuperent, ne possédoient rien. Le commerce vint à leur secours. Il leur fournit des ustensiles, les vivres, les esclaves nécessaires pour créer des denrées. Cette association des capitaux avec l'industrie, donna naissance à une grande quantité de dettes, qui se sont multipliées à mesure que les défrichemens se sont étendus.

Les débiteurs n'ont que trop souvent manqué aux obligations qu'ils avoient contractées. Un luxe effréné, que rien ne peut excuser dans des hommes nés dans la misere, en a réduit

plusieurs à ce manquement de foi. D'autres y ont été entraînés par une indolence inconcevable dans des esprits ardens, qui avoient été chercher au delà des mers un terme à leur indigence. Les moyens les plus abondans ont péri dans les mains de quelques-uns qui manquoient de l'intelligence nécessaire pour les faire fructifier. Il s'est aussi trouvé des colons sans pudeur & sans principes, qui, en état de se libérer avec leurs créanciers, se sont audacieusement permis de retenir un bien étranger. D'autres causes ont encore concouru à diminuer la force des engagemens.

Des ouragans, dont on retraceroit difficilement la violence, ont bouleversé les campagnes & détruit les récoltes. Les bâtimens les plus dispendieux, les plus nécessaires, ont été engloutis par des tremblemens de terre. Des insectes indestructibles ont dévoré, pendant une longue suite d'années, tout ce que l'on pouvoit se promettre d'un sol fertile & bien cultivé. Quelques denrées, dont la reproduction a surpassé la consommation, ont perdu leur valeur & sont tombées dans le dernier avilissement. Des guerres longues & cruelles, en opposant des obstacles insurmontables à la sortie des productions, ont rendu inutiles les travaux les mieux suivis, les plus opiniâtres.

Ces calamités, qu'on a vu quelquefois réunies, & qui se sont au moins trop rapidement succédées, ont donné naissance à une Jurisprudence favorable aux débiteurs. Le Législateur a embarrassé de tant de formalités la saisie des terres & des esclaves, qu'il paroît avoir eu le projet

Histoire de l'Amérique.

de la rendre impraticable. L'opinion a flétri le petit nombre de créanciers qui entreprenoient de vaincre ces difficultés, & les Tribunaux eux-mêmes ne se prêtoient qu'avec une extrême répugnance aux rigueurs qu'on vouloit exercer.

Ce systême, qui a paru long temps le meilleur qu'on pût suivre, trouve encore quelques partisans. Qu'importe à l'Etat, disent ces calculateurs politiques, que les richesses soient entre les mains du débiteur ou du créancier, pourvu que la prospérité publique soit augmentée? Mais si la prospérité publique augmente quelquefois lorsqu'on foule aux pieds la Justice, lorsque le Ministere encourage la mauvaise foi en lui offrant un asile sous la protection de la Loi, augmente-t-elle dans ce cas?

Remarques particulieres sur le gouvernement des Colonies en Amerique.

Nous avons indiqué, au commencement de cet article, les ressources que tire la France de ses établissemens aux Antilles. Un produit si considérable ne pourroit lui échapper, sans laisser un vide immense dans son numéraire, dans sa population, dans son industrie, dans son revenu public. On a senti l'importance de conserver ces riches établissemens; & pour y parvenir, on a eu recours à des bataillons, à des forteresses. L'expérience a prouvé la foiblesse de cette défense. Elle appartient à la marine, & ne peut appartenir qu'à elle. Qu'on mette donc les isles sous ses voiles, & qu'on verse dans ses caisses ce que coutoit la protection insuffisante qu'on

lui accordoit ; alors les fonds ordinaires de la marine de France se trouveront suffisans pour donner à ses opérations de la dignité & des avantages.

Les Gouverneurs des Colonies Françoises, outre la disposition des troupes réglées, ont le droit d'entrégimenter les habitans, de leur prescrire les manœuvres qu'ils jugent à propos, de les occuper comme il leur plaît pendant la guerre, de s'en servir même pour conquérir. Dépositaires d'un pouvoir absolu, libres & jaloux de s'en arroger toutes les fonctions qui peuvent l'étendre ou l'exercer, ils sont dans l'usage de connoître des dettes civiles. Le débiteur est mandé, condamné à la prison ou au cachot, & forcé de payer sans d'autres formalités ; c'est ce qu'on appelle le *service* ou le *département militaire*. Les Intendans décident seuls de l'emploi des finances, & en reglent pour l'ordinaire le recouvrement. Ils appellent trop souvent devant eux les affaires civiles ou criminelles, soit que la Justice n'en ait pas encore pris connoissance, soit qu'elles aient été déjà portées aux Tribunaux même supérieurs ; c'est ce qu'on appelle *administration*. Les Gouverneurs & les Intendans accordent en commun les terres qui n'ont pas été données, & jugeoient, il n'y a que peu d'années, de tous les différens qui s'élevoient au sujet des anciennes possessions. Cet arrangement mettoit dans leurs mains, dans celles de leurs Commis ou de leurs créatures, la fortune de tous les colons, & dès-lors rendoit précaire le sort de toutes leurs propriétés.

Lorsqu'on fonda ces établissemens, un peu

Histoire de l'Amérique.

avant le milieu du dernier siecle, on n'avoit aucune idée arrêtée sur les contrées du Nouveau Monde. On choisit, pour les conduire, la Coutume de Paris & les Loix criminelles du royaume. Les gens sages ont bien compris depuis, qu'une pareille Jurisprudence ne pouvoit convenir à un pays d'esclavage, & à un climat, à des mœurs, à des cultures, à des possessions qui n'ont aucune ressemblance avec les nôtres; mais on n'a pas profité de ces réflexions de quelques particuliers. Loin de corriger ce que ces premieres institutions avoient de vicieux, il paroît qu'on a ajouté aux vices des principes, l'embarras, la confusion & la multiplicité des formes.

Un Officier qui, sous le nom de Lieutenant du Roi, résidoit dans un port ou dans une bourgade, fut seul chargé pendant long-temps, dans les isles Françoises, de ce soin important. Il vexoit les cultivateurs; il rançonnoit le commerce, & il aimoit mieux vendre un pardon, que prévenir des fautes. Depuis quelques années, les Commandans des milices de chaque quartier sont chargés, sous l'inspection du Chef de la Colonie, du maintien de la tranquillité publique. Ce nouvel arrangement est plus sage que l'ancien; mais n'est-il pas encore trop arbitraire? Il est doux d'espérer que le même code, qui mettra la fortune des particuliers sous la protection des Loix, y mettra aussi leur liberté.

Le payement se fait rarement aux échéances communes, & ce manquement de foi a toujours divisé les Colonies & la Métropole. Le Ministere cherche depuis long-temps un terme

à ces discordes éternelles. Ne pourroit-on pas établir dans chaque Jurisdiction un registre où toutes les dettes seroient inscrites dans l'ordre où elles auroient été contractées? Lorsqu'au jugement des Experts, le fonds de l'habitation se trouveroit grevé de plus de la moitié de sa valeur, chaque créancier auroit le droit de la faire vendre.

Remarques sur l'Arrêt du Conseil, du 24 Août 1784, qui a tempéré à quelques égards le régime prohibitif.

Puisque toutes les nations cherchent à s'enrichir aux dépens les unes des autres, & que chacune cherche à augmenter son commerce & son industrie par des prohibitions & des défenses établies à l'égard des peuples étrangers, on ne peut, sans être aveuglés par des systêmes, conseiller à un Gouvernement d'ouvrir ses ports & ses Colonies à tous les navires étrangers : &, dans l'état actuel des choses, c'est un principe que tous les bénéfices des Colonies doivent, s'il est possible, appartenir à la Métropole; mais il est des circonstances impérieuses qui modifient ce principe; & la nécessité qui n'admet plus de principe général, & la Loi sacrée de l'humanité qui ordonne quelquefois de s'écarter d'une maxime politique, & des révolutions, telle que celle de l'établissement des treize Etats-Unis, obligent à de nouvelles combinaisons. La Cour de Versailles s'est efforcée de conserver à la Métropole les bénéfices & le commerce exclusif de ses Colonies; mais

Histoire de l'Amérique.

par foiblesse ou par avidité, ses Négocians n'ont pas approvisionné ces Colonies comme ils le devoient; ils les ont laissé manquer de subsistances pendant la paix & pendant la guerre : d'affreuses disettes ont couté la vie à une multitude de Negres; & une longue expérience a démontré que les Négocians de la Métropole mettroient toujours la même négligence à l'approvisionnement de nos isles d'Amérique. Les Etats-Unis pouvant contribuer à ces approvisionnemens, de maniere à produire pour les colons, pour la France en général, & même pour les Négocians en particulier, des avantages qui compenseront les abus & la contrebande qu'entraîne ce nouvel ordre des choses, on s'est décidé à ouvrir aux navires étrangers quelques ports de nos Colonies : cette opération dangereuse, qu'exigeoient la néceffité & l'humanité, a été calculée avec soin; &, après avoir rapporté l'Arrêt du mois d'Août 1784, nous examinerons si les réclamations sont bien fondées.

Art. premier. L'entrepôt ci-devant assigné au carenage de Sainte-Lucie, sera maintenu pour ladite isle seulement, & il en sera établi trois nouveaux aux isles du Vent; savoir, un à Saint-Pierre pour la Martinique, un à la Pointe-à-Pitre pour la Guadeloupe & dépendances, un à Scarboroug pour Tabago. Il en sera pareillement ouvert trois pour Saint Domingue; savoir, un au Cap-François, un au Port-au-Prince, un aux Cayes Saint-Louis : celui qui existe au Mole Saint-Nicolas dans la même Colonie, sera & demeurera supprimé.

II. Permet, Sa Majesté, par provision & jusqu'à

qu'à ce qu'il lui plaise d'en ordonner autrement, aux navires étrangers, du port de soixante tonneaux au moins, uniquement chargés de bois de toute espece, même de bois de teinture, de charbon de terre, d'animaux & bestiaux vivans de toute nature, de salaisons de bœufs & non de porcs, de morue & poissons salés, de riz, maïs, légumes, de cuirs verts en poil ou tannés, de pelleteries, de résines & goudron, d'aller dans les seuls ports d'entrepôt désignés par l'article précédent, & d'y décharger & commercer lesdites marchandises.

III. Il sera permis aux navires étrangers qui sont dans les ports d'entrepôt, soit pour y porter les marchandises permises par l'article II, soit à vide, d'y charger pour l'étranger, uniquement des sirops & taffias, & des marchandises venues de France.

IV. Toutes les marchandises dont l'importation & l'exportation sont permises à l'Etranger dans lesdits ports d'entrepôt, seront soumises aux droits locaux, établis ou à établir dans chaque Colonie, & payeront en outre un pour cent de leur valeur.

V. Indépendamment du droit d'un pour cent, porté en l'article ci-dessus, les bœufs salés, la morue & les poissons salés payeront trois livres par quintal, & sera le produit dudit droit de trois livres converti en primes d'encouragement pour l'introduction de la morue & du poisson salé, provenant de la pêche Françoise.

VI. Les chairs salées étrangeres, qui seront introduites dans les Colonies par les bâtimens François expédiés directement des ports du

Histoire de l'Amérique.

royaume, ne feront point assujettis au payement des droits mentionnés dans les deux articles précédens.

Le reste de l'Arrêt fixe la police à observer, soit pour les vaisseaux étrangers qui entreront dans l'un des ports désignés, soit pour les navires nationaux qui en partiront pour les ports de l'Etranger, même pour ceux de Saint-Pierre & Miquelon.

Nous ferons quelques remarques sur cette disposition, lorsque nous ferons l'Histoire de Saint-Domingue. Nous allons en ajouter ici de nouvelles, & discuter avec impartialité & avec précision les effets de la Loi.

Les Colonies Françoises de l'Amérique ont besoin de farines, de vins, d'huiles, de toiles, d'étoffes, de meubles, & de tout ce qui peut contribuer à rendre la vie agréable; même dans le systême d'une liberté indéfinie, elles recevroient tous ces objets de la Métropole, à l'exception des farines que l'Amérique septentrionale pourroit donner à meilleur marché.

Dans l'état où sont ces Colonies, les bestiaux, le poisson salé, les bois étrangers sont devenus pour elles d'une nécessité absolue. Il est aujourd'hui prouvé que l'Europe ne peut leur en porter une quantité suffisante. Il seroit à désirer sans doute que les Négocians de Bordeaux, de Nantes, &c. fussent en état de faire avec exactitude ces approvisionnemens : mais nos pêcheries sont trop foibles; la consommation du royaume semble absorber presque tout le bétail qui s'envoie aux boucheries; le transport des bois en Amérique est trop dispendieux & trop embar-

taſſant ; l'Armateur qui calcule ſes intérêts, ne s'embarraſſe pas ſi les Colonies en ont beſoin ; il ſe contente d'y envoyer les choſes ſur leſquelles il compte gagner davantage. Il attend la diſette des Colonies ; il s'efforce de l'y établir, afin de tirer de ſes expéditions des bénéfices plus conſidérables. Si ſon avidité ne craint pas d'employer ces moyens cruels, elle ne ſait point, ou elle ne peut pas calculer avec la même économie, les frais de l'armement ; &, après avoir vendu plus cher au Colon, il gagne moins que l'Armateur étranger. D'après ces faits inconteſtables, nous demandons ſi le Miniſtere n'a pas dû ſonger aux Etats-Unis, qui offrent à meilleur marché ces moyens eſſentiels à l'exploitation des Colonies, & qui les fourniront toujours en abondance : une autre conſidération a dû les déterminer. Nos Négocians n'ayant pas l'activité des Négocians Hollandois & Anglois, ne feront pas un commerce direct bien conſidérable avec les Etats-Unis ; la diſette du numéraire qu'on éprouve encore dans les nouvelles Républiques, & la gêne de leurs citoyens, qui ne leur permet pas de payer avec beaucoup d'exactitude, achevent de les en détourner ; & on a pu prévoir qu'en ouvrant cette route au commerce, nos iſles deviendroient peut-être un entrepôt des productions des nouvelles Républiques d'Amérique, & des productions & des marchandiſes de la France, deſtinées pour les Etats-Unis ; qu'avec quelques réglemens bien faciles, on procureroit à nos Négocians, des moyens utiles de compléter leurs chargemens pour les iſles & les cargaiſons qu'ils en rap-

Histoire de l'Amérique.

portent. Nous osons prédire ici qu'un peu d'adresse & des combinaisons assez simples fourniront un jour des dédommagemens avantageux à ceux de nos Négocians qui se sont élevés avec tant de fureur contre l'Arrêt du Conseil du mois d'Août 1784. Ce n'est pas tout ; la politique vouloit qu'on accordât cette faveur aux Etats-Unis, qui n'ont pas encore fait de traité de commerce avec les Anglois, & que pour nuire à de si redoutables concurrens, on s'empressât de former ces premieres liaisons de commerce ; elle recommandoit de ne pas négliger un point sur lequel l'habitude a plus d'empire qu'on ne croit.

Il ne faut pas le dissimuler, les navires des Etats-Unis & les autres navires qui iront dans les ports, dont l'Arrêt du Conseil ouvre l'entrée, y introduiront & en exporteront quelquefois des productions défendues ; mais il s'agit d'examiner si quelques avantages ne compenseront pas cet abus ; & dans un pareil examen, il faut écarter soigneusement les ridicules exagérations de nos Négocians, & de ceux qu'aveuglent la cupidité & l'esprit de système.

La contrebande plus ou moins tolérée, a été jusqu'ici la ressource des Colons : cette voie étoit trop chere, mal-honnête, & insuffisante. Il étoit temps que les Loix prohibitives pliassent sous l'impérieuse loi de la nécessité. Cet Arrêt du Conseil, qui, si l'on écoute les Négocians, va ruiner le commerce & perdre les Colonies, change-t-il réellement l'ordre des choses ? On verra à l'article Saint-Domingue, que les bâtimens interlopes venoient assez publiquemeut dans nos

Colonies, sous le prétexte d'une voie d'eau, dont ils daignoient à peine prendre un certificat, & que les Administrateurs, arrêtés par les besoins de chacune des isles, étoient obligés de fermer les yeux sur cette infraction aux Loix. Si l'on doute de ce fait, qu'on réclame le témoignage des Intendans, & que ceux ci répondent avec franchise. Si l'on dit que l'importation des navires étrangers sera plus considérable, nous en conviendrons; mais il sera plus facile de contenir l'extraction des denrées destinées uniquement pour la Métropole; & l'on peut assurer que, dans ce calcul d'inconvéniens, le Ministere a adopté le plan qui sembloit en offrir le moins.

On essaya ce nouveau systême en 1765. Si on l'abandonna, ce fut par une suite de cette fatale instabilité qui a causé tant de mal à la France; ce fut parce qu'on se rendit aux plaintes des Négocians & à leurs belles promesses : aujourd'hui qu'on est plus en état d'apprécier leurs plaintes & leurs promesses, il est bien à désirer qu'on ne se presse pas sur la révocation de la Loi, & si l'on est réduit à l'abandonner malgré sa sagesse, qu'on ne l'abandonne du moins que sur les résultats de l'expérience. Les Négocians, il est vrai, peuvent déterminer cette expérience d'une maniere favorable à leurs vûes; ils peuvent, à l'aide d'une petite conspiration d'autant plus facile que leurs vûes bornées les rendroient plus craintifs, faire peu d'armemens, & négliger à dessein l'approvisionnement des Colonies; mais s'ils obtenoient ce léger triomphe, ils ne rendroient pas leur cause meilleure,

Histoire de l'Amérique.

car les principes de l'économie politique ne changent pas au gré de ces misérables factions.

Les isles d'Amérique offrent chaque année à la Métropole, leur consommation prélevée, cent mille barriques de sirop, dont la valeur peut être de neuf à dix millions. Jusqu'ici la France s'est privée elle-même de ce bénéfice, dans la crainte de nuire au débit de ses propres eaux-de-vie. Celles de sucre, toujours au dessous de celles de vin, ne peuvent être que la boisson des peuples pauvres, ou même des gens les moins aisés chez les nations riches. Elles n'obtiendront la préférence que sur celles de grain que la France ne distille pas. Les siennes auront toujours pour consommateurs, même dans les isles, la classe d'hommes assez aisée pour les payer. L'Arrêt du Conseil n'introduit pas en France les sirops & les taffias de nos isles; il permet seulement aux colons de les vendre à l'Etranger, & l'on doit avouer qu'un objet si important méritoit l'attention du Ministere.

Un Ecrivain très-instruit sur ces matieres, & qui a recommandé le nouvel arrangement avant qu'on l'établît, est allé plus loin.

» Il faut, dit-il, à nos possessions d'Amé-
» rique des Noirs pour leurs travaux. La Mé-
» tropole n'a fourni jusqu'ici que très-imparfai-
» tement à ce grand besoin. On doit donc se
» résoudre à recourir aux Etrangers, seuls en
» état de remplir le vide. L'unique précau-
» tion qu'il conviendroit de prendre, ce seroit
» d'établir peut-être, sur les secours qu'on re-
» cevroit de ces rivaux, un impôt qui les pri-
» vât de l'avantage que des circonstances par-

» ticulieres leur donnent ſur les Négocians Fran-
» çois «.

Le Miniſtere qui a rédigé la Loi dont nous venons de parler, s'eſt abſtenu de prononcer ſur ce point, & il paroît que ſa modération mérite des éloges. Il eſt très-convenable d'attendre les réſultats de l'expérience, pour changer là-deſſus l'ancien régime.

Tabago.

Cette iſle, la plus méridionale de toutes les Antilles ou iſles Caraïbes, eſt ſituée par les onzieme degré dix minutes au nord de l'équateur, à dix-huit ou vingt lieues ſud-oueſt de la Grenade. Sa figure eſt oblongue; on lui donne dix lieues de long ſur quatre dans ſa plus grande largeur. Elle a l'heureux avantage de n'être point expoſée à ces terribles ouragans qui cauſent de ſi grands ravages aux Antilles. Peut-être ne doit-elle ce bonheur qu'à ſa proximité du Continent.

Le centre de l'iſle eſt occupé par des monticules couverts de forêts, laiſſant entre eux des eſpaces aſſez conſidérables, au milieu deſquels coulent des torrens & des rivieres qui ne contribuent pas peu à fertiliſer le terrein; on pourroit en tirer un très-grand parti, ſi le pays étoit habité. Une de ces montagnes, la plus élevée de l'iſle, indique l'exiſtence d'un ancien volcan.

Tabago a pluſieurs bonnes rades; les meilleures ſont celles de Jean le More, ſituée vers le Nord; elle peut avoir vingt-cinq à trente

pieds d'eau, & celle de Rocbaye, placée sur la côte orientale dans la partie du Sud. Cette derniere est la plus sûre, étant presque fermée par un banc de yaces & des rochers à fleur d'eau, dont la disposition naturelle ne laisse qu'un passage suffisant pour les gros vaisseaux qui sont obligés de ranger la pointe de stribord, afin d'éviter les rochers qui restent à bâbord, & de venir mouiller en dedans sur un fond assez inégal.

Ce fut vers 1632, qu'une Compagnie de Flessingue jeta les premiers fondemens d'une Colonie dans cette isle, qui fut bientôt détruite par les Espagnols & les Sauvages. Les Hollandois y rentrerent & l'augmenterent considérablement. En 1654, ils y bâtirent une ville & un fort, qui furent détruits par l'armée navale aux ordres du Maréchal d'Estrées.

En 1677, les François, devenus maîtres de cette possession, la regarderent avec une espece de dédain, & cet établissement, depuis cette époque, a toujours été dans la langueur. Dans la guerre de 1755, cette isle fut prise par les Anglois, auxquels le Traité de Paris, de 1763, en assure la propriété; mais les François l'ayant conquise en 1781, elle leur est restée à la paix de 1783.

Tabago n'est séparée de l'isle Espagnole de la Trinité, que par un canal de 9 lieues. Les terres, pour la plus grande partie, sont sablonneuses & légeres. On n'y compte aujourd'hui que 4 à 500 Blancs & 8 à 9000 Noirs. On y a recueilli jusqu'à 40,000 quintaux de sucre, & on n'en recueille plus guere que 20,000. La culture s'est

tournée plus particuliérement vers le coton, dont on récolte 800,000 livres pesant, & vers l'indigo, dont le produit peut monter à 12,000 livres pesant.

Sainte-Lucie, ou Sainte-Alouzie.

Cette isle est située dans l'Océan, à sept lieues de distance de la pointe méridionale de la Martinique, & à dix de la partie du nord de l'isle de Saint-Vincent.

En 1639, les Anglois occuperent cette isle; mais les naturels exterminerent la Colonie. En 1650, les François qui s'y établirent en furent chassés par les Anglois; mais la paix de 1763 la fit passer sous la domination de la France, à qui les Anglois l'ont enlevée dans la derniere guerre, & ils s'en étoient fait confirmer la possession par les articles préliminaires de la paix de 1783; mais à la conclusion de la paix, ils l'ont rendue aux François avec toutes les fortifications qu'ils y avoient faites.

Sainte-Lucie peut avoir vingt cinq lieues de tour; la Nature y a formé un excellent port, dans lequel les vaisseaux de toutes grandeurs peuvent se mettre à l'abri des ouragans & de la grosse mer. Cette isle est fort montagneuse, très-brisée, & arrosée de plusieurs rivieres; la terre y produit un grand nombre de fruits & de plantes; les bestiaux y multiplient beaucoup, & la chasse, ainsi que la pêche, y sont très-abondantes. On en tire du sucre, du café, du cacao; mais on dit ces avantages un peu balancés par les maladies qu'occasionne le climat, & par la

prodigieuse quantité d'insectes venimeux & de serpens dont l'isle est remplie.

Histoire de l'établissement de cette Colonie.

Les Anglois occuperent sans opposition cette isle dans les premiers jours de l'an 1639. Ils y vivoient paisiblement depuis dix-huit mois, lorsqu'un navire de leur nation, qui avoit été surpris par un calme devant la Dominique, enleva quelques Caraïbes accourus sur leurs pirogues avec des fruits. Cette violence décida les Sauvages de Saint-Vincent, de la Martinique, à se réunir aux Sauvages offensés ; & ils fondirent tous ensemble, au mois d'Août 1640, sur la nouvelle Colonie. Dans leur fureur ils massacrerent tout ce qui se présenta. Le peu qui échappa à cette vengeance abandonna pour toujours un établissement qui étoit encore au berceau.

Les François songerent ensuite à faire un établissement à Sainte-Lucie. Ils y firent passer, en 1650, quarante habitans sous la conduite de Rousselan, homme brave, actif, prudent, & singuliérement aimé des Sauvages pour avoir épousé une femme de leur nation. Sa mort, arrivée quatre ans après, ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire. Trois de ses successeurs furent massacrés par les Caraïbes, mécontens de la conduite qu'on tenoit avec eux ; & la Colonie ne faisoit que languir, lorsqu'elle fut prise en 1664 par les Anglois, qui l'évacuerent en 1666.

A peine étoient-ils partis, que les François re-

parurent dans l'isle. Ils ne s'y étoient pas encore beaucoup multipliés, quelle qu'en fût la cause, lorsque l'ennemi qui les avoit chassés la premiere fois, les força de nouveau, vingt ans après, à quitter leurs habitations. Quelques-uns, au lieu d'évacuer l'isle, se réfugierent dans les bois. Dès que le vainqueur, qui n'avoit fait qu'une invasion passagere, se fut retiré, ils reprirent leurs occupations. Ce ne fut pas pour long-temps. La guerre, qui bientôt après déchira l'Europe, leur fit craindre de devenir la proie du premier corsaire qui auroit envie de les piller; & ils allerent chercher de la tranquillité dans les établissemens de leur nation qui avoient plus de forces, ou qui pouvoient se promettre plus de protection. Il n'y eut plus alors de culture suivie, ni de Colonie réguliere à Sainte-Lucie. Elle étoit seulement fréquentée par des habitans de la Martinique, qui y coupoient du bois, qui y faisoient des canots, & y entretenoient des chantiers assez considérables.

Des soldats & des Matelots déserteurs s'y étant réfugiés après la paix d'Utrecht, il vint en pensée au Maréchal d'Estrées d'en demander la propriété. Elle ne lui eut pas été plus tôt accordée en 1718, qu'il y fit passer un Commandant, des troupes, du canon, des cultivateurs. Cet éclat blessa la Cour de Londres, qui avoit des prétentions sur l'isle, à raison de la priorité d'établissement, comme celle de Versailles, en vertu d'une possession rarement interrompue. Ses plaintes déterminerent le Ministere de France à ordonner que les choses seroient remises dans l'état où elles étoient avant la concession qui ve-

noit d'être faite. Soit que cette complaisance ne parût pas suffisante aux Anglois, soit qu'elle leur persuadât qu'ils pouvoient tout oser, ils donnerent eux-mêmes, en 1722, Sainte-Lucie au Duc de Montaigu, qui en envoya prendre possession. Cette opposition d'intérêt donna de l'embarras aux deux Couronnes. Elles en sortirent en 1731, en convenant que, jusqu'à ce que les droits respectifs eussent été éclaircis, l'isle seroit évacuée par les deux nations, mais qu'elles auroient la liberté d'y faire de l'eau & du bois.

Cet arrangement n'empêcha pas les François d'y établir de nouveau, en 1744, un Commandant, une garnison, des batteries. Ou la Cour de Londres n'en fut pas avertie, ou elle feignit de ne rien voir, parce que ses navigateurs se servoient utilement de ce canal pour entretenir avec des Colonies plus riches, des liaisons interlopes que les sujets des deux Gouvernemens croyoient leur être également avantageuses. Elles durerent avec plus ou moins de vivacité jusqu'au traité de 1763, qui assura à la France la propriété si long temps & si opiniâtrément disputée de Sainte-Lucie.

Ce qu'est devenue cette Colonie.

Un entrepôt fut le premier usage que la Cour de Versailles se proposa de faire de son acquisition. Depuis que ses isles du Vent avoient abattu leurs forêts, étendu leurs cultures, & perdu la ressource du Canada & de la Louisiane, il étoit devenu impossible de s'y passer des bois & des bestiaux de l'Amérique septentrionale. On avoit

cru voir de grands inconvéniens à l'admiſſion directe de ces ſecours étrangers, & Sainte-Lucie fut choiſie pour les échanger contre les ſirops de la Martinique, de la Guadeloupe. L'expérience ne tarda pas à démontrer que c'étoit un plan chimérique.

Pour que cet arrangement pût avoir ſon exécution, il faudroit que les Américains dépoſaſſent leurs cargaiſons, qu'ils les gardaſſent ſur leurs navires, ou qu'ils les vendiſſent à des Négocians établis dans l'iſle : trois combinaiſons dont aucune n'eſt praticable.

Jamais les Navigateurs ne ſe détermineront à mettre à terre leur bétail, dont la garde, la nourriture, les accidens les ruineroient infailliblement, ni à dépoſer dans des magaſins, des bois d'un trop mince prix, d'un trop gros volume, pour ſoutenir les frais d'un loyer. Jamais ils n'attendront ſur leur bord des acheteurs éloignés, qui pourroient ne pas arriver. Jamais ils ne trouveront des acheteurs intermédiaires, dont le miniſtere feroit néceſſairement ſi cher qu'on ne pourroit pas l'employer.

Le propriétaire des ſirops a les mêmes raiſons d'éloignement pour ce marché. Les voitures, le coulage & la commiſſion réduiroient à rien ſa denrée. Si l'Anglois ſe déterminoit à acheter les ſirops plus cher qu'il ne les payoit; il ſe verroit forcé d'augmenter dans la proportion ſes marchandiſes, dont le conſommateur ne voudroit plus après ce ſurhauſſement. L'expérience a montré depuis que cette diſpoſition étoit mal calculée; & l'Arrêt du Conſeil, du mois

d'Août 1784, qui a excité & qui excite tant de réclamations, en conservant l'entrepôt établi à Sainte-Lucie, en établit beaucoup d'autres.

Détaché de la premiere idée qu'il avoit eue, sans y renoncer formellement, le Ministere de France s'occupa, dès 1763, du soin de former des cultures à Sainte-Lucie. Le projet étoit sage, mais l'exécution fut mal concertée. Si le Gouverneur & l'Intendant de la Martinique, dont cette isle n'est éloignée que de sept lieues, avoient été chargés de l'opération, les colons qu'on y auroit fait passer auroient obtenu les secours que peut aisément fournir un établissement qui remonte à plus d'un siecle. La précipitation, la passion des nouveautés, le désir de placer des parens ou des protégés, d'autres motifs peut-être encore plus blâmables, firent préférer l'envoi d'une Administration indépendante, qui ne devoit avoir des liaisons qu'avec la Métropole. Cette mauvaise combinaison couta 7,000,000 au Fisc, & à l'Etat huit ou neuf cents hommes, dont la fatale destinée inspire plus de pitié que de surprise. Sous les Tropiques, les Colonies les mieux établies coutent habituellement la vie au tiers des soldats qui y sont envoyés, quoique ce soient des hommes sains, robustes & bien soignés : est-il étonnant que des malheureux, ramassés dans les boues de l'Europe, & livrés à tous les fléaux de l'indigence, à toutes les horreurs du désespoir, aient misérablement péri dans une isle inculte & déserte, & dont le climat, soit parce qu'elle n'est pas encore assez défrichée, soit par la nature parti-

culiere de son sol, est plus meurtrier que celui du reste des Antilles (*a*) ?

L'avantage de la peupler étoit réservé aux établissemens voisins. Des François qui avoient vendu très-avantageusement leurs plantations de la Grenade aux Anglois, ont porté à Sainte-Lucie une partie de leurs capitaux. Un grand nombre de Cultivateurs de Saint-Vincent, indignés de se voir réduits à acheter un sol qu'ils avoient défriché avec des fatigues incroyables, ont pris la même route. La Martinique a fourni des habitans dont les possessions étoient peu fécondes ou bornées, & des Négocians qui ont retiré quelques fonds de leur commerce pour les confier à l'agriculture. On leur a distribué à tous gratuitement des terres.

C'eût été un présent funeste, si le préjugé établi contre Sainte-Lucie avoit eu quelque fondement. La Nature, disoit-on, lui avoit refusé tout ce qui peut constituer une Colonie de quelque importance. Dans l'opinion publique, son terroir inégal n'étoit qu'un tuf aride & pierreux, qui ne payeroit jamais les dépenses qu'on feroit pour le défricher. L'intempérie de son climat devoit dévorer tous les audacieux que l'avidité de s'enrichir ou le désespoir y feroient passer. Ces idées étoient généralement reçues.

(*a*) Les Anglois se sont emparés de Sainte-Lucie pendant la derniere guerre, & le nombre des soldats qu'ils ont perdus est très-considérable. Un de leurs Chirurgiens en a fait le détail, & son livre renferme sur l'insalubrité du climat de cette isle, des remarques qu'il est bon d'annoncer ici.

Histoire de l'Amerique.

Dans la vérité, le sol de Sainte-Lucie n'est pas mauvais sur les bords de la mer, & il devient meilleur à mesure qu'on avance dans les terres. Tout peut être détriché, à l'exception de quelques montagnes hautes & escarpées, sur lesquelles on remarque aisément des traces d'anciens volcans. Il reste encore dans une profonde vallée huit ou dix excavations de quelques pieds de diametre, où l'eau bout de la maniere la plus effrayante. On ne trouve pas, à la vérité, dans l'isle de grandes plaines, mais beaucoup de petites, où le sucre peut être heureusement cultivé. La forme étroite & alongée de cette possession en rendra le transport aisé, dans quelque lieu que les cannes soient plantées.

L'air, dans l'intérieur de Sainte-Lucie, n'est peut-être que ce qu'il étoit dans les autres isles avant qu'on les eût habitées : d'abord impur & mal-sain, mais à mesure que les bois sont abattus, que la terre se découvre, il devient moins dangereux. Celui qu'on respire sur une partie des côtes est plus meurtrier. Sous le vent, elles reçoivent quelques foibles rivieres, qui, partant des pieds des montagnes, n'ont pas assez de pente pour entraîner les sables, dont le flux de l'Océan embarrasse leur embouchure. Cette barriere insurmontable fait qu'elles forment, au milieu des terres, des marais infects. Une raison si sensible avoit suffi pour éloigner de ces cantons le peu de Caraïbes qu'on trouva dans l'isle en y abordant la premiere fois. Les François, poussés dans le Nouveau-Monde par une passion plus violente que l'amour de la conservation, ont été moins difficiles que des Sauvages. C'est dans cette

cette étendue qu'ils ont principalement établi les cultures. Plusieurs ont été punis de leur aveugle avidité ; d'autres le seront un jour, à moins qu'ils ne construisent des digues, qu'ils ne creusent des canaux pour procurer de l'écoulement aux eaux. Le Gouvernement en a donné l'exemple dans le port principal de l'isle ; quelques citoyens l'ont suivi, & il est à croire qu'avec le temps une pratique si utile deviendra générale.

Déjà se sont formées dans la Colonie onze paroisses, presque toutes sous le vent. Cette préférence, donnée à une partie de l'isle sur l'autre, ne vient pas de la supériorité du sol, mais du plus ou moins de facilité à recevoir, à expédier des navires. Avec le temps, l'espace qu'on a d'abord négligé sera occupé à son tour, parce qu'on découvre tous les jours des anses où il sera possible d'embarquer sur des canots toutes sortes de productions.

Un chemin qui fait le tour de l'isle, & deux chemins qui la traversent de l'est à l'ouest, donnent les facilités qu'on pouvoit désirer pour porter les denrées des plantations aux Embarcadaires. Avec du temps & des richesses, ces routes parviendront à un degré de solidité qu'on ne pouvoit leur donner d'abord sans des dépenses trop considérables pour un établissement naissant. Les corvées, dont ces chemins sont l'ouvrage, ont retardé les cultures & excité bien des murmures ; mais les colons ont commencé à bénir la main sage & ferme qui a ordonné, qui a conduit cette opération pour leur utilité. Leur fardeau a été un peu allégé dans les derniers temps,

par l'attention qu'ont eue les Adminiſtrateurs, d'appliquer à ces travaux les taxes exigées pour les affranchiſſemens.

Hiſtoire de l'Amérique.

Au premier Janvier 1777, la population blanche de Sainte-Lucie s'élevoit à deux mille trois cents perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Il y avoit mille cinquante Noirs ou Mulâtres libres, & ſeize mille eſclaves. La Colonie comptoit parmi ſes troupeaux onze cent trente mulets ou chevaux, deux mille cinquante-trois bêtes à cornes, trois mille ſept cent dix neuf moutons ou chevres.

Cinquante-trois ſucreries qui occupoient quinze cent quarante un carrés de terre, cinq millions quarante mille neuf cent ſoixante-deux pieds de café, un million neuf cent quarante-cinq mille ſept cent douze pieds de cacao, cinq cent quatre-vingt-dix ſept carrés de coton, formoient ſes cultures.

Ces produits réunis étoient vendus, dans l'iſle même, un peu plus de 3,000,000 de livres. Les deux tiers étoient livrés aux Américains, aux Anglois & aux Hollandois, en poſſeſſion de fournir librement aux beſoins de la Colonie. Le reſte étoit porté à la Martinique, dont on dépendoit, & d'où l'on tiroit quelques marchandiſes, quelques boiſſons arrivées de la Métropole.

Lorſque Sainte-Lucie, qui a quarante lieues de circuit, ſera parvenue à toute ſa culture, elle pourra occuper cinquante à ſoixante mille eſclaves, & donner pour neuf ou dix millions de denrées : tous ceux qui connoiſſent l'iſle,

l'avouent. Par quelle fatalité cet établissement a-t-il donc fait si peu de progrès, malgré tous les encouragemens qu'il a reçus ?

C'est que, dès l'origine, on donna précipitamment des propriétés à des vagabonds, qui n'avoient ni l'habitude du travail, ni aucun moyen d'exploitation; c'est qu'on accorda un sol immense à des spéculateurs avides, qui n'étoient en état de mettre en valeur que quelques arpens; c'est que les terres intérieures furent distribuées avant que les bords eussent été défrichés; c'est que les fourmis qui désoloient si cruellement la Martinique, ont porté le même ravage dans les sucreries naissantes de Sainte-Lucie; c'est que le café y a éprouvé la même diminution que par-tout ailleurs; c'est enfin que l'administration n'y a été ni assez réguliere, ni assez suivie, ni assez éclairée. Quels remedes employer contre tant d'erreurs, contre tant de calamités!

Il faudroit établir un Gouvernement plus ferme, une police plus exacte. Il faudroit dépouiller de leur territoire ceux qui n'auront pas rempli au moins en partie l'engagement qu'ils avoient contracté de le rendre utile. Il faudroit, par des réunions sagement réglées, rapprocher le plus qu'on pourra, des plantations séparées par des distances qui leur ôtent la volonté & la facilité de s'entr'aider. Il faudroit contraindre légalement tous les débiteurs à respecter des créances dont ils se sont habituellement joués. Il faudroit assurer, pour une longue suite d'années & par des actes authentiques, aux navigateurs de toutes les nations, la liberté de leurs

Histoire de l'Amérique.

liaisons avec cette isle. L'Arrêt du Conseil, du mois d'Août 1784, l'a entrepris ; mais on ne sait pas encore si le Ministere ne se verra point forcé de se rendre aux criailleries déraisonnables des Négocians. On devroit aller plus loin.

Les François de la Métropole ne veulent pas, & ceux des isles ne peuvent pas mettre en valeur Sainte-Lucie. Beaucoup d'étrangers, au contraire, ont offert d'y porter leur industrie & leurs capitaux, si l'on vouloit supprimer le barbare droit d'aubaine, droit qui s'oppose au commerce réciproque des nations ; qui repousse le vivant & dépouille le mort ; qui déshérite l'enfant de l'étranger ; qui condamne celui-ci à laisser son opulence dans sa patrie, & lui interdit ailleurs toute acquisition, soit mobiliere, soit fonciere ; droit qu'un peuple qui aura de saines notions sur la politique, abolira chez lui, & dont il se gardera bien de solliciter l'extinction dans les autres contrées.

Lorsqu'on aura pris les mesures convenables pour rendre Sainte-Lucie florissante, le Ministere de France pourra se livrer au systême qu'il paroît avoir adopté de défendre ses Colonies par des forteresses. Pour garder cette isle, il suffira de garantir de toute insulte le port du Carenage.

Ce port, le meilleur des Antilles, réunit plusieurs avantages. On y trouve par-tout beaucoup d'eau ; la qualité de son fond est excellente ; la Nature y a formé trois carenages parfaits, l'un pour les grands bâtimens, les deux autres pour des frégates. Trente vaisseaux de

ligne y feroient à l'abri des ouragans les plus terribles. Les vers ne l'infectent pas encore. Les vents font toujours bons pour en fortir, & l'efcadre la plus nombreufe feroit au large en moins d'une heure.

Une pofition fi favorable peut non feulement défendre toutes les poffeffions nationales, mais menacer encore celles de l'ennemi dans l'étendue de l'Amérique. Les forces maritimes de l'Angleterre ne fçauroient couvrir tous les lieux. La plus foible efcadre, partie de Sainte Lucie, porteroit en peu de jours la défolation dans les Colonies, qui, paroiffant les moins expofées, feroient dans la plus grande fécurité. Pour l'empêcher de nuire, il faudroit bloquer le port du Carenage; & cette croifiere, auffi difpendieufe que fatigante, pourroit encore être bravée impunément par un homme hardi, qui oferoit tout ce qu'on peut ofer en mer.

Le Carenage, qui a l'inconvénient d'expofer au danger d'être pris, les vaiffeaux qui font à fa vue, n'a jamais paru digne d'attention à la Grande-Bretagne, affez puiffante, affez éclairée pour penfer que c'eft aux vaiffeaux à protéger les rades, & non aux rades à protéger les vaiffeaux. Pour la France, ce port poffede la plus grande défenfe maritime, c'eft-à-dire, une pofition qui empêche les vaiffeaux d'y entrer fous voile. Il faut alonger plufieurs touées pour y pénétrer. On ne peut louvoyer entre fes deux pointes. Le fond augmentant tout d'un coup, & paffant près de terre de vingt-cinq à cent braffes, ne permettroit pas aux attaquans de s'y embof-

Histoire de l'Amérique.

ser. Il ne peut y entrer qu'un navire à la fois, & il seroit battu en même temps de l'avant & des deux bords par des feux masqués.

Si l'ennemi vouloit insulter le port, il seroit réduit à faire sa descente à l'anse du Choc; plage d'une lieue, qui n'est séparée du Carenage que par la pointe de la Vigie qui forme cette anse. Maître de la Vigie, il couleroit bas, ou forceroit d'amener tous les vaisseaux qui se trouveroient dans la rade, & ce seroit sans perte de son côté, parce que cette péninsule, quoique dominée par une citadelle bâtie de l'autre côté du port, couvriroit l'assaillant par son revers. Celui-ci n'auroit besoin que de mortiers; il ne tireroit pas un coup de canon, il ne hasarderoit pas la vie d'un homme.

S'il suffisoit de fermer à l'ennemi l'entrée du port, il seroit inutile de fortifier la Vigie. Sans cette précaution, on l'empêcheroit bien d'y pénétrer; mais il faut protéger les vaisseaux de la nation. Il faut qu'une petite escadre puisse braver les forces ennemies, les réduire à la bloquer, profiter de leur absence ou d'une faute; ce qui ne se peut faire sans fortifier le sommet de la péninsule. On ne doit pas se dissimuler qu'en multipliant ainsi les points de défense, on augmentera le besoin d'hommes; mais s'il y a des vaisseaux dans le port, leurs matelots & leurs canonniers seront chargés de la défense de la Vigie, & ils s'y porteront avec d'autant plus de vigueur, que le salut de l'escadre en dépendra. Si le port est sans bâtimens, la Vigie sera abandonnée ou peu défendue. On s'occupe du

soin de défendre le morne fortifié, où l'on projette de construire une citadelle.

La Martinique.

C'est une des isles principales des petites Antilles, située par les quatorze degrés quarante-trois minutes & neuf secondes de latitude au nord de l'équateur, & sa longitude differe occidentalement de soixante-trois degrés dix-huit minutes quarante-cinq secondes du méridien de l'Observatoire de Paris, ce qui fait quatre heures treize minutes & quinze secondes de différence.

Cette isle peut avoir soixante lieues de circuit; sa longueur est d'environ dix-huit, sur une largeur inégale, étant découpée par de grandes baies, au fond desquelles sont de belles anses de sable, & de très-bons ports couverts par de longues pointes qui avancent beaucoup en mer; les rivages de l'isle sont défendus par des rochers & des falaises qui en rendent l'aspect formidable. Quant à l'intérieur du pays, il est occupé par des monticules dont les intervalles forment de grands vallons remplis d'épaisses forêts, & arrosés d'un grand nombre de rivieres & de torrens. Trois montagnes dominent sur ces petits sommets : la plus élevée porte l'empreinte indubitable d'un ancien volcan. Les eaux dont l'isle est arrosée, excellentes en quelques endroits, sont très-mauvaises en d'autres.

Quoique le climat, par son excessive chaleur, soit souvent funeste aux étrangers intempérans, ceux qui y sont accoutumés y jouissent d'une

Histoire de l'Amérique.

aussi parfaite santé qu'en aucun lieu du monde. La terre y produit abondamment des cannes à sucre, du café, du coton, de la casse, du manioc, des fruits délicieux, & une prodigieuse quantité de plantes & de beaux arbres, dont le bois, les résines & les gommes ont des propriétés qui peuvent être utilement employées, tant en médecine que dans les Arts mécaniques. La culture du sucre & du café a fait négliger celle de l'indigo, du rocou & du tabac; on commence, depuis quelques années, à reprendre avec succès celle du cacao, dont les arbres, par une espece d'épidémie, étoient presque tous morts en 1728.

La Colonie Françoise que M. Denambuc, Gouverneur de l'isle de Saint-Christophe, fit passer à la Martinique en 1635, s'est considérablement augmentée, malgré les guerres qu'elle fut obligée de soutenir contre les Sauvages, & les difficultés de défricher un pays rempli de serpens venimeux & d'insectes fort incommodes. Les naturels du pays furent définitivement massacrés ou expulsés en 1658.

La Martinique est aujourd'hui très-florissante; sa ville capitale, que l'on nomme le *Fort-Royal*, est avantageusement située près d'un excellent port couvert d'une péninsule entiérement occupée par une grande citadelle, où réside ordinairement le Gouverneur général; mais le territoire en est marécageux & mal-sain; & le lieu le plus considérable de l'isle, tant par son étendue que par son commerce & ses richesses, est le fort Saint-Pierre, où l'on compte dix-huit cents maisons. Il

eſt diſtant du Fort-Royal d'environ ſept lieues. Sa ſituation s'étend en partie ſur des hauteurs au pied d'une chaîne de montagnes, & en partie ſur les bords d'une grande plage courbée en croiſſant, au devant de laquelle eſt une ſpacieuſe rade où nombre de vaiſſeaux, expédiés de tous les ports du royaume, abordent continuellement, excepté depuis le 15 Juillet juſqu'au 15 Octobre, temps de l'hivernage, que ces vaiſſeaux vont paſſer dans le carenage du Fort-Royal, pour être en ſûreté contre les ouragans & les ras de marée, très-fréquens dans cette ſaiſon.

Dans la partie orientale de l'iſle, ſont ſitués le bourg & le fort de la Trinité, au fond d'un grand cul-de-ſac, dans lequel les vaiſſeaux peuvent mouiller à l'abri des vents pendant la ſaiſon de l'hivernage; ce lieu eſt beaucoup moins conſidérable que les précédens. Outre ces trois principaux endroits, l'iſle eſt très-bien garnie, dans toute ſa circonférence, d'un bon nombre de jolis bourgs dont pluſieurs jouiſſent d'une agréable ſituation.

En 1736, on ne comptoit pas moins de ſoixante-douze mille Noirs occupés à la culture. La guerre de 1744, & depuis, les entraves du Gouvernement & l'avidité des Commis, firent beaucoup déchoir cette Colonie. Enlevée aux François dans la guerre de 1756, les Anglois la leur rendirent à la paix de 1763. En 1766, un ouragan, le plus furieux de ceux qui ont ravagé la Martinique, y opéra une deſtruction générale, perdit les récoltes, déracina les arbres, renverſa les bâtimens.

Histoire de l'Amérique.

Au 1er. Janvier 1778, la Martinique comptoit douze mille Blancs de tout âge & de tout sexe, trois mille Noirs ou Mulâtres libres, & plus de quatre-vingts mille esclaves. Les sucreries étoient au nombre de deux cent cinquante-sept. En 1775, les navigateurs François y chargerent deux cent quarante-quatre mille quatre cent trente-huit quintaux de sucre brut.

Les habitans de la Martinique, quoique moins opulens que ceux de Saint-Domingue, sont presque tous riches; ils aiment le faste & la dépense; leur affabilité envers les étrangers trouve peu d'exemples ailleurs; ils sont naturellement généreux & très-braves. On n'ignore pas la réputation que les corsaires de la Martinique se sont acquise pendant les guerres qui se sont succédées contre les ennemis de l'Etat; mais par aversion de la tyrannie, & non par éloignement pour l'autorité, en 1717 ils renvoyerent en Europe un Gouverneur & un Intendant qui les faisoient gémir sous le despotisme de leur avarice.

Histoire politique de cette Colonie.

Denambuc, qui avoit fait connoître la Martinique, partit en 1635 de Saint-Christophe pour y établir sa nation. Ce ne fut pas de l'Europe qu'il voulut tirer sa population. Il prévoyoit que des hommes fatigués par une longue navigation, périroient la plupart en arrivant, ou par la misere qui suit presque toutes les émigrations. Cent hommes qui habitoient depuis long-temps dans son gouvernement de Saint-Christophe, braves,

actifs, accoutumés au travail & à la fatigue, habiles à défricher la terre, à former des habitations, abondamment pourvus de plants de patates & de toutes les graines convenables, furent les seuls fondateurs de la nouvelle Colonie.

Histoire de l'Amérique.

Leur premier établissement se fit sans trouble. Les naturels du pays, intimidés par les armes à feu, ou séduits par des protestations, abandonnerent aux François la partie de l'isle qui regarde le couchant & le midi, pour se retirer dans l'autre. Cette tranquillité fut courte. Le Caraïbe voyant se multiplier de jour en jour ces étrangers entreprenans, sentit qu'il ne pouvoit éviter sa ruine qu'en les exterminant eux-mêmes, & il associa les Sauvages des isles voisines à sa politique. Tous ensemble ils fondirent sur un mauvais fort, qu'à tout événement on avoit construit; mais ils furent reçus avec tant de vigueur, qu'ils se replierent, en laissant sept ou huit cents de leurs meilleurs guerriers sur la place. Cet échec les fit disparoître pour long-temps, & ils ne revinrent qu'avec des présens & des discours pleins de repentir. On les accueillit amicalement, & la réconciliation fut confirmée par quelques pots d'eau-de-vie qu'on leur fit boire.

Les travaux avoient été difficiles jusqu'à cette époque. La crainte d'être surpris obligeoit les colons de trois habitations à se réunir toutes les nuits dans celle du milieu, qu'on tenoit toujours en état de défense. C'est là qu'ils dormoient sans inquiétude sous la garde de leurs chiens & d'une sentinelle. Durant le jour, aucun d'eux ne marchoit qu'avec un fusil & deux pistolets à sa cein-

Histoire de l'Amérique.

ture. Ces précautions cesserent lorsque les deux nations se furent rapprochées ; mais celle dont l'amitié & la bienveillance avoient été implorées, abusa si fort de sa supériorité pour étendre ses usurpations, qu'elle ne tarda pas à rallumer dans le cœur de l'autre une haine mal éteinte. Les Sauvages, dont le genre de vie exige un terroir vaste, se trouvant chaque jour plus resserrés, eurent recours à la ruse pour affoiblir un ennemi contre lequel ils n'osoient plus employer la force. Ils se partageoient en petites bandes ; ils épioient les François qui fréquentoient les bois ; ils attendoient que le chasseur eût tiré son coup, & sans lui donner le temps de recharger son fusil, ils fondoient sur lui brusquement & l'assommoient. Une vingtaine d'hommes avoient disparu avant qu'on eût su comment. Dès qu'on en fut instruit, on marcha contre les agresseurs ; on les battit ; on brûla leurs carbets ; on massacra leurs femmes, leurs enfans ; & ce qui avoit échappé à ce carnage, quitta la Martinique en 1658, pour n'y plus reparoître.

Progrès de ses cultures.

Les François, devenus, par cette retraite, seuls possesseurs de l'isle entiere, occuperent tranquillement les postes qui convenoient le mieux à leurs cultures. Ils formoient alors deux classes. La premiere étoit composée de ceux qui avoient payé leur passage en Amérique : on les appeloit *habitans*. Le Gouvernement leur distribuoit des terres en toute propriété, sous la charge

d'une redevance annuelle. Ils étoient obligés de faire la garde chacun à leur tour, & de contribuer, à proportion de leurs moyens, aux dépenses qu'exigeoient l'utilité & la sûreté communes. A leurs ordres étoient une foule de misérables qu'ils avoient amenés d'Europe à leurs frais, sous le nom d'*engagés*. C'étoit une espece d'esclavage qui duroit trois ans. Ce terme expiré, les engagés devenoient, par le recouvrement de leur liberté, les égaux de ceux qu'ils avoient servis.

Histoire de l'Amérique.

Les uns & les autres s'occuperent d'abord uniquement du tabac & du coton. On y joignit bientôt le rocou & l'indigo. La culture du sucre ne commença que vers l'an 1650. Benjamin Dacosta, l'un de ces Juifs qui puisent leur industrie dans l'oppression même où est tombée leur nation, après l'avoir exercée, planta, dix ans après, des cacaotiers. Son exemple fut sans influence jusqu'en 1684, où le chocolat devint d'un usage assez commun dans la Métropole. Alors le cacao fut la ressource de la plupart des colons, qui n'avoient pas des fonds suffisans pour entreprendre la culture du sucre. Une de ces calamités que les saisons apportent & versent, tantôt sur les hommes, & tantôt sur les plantes, fit périr en 1727 tous les cacaotiers. La désolation fut générale parmi les habitans de la Martinique. On leur présenta le cafier, comme une planche après le naufrage.

Le Ministere de France avoit reçu des Hollandois en présent deux pieds de cet arbre, qui étoient conservés avec soin dans le Jardin

Histoire de l'Amérique.

Royal des plantes. On en tira deux rejetons. M. Desclieux, chargé, en 1726, de les porter à la Martinique, se trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare. Il partagea avec ses arbustes le peu qu'il en recevoit pour sa boisson ; & par ce généreux sacrifice, il parvint à sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avoit été confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café se multiplia avec une rapidité, un succès extraordinaires ; & ce vertueux citoyen a joui jusqu'à la fin de 1774, avec une douce satisfaction, du bonheur rare d'avoir sauvé, pour ainsi dire, une Colonie si importante, & de l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'industrie. Indépendamment de cette ressource, la Martinique avoit des avantages naturels, qui sembloient devoir l'élever en peu de temps à une fortune considérable.

Remarques générales sur cette Colonie.

De tous les établissemens François, elle a la plus heureuse situation, par rapport aux vents qui regnent dans ses mers. Ses ports ont l'estimable commodité d'offrir un asile sûr contre les ouragans qui désolent ces parages. Sa position l'ayant rendue le siége du Gouvernement, elle a reçu plus de faveur & joui d'une administration plus éclairée & moins infidele. L'ennemi a constamment respecté la valeur de ses habitans, & l'a rarement provoquée sans avoir lieu de s'en repentir. Sa paix intérieure n'a jamais été troublée, même lorsqu'uen 1717, ex-

citée par un mécontentement général, elle s'avisa de renvoyer en Europe le Gouverneur & l'Intendant de la Colonie. Les colons furent maintenir en ce temps d'anarchie, l'ordre, la tranquillité & l'union.

Malgré tant de moyens de prospérité, la Martinique, quoique plus avancée que les autres Colonies Françoises, l'étoit cependant fort peu à la fin du dernier siecle. En 1700, elle n'avoit en tout que 6,597 Blancs. Le nombre des Sauvages, des Mulâtres, des Negres libres, hommes, femmes, enfans, n'étoit que de 507; on ne comptoit que 14,566 esclaves. Tous ces objets réunis ne formoient qu'une population de 21,640 personnes. Les troupeaux se réduisoient à 3,668 chevaux ou mulets, 9,217 bêtes à cornes. On cultivoit un grand nombre de pieds de cacao, de tabac, de coton, & l'on exploitoit neuf indigoteries & 183 foibles sucreries.

Lorsque les guerres longues & cruelles, qui portoient la désolation sur tous les Continens & sur toutes les mers du Monde, furent assoupies, & que la France eut abandonné des projets de conquête & des principes d'administration qui l'avoient long-temps égarée, la Martinique sortit de l'espece de langueur où tous ces maux l'avoient laissée. Bientôt ses prospérités furent éclatantes : elle devint le marché général des établissemens nationaux du vent. C'étoit dans ses ports que les isles voisines vendoient leurs productions; c'étoit dans ses ports qu'elles achetoient les marchandises de la Métropole. Les navigateurs François ne déposoient,

ne formoient leurs cargaisons que dans ses ports. L'Europe ne connoissoit que la Martinique. Elle mérita d'occuper les Spéculateurs, comme agricole, comme agente des autres Colonies, comme commerçante avec l'Amérique Espagnole & septentrionale.

Histoire de l'Amérique.

Comme agricole, elle occupoit, en 1736, 72,000 esclaves sur un sol nouvellement défriché en grande partie, & qui donnoit par conséquent des récoltes très-abondantes.

Ses rapports avec les autres isles lui valoient la commission & les frais de transport, parce qu'elle seule avoit les voitures. Le gain qu'elle faisoit pouvoit s'élever au dixieme de leurs productions, qui devenoient de jour en jour plus considérables. Ce fonds de dettes, rarement perçu, leur étoit laissé pour l'accroissement de leurs cultures. Il étoit augmenté par des avances en argent, en esclaves, en autres objets de premier besoin, qui, rendant de plus en plus la Martinique créanciere des Colonies, les tenoit toujours dans sa dépendance, sans que ce fût à leur préjudice. Elles s'enrichissoient toutes par son secours, & leur profit tournoit à son utilité.

Ses liaisons avec l'isle Royale, avec le Canada, avec la Louisiane, lui procuroient le débouché de son sucre commun, de son café inférieur, de ses sirops & taffias que la France rejetoit. On lui donnoit en échange, de la morue, des légumes secs, du bois de sapin, & quelques farines.

Dans son commerce interlope aux côtes de l'Amérique Espagnole, tout composé de marchandises

chandises de fabrique nationale, elle gagnoit le prix du risque auquel le Marchand François ne vouloit pas s'exposer. Ce trafic, moins utile que le premier dans son objet, étoit d'un bien plus grand rapport dans ses effets. Il lui rendoit un bénéfice de 80 ou 90 pour cent, une valeur de 3 à 4 millions qu'on portoit tous les ans à Caraque ou dans les isles voisines.

Tant d'opérations heureuses avoient fait entrer dans la Martinique un argent immense. Douze millions y circuloient habituellement avec une extrême rapidité. C'est peut-être le seul pays de la terre où l'on ait vu le numéraire en telle proportion, qu'il fut indifférent d'avoir des métaux ou des denrées.

L'étendue de ses affaires attiroit annuellement dans ses ports deux cents bâtimens de France, quatorze ou quinze expédiés par la Métropole pour la Guinée, trente du Canada, dix ou douze de la Marguerite & de la Trinité, sans compter les navires Anglois & Hollandois qui s'y glissoient en fraude. La navigation particuliere de l'isle aux Colonies septentrionales, au Continent Espagnol, aux isles du Vent, occupoit cent trente bateaux de vingt à soixante-dix tonneaux, montés par six cents Matelots Européens de toutes les nations, & par quinze cents esclaves formés de longue main à la marine.

Dans les premiers temps, les navigateurs qui fréquentoient la Martinique, abordoient dans les quartiers où se récoltoient les denrées. Cette pratique qui sembloit naturelle, étoit remplie de difficultés. Les vents du nord & du nord-est,

Histoire de l'Amérique.

qui regnent ſur une partie des côtes, y tiennent habituellement la mer dans une agitation violente. Les bonnes rades, quoique multipliées, y ſont aſſez éloignées, ſoit entre elles, ſoit de la plupart des habitations. Les chaloupes deſtinées à parcourir ces intervalles, étoient ſouvent retenues dans l'inaction par le gros temps, ou réduites à ne prendre que la moitié de ce qu'elles pouvoient porter. Ces contrariétés retardoient le déchargement du vaiſſeau, & prolongeoient le temps de ſon chargement. Il réſultoit de ces lenteurs un grand dépériſſement des équipages, & une augmentation de dépenſes pour le vendeur & pour l'acheteur.

Le commerce, qui doit mettre au nombre de ſes plus grands avantages celui d'accélérer ſes opérations, perdoit de ſon activité par un nouvel inconvénient; c'étoit la néceſſité où ſe trouvoit le Marchand, même dans les parages les plus favorables, de vendre ſes cargaiſons par petites parties. Si quelque homme induſtrieux le déchargeoit de ces détails, ſon entrepriſe devenoit chere pour les colons. Le bénéfice du Marchand ſe meſure ſur la quantité des marchandiſes qu'il vend. Plus il vend, plus il peut s'écarter du bénéfice qu'un autre qui vend moins eſt obligé de faire.

Un inconvénient plus conſidérable encore, c'eſt que certaines marchandiſes d'Europe ſurabondoient en quelques endroits, tandis qu'elles manquoient en d'autres. L'Armateur étoit lui-même dans l'impoſſibilité d'aſſortir convenablement ſes cargaiſons. La plupart des quartiers

ne lui offroient pas toutes les denrées ni toutes les sortes de la même denrée. Le vide l'obligeoit de faire plusieurs esclaves, ou d'emporter trop ou trop peu de productions convenables au port où il devoit faire son retour.

Les vaisseaux eux-mêmes éprouvoient de grands embarras. Plusieurs avoient besoin de se carener ; la plus grande partie exigeoit au moins quelque réparation. Ces secours manquoient dans les rades peu fréquentées, où les ouvriers ne s'établissoient point, dans la crainte de n'y pas trouver assez d'occupation. Il falloit donc aller se radouber dans certains ports, & revenir prendre son chargement dans celui où l'on avoit fait sa vente. Toutes ces courses emportoient au moins trois ou quatre mois.

Ces inconvéniens & beaucoup d'autres firent désirer à quelques habitans & à tous les navigateurs, qu'il se formât un entrepôt où les dépôts d'échange entre la Colonie & la Métropole fussent réunis. La Nature paroissoit avoir préparé le Fort-Royal pour cette destination. Son port étoit un des meilleurs des isles du Vent, & sa sûreté si généralement connue, que, lorsqu'il étoit ouvert aux bâtimens Hollandois, la République ordonnoit qu'ils s'y retirassent dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, pour se mettre à l'abri des ouragans si fréquens & si furieux dans ces parages. Les terres du Lamentin, qui n'en sont éloignées que d'une lieue, étoient les plus fertiles, les plus riches de la Colonie. Les nombreuses rivieres qui arrosoient ce pays fécond, portoient des canots chargés jusqu'à une certaine distance de leur embouchure.

Histoire de l'Amérique.

La protection des fortifications assuroit la jouissance paisible de tant d'avantages ; mais ils étoient contre-balancés par un terrein marécageux & mal-sain. D'ailleurs cette capitale de la Martinique étoit l'asile de la marine militaire, qui dédaignoit alors, qui même opprimoit la marine marchande. Ainsi le Fort-Royal ne pouvant devenir le centre des affaires, elles se porterent à Saint-Pierre.

Ce bourg, qui, malgré les incendies qui l'ont quatre fois réduit en cendres, contient encore dix-huit cents maisons, est situé sur la côte occidentale de l'isle, dans une anse ou enfoncement à peu près circulaire. Une partie est bâtie le long de la mer sur le rivage même ; on l'appelle le *Mouillage* : c'est là où sont les vaisseaux & les magasins. L'autre partie du bourg est bâtie sur une petite colline peu élevée : on l'appelle le *Fort*, parce que c'est là qu'est placée une petite fortification qui fut construite en 1665 pour réprimer les séditions des habitans contre le monopole, mais qui sert aujourd'hui à protéger la rade contre les ennemis étrangers. Ces deux parties du bourg sont séparées par un ruisseau, ou par une riviere guéable.

Le Mouillage est adossé à un côteau assez élevé & coupé à pic. Enfermé, pour ainsi dire, par cette colline qui lui intercepte les vents de l'est, les plus constans & les plus salutaires dans ces contrées ; exposé sans aucun souffle rafraîchissant aux rayons du soleil qui lui sont réfléchis par le côteau, par la mer & par le sable noir du rivage, ce séjour est brûlant & toujours mal-sain. D'ailleurs il n'a point de port, & les bâtimens

qui ne peuvent tenir sur ses côtes pendant l'hivernage, sont forcés de se réfugier au Fort-Royal. Mais ces désavantages sont compensés, soit par les facilités que présente la rade de Saint-Pierre pour le débarquement & l'embarquement des marchandises, soit par la liberté que donne sa position de partir par tous les vents, tous les jours & à toutes les heures.

Histoire de l'Amérique.

Ce bourg fut le premier qu'on édifia dans l'isle, & le premier qui vit son territoire cultivé. Il dut moins cependant à son ancienneté qu'à ses commodités, l'avantage de devenir le point de communication entre la Colonie & la Métropole. Saint-Pierre reçut d'abord les denrées de certains cantons, dont les habitans, situés sur des côtes orageuses & constamment impraticables, ne pouvoient faire commodément leurs achats & leurs routes sans se déplacer. Les agens de ces colons n'étoient dans les premiers temps que des Maîtres de bateaux, qui, s'étant fait connoître par leur navigation continuelle autour de l'isle, furent déterminés par l'appât du gain à prendre une demeure fixe. La bonne foi seule étoit l'ame de ces liaisons. La plupart de ces Commissionnaires ne savoient point lire. Aucun d'eux n'avoit ni livres ni registres. Ils tenoient dans un coffre, un sac pour chaque habitant dont ils géroient les affaires. Ils y mettoient le produit des ventes, ils en tiroient l'argent nécessaire pour les achats. Quand le sac étoit épuisé, le Commissionnaire ne fournissoit plus, & le compte se trouvoit rendu. Cette confiance, qui doit paroître une fable dans nos mœurs & dans nos jours de fraude & de corruption, étoit encore

Histoire de l'Amérique.

en usage au commencement du siecle. Il existe des hommes qui ont pratiqué ce commerce, où la fidélité n'avoit pour garant que son utilité même.

Ces hommes simples furent remplacés successivement par des gens plus éclairés qui arrivoient d'Europe. On en avoit vu passer quelques-uns dans la Colonie, lorsqu'elle étoit sortie des mains des Compagnies exclusives. Leur nombre s'accrut à mesure que les denrées se multiplioient, & ils contribuerent eux-mêmes beaucoup à étendre la culture, par les avances qu'ils firent à l'habitant, dont les travaux avoient langui jusqu'alors, faute de moyens. Cette conduite les rendit les agens nécessaires de leurs débiteurs dans la Colonie, comme ils l'étoient déjà de leurs commettans dans la Métropole. Le colon même qui ne leur devoit rien, tomba, pour ainsi dire, dans leur dépendance, par le besoin qu'il pouvoit avoir de leur secours. Que le temps de la récolte soit retardé, que le feu prenne à une piece de cannes, qu'un moulin soit démonté, que des édifices croulent, que la mortalité se mette dans les bestiaux ou parmi les esclaves, que les sécheresses ou les pluies ruinent tout, où trouver les moyens de soutenir l'habitation pendant ces ravages, & de remédier à la perte qu'ils causent? Ces moyens sont en vingt mains différentes. Qu'une seule refuse du secours, le chaos, loin de se débrouiller, augmente. Ces considérations déterminerent ceux qui n'avoient pas encore demandé du crédit, à confier leurs intérêts aux Commissionnaires de Saint-Pierre, pour être, en cas de malheur, assurés d'une ressource.

Histoire de l'Amérique.

Le petit nombre d'habitans riches qui sembloient, par leur fortune, être à l'abri de ces besoins, furent comme forcés de s'adresser à ce comptoir. Les Capitaines Marchands trouvant un port, où, sans sortir de leurs magasins & même de leurs vaisseaux, ils pouvoient terminer avantageusement leurs affaires, déserterent le Fort-Royal, la Trinité, tous les autres lieux où le prix des productions leur étoit presque arbitrairement imposé, où les payemens étoient incertains & longs. Par cette révolution, les colons fixés dans leurs ateliers, qui exigent une présence continuelle & des soins journaliers, ne pouvoient plus suivre leurs denrées. Ils furent donc obligés de les confier à des hommes intelligens, qui, s'étant établis dans le seul port fréquenté, se trouvoient à portée de saisir les occasions les plus favorables pour vendre & pour acheter, avantage inappréciable dans un pays où le commerce éprouve des vicissitudes continuelles. La Guadeloupe, la Grenade suivirent l'exemple de la Martinique : les mêmes besoins les y déterminerent.

La guerre de 1744 arrêta le cours de ces prospérités. Ce n'est pas que la Martinique se manquât à elle-même. Sa marine, continuellement exercée, accoutumée aux actions de vigueur qu'exigeoient le maintien d'un commerce interlope, se trouva toute formée pour les combats. En moins de six mois, quarante corsaires, armés à Saint-Pierre, se répandirent dans les parages des Antilles. Ils firent des exploits dignes des anciens Flibustiers. Chaque jour on les voyoit rentrer en triomphe, chargés d'un butin immense.

Histoire de l'Amérique.

Cependant, au milieu de ces avantages, la Colonie vit sa navigation, soit au Canada, soit aux côtes Espagnoles, entiérement interrompue, & son propre cabotage journellement inquiété. Le peu de vaisseaux qui arrivoient de France, pour se dédommager des pertes dont ils couroient les risques, vendoient fort cher, & achetoient à bas prix. Ainsi les productions tomberent dans l'avilissement. Les terres furent mal cultivées. On négligea l'entretien des ateliers. Les esclaves périssoient faute de nourriture. Tout languissoit, tout s'écrouloit. Enfin la paix ramena, avec la liberté du commerce, l'espoir de recouvrer l'ancienne prospérité. Les événemens tromperent les premiers efforts que l'on fit.

Il n'y avoit pas deux ans que les hostilités avoient cessé, lorsque la Colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faisoit avec les Américains Espagnols. Cette révolution ne fut point l'effet de la vigilance des Gardes-côtes. Comme on a toujours plus d'intérêt à les braver qu'eux à se défendre, on méprisa des gens foiblement payés pour protéger des droits ou des prohibitions peu respectées. Ce fut la substitution des vaisseaux de registres aux flottes, qui mit des bornes très-étroites aux entreprises des interlopes. Dans le nouveau systême, le nombre des bâtimens étoit indéterminé, & le temps de leur arrivée incertain ; ce qui jeta dans le prix des marchandises une variation qui n'y avoit pas été. Dès lors le Contrebandier, qui n'étoit engagé dans son opération que par la certitude d'un gain fixe & constant, cessa de suivre une car-

riere qui ne lui aſſuroit plus le dédommagement du riſque où il s'expoſoit.

Hiſtoire de l'Amérique.

Mais cette perte fut moins ſenſible pour la Colonie, que les traverſes qui lui vinrent de ſa Métropole. Une Adminiſtration peu éclairée embarraſſa de tant de formalités la liaiſon réciproque & néceſſaire des iſles avec l'Amérique ſeptentrionale, que la Martinique n'envoyoit plus, en 1755, que quatre bâteaux au Canada.

Cependant le commerce de France ne s'appercevoit pas de la dépendance de la Martinique. Il trouvoit à la rade de Saint-Pierre des Négocians qui lui achetoient bien ſes cargaiſons, qui lui renvoyoient avec célérité ſes vaiſſeaux richement chargés, & il ne s'informoit pas ſi c'étoit cette Colonie ou les autres qui conſommoient & qui produiſoient. Les Negres même qu'il y portoit, étoient vendus à un fort bon prix, mais il y en reſtoit peu. La plus grande partie paſſoit à la Grenade, à la Guadeloupe, même aux iſles neutres, qui, malgré la liberté limitée dont elles jouiſſoient, préféroient les eſclaves de traite Françoiſe à ceux que les Anglois leur offroient à des conditions en apparence plus favorables. On s'étoit convaincu, par une aſſez longue expérience, que les Negres choiſis qui coûtoient le plus cher, enrichiſſoient les terres, tandis que les cultures dépériſſoient dans les mains des Negres achetés à bas prix. Mais ces profits de la Métropole étoient étrangers & preſque nuiſibles à la Martinique.

Elle n'avoit pas encore réparé ſes pertes durant la paix, ni comblé le vide des dettes qu'une ſuite de calamités l'avoit forcée à contracter,

Histoire de l'Amérique.

lorſqu'elle vit renaître le plus grand de tous les fléaux, la guerre. Ce fut pour la France une chaîne de malheurs, qui, d'échec en échec, de perte en perte, fit tomber la Martinique ſous le joug des Anglois. Elle fut reſtituée au mois de Juillet 1763, ſeize mois après avoir été conquiſe, mais on la rendit dépouillée de tous les moyens acceſſoires de proſpérité qui lui avoient donné tant d'éclat. Depuis quelques années, elle avoit perdu la plus grande partie de ſon commerce interlope aux côtes Eſpagnoles. La ceſſion du Canada & de la Louiſiane lui ôtoit tout eſpoir de nourrir une communication qui n'avoit langui que par des erreurs paſſageres. Elle ne pouvoit plus voir arriver dans ſes ports les productions de la Grenade, de Saint Vincent, de la Dominique, qui étoient devenues des poſſeſſions Britanniques. Un nouvel arrangement de la Métropole, qui lui interdiſoit toute liaiſon avec la Guadeloupe, ne lui permettoit plus d'en rien eſpérer.

La Colonie, réduite à elle-même, ne devoit donc compter que ſur ſes cultures. Malheureuſement, à l'époque où ſes habitans pouvoient commencer à s'en occuper utilement, parut dans ſon ſein une eſpece de fourmi inconnue en Amérique avant qu'elle eût ravagé la Barbade, au point d'y faire délibérer s'il ne convenoit pas d'abandonner une Colonie autrefois ſi floriſſante. On ignore ſi ce fut du Continent ou de cette iſle que l'inſecte paſſa à la Martinique; ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'il cauſa des ravages inexprimables dans toutes les plantations de ſucre où il ſe montra. Cette calamité, trop mollement

combattue, duroit depuis onze ans, lorsque les colons assemblés arrêterent, le 9 Mars 1775, une récompense de 666,000 livres, pour celui qui trouveroit un remede contre un fléau si destructeur.

Ce secret important avoit déjà été imaginé & mis en pratique par un Officier, nommé *Des-* [illegible] sur un des terreins le plus infecté de fourmis. Cet excellent Cultivateur avoit obtenu d'abondantes récoltes, en multipliant les labours, les engrais & les sarclages, en brûlant les pailles où cet insecte se réfugie, en replantant les cannes à chaque récolte, & en les disposant de maniere à faciliter la circulation de l'air. Cet exemple a été enfin suivi par les colons riches. Les autres l'imiteront selon leurs moyens, & l'on peut espérer qu'avec le temps il ne restera que le souvenir de ce grand désastre.

Cette calamité étoit dans sa plus grande force, lorsque l'ouragan de 1766, le plus furieux de tous ceux qui ont ravagé la Martinique, vint y détruire les vivres, moissonner les récoltes, déraciner les arbres, renverser même les bâtimens. La destruction fut si générale, qu'à peine resta t-il quelques habitans en état de consoler tant de malheureux, de soulager tant de misere.

Le haut prix, où depuis quelque temps étoit monté le café, aidoit à supporter tant d'infortunes. Cette production, trop multipliée, tomba dans l'avilissement, & il ne resta à ses Cultivateurs que le regret d'avoir consacré leurs terres à une denrée dont la valeur ne suffisoit plus à leur subsistance.

Pour comble de malheur, la Métropole laiss-

Histoire de l'Amérique.

soit manquer sa Colonie des bras nécessaires à son exploitation ; depuis 1764 jusqu'en 1774, le commerce de France n'introduisit à la Martinique que 345 esclaves, année commune. Les habitans étoient réduits à repeupler leurs ateliers du rebut des cargaisons Angloises, introduit en fraude.

Il falloit adoucir le sort d'un grand établissement si cruellement affligé. Il n'en fut pas ainsi. De nouvelles charges prirent dans la Colonie la place des secours qu'elle avoit droit d'attendre.

Dans les établissemens François du Nouveau-Monde, & dans ceux des autres nations sans doute, les Africains se corrompirent beaucoup : c'est qu'ils étoient assurés de l'impunité. Leurs maîtres, séduits par un intérêt aveugle, ne déféroient jamais les criminels à la Justice. Pour faire cesser un si grand désordre, le Code Noir régla que le prix de tout esclave qui seroit condamné à mort après avoir été dénoncé au Magistrat par le Propriétaire, seroit payé par la Colonie.

Des caisses furent aussi-tôt formées pour cet objet utile ; mais on ne tarda pas à y puiser pour des dépenses étrangeres à leur institution. Celle de la Martinique étoit encore plus grevée que les autres de ces injustices, lorsqu'en 1771 elle se vit chargée des frais que faisoit la Chambre d'Agriculture de la Colonie, des honoraires d'un Député que son Conseil entretient inutilement dans la Métropole.

Les charges augmenterent encore. Les droits que le Gouvernement faisoit percevoir à la Mar-

tinique étoient ordinairement très-légers, & se payoient en denrées. Elles furent converties en métaux, lorsque ces Agens universels du commerce se furent multipliés dans l'isle. Cependant l'imposition avoit été modérée jusqu'en 1763. Elle fut alors portée à huit cent mille livres. Trois ans après il fallut la réduire; mais cette diminution, arrachée par le malheur des circonstances, finit en 1772. Le tribut fut de nouveau réduit, en 1778, à la somme de six cent soixante-six mille livres, formant un million des isles : il est payé avec une capitation sur les Blancs & sur les Noirs, avec un droit de cinq pour cent sur le prix du loyer des maisons, avec le droit d'un pour cent sur toutes les marchandises de poids qui entrent dans la Colonie, & un droit égal sur toutes les denrées qui en sortent, à l'exception du café, qui doit trois pour cent.

Détails d'après lesquels on peut calculer les cultures, la population & le commerce actuel.

Au premier Janvier 1778, la Martinique comptoit douze mille Blancs de tout âge & de tout sexe, trois mille Noirs ou Mulâtres libres, plus de quatre-vingt mille esclaves, quoique ses dénombremens ne montassent qu'à soixante-douze mille.

Elle avoit pour ses troupeaux huit mille deux cents mulets ou chevaux, neuf mille sept cents bêtes à cornes, treize mille porcs, moutons ou chevres.

Ses sucreries étoient au nombre de deux cent

Histoire de l'Amérique.

cinquante-sept, qui occupoient dix mille trois cent quatre-vingt-dix-sept carrés de terre. Elle cultivoit seize millions six cent deux mille huit cent soixante-dix pieds de café, un million quatre cent trente mille deux cents pieds de cacao, un million six cent quarante-huit mille cinq cent cinquante pieds de coton.

En 1775, les Navigateurs François chargerent sur cent vingt-deux bâtimens, à la Martinique, deux cent quarante-quatre mille quatre cent trente-huit mille quintaux cinquante-huit livres de sucre terré ou brut, qui furent vendus dans la Métropole neuf millions neuf cent soixante-onze mille cent cinquante-cinq livres trois sols sept deniers; quatre-vingt-seize mille huit cent quatre-vingt-neuf quintaux soixante-huit livres de café, qui furent vendus quatre millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf livres seize sols; onze cent quarante-sept quintaux huit livres d'indigo, qui furent vendus neuf cent soixante-quinze mille cent huit livres; huit mille six cent cinquante six quintaux soixante-trois livres de cacao, qui furent vendus six cent cinq mille neuf cent soixante-quatre livres douze sols; onze mille douze quintaux de coton, qui furent vendus deux millions sept cent cinquante-trois mille cent livres; neuf cent dix-neuf cuirs, qui furent vendus huit mille deux cent soixante-onze livres; vingt-neuf quintaux dix livres de carret, qui furent vendus vingt neuf mille cent livres; dix-neuf cent soixante-six quintaux trente-cinq livres de canefice, qui furent vendus cinquante-deux mille neuf cent quatre-vingts livres dix sols; cent vingt-cinq quintaux de bois, qui furent vendus trois

mille cent vingt-cinq livres. Ce fut en tout dix-huit millions neuf cent ſoixante-quinze mille neuf cent ſoixante-quatorze livres un ſol dix deniers : mais la ſomme entiere n'appartenoit pas à la Colonie ; il en devoit revenir un peu plus du quart à Sainte-Lucie & à la Guadeloupe, qui y avoient verſé une partie de leurs productions.

Tous ceux qui par inſtinct ou par devoir s'occupent des intérêts de leur patrie, déſireroient de voir les productions ſe multiplier à la Martinique. On ſait, il eſt vrai, que l'intérieur de cette iſle, rempli de rochers affreux, n'eſt point propre à la culture du café, ni du coton ; qu'une trop grande humidité nuiroit à ces productions ; & que ſi elles y réuſſiſſoient, les frais de tranſport au travers des montagnes & des précipices rendroient inutile le ſuccès des récoltes. Mais on pourroit former dans ce grand eſpace d'excellentes prairies, & le ſol n'attend que la faveur du Gouvernement pour fournir aux habitans ce genre de fécondité reproductive de beſtiaux, ſi néceſſaire à la culture & à la ſubſiſtance. L'iſle a d'autres quartiers d'une nature ingrate ; des terreins eſcarpés que les torrens & les pluies ont dégradés, des terrens marécageux qu'il eſt difficile & peut-être impoſſible de deſſécher, des terreins pierreux qui ſe refuſent à tous les travaux.

Cependant les obſervateurs qui connoiſſent le mieux la Colonie, s'accordent tous à dire que ſes cultures ſont ſuſceptibles d'augmentation, & que l'augmentation pourroit être de près d'un tiers. On arriveroit même, ſans nouveaux défrichemens, à cette amélioration, par une culture meilleure & plus ſuivie. Mais, pour atteindre ce

Histoire de l'Amérique.

but, il faudroit un plus grand nombre d'esclaves. C'est beaucoup que les habitans ayent pu jusqu'à nos jours maintenir leurs ateliers dans l'état où ils les avoient reçus de leurs peres; nous ne croyons pas qu'il soit en leur pouvoir de les augmenter.

Division des Propriétaires.

A la Martinique, les Propriétaires des terres peuvent être divisés en quatre classes. La premiere possede cent grandes sucreries, exploitées par douze mille Noirs; la seconde, cent cinquante, exploitées par neuf mille Noirs; la troisieme, trente-six, exploitées par deux mille Noirs. La quatrieme, livrée à la culture du café, du coton, du cacao, du manioc, peut occuper vingt mille Noirs. Ce que la Colonie contient de plus en esclaves des deux sexes, employés pour le service domestique, pour la pêche, pour la navigation, est dans l'enfance ou dans un état de décrépitude.

La premiere classe, dit-on, est toute composée de gens riches. Leur culture est poussée aussi loin qu'elle puisse aller, & leurs facultés la maintiendront sans peine dans l'état florissant où ils l'ont portée. Les dépenses même qu'ils sont obligés de faire pour la reproduction, sont moins considérables que celles du colon moins opulent, parce que les esclaves qui naissent sur leurs habitations, doivent remplacer ceux que le temps & les travaux détruisent.

La seconde classe, qu'on peut appeler celle des gens aisés, n'a que la moitié des cultivateurs dont elle auroit besoin pour atteindre à la fortune

tune des riches propriétaires. Euſſent-ils les moyens d'acheter les eſclaves qui leur manquent, ils en ſeroient détournés par une funeſte expérience. Rien de ſi mal entendu que de placer un grand nombre de Negres à la fois ſur une habitation. Les maladies que le changement de climat & de nourriture occaſionne à ces malheureux, la peine de les former à un travail dont ils n'ont ni l'habitude ni le goût, ne peuvent que rebuter un colon par les ſoins fatigans & multipliés que demanderoit cette éducation des hommes pour la culture des terres. Le propriétaire le plus actif eſt celui qui peut augmenter ſon atelier d'un ſixieme d'eſclaves tous les ans. Ainſi la ſeconde claſſe pourroit acquérir quinze cents Noirs par an, ſi le produit net de ſa culture le lui permettoit; mais elle ne doit compter ſur des crédits : les Négocians de la Métropole ne paroiſſent pas diſpoſés à lui en accorder; & ceux qui faiſoient travailler leurs fonds dans la Colonie, ne les y ont pas plus tôt cru oiſifs ou haſardés, qu'ils les ont portés en Europe ou à Saint-Domingue.

La troiſieme claſſe, qui eſt à peu près indigente, ne peut ſortir de ſa ſituation par aucun moyen pris dans l'ordre naturel du commerce. C'eſt beaucoup qu'elle puiſſe ſubſiſter par elle-même. Il n'y a que la main bienfaiſante du Gouvernement qui puiſſe lui donner une vie utile pour l'Etat, en lui prêtant, ſans intérêt, l'argent néceſſaire pour monter convenablement ſes habitations. La recrue des Noirs peut s'y éloigner, ſans inconvénient, des proportions que nous avons fixées pour la ſeconde claſſe,

parce que chaque colon ayant moins d'esclaves à surveiller, sera en état de s'occuper davantage de ceux dont il fera l'acquisition.

La quatrieme classe, livrée à des cultures moins importantes que les sucreries, n'a pas besoin de secours aussi puissans pour recouvrer l'état d'aisance d'où la guerre, les ouragans & d'autres malheurs l'ont fait déchoir. Il suffiroit à ces deux dernieres classes d'acquérir chaque année quinze cents esclaves, pour monter au niveau de la prospérité que la Nature permet à leur industrie.

Ainsi la Martinique pourroit espérer de porter ses cultures languissantes jusqu'où elles peuvent aller, si, outre les remplacemens, elle recevoit chaque année une augmentation de deux ou trois mille Negres; mais elle est hors d'état de payer ces recrues, & les raisons de son impuissance sont connues. On sait qu'elle doit à la Métropole, comme dette de commerce, à peu près un million. Une suite d'infortunes l'a réduite à en emprunter quatre aux Négocians établis dans le bourg Saint Pierre. Les engagemens qu'elle a contractés à l'occasion des partages de famille, ceux qu'elle a pris pour l'acquisition d'un grand nombre de plantations, l'ont rendue insolvable. Cette situation désespérée ne lui permet pas de remplir, du moins de long-temps, toute la carriere de fortune qui lui étoit ouverte.

La Guadeloupe.

Cette isle fut découverte par Colomb, qui lui donna le nom qu'elle porte. Lorsqu'il y dé-

barqua, il y trouva une nation de Sauvages plus policés que ceux qui occupoient les autres isles Caraïbes. Son équipage fut vigoureusement attaqué par les femmes de l'isle, qui lançoient avec beaucoup d'adresse & de force une nuée de fleches ; mais les Espagnols les eurent bientôt dispersées avec leurs armes à feu, & ils ne furent pas peu étonnés de trouver dans les cabanes des natifs, de grandes provisions de coton & des métiers pour le tisser. L'isle produisoit d'ailleurs avec abondance tout ce qui pouvoit en rendre le séjour agréable. Malgré ces avantages, Colomb se rembarqua.

La forme de cette isle est très-irréguliere : elle peut avoir quatre-vingts lieues de tour ; elle est coupée en deux par un petit bras de mer qui n'a pas plus de deux lieues de long sur une largeur de quinze à quarante toises. Ce canal, connu sous le nom de *riviere salée*, est navigable, mais ne peut porter que des pirogues.

La partie de l'isle qui donne son nom à la Colonie entiere, est hérissée, dans son centre, de rochers affreux où il regne un froid continuel, qui n'y laisse croître que des fougeres & quelques arbustes inutiles couverts de mousse. Au sommet de ces rochers, s'éleve à perte de vue dans la moyenne région de l'air, une montagne appelée *la Soufriere*. Elle exhale une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles, visibles pendant la nuit. De toutes ces hauteurs coulent des sources innombrables qui vont porter la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent, & tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boisson si renommée, que les galions qui re-

Histoire de l'Amérique.

connoissoient autrefois les isles du Vent, avoient ordre de renouveler leur provision de cette eau pure & salubre.

Telle est la position de l'isle nommée par excellence *la Guadeloupe.* Celle qu'on appelle communément *la Grande Terre*, n'a pas été si bien traitée par la Nature. Son sol n'est pas aussi fertile, ni son climat aussi sain, ni aussi agréable. Elle est, à la vérité, moins hachée & plus unie, mais les rivieres lui manquent généralement; on n'y voit pas même de fontaines. Des aqueducs, qui n'entraîneroient pas de grandes dépenses, la feront sans doute jouir, avec le temps, de cet avantage de l'autre partie de la Colonie.

Cette isle, depuis la découverte de Colomb, n'avoit été occupée par aucune nation Européenne, lorsque cinq cent cinquante François, conduits par deux Gentilshommes, nommés *Lolive* & *Duplessis*, y arriverent de Dieppe le 28 Juin 1635. La prudence n'avoit pas dirigé leurs préparatifs: leurs vivres avoient été si mal choisis, qu'ils s'étoient corrompus dans la traversée, & on en avoit embarqué si peu, qu'il n'en resta plus au bout de deux mois. La Métropole n'en envoyoit pas; Saint-Christophe en refusa, soit par disette, soit faute de bonne volonté; & les premiers travaux de culture qu'on avoit faits dans le pays, ne pouvoient encore rien donner.

Il ne restoit de ressources à la Colonie que dans les Sauvages; mais le superflu d'un peuple qui, cultivant peu, n'avoit jamais formé des magasins, ne pouvoit être considérable. On ne voulut pas se contenter de ce qu'ils apportoient volontairement eux-mêmes; la résolution fut prise

de les dépouiller, & les hostilités commencerent le 6 Janvier 1636.

Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister ouvertement à un ennemi qui tiroit tant d'avantages de la supériorité de ses armes à feu, détruisirent leurs vivres, leurs habitations, & se retirerent à la Grande-Terre ou dans les isles voisines. C'est de là que les plus furieux repassant dans l'isle d'où on les avoit chassés, alloient se réfugier dans l'épaisseur des forêts. Le jour ils perçoient de leurs fleches empoisonnées, ils assommoient à coups de massue tous les François qui se dispersoient pour la chasse ou pour la pêche. La nuit ils brûloient les cases & ravageoient les plantations de leurs injustes ravisseurs.

Une famine horrible fut la suite de ce nouveau genre de guerre. Les colons en vinrent jusqu'à brouter l'herbe, jusqu'à manger leurs propres excrémens, jusqu'à déterrer les cadavres pour s'en nourrir. Plusieurs, qui avoient été esclaves à Alger, détestoient la main qui avoit brisé leurs fers; tous maudissoient leur existence: mais le gouvernement d'Aubert ramena la paix avec les Sauvages à la fin de 1640.

Quand on pense à l'injustice des hostilités que les Européens ont commises dans toute l'Amérique, on est tenté de se réjouir de leurs désastres & de tous les fléaux qui suivent le pas de ces féroces oppresseurs. L'humanité brisant alors tous les nœuds du sang & de la patrie, qui nous attachent aux habitans de notre hémisphere, change d'objet, & va ressusciter au delà des mers, envers les Sauvages Indiens, la parenté

qui unit tous les hommes, celle du malheur & de la pitié.

Histoire de l'Amérique.

Cependant le souvenir des maux qu'on avoit éprouvés dans une isle envahie, excita puissamment aux cultures de premiere nécessité, qui amenerent ensuite celles du luxe de la Métropole. Le petit nombre d'habitans échappés aux horreurs qu'ils avoient méritées, fut bientôt grossi par quelques colons de Saint-Christophe, mécontens de leur situation, par des Européens avides de nouveautés, par des matelots dégoûtés de la navigation, par des Capitaines de navire qui venoient prudemment confier au sein d'une terre prodigue un fonds de richesses sauvé des caprices de l'Océan. Mais la prospérité de la Guadeloupe fut arrêtée ou traversée par des obstacles qui naissoient de sa situation.

La facilité qu'avoient les pirates des isles voisines de lui enlever ses bestiaux, ses esclaves, ses récoltes même, la réduisit plus d'une fois à des extrémités ruineuses. Des troubles intérieurs qui prenoient leur source dans des jalousies d'autorité, mirent souvent ses cultivateurs aux mains. Les aventuriers qui passoient aux isles du Vent, dédaignant une terre plus favorable à la culture qu'aux armemens, se laisserent attirer à la Martinique par le nombre & la commodité de ses rades. La protection de ces intrépides corsaires amena dans cette isle tous les Négocians qui se flatterent d'acheter à vil prix les dépouilles de l'ennemi, & tous les cultivateurs qui crurent pouvoir s'y livrer sans inquiétude à des travaux paisibles.

Cette prompte population devoit introduire

le Gouvernement civil & militaire des Antilles à la Martinique. Dès-lors le Miniſtere de la Métropole s'en occupa plus ſérieuſement que des autres Colonies qui n'étoient pas autant ſous ſa direction, & n'entendant parler que de cette iſle, il y verſa le plus d'encouragemens.

Hiſtoire de l'Amérique.

Cette préférence fit que la Guadeloupe n'avoit, en 1700, pour toute population que 3825 Blancs, 325 Sauvages Negres ou Mulâtres libres, 6725 eſclaves, dont un grand nombre étoient Caraïbes. Ses cultures ſe réduiſoient à 60 petites ſucreries, 66 indigoteries, un peu de cacao, & beaucoup de coton. Elle poſſédoit 1620 bêtes à poil, & 3699 bêtes à cornes. C'étoit le fruit de 60 ans de travaux.

La Colonie ne fit des progrès remarquables qu'après le traité d'Utrecht. On y comptoit 9643 Blancs, 41,140 eſclaves, & les beſtiaux & les vivres proportionnés à cette population, lorſqu'au mois d'Avril 1759, elle fut conquiſe par les armes de la Grande-Bretagne.

La France s'affligea de cette perte; mais la Colonie eut ſes raiſons pour ſe conſoler d'un événement en apparence ſi fâcheux. Durant un ſiége de trois mois, elle avoit vu détruire ſes plantations, brûler les bâtimens qui ſervoient à ſes fabriques, enlever une partie de ſes eſclaves. Si l'ennemi avoit été obligé de ſe retirer après tous ces dégâts, l'iſle reſtoit ſans reſſource. Privée du ſecours de la Métropole qui n'avoit pas aſſez de force pour la protéger, & faute de denrées à livrer, ne pouvant rien eſpérer des Hollandois que la neutralité amenoit ſur ſes côtes, elle n'auroit pas eu de quoi ſubſiſter

jusqu'au temps des reproductions de la culture.

Histoire de l'Amérique.

Les conquérans la délivrerent de cette inquiétude. A la vérité, les Anglois ne sont pas Marchands dans leurs Colonies. Les propriétaires des terres, qui pour la plupart résident en Europe, envoyent à leurs représentans ce qui leur est nécessaire, & retirent, par le retour de leurs vaisseaux, la récolte entiere de leurs fonds. Un Commissionnaire établi dans quelque port de la Grande-Bretagne, est chargé de fournir l'habitation & d'en retirer les produits. Cette méthode ne pouvoit être pratiquée à la Guadeloupe. Il fallut que le vainqueur adoptât, à cet égard, l'usage des vaincus.

Les Anglois, prévenus des avantages que la France retiroit de son commerce avec ses Colonies, se hâterent d'expédier, comme elle, des vaisseaux à l'isle conquise, & multiplierent tellement les expéditions, que la concurrence, excédant de beaucoup la consommation, fit tomber à vil prix toutes les marchandises d'Europe. Le colon en eut presque pour rien; & par une suite de cette surabondance, obtint de longs délais pour le payement.

A ce crédit de nécessité se joignit bientôt un crédit de spéculation, qui mit la Colonie en état de remplir ses engagemens. La nation victorieuse y porta 18,721 esclaves, avec l'espoir de retirer un jour de grands avantages de leurs travaux; mais son ambition fut trompée, & la Colonie fut restituée à la France au mois de Juillet 1763.

L'état florissant où la Guadeloupe avoit été élevée par les Anglois, frappa tout le monde.

On conçut pour elle ce ſentiment de conſidération qu'inſpire aujourd'hui l'opulence. Juſqu'alors elle avoit été ſubordonnée à la Martinique, comme toutes les iſles Françoiſes du Vent; on la délivra de ces liens, qu'elle trouvoit honteux, en lui donnant une adminiſtration indépendante.

Cet ordre de choſes dura juſqu'en 1768. A cette époque, elle fut remiſe ſous l'ancien joug. On l'en retira en 1772, pour l'y faire rentrer ſix mois après. En 1775, on lui accorda de nouveau des Chefs particuliers. Il faut eſpérer que la Cour de Verſailles, après tant de variations, ſe fixera à cet arrangement, le ſeul conforme aux principes d'une politique éclairée. Si le Miniſtere s'écartoit jamais de cet heureux plan, il verroit encore les Gouverneurs & les Intendans prodiguer leurs ſoins, leur crédit, leurs affections à l'iſle Métropolitaine, immédiatement ſoumiſe à leur inſpection, tandis que l'iſle aſſervie ſeroit abandonnée à des ſubalternes ſans force, ſans conſidération, & par conſéquent ſans aucun pouvoir, ſans aucune volonté d'opérer le bien.

Les gens de guerre, qui ont opiné pour la réunion des deux Colonies ſous les mêmes Chefs, ſe fondoient ſur l'avantage qu'il y auroit à pouvoir réunir les forces des deux iſles pour leur défenſe commune; mais ils n'ont pas penſé qu'entre la Martinique & la Guadeloupe ſe trouvoit, à une diſtance égale, la Dominique, établiſſement Anglois qu'on ne peut éviter, & qui inſpecte également le double canal qui la ſépare des poſſeſſions Françoiſes. Si vous êtes

Histoire de l'Amérique.

inférieur en forces maritimes, la communication est impraticable, parce que les secours respectifs ne sçauroient manquer d'être interceptés : si vous êtes supérieur, la communication est inutile, parce qu'il n'y a point d'invasion à craindre. Dans ces deux cas, le systême qu'on veut établir n'est qu'une chimere.

Il en seroit tout autrement, s'il s'agissoit d'exécuter des projets offensifs. La réunion des moyens propres à chaque isle pourroit devenir utile, nécessaire même dans ces circonstances. Alors on confieroit le commandement militaire à l'un des deux Gouverneurs, & sa prééminence cesseroit après l'entreprise projetée.

Mais convient-il de laisser libre le versement des productions territoriales d'une Colonie dans l'autre ? Jusqu'à la conquête de la Guadeloupe par les Anglois, ses liaisons directes avec les ports de France s'étoient bornées à six ou sept navires chaque année. Ses denrées, par des motifs plus ou moins réfléchis, prenoient la plupart la route de la Martinique. Lorsqu'à l'époque de la restitution, l'administration des deux isles fut séparée, on sépara aussi leur commerce. Les communications ont été rouvertes depuis, & sont encore aujourd'hui permises.

Cette disposition trouve des censeurs en France. Il faut, disent-ils avec amertume, que les Colonies remplissent leur destination, qui est de consommer beaucoup de marchandises de la Métropole, & de lui envoyer une grande abondance de productions. Or, avec les plus grands moyens pour remplir cette double obligation, la Guadeloupe ne fera ni l'un ni l'autre tout

le temps qu'il lui sera permis de porter ses denrées à la Martinique. Cette liaison sera toujours la cause ou l'occasion d'un versement immense dans les marchés étrangers, principalement à la Dominique. Ce n'est qu'en coupant le pont de communication qu'on arrêtera ce commerce frauduleux, & qu'on déracinera l'habitude de la contrebande.

Ces argumens puisés dans l'intérêt particulier, n'empêchent pas que la Guadeloupe & la Martinique ne doivent être confirmées dans les liaisons qu'elles ont formées. La liberté est le vœu de tous les hommes, & le droit naturel de tout propriétaire est de vendre à qui il veut & le plus qu'il peut, les productions de son sol. On s'est écarté, en faveur de la Métropole, de ce principe fondamental de toute société bien ordonnée, & peut-être le falloit-il dans l'état actuel des choses. Mais vouloir étendre plus loin les prohibitions qu'éprouve le colon, vouloir le priver des commodités & des avantages qu'il peut trouver dans une communication suivie ou passagere avec ses propres concitoyens, c'est un acte de tyrannie que le commerce de France rougira un jour d'avoir sollicité. Si, comme on le prétend, la navigation permise entre les deux isles donne une portion de leurs denrées à des rivaux rusés & avides, le Gouvernement trouvera des moyens honnêtes pour faire couler dans le sein du royaume les richesses territoriales de la Guadeloupe & des petites isles qui en dépendent.

Au premier Janvier 1777, en y comprenant les isles plus ou moins fertiles soumises à son

Histoire de l'Amérique.

Gouvernement, la Guadeloupe comptoit 12,700 Blancs de tout âge & de tout ſexe, 1350 Noirs ou Mulâtres libres, & 100,000 eſclaves, quoique leur dénombrement ne montât qu'à 84,100.

Ses troupeaux comprenoient 2920 chevaux ou mulets, 15,700 bêtes à cornes, & 25,400 moutons, porcs ou cochons.

Elle avoit pour ſes cultures quatre cent quarante-neuf mille ſix cent vingt-deux pieds de cacao, onze millions neuf cent ſoixante-quatorze mille quarante-ſix pieds de coton, dix-huit millions ſept cent quatre-vingt dix-neuf mille ſix cent quatre-vingts pieds de café, trois cent quatre-vingt huit ſucreries, qui occupoient vingt-ſix mille quatre-vingt huit carrés de terre.

Son gouvernement, ſon tribut & ſes impoſitions étoient les mêmes qu'à la Martinique.

Si ces ſupputations fréquentes fatiguent un Lecteur oiſif, on eſpere qu'elles ennuyeront moins des Calculateurs politiques qui, trouvant dans la population & les productions des terres la juſte meſure des forces d'un Etat, en ſçauront mieux comparer les reſſources naturelles des différentes nations. Ce n'eſt que par un regiſtre bien ordonné de cette eſpece, qu'on peut juger avec quelque certitude de l'état actuel des Puiſſances maritimes & commerçantes, qui ont des établiſſemens dans le Nouveau-Monde. Aſſez de tableaux éloquens, aſſez de peintures ingénieuſes amuſent & trompent la multitude ſur les pays éloignés; il eſt temps d'apprécier la vérité, le réſultat de leur hiſtoire, & de ſavoir moins ce qu'ils ont été, que ce qu'ils ſont, car l'hiſtoire

du passé, sur-tout par la maniere dont elle a été écrite, n'appartient guere plus au siecle où nous vivons, que celle de l'avenir. Encore une fois, qu'on ne s'étonne pas de voir répéter si souvent un dénombrement de Negres & d'animaux, de terres & de productions, en un mot, des détails qui, malgré la sécheresse qu'ils offrent à l'esprit, sont cependant les fondemens physiques de la Société.

La Guadeloupe doit obtenir de ses cultures une masse de productions très-considérable, & même plus considérable que la Martinique. Elle a beaucoup plus d'esclaves; elle en employe moins à sa navigation & à son commerce; elle en a placé un grand nombre sur un sol inférieur à celui de sa rivale, mais qui étant en grande partie nouvellement défriché, donne des récoltes plus abondantes que des terres fatiguées par une longue exploitation. Aussi est-il prouvé que ses plantations, qui ne sont pas dévorées par les fourmis, lui forment un revenu fort supérieur à celui qu'obtient la Martinique.

Cependant quatre-vingt-un bâtimens de la Métropole, n'enleverent, en 1775, de cette isle que

quintaux	*livr.*			liv.	f.	d.
188,386	6	de sucre brut ou terré,	qui rendirent en Europe	7,137,930	16	»
63,029	2	de café		2,993,860	19	»
1,438	27	d'indigo		1,222,529	10	»
1,013	59	de cacao		71,651	6	»
5,193	75	de coton		1,298,437	10	»
727		cuirs		6,973	»	»
16	56	de carret		16,560	»	»
12	62	de canefice		336	15	10
125		de bois		3,125	»	»
		Ces sommes réunies ne se montent qu'à...		12,751,404	16	10

Histoire de l'Amérique.

Quelques productions de la Colonie passoient à la Martinique. Elle livroit ses sirops & d'autres denrées aux Américains, de qui elle recevoit du bois, des bestiaux, des farines, & de la morue; ses cotons à la Dominique, qui lui fournissoit des esclaves; ses sucres à Saint Eustache, qui payoit en argent ou en lettres de change, & en marchandises des Indes orientales.

La vigilance des derniers Administrateurs a mis quelques bornes à ces liaisons interlopes. Aussi-tôt se sont multipliés les navires François destinés à l'extraction des denrées. L'habitude en a conduit beaucoup dans la Guadeloupe proprement dite, à Saint-Charles de la Basse-Terre, où se faisoient autrefois tous les chargemens, quoique ce ne soit qu'une rade foraine, dont l'accès est difficile & où le séjour est dangereux; mais un plus grand nombre s'est porté à la Pointe à Pitre.

C'est un port profond & assez sûr, placé à l'une des extrémités de la Grande-Terre. Il fut découvert par les Anglois, dans le temps qu'ils resterent les maîtres de la Colonie, & ils s'occupoient du soin de lui donner de la salubrité, lorsque la paix leur arracha leur proie. La Cour de Versailles suivit cette idée d'un vainqueur éclairé, & fit tracer sans délai le plan d'une ville qui s'est accrue très-rapidement. La Nature, les vents, le gissement des côtes, tout veut que le commerce presque entier d'une si belle possession se concentre dans cet entrepôt. Il ne doit rester à Saint-Charles que la réunion des beaux sucres des Trois-Rivieres, & des cafés qui se

récoltent dans les quartiers du Baillif, de Defhays, de Bouillante, & de la Pointe-Noire. Cependant cette ville continuera à être le fiége du Gouvernement, puifque c'eft là qu'eft la force, que font les fortifications.

Si l'on en croyoit quelques obfervateurs, la Colonie devoit s'attendre à déchoir. Sa partie, connue fous le nom de *Guadeloupe*, & cultivée depuis très-long-temps, n'eft pas, difent-ils, fufceptible d'une grande amélioration. Ils affurent d'un autre côté, que la Grande-Terre ne fe foutiendra pas dans l'état floriffant où un heureux hafard l'a portée. Ce vafte efpace, couvert prefque uniquement de ronces, il y a dix-fept ou dix-huit ans, & qui fournit aujourd'hui les trois cinquiemes des richeffes territoriales, n'a pas un bon fol. Les fucres y font d'une qualité très-inférieure. Privé de forêts, de rofées, de rivieres, il eft expofé à de fréquentes fécheresfes qui détruifent fes beftiaux & fes productions.

Mais la Colonie a d'autres raifons pour efpérer des accroiffemens rapides. Il lui refte des terreins en friche, & ceux qui font déjà cultivés font fufceptibles d'amélioration. Ses dettes font peu confidérables. Avec moins de befoins que les établiffemens où la richeffe a depuis long-temps multiplié les goûts & les défirs, elle peut accorder davantage au progrès de fes cultures. Les ifles Angloifes continueront à lui fournir des efclaves, fi les navigateurs François fe bornent toujours à ne lui en porter annuellement que cinq ou fix cents, comme ils l'ont fait. La réunion de ces circonftances fait préfumer

Histoire de l'Amérique.

que la Guadeloupe arrivera bientôt au faîte de sa prospérité, sans le secours & même malgré les entraves du Gouvernement.

Les Saintes.

Ces isles, éloignées de trois lieues de la Guadeloupe, sont deux très-petites isles qui avec un islot forment un triangle & un assez bon port. Trente François qui s'en emparerent en 1648, furent bientôt forcés de l'évacuer par une sécheresse extraordinaire qui tarit la seule fontaine où l'on puisoit de l'eau. On y retourna en 1652; on en chassa les Caraïbes; on bâtit un fort dans l'une des isles, qui fut peu de temps après pris par les Anglois: mais les vainqueurs furent presque aussi-tôt forcés de se rendre prisonniers aux François, qui les conduisirent à la Guadeloupe. L'on y établit ensuite des cultures durables, qui produisent aujourd'hui cinquante milliers de café & cent milliers de coton. On y a d'ailleurs creusé des citernes. Les Saintes dépendent de la Guadeloupe, & sont situées entre cette isle & la Dominique. On les nomme quelquefois *les Saints*.

Ces isles sont disposées de telle sorte, qu'elles forment au milieu d'elles un port fort commode. Leur terrein, quoique très-montagneux, indépendamment du café & du coton, produit encore du tabac, du maïs & des légumes. Les habitans François qui les occupent, élevent des bestiaux, de la volaille, des chevreaux, des moutons & des cochons, dont ils font commerce avec la Guadeloupe & la Martinique. Le pays n'est pas très-sain; les colons y sont sujets à des fievres annuelles.

La

La Déſirade.

La Déſirade ou Deſcada eſt ſituée à l'orient de la Grande-Terre de la Guadeloupe. Elle n'eſt que très-peu habitée, parce qu'elle n'a point d'eau douce. Cette iſle fut ainſi nommée, de l'heureuſe rencontre qu'en fit Chriſtophe Colomb, après avoir long-temps été ballotté des vagues lors de ſon ſecond voyage en Amérique. Elle a quatre lieues de long ſur deux de large. Elle eſt à ſept lieues de Marie-Galande, & à quatre lieues de la Guadeloupe, dont elle paroît avoir été détachée. C'eſt une eſpece de rocher où l'on ne peut cultiver qu'un peu de ſucre, & du coton qui eſt, dit-on, le meilleur des iſles Françoiſes. En cas de guerre, cette iſle comme celles des Saintes deviennent importantes, parce qu'elles ſervent de refuge aux Corſaires qui attaquent les vaiſſeaux Anglois. On ignore l'époque préciſe à laquelle elle a été habitée. Cet établiſſement eſt moderne.

Marie-Galande.

Cette iſle eſt ſituée au vent de celles des Saintes, & à ſix lieues de la Guadeloupe, dont elle eſt une dépendance. Elle eſt preſque ronde, & peut avoir quinze lieues de tour. Ses bords ſont fort eſcarpés dans certaines parties; mais les montagnes qui couvrent l'intérieur du pays, ſont moins hautes que celles des autres iſles. Elle n'eſt pas bien pourvue de rivieres; à cela près, elle eſt aſſez agréable.

Colomb la découvrit en 1493, & lui donna

Histoire de l'Amérique.

le nom de son vaisseau. Lorsqu'en 1647, les François voulurent s'y établir, ils la trouverent occupée par les Caraïbes, qui résisterent long-temps. Lors même que ces Barbares furent soumis, les François ne jouirent pas fort tranquillement de leur conquête. Les vaincus se révolterent souvent, & essayerent de secouer le joug. Dans d'autres circonstances, l'isle fut pillée par les Hollandois.

En 1652, les Caraïbes furent forcés de se retirer à la Dominique, & dès-lors la propriété de Marie-Galande resta aux François.

Elle produit huit mille quintaux de café, mille quintaux de coton, & un million pesant de sucre. Il s'y est formé une population de 7 ou 800 Blancs, & de 6 ou 7000 Noirs.

Saint-Martin.

Cette isle est une dépendance de la Guadeloupe, quoiqu'elle en soit assez éloignée. Elle a sept lieues de long sur quatre de large; elle n'a ni port ni riviere. Cette isle est plus importante qu'on ne le croiroit d'après sa petite étendue. Ses salines & ses lacs salés la rendent précieuse. Les Espagnols en étoient si persuadés, qu'ils y formerent un établissement, & y construisirent un fort pour la protéger & s'en assurer la propriété; mais en 1650, les affaires de l'Espagne étoient dans un tel désordre, que les colons, hors d'état de se soutenir eux-mêmes, détruisirent leurs maisons & les citernes qu'ils avoient creusées, parce que l'isle n'a point d'eau douce, & se rembarquerent.

Les François, aussi tôt après, voulurent s'en mettre en possession ; mais ils se trouverent en concurrence avec les Hollandois. Les deux nations firent un accommodement au moyen duquel elles se partagerent l'isle. La partie la plus agréable échut aux François, & les Hollandois eurent la plus utile, c'est-à-dire celle où sont les salines. En 1744, les Anglois s'emparerent de la partie qu'occupoient les François ; mais elle leur fut restituée dans la suite.

Histoire de l'Amérique.

Saint-Barthélemi.

Cette isle a dix ou onze lieues de tour. Ses montagnes ne sont que des rochers, & ses vallées que des sables, jamais arrosés par des sources ou par des rivieres, & beaucoup trop rarement par les eaux du Ciel. Elle est même privée des commodités d'un bon port, quoique tous les Géographes l'ayent félicitée de cet avantage.

En 1646, cinquante François y furent envoyés de Saint-Christophe. Massacrés par les Caraïbes en 1656, ils ne furent remplacés que trois ans après. L'aridité du sol les fit recourir au bois de gayac qui couvroit leur nouvelle patrie, & dont ils firent de petits ouvrages qu'on recherchoit assez généralement. Cette ressource eut un terme, & le soin de quelques bestiaux qui alloient alimenter les isles voisines, la remplaça. La culture du coton ne tarda pas à suivre, & la récolte s'en éleve à cinquante ou soixante milliers, lorsque, ce qui arrive le plus souvent, des sécheresses opiniâtres ne s'y opposent pas.

Histoire de l'Amérique.

Jusqu'à ces derniers temps, les travaux ont tous été faits par des Blancs, & c'est encore la seule des Colonies Européennes, établies dans le Nouveau-Monde, où les hommes libres daignent partager avec leurs esclaves les travaux de l'agriculture. Le nombre des uns ne passe pas 427, ni celui des autres 345. L'isle, dans son plus grand rapport, en nourriroit difficilement davantage.

La misere de ses habitans est si généralement connue, que les Corsaires ennemis qu'on y a vu souvent relâcher, ont toujours fidélement payé le peu de rafraîchissemens qui leur ont été fournis, quoique les forces manquassent pour les y contraindre. Il y a donc encore de la pitié, même entre des ennemis, & dans l'ame des Corsaires.

Saint-Domingue.

Grande isle d'Amérique, au milieu des Antilles. Cet article contiendra, 1°. un précis de l'Histoire politique de cette Colonie; 2°. la description générale de l'isle, la description particuliere des établissemens qui appartiennent à l'Espagne, & de ceux qui appartiennent à la France, avec des remarques sur chacun de ces établissemens; 3°. des réflexions sur les moyens d'améliorer les cultures du sud de l'isle; 4°. des détails sur la nature & la valeur des productions que la France reçoit annuellement de Saint-Domingue; détails sur la population; 5°. des détails sur les liaisons de Saint-Domingue avec les nations

étrangeres ; 6°. des remarques ſur les moyens d'aſſurer la navigation des parages de Saint-Domingue pendant la guerre ; 7°. des remarques ſur la démarcation des limites entre la partie Françoiſe & la partie Eſpagnole de Saint-Domingue. Un Ecrivain célebre ayant traité tous ces points avec exactitude, nous profiterons de ſon travail.

Hiſtoire de l'Amérique.

SECTION I.

Précis de l'Histoire politique de la Colonie de Saint Domingue.

Sect. I. *Histoire de l'Amérique.*

CETTE isle, célebre dans l'Histoire pour avoir été le berceau des Espagnols dans le Nouveau-Monde, jeta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fournissoit. Ses richesses diminuerent avec les habitans du pays, qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre ; & elles tarirent enfin entiérement, lorsque les isles voisines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des Conquérans. La passion de rouvrir cette source d'opulence, inspira la pensée d'aller chercher des esclaves en Afrique ; mais outre qu'ils ne se trouverent pas propres aux travaux auxquels on les destinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduisit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés jusqu'alors de celles de Saint-Domingue. La santé, la force, la patience des Negres, firent imaginer qu'il étoit possible de les employer utilement à la culture ; & on se détermina, par nécessité, à un parti sage, qu'avec plus de lumieres on auroit embrassé par choix.

Le produit de leur industrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des Souverains, préféroit ses favoris à ses peuples, avoit exclusivement accordé la traite des Noirs à

un Noble Flamand, qui abandonna son privilége aux Génois. Ces avares Républicains firent de ce honteux commerce l'usage qu'on fait toujours du monopole ; ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorsque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplierent. On doit bien penser que l'Espagnol, accoutumé à traiter les Indiens, presque aussi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il leur substituoit. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coutoient, ils ne firent qu'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus ; mais ils tirerent ce fruit de leur désespoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeler ainsi la tyrannie qui craint la révolte, eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espece de succès. Un peu après le milieu du seizieme siecle, la Métropole tiroit annuellement de sa Colonie dix millions pesant de sucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de casse, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser que ce commencement de prospérité inspireroit le goût, & donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de causes plus funestes les unes que les autres, ruina ses espérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Espagnols

dans le Continent, devoient contribuer naturellement à rendre florissante une isle que la Nature paroissoit avoir placée pour devenir le centre de la vaste domination qui se formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ses différentes Colonies. Il en arriva tout autrement. A la vue des fortunes prodigieuses qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitans de Saint-Domingue mépriserent leurs établissemens, & quitterent la véritable source des richesses, qui est, pour ainsi dire, à la surface de la terre, pour aller fouiller dans ses entrailles des veines d'or qui tarissent bientôt. Le Gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration. Les Loix furent toujours éludées avec adresse, ou violées avec audace.

La foiblesse, qui étoit une suite nécessaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Espagne à ravager des côtes sans défense. On vit même le célebre Navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des Corsaires qui n'avoient pas de si grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtimens qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du Nouveau-Monde. Pour comble de calamités, les Castillans eux-mêmes se firent Pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher par-tout des esclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître; & l'appui qu'ils achetoient des vaisseaux de guerre, chargés de pro-

téger la navigation, les assuroit de l'impunité.

Sect. I. Histoire de l'Amérique.

Le commerce que la Colonie faisoit avec les Etrangers, pouvoit seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine entiere; il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des Commandans, ou peut-être par leur connivence, une Cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les esprits un découragement, que les incursions & l'établissement des François dans l'isle porterent depuis au dernier période.

L'Espagne, uniquement occupée du vaste Empire qu'elle avoit formé dans le Continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands, qui désiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

L'Espagne occupoit, sans fruit comme sans partage, cette grande possession, lorsque des Anglois & des François, qui avoient été chassés de Saint-Christophe, s'y réfugierent en 1630. Quoique la côte septentrionale, où ils s'étoient d'abord établis, fût comme abandonnée, ils sentirent que, pouvant y être inquiétés par leur ennemi commun, ils devoient se ménager un lieu sûr pour leur retraite. On jeta les yeux sur la Tortue, petite isle située à deux lieues de la grande,

& vingt-cinq Espagnols qui la gardoient, se retirerent à la premiere sommation.

Les aventuriers des deux nations, maîtres absolus d'une isle qui avoit huit lieues de long sur deux de large, y trouverent un air pur, mais point de rivieres & peu de fontaines. Des bois précieux couvroient les montagnes, des plaines fécondes attendoient des Cultivateurs. La côte du nord paroissoit inaccessible. Celle du sud offroit une rade excellente, dominée par un rocher, qui ne demandoit qu'une batterie de canon pour défendre l'entrée de l'isle.

Cette heureuse position attira bientôt à la Tortue une foule de ces gens qui cherchent la fortune ou la liberté. Les plus modérés s'y livrerent à la culture du tabac, qui ne tarda pas à avoir de la réputation. Les plus actifs alloient chasser des bœufs sauvages à Saint-Domingue, dont ils vendoient les peaux aux Hollandois. Les plus intrépides armerent en course, & firent des actions d'une témérité brillante, dont le souvenir durera long-temps.

Cet établissement alarma la Cour de Madrid. Jugeant, par les pertes qu'elle essuyoit déjà, des malheurs qui la menaçoient, elle ordonna la destruction de la nouvelle Colonie. Le Général des galions choisit pour exécuter sa commission, l'instant où la plupart des braves habitans de la Tortue étoient à la mer ou à la chasse. Il fit pendre ou passer au fil de l'épée tous ceux qu'il trouva isolés dans leurs habitations, & il se retira sans laisser de garnison, persuadé que les vengeances qu'il venoit d'exercer rendoient cette précaution

inutile ; mais il éprouva que la cruauté n'est pas le meilleur garant de la domination.

Les aventuriers, instruits de ce qui venoit de se passer à la Tortue, avertis en même temps qu'on venoit de former à Saint-Domingue un corps de cinq cents hommes destiné à les harceler, sentirent qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine qu'en cessant de vivre dans l'anarchie. Aussi-tôt, sacrifiant l'indépendance individuelle à la sûreté sociale, ils mirent à leur tête Willis, Anglois, qui s'étoit distingué dans cent occasions par sa prudence & par sa valeur. Sous la conduite de ce Chef, on reprit possession, sur la fin de 1638, d'une isle qu'on avoit occupée pendant huit ans ; &, pour ne plus la perdre, on s'y fortifia.

Les François se ressentirent bientôt de la partialité de l'esprit national. Willis ayant attiré un assez grand nombre de ses compatriotes, pour être en état de donner la loi, traita les autres en sujets. Le Commandeur de Poinci, Gouverneur général des isles du Vent, averti de la tyrannie de Willis, fit partir sur le champ de Saint-Christophe quarante François qui en prirent cinquante autres à la côte de Saint-Domingue. Ils débarquerent à la Tortue, & s'étant joints aux habitans de leur nation, ils sommerent tous ensemble les Anglois de se retirer. Ceux ci, déconcertés par cet acte de vigueur inattendu, & ne doutant pas que tant de fierté ne fût soutenue par des forces plus nombreuses qu'elles ne l'étoient, évacuerent l'isle pour n'y plus revenir.

L'Espagnol montra plus d'opiniâtreté. Les cor-

faires qui sortoient tous les jours de la Tortue, lui causoient des pertes si considérables, qu'il crut que sa tranquillité, sa gloire & ses intérêts exigeoient également qu'il la fît rentrer sous sa domination. Trois fois il réussit à s'en emparer, & trois fois il en fut chassé. Enfin elle resta, en 1659, aux François, qui l'évacuerent lorsqu'ils se virent solidement établis à Saint-Domingue, mais sans renoncer à sa propriété. Le Gouvernement en a toujours tiré les bois nécessaires à ses constructions, au service de son artillerie, aux besoins de ses troupes; mais une disposition mal calculée l'a, pour ainsi dire, livrée à une famille particuliere.

Cependant les progrès de ces aventuriers furent lents, & ne fixerent les regards de la Métropole qu'en 1665. Ce n'est pas qu'on ne vît errer d'une isle à l'autre assez de Chasseurs & de Pirates; mais le nombre des cultivateurs, qui étoient proprement les seuls colons, étoit excessivement borné. On sentoit la nécessité de les multiplier, & le soin de cet ouvrage difficile fut confié à un Gentilhomme d'Anjou, nommé *Bertrand Dogeron*.

Dogeron, dans le court espace de quatre ans, porta à quinze cents le nombre des cultivateurs qu'il avoit trouvé à quatre cents. Ses succès augmentoient tous les jours, lorsqu'il les vit arrêtés, en 1670, par un soulévement dont l'incendie embrasa la Colonie entiére. Personne ne lui imputa le malheur d'un événement où il n'avoit pas en effet la moindre part.

Lorsque cet homme vertueux fut nommé par la Cour de France au gouvernement de la Tor-

tue & de Saint-Domingue, il ne réussit à faire connoître son autorité, qu'en laissant espérer que les ports qui lui alloient être soumis ne seroient pas fermés aux étrangers. Cependant, avec l'ascendant qu'il prit sur les esprits, il établit peu à peu, dans la Colonie, le privilége exclusif de la Compagnie, qui parvint à négocier enfin sans concurrens. Mais sa prospérité la rendit injuste, au point qu'elle vendoit ses marchandises deux tiers de plus qu'on ne les avoit payées jusques alors aux Hollandois. Un monopole si destructif souleva les habitans. Ils prirent les armes, & ne les mirent bas, après un an de trouble, qu'à condition que tous les vaisseaux François auroient la liberté de trafiquer avec eux en payant à la Compagnie cinq pour cent d'entrée & de sortie. Dogeron, qui étoit l'auteur de l'accommodement, saisit cette circonstance pour se procurer deux bâtimens, destinés en apparence à porter ses récoltes en Europe, mais qui réellement étoient plus à ses colons qu'à lui. Chacun y embarquoit ses denrées pour un fret modique. Au retour, le généreux Gouverneur faisoit étaler la cargaison à la vue du public. Tous y prenoient ce dont ils avoient besoin, non seulement au prix de l'achat primitif, mais à crédit, sans intérêt, & même sans billet. Dogeron avoit imaginé qu'il leur donneroit de la probité, de l'élévation, en se contentant de leur promesse verbale pour toute sûreté.

Une constitution si sage ne pouvoit durer; il falloit trop de vertu pour la perpétuer. On s'apperçut, en 1685, que tous les liens se relâchoient, & l'on tira de la Martinique, où la police avoit

déjà pris de bonnes racines, deux Administrateurs qui furent chargés d'établir la regle & la subordination à Saint-Domingue. Ces Législateurs assurerent l'ouvrage de la civilisation, en formant des Tribunaux de Justice en différens quartiers, sous la révision d'un Conseil supérieur, qui fut érigé au Petit-Goave. Cette Jurisdiction devenant trop étendue avec le temps, on créa, en 1701, un semblable Tribunal au Cap François, pour la partie du nord.

Toutes ces innovations pouvoient éprouver des difficultés. Il étoit à craindre que les Chasseurs & les Corsaires, qui formoient le gros de la population, ennemis du frein qu'on mettoit à leur licence, ne se retirassent chez les Espagnols & à la Jamaïque, où l'offre séduisante de grands avantages sembloit les appeler. Les cultivateurs eux-mêmes y étoient comme attirés, par le dégoût que leur donnoit le vil prix de leurs productions, dont le commerce étoit chargé d'entraves continuelles. On gagna les premiers à force de caresses, & les seconds par la perspective d'un changement dans leur situation, qui étoit vraiment désespérée.

Les cuirs, fruits uniques des courses des Boucaniers, avoient été le premier objet d'exportation de Saint-Domingue. La culture y ajouta depuis le tabac, qui trouvoit un débit avantageux chez toutes les nations. Il fut bientôt gêné par une Compagnie exclusive. On la supprima, mais inutilement pour la vente du tabac, puisqu'elle fut mise en ferme. Les habitans espérant, pour prix de leur soumission, quelque faveur du Gouvernement, offrirent au Roi de lui donner,

affranchi de tous frais, même de celui du fret, le quart de tout le tabac qu'ils enverroient dans le royaume, à condition qu'ils auroient la disposition libre des trois autres quarts. Ils prouvoient que cette voie apporteroit au Fisc plus de revenu que les quarante sous pour cent qu'il retireroit des Fermiers. Des intérêts particuliers firent rejeter cette ouverture.

Le colon ne prit pas le parti du désespoir; mais, dans son dépit, il tourna heureusement son activité vers la culture de l'indigo & du cacao. Le coton le tenta, par les richesses que cette plante avoit données aux Espagnols dans les premiers temps; mais il s'en dégoûta bientôt, on ne sait pour quelle raison, & l'abandonna au point que, quelques années après, on ne voyoit pas un seul cotonnier sur pied.

Jusqu'alors les travaux avoient été faits par les engagés & par les plus pauvres des habitans. Des expéditions heureuses sur les terres des Espagnols procurerent quelques Negres. Leur nombre fut un peu grossi par deux ou trois vaisseaux François, & beaucoup plus par les prises qu'on fit sur les Anglois, durant la guerre de 1688, par une descente à la Jamaïque, d'où l'on en enleva trois mille en 1694. C'étoient des instrumens sans lesquels on ne pouvoit entreprendre la culture du sucre, mais ils ne suffisoient pas; il falloit des richesses pour élever des bâtimens, pour se procurer des ustensiles. Le gain que firent quelques Flibustiers, dont les expéditions étoient toujours heureuses, les mit en état d'employer les esclaves. On se livra donc à la plantation de ces cannes, qui firent passer l'or du Mexique aux

mains des nations qui n'ont, au lieu de mines, que des terres fécondes.

Cependant la Colonie, qui même en se dépeuplant d'Européens, avoit fait, au milieu des ravages qui précéderent la paix de Riswyck, quelques progrès au nord & à l'ouest, n'étoit rien au sud. Cette partie ne comptoit pas cent habitans, tous logés sous des huttes, & tous misérables. Le Gouvernement n'imagina pas de meilleur moyen pour tirer quelque avantage d'un si grand terrein, que d'en accorder, en 1698, pour un demi-siecle, la propriété à une Compagnie qui prit le nom de *Saint Louis*.

Elle s'engagea, sous peine de voir son octroi annullé, à former une caisse de 1,200,000 livres, à transporter, dans les premieres années, sur l'étendue de sa concession, quinze cents Blancs & deux mille cinq cents Noirs; cent des premiers, deux cents des seconds, chacune des années suivantes. On la chargeoit de distribuer des terres à tous ceux qui en demanderoient. Chacun, selon ses besoins & ses talens, devoit obtenir des esclaves payables en trois ans; les hommes à raison de six cents livres, & les femmes pour quatre cent cinquante livres. Le même crédit étoit accordé pour les marchandises.

A ces conditions, le privilége assuroit à la nouvelle Société le droit d'acheter & de vendre exclusivement, dans tout le territoire qui lui avoit été abandonné, mais seulement aux prix établis dans les autres quartiers de l'isle. Encore cette dépendance onéreuse au colon étoit-elle adoucie par la liberté qui lui restoit de prendre où il voudroit toutes les choses dont on le lais-

feroit

feroit manquer, & de payer avec ſes denrées ce qu'il auroit acheté.

Le monopole ſe détruit par ſon avidité même. C'eſt un torrent qui ſe perd dans les gouffres qu'il creuſe. La Compagnie de Saint-Louis eſt une preuve de fait ajoutée à cent autres, pour confirmer le vice & l'abus des Sociétés excluſives. Elle fut ruinée par les infidélités, par les profuſions de ſes Agens, ſans que le territoire confié à ſes ſoins profitât de tant de pertes. Ce qui s'y trouva de culture, de population, lorſqu'elle remit, en 1720, ſes droits au Gouvernement, étoit pour la plus grande partie l'ouvrage des interlopes.

Malgré les malheurs qu'elle éprouva, la Colonie de Saint-Domingue devint le plus bel établiſſement du Nouveau-Monde. C'eſt durant la longue & ſanglante guerre ouverte pour la ſucceſſion d'Eſpagne, que s'étoit opéré un commencement de bien. Il ſembloit devoir faire de rapides progrès, avec la tranquillité que la paix d'Utrecht rendit aux nations. Une de ces calamités que les hommes ne peuvent prévoir, recula de ſi belles eſpérances. Tous les cacaoyers de la Colonie périrent en 1715. Dogeron avoit planté les premiers en 1665 : ils s'étoient multipliés avec le temps, ſur-tout dans les gorges des montagnes du côté de l'oueſt. On voyoit des habitations où il y en avoit juſqu'à vingt mille; de ſorte que, quoique le cacao ne ſe vendît que cinq ſous la livre, il étoit devenu une ſource abondante de richeſſes.

Des cultures importantes compenſoient cette perte avec uſure, lorſqu'un ſpectacle des plus

affligeans consterna la Colonie entiere. Un assez grand nombre de ses habitans, qui avoient consacré vingt ans d'un travail continuel, sous un ciel brûlant, à se préparer une vieillesse heureuse dans la Métropole, y étoient passés avec une fortune suffisante pour payer leurs dettes & pour acquérir des terres. Leurs denrées leur furent payées en billets de banque, qui périrent dans leurs mains. Ce coup accablant les força de retourner pauvres dans une isle d'où ils étoient sortis riches, & les réduisit à demander, dans un âge avancé, des occupations aux mêmes qui avoient été autrefois à leur service. La vue de tant d'infortunés inspira un grand éloignement pour la Compagnie des Indes, qu'on rendoit responsable de ces calamités. Cette aversion, née de la compassion seule, ne tarda pas à se changer en une haine profonde, & ce ne fut pas sans de grands motifs.

Depuis leur établissement, les Colonies Françoises recevoient leurs esclaves des mains du monopole, & en recevoient par conséquent fort peu, & à un prix exorbitant. Réduit, en 1713, à l'impossibilité de continuer ses opérations languissantes, le privilége associa lui-même à son commerce les Négocians particuliers, sous la condition qu'ils lui payeroient quinze livres pour chaque Noir qu'ils porteroient aux isles du Vent, & trente pour ceux qu'ils introduiroient à Saint-Domingue. Cette nouvelle combinaison fut suivie d'une telle activité, que le Gouvernement commença enfin à se détacher de l'exclusif, en conférant, en 1716, la traite de Guinée aux ports de Rouen, de Bordeaux, de

Nantes & de la Rochelle. Il devoit leur en couter deux piſtoles pour chaque eſclave qui arriveroit en Amérique, mais les denrées qui provien-droient de la vente de ces malheureux, étoient déchargées de la moitié des droits auxquels les autres productions étoient aſſervies.

On commençoit à ſentir le bien qu'alloit produire cette liberté, toute imparfaite qu'elle étoit, puiſqu'elle ſe bornoit à quatre rades, lorſque Saint-Domingue fut encore condamnée à recevoir ſes Cultivateurs de la Compagnie des Indes, qui n'étoit même obligée de lui en fournir que deux mille chaque année. En effet, on ne ſait ce qui doit le plus étonner dans le cours des événemens relatifs au Nouveau-Monde, ou de la rage des premiers Conquérans qui le dévaſterent, ou des mauvais calculs des Gouvernemens qui, par une ſuite de réglemens peu judicieux, ſemblent s'être propoſé ou d'en perpétuer la miſere, ou de l'y replonger lorſqu'il ſe promettoit d'en ſortir.

Ce fut en 1722 qu'arriverent dans la Colonie les Agens d'un Corps odieux. Les édifices qui ſervoient à leurs opérations, furent réduits en cendres. Les vaiſſeaux qui leur arrivoient d'Afrique, ou ne furent pas reçus dans les ports, ou n'eurent pas la liberté d'y faire leurs ventes. Le Gouverneur général, qui voulut s'oppoſer à une licence excitée par l'abus de l'autorité, vit mépriſer des ordres qui n'étoient pas ſoutenus de la force; il fut même arrêté. Toutes les parties de l'iſle retentiſſoient de cris ſéditieux & du bruit des armes. On ne ſait où ces excès auroient été pouſſés, ſi le Gou-

vernement n'avoit eu la modération de céder. Pour cette fois, les peuples ne furent point punis des fautes de leurs Chefs ; & le Duc d'Orléans montra bien, dans cette circonstance, qu'il n'étoit point un homme ordinaire, en s'avouant lui-même coupable d'une rebellion qu'il avoit excitée par une institution vicieuse, & qui auroit été sévérement punie sous un Administraeur moins éclairé ou moins modéré. Après deux ans de trouble & de confusion, les inconvéniens qu'entraîne l'anarchie ramenerent les esprits à la paix, & la tranquillité se trouva rétablie sans les remedes violens de la rigueur.

Depuis cette époque, jamais Colonie ne mit si bien le temps à profit, que Saint-Domingue. Ses pas vers la prospérité furent prompts & soutenus. Les deux guerres malheureuses qui troublerent ses mers, ne firent qu'en comprimer les ressorts ; sa force s'en accrut, & son action en devint plus rapide.

SECTION II.

Description générale de l'isle; description particuliere des établissemens qui appartiennent à l'Espagne, & de ceux qui appartiennent à la France. Des remarques sur chacun de ces établissemens.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

L'ISLE de Saint-Domingue a cent soixante lieues de long; sa largeur moyenne est à peu près de trente, & son circuit de trois cent cinquante, ou de six cents en faisant le tour des anses. Elle est coupée dans toute sa longueur, qui va de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes d'où l'on tiroit de l'or avant que le continent de l'Amérique eût offert des mines infiniment plus riches.

Le Navigateur qui approche de la partie Espagnole, n'apperçoit qu'un amas informe de terres entassées, couvertes d'arbres, & découpées vers la mer par des baies ou des promontoires; mais il est dédommagé de cette vue peu riante, par le parfum des fleurs d'acacia, d'oranger ou de citronnier que les vents de terre lui portent soir & matin du fond des bois.

La côte Françoise, quoique cultivée, offre un aspect qui n'est guere plus riant. C'est toujours un horizon semblable; ce sont par-tout les mêmes accidens, les mêmes couleurs, les mêmes bâtimens. L'œil fatigué ne peut se reposer en

aucun endroit, ſans retrouver ce qu'il quitte, ſans revoir ce qu'il a vu. Il n'y a que la partie du nord, remplie de riches plantations depuis l'Océan juſqu'à la cime des collines, qui offre une perſpective digne de quelque attention. Ce payſage eſt unique dans l'iſle, ſans être comparable à ceux de l'Europe, où la Nature & l'Art ſont bien plus féconds en beautés touchantes.

Les chaleurs ſont toujours vives dans la plaine. Quoique la température des vallons dépende en partie de l'ouverture à l'eſt ou à l'oueſt, on peut dire en général que l'air humide & frais avant & après le coucher du ſoleil, y eſt embraſé dans la journée. La différence du climat n'eſt véritablement ſenſible que ſur les montagnes. Le thermometre y eſt à dix-ſept degrés à l'ombre, lorſqu'à la même expoſition il eſt à vingt-cinq dans la plaine.

La partie de Saint-Domingue qui appartient à l'Eſpagne, avoit, en 1717, dix-huit mille quatre cent dix habitans Eſpagnols, Métis, Negres ou Mulâtres. Leur couleur, leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raiſon du mélange qui s'étoit fait du ſang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & paſſagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour comme la mort ſe plaît à les confondre. Ces demi-Sauvages, plongés dans une fainéantiſe profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient ſans meubles, & la plupart ſans vêtement. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienſéances, le goût des commodités, recevoient

des habits de la main des François leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents ſoldats, pour les Prêtres & pour le Gouvernement. La Compagnie excluſive, formée, en 1756, à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, n'a rien opéré. Depuis que cette iſle a été ouverte, en 1766, à tous les Navigateurs Eſpagnols, ſon état eſt encore reſté le même. Ce qu'on peut y avoir planté de cannes, de cafiers & de pieds de tabac, ne ſuffit pas à ſa conſommation, loin de pouvoir contribuer à celle de la Métropole. La Colonie ne fournit annuellement au commerce national que cinq ou ſix mille cuirs, & quelques denrées de ſi peu de valeur, qu'elles méritent à peine d'être comptées.

Tout dans l'iſle ſe reſſent de ce défaut de culture. San-Yago, la Vega, Seibo, d'autres lieux de l'intérieur des terres, autrefois ſi renommés pour leurs richeſſes, ne ſont plus que de vils hameaux où rien ne rappelle leur premiere ſplendeur.

Les côtes n'offrent pas un tableau plus animé. Au ſud de la Colonie, eſt la baie étroite & profonde d'Ocoa, qu'on pourroit appeler *un port.* C'eſt dans cet endroit où les Eſpagnols n'ont point d'établiſſement (quoiqu'une ſaline qui ſuffit à leurs beſoins en ſoit fort proche), qu'eſt déchargé l'argent envoyé du Mexique pour les dépenſes du Gouvernement, & d'où il eſt porté ſur des chevaux à San-Domingo, qui n'en eſt éloigné que de quinze lieues.

Cette célebre capitale de l'iſle reçut long-temps directement ces ſecours étrangers; mais alors la

Lozama, qui baigne ses murs, admettoit des bâtimens de six cents tonneaux. Depuis que l'embouchure de cette riviere a été presque comblée par les sables & par les pierres que cette riviere entraîne des montagnes, la ville n'est pas dans un meilleur état que le port, & de magnifiques ruines sont tout ce qui en reste. Les campagnes qui l'environnent n'offrent que des ronces & quelques troupeaux.

Quatorze lieues au dessus de cette place, coule la riviere de Macoussis, où abordent le petit nombre de navires Américains qui viennent trafiquer dans l'isle. Ils débarquent leurs foibles cargaisons à la faveur de quelques islots qui forment un assez bon abri.

Plus loin, toujours sur la même côte, la Rumana parcourt les plus superbes plaines qu'il soit possible d'imaginer. Cependant on ne voit, sur un sol si vaste & si fécond, qu'une bourgade qui paroîtroit misérable dans les contrées mêmes que la Nature auroit le plus maltraitées.

Le nord de la Colonie est digne du sud. Porto-de-Plata, dont il seroit difficile d'exagérer la beauté, la bonté, ne voit dans ses nombreuses anses, ne voit sur son riche territoire que quelques cabanes.

L'Isbellique, qui a une belle riviere, des plaines immenses, des forêts remplies de bois précieux, ne présente pas un aspect plus florissant.

Avec autant ou plus de moyens de prospérité, Monte-Christo n'est qu'un entrepôt, où des Interlopes Anglois viennent habituellement charger les denrées de quelques plantations Françoises établies dans son voisinage. Les hostilités entre

les Cours de Londres & de Verſailles rendent les liaiſons frauduleuſes infiniment plus conſidérables, & ce marché acquiert alors une grande importance; mais ce mouvement ceſſe auſſi-tôt que le Miniſtere de Madrid croit convenable à ſes intérêts de ſe mêler dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont aucune poſſeſſion à l'oueſt de l'iſle, entiérement occupé par les François, & ce n'eſt qu'après la paix de 1763 qu'ils ont jugé convenable de former des établiſſemens à l'eſt, qu'on avoit depuis long-temps perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Réal, qui eſt ſituée dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long ſur dix dans ſa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le Nouveau-Monde un terrein plus uni, plus fécond, plus arroſé. Toutes les productions de l'Amérique y réuſſiroient admirablement; mais l'extraction en ſeroit impoſſible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins dont l'entrepriſe effrayeroit même des peuples plus entreprenans que la nation Eſpagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux ſur des côtes excellentes, déjà un peu habitées, & où l'on auroit trouvé quelques ſubſiſtances. On craignit ſans doute que les nouveaux colons ne priſſent les mœurs des anciens, & l'on ſe détermina pour Samana.

C'eſt une péninſule large de cinq lieues, longue de ſeize, & dont le ſol, quoiqu'un peu inégal, eſt très-propre aux plus riches productions du Nouveau-Monde. Elle a de plus l'avan-

tage d'offrir aux bâtimens qui arrivent d'Europe, un attérage facile & un mouillage ſûr.

Ces conſidérations déterminèrent les premiers aventuriers François qui ravagerent Saint-Domingue, à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long-temps, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſemens que leur nation avoit dans l'iſle, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappela. Les Eſpagnols ſe réjouirent de ce départ; mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Ce n'eſt que de nos jours que la Cour de Madrid y a fait paſſer quelques Canariens. L'Etat s'eſt chargé de la dépenſe de leur voyage, des frais de leur établiſſement, de leur ſubſiſtance pendant pluſieurs années. Ces meſures, quoique ſages, n'ont produit aucun bien. Le vice du climat, des défrichemens commencés ſans précaution, l'infidélité ſur-tout des Adminiſtrateurs qui ſe ſont approprié les fonds qui leur étoient confiés; toutes ces cauſes, & peut-être quelques autres, ont précipité dans le tombeau la plupart des nouveaux colons, & ce qui a échappé à tant de calamités, languit dans la détreſſe.

Etabliſſemens formés dans la partie méridionale de Saint-Domingue.

La partie du ſud, occupée par les François, s'étend actuellement depuis la Pointe-à-Pitre juſqu'au Cap Tiburon. A l'époque de leurs conquêtes dans le Nouveau-Monde, les Eſpagnols

avoient bâti sur cette côte deux grandes bourgades qu'ils abandonnerent dans des jours moins brillans. La place qu'on laissoit vide ne fut pas d'abord remplie par les François, qui devoient craindre le voisinage de San-Domingo, où étoient concentrées les principales forces de la puissance sur la ruine de laquelle ils s'élevoient. Leurs Corsaires, qui s'assembloient ordinairement dans la petite isle à Vache, pour courir sur les Castillans, & pour y partager le butin qu'ils avoient fait, enhardirent quelques Cultivateurs à commencer, en 1673, un petit établissement dans le Continent. Presque aussi-tôt détruit, il ne fut repris qu'assez long-temps après. La Compagnie établie pour l'affermir & pour l'étendre, remplit mal ses obligations. Il dut ses progrès aux Anglois de la Jamaïque, & aux Hollandois de Curaçao, qui, s'étant avisés d'y porter des esclaves, retiroient seuls les productions d'un sol que seuls ils mettoient en valeur. Ce ne fut qu'en 1740 que les Négocians de la Métropole ouvrirent les yeux. Depuis cette époque, ils ont peu fréquenté cette partie de la Colonie, malgré les vents qui en rendent souvent la sortie longue & dangereuse.

Le quartier qui est à l'est de tous les autres établissemens, se nomme *Jacmel*. Il est formé par trois paroisses qui occupent trente-six lieues de côtes, sur une profondeur médiocre & très-inégale. Ce vaste espace est rempli par cent soixante caféïeres, soixante-deux indigoteries, & soixante cotonneries. La plupart de leurs Cultivateurs sont pauvres, & ne peuvent jamais devenir bien riches. Un terrein généralement mon-

tueux, pierreux, exposé aux sécheresses, leur défend d'aspirer à l'opulence. Cette ambition n'est permise qu'à ceux qui partagent la plaine de Jacmel. Il y a vingt habitations très-vastes, dont dix seulement sont arrosées, quoique toutes soient susceptibles de cet avantage : c'est là que, dans un sol usé, on fait de l'indigo, qui demanderoit des terres vierges. Lorsque les bras & les autres moyens d'une grande exploitation ne manqueront plus, on lui substituera le sucre, qui réussit aussi bien qu'on puisse le désirer, dans la seule plantation où on ait commencé à le cultiver.

Aquin a quinze lieues sur le rivage de la mer, & trois, quatre, quelquefois six lieues dans l'intérieur des terres. Cet établissement compte quarante plantations en indigo, vingt en café, & neuf en coton. Ses montagnes moins élevées que celles qui les joignent, ne jouissent par cette raison que de peu de sources, que de peu de pluies, & ne promettent qu'une grande abondance de coton, qu'on leur demandera quelque jour sans doute. Pour ce qui concerne ses plaines, elles furent autrefois assez florissantes ; mais les sécheresses, qui ont graduellement augmenté à mesure que le pays s'est découvert, ont de plus en plus diminué la quantité & la qualité de l'indigo qui faisoit toute leur richesse. Cette plante, qui laisse la terre presque habituellement exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, doit être remplacée par le sucre qui la tiendra couverte dix-huit mois de suite, & y conservera longtemps les moindres fraîcheurs. Déjà quelques habitans des plus aisés ont fait ce changement

dans leurs plantations. La nature du ſol permet à 25 colons de ſuivre cet exemple ; & ils s'y détermineront ſans doute, lorſqu'ils en auront acquis les moyens, lorſque les eaux de la riviere Serpente auront été ſagement diſtribuées. Dans l'état actuel des choſes, toutes les productions du quartier ſe réuniſſent dans un ſeul bourg, très-enfoncé dans les terres. L'impoſſibilité de les tranſporter ſur la côte, dans la ſaiſon des pluies, les frais indiſpenſables pour les y voiturer, dans les temps même les plus favorables, avoient fait imaginer de former cet entrepôt ſur les bords d'une baie profonde, où l'on embarque les denrées ; mais cette poſition n'offre pas un arpent de terre qu'on puiſſe cultiver ; mais on n'y trouve point d'eau potable ; mais les eaux ſtagnantes de la mer y corrompent l'air. Ces raiſons ont fait perdre de vue un projet dont les inconvéniens ſurpaſſoient les avantages.

Saint-Louis eſt une eſpece de bourgade, qui, quoique bâtie au commencement du ſiecle, n'a qu'une cinquantaine de maiſons. Un très-bon port, même pour les vaiſſeaux de ligne, décida cet établiſſement. Sur un iſlot, ſitué à l'entrée de la rade, on éleva des fortifications conſidérables, qui, en 1748, furent détruites par les Anglois, & qui, depuis, n'ont pas été rétablies. Le territoire de ce quartier s'étend cinq à ſix lieues ſur la côte ; ſes montagnes encore couvertes de bois d'Acajou, ſont la plupart ſuſceptibles de culture ; ſa plaine inégale offre quelquefois un ſol fertile, & ſes nombreux marais peuvent être deſſéchés. On n'y compte que vingt caféïeres,

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

quinze indigoteries, six cotonneries & deux sucreries. Cette derniere production réussiroit dans dix ou douze plantations, sur-tout si elles étoient arrosées par les eaux de la riviere Saint-Louis, comme on le croit très-praticable. Cavaillon n'occupe que trois lieues sur les bords de l'Océan. C'est une grande gorge qui s'étend huit ou neuf lieues dans les terres. Elle est partagée par une assez grande riviere, qui malheureusement, dans les grosses pluies, se répand au loin, & cause souvent beaucoup de ravages. A deux lieues de son embouchure, est un petit bourg où arrivent les navires, & où ils chargent les denrées que fournissent vingt plantations de café, dix d'indigo, six de coton, & dix-sept de sucre. Le nombre des dernieres pourroit être aisément doublé dans une plaine qui a cinq ou six mille carreaux d'étendue; mais les plus florissantes de celles qui existent, ont à peine atteint la moitié de leur culture, & les autres ne donnent qu'un foible produit & de mauvaise qualité. Les montagnes, quoique couvertes d'une terre excellente, ne remplissent pas le vide. Les concessions que le Gouvernement y a faites, resteront incultes, jusqu'à ce qu'on ait pratiqué des chemins pour l'extraction des denrées. Cette entreprise, qui est au dessus des moyens des habitans, devroit être exécutée par les troupes. L'oisiveté & des marais infects ont engourdi jusqu'ici les soldats, les ont fait périr sur les rivages de la mer : la fraîcheur des lieux élevés, l'air pur qu'on y respire, un travail modéré, l'aisance dont il seroit juste de les faire jouir,

toutes ces causes réunies ne les maintiendroient-elles pas dans leurs forces naturelles, n'assureroient-elles pas leur conservation ?

La plaine du fond de l'isle à Vache contient vingt-cinq mille carreaux d'un sol excellent partout, à l'exception de quelques parties que les torrens ont couvertes de gravier, & d'un petit nombre de marais dont le desséchement ne seroit pas difficile. Il s'y est successivement formé quatre-vingt trois sucreries, & l'on peut y en établir encore environ cinquante. Celles qui existent n'ont guere qu'un tiers de leur domaine en valeur, & cependant elles donnent une immense quantité de sucre brut. Qu'on juge de ce que le territoire entier en fourniroit, s'il étoit convenablement exploité. On pourroit compter sur un produit d'autant plus régulier, que les pluies manquent moins souvent dans ce quartier que dans les autres, & que trois rivieres qui y coulent, s'offrent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, pour l'arrosement de toutes les plantations.

Le sucre & l'indigo qui croissent dans la plaine, le café & le coton qui descendent des montagnes, tout est porté à la ville des Cayes, formée par près de quatre cents maisons, toutes enfoncées dans un terrein marécageux, & la plupart environnées d'une eau croupissante. L'air qu'on respire dans ce séjour, manque également de ressort & de salubrité.

Cet entrepôt a été comme jeté sans réflexion dans l'enfoncement d'une rade qui n'a que trois passes, dont la profondeur, insuffisante en elle-même, diminue encore tous les jours. Le mouil-

lage y eſt fort reſſerré, & ſi dangereux durant l'équinoxe, que les bâtimens qui s'y trouvent alors, périſſent très-ſouvent. La grande quantité de vaſe qu'y dépoſent les eaux de la ravine du ſud, s'accroît au point que dans vingt ans on n'y pourra plus entrer. Le canal formé par le voiſinage de l'iſle à Vache, n'y ſert qu'à gêner la ſortie des Navigateurs. Ses anſes ſont le repaire des Corſaires de la Jamaïque. C'eſt là que croiſant ſans voiles, & voyant ſans être vus, ils ont toujours l'avantage du vent ſur des bâtimens auxquels la force & le lit conſtant des vents ne permettent pas de paſſer au deſſus de l'iſle. S'il étoit poſſible que des vaiſſeaux de guerre relâchaſſent dans ce mauvais port, cet obſtacle naturellement inſurmontable, & celui des courans pour gagner le vent de l'iſle, les forceroient de ſuivre la route des navires marchands. Ainſi, doublant la pointe de l'Abacou l'un après l'autre, à cauſe des bas-fonds, ces vaiſſeaux, qui ſe trouveroient entre la terre & le feu de l'ennemi, avec le déſavantage du vent, ſeroient infailliblement détruits par une eſcadre inférieure.

La mauvaiſe température de la ville, le vice de ſa rade, ont fait déſirer à la Cour de Verſailles que les affaires qui s'y traitent ſe portaſſent à Saint-Louis. Ses efforts ont été inutiles, & ils devoient l'être, parce qu'il eſt tout ſimple que les échanges s'établiſſent dans l'endroit qui produit & conſomme davantage. S'obſtiner à contrarier encore cet ordre de choſes preſcrit par la Nature, ce ſeroit retarder en pure perte les progrès d'un bon établiſſement. Les caprices mêmes de l'induſtrie méritent l'indulgence du Gouvernement.

Gouvernement. La moindre inquiétude du Négociant le conduit à la défiance. Les raisonnemens politiques & militaires ne peuvent rien contre ceux de l'intérêt. Le commerce ne prospere que dans un terrein qu'il a choisi lui-même ; tout genre de contrainte l'effraye.

Sect. II. Histoire de l'Amérique.

Ce que le Ministere de France peut se proposer, c'est de retirer les Tribunaux de Saint-Louis, qui n'est & ne sera jamais rien, pour les donner aux Cayes, où la population & les productions, déjà considérables, doivent beaucoup augmenter ; c'est de former un lit à une ravine, dont les débordemens furieux causent souvent des ravages inexprimables ; c'est de purifier & de fortifier un peu la ville. On feroit l'un & l'autre, en creusant tout autour un fossé, dont les déblais serviroient à combler les lagons intérieurs. Le sol exhaussé par ce travail, se dessécheroit lui-même. L'eau de la riviere, qu'on feroit couler par une pente naturelle dans ce fossé profond, mettroit la ville, avec le secours de quelques fortifications, à l'abri des entreprises des Corsaires, assureroit même une défense momentanée, qui donneroit les moyens de capituler devant une escadre.

On peut, on doit aller plus loin. Pourquoi ne pas donner un port factice à un entrepôt important, qui bientôt se trouvera bouché ? Les navires marchands, qui vont chercher un asile à la baie des Flamands, située à deux lieues au vent des Cayes, semblent y avoir désigné d'avance le havre dont cette ville a besoin. Ce port peut contenir un grand nombre de vaisseaux, même de guerre, à l'abri de tous les vents ; il

leur offre plusieurs carenages ; il leur permet de doubler au vent de l'isle à Vache, & de conserver avec la ville un cabotage, qui, protégé par des batteries bien distribuées, seroit respecté de tous les Corsaires. Un seul inconvénient diminue l'avantage de cette position ; c'est que la qualité du fonds & le calme de la mer y rendent la piqûre des vers plus commune qu'ailleurs, & plus dangereuse pour les vaisseaux.

L'Abacou est une péninsule que l'abondance & la qualité de son indigo rendirent autrefois florissantes. Depuis que cette plante vorace a détruit tout principe de végétation sur les petites collines très-multipliées de ce quartier, on ne cultive, avec quelque succès, que les bords de la mer, enrichis de la dépouille des terres supérieures. Cette dégradation a déterminé un assez grand nombre de colons à porter ailleurs leur activité. Ceux qui, par habitude ou par raison, ont persévéré dans leurs plantations, se sont agrandis de tout ce qui étoit à leur bienséance. Ils se soutiennent encore, en laissant reposer une partie de leur héritage, pendant que l'autre est mise en valeur ; mais cette ressource n'est pas ce qu'elle seroit en Europe. C'est l'opinion des habitans eux-mêmes, qui dirigent leur industrie vers le sucre, autant que leur fortune & leur crédit le leur permettent.

C'est sur les hauteurs défrichées, épuisées de ce quartier, qu'il conviendroit de multiplier les troupeaux. Le Gouvernement s'est mépris, lorsqu'il a concédé des montagnes, sous la condition qu'on les couvriroit de bêtes à cornes. Outre qu'il n'étoit pas raisonnable d'employer en pâtu-

tages des terres vierges qu'on pouvoit rendre plus productives pour l'Etat, il étoit impossible d'espérer que des hommes entreprenans se feroient pasteurs, lorsqu'ils pouvoient tirer un meilleur parti de leur atelier, à quelque culture qu'ils l'employassent. On peut même assurer que les bestiaux seront toujours infiniment rares à Saint-Domingue, même dans les lieux qui ne peuvent avoir une autre destination, tout le temps que le monopole des boucheries subsistera dans la Colonie.

Les côteaux occupent environ dix lieues de rivage, sur une profondeur de deux jusqu'à cinq lieues. Par-tout on trouve de petites anses, où le débarquement est facile, sans qu'aucune offre un abri contre les mauvais temps. Le quartier contient vingt-quatre caféïeres, trois cotonneries, soixante-six indigoteries. Cette derniere production y a moins diminué en quantité, y a moins dégénéré en qualité qu'ailleurs, avantages qu'il faut attribuer à la nature & à la disposition du terrein. Cependant le temps ne paroît pas éloigné, où les bords de la mer verront s'élever quatorze ou quinze sucreries, sur les débris de la culture ancienne. L'habitude & la facilité d'obtenir des esclaves par des liaisons interlopes, rendront la révolution facile.

Tiburon, qui a douze lieues d'étendue sur les bords de la mer, & deux, trois, quatre dans l'intérieur des terres, termine la côte. La rade de ce cap n'offre pas un abri suffisant contre les tempêtes; mais des batteries bien placées en peuvent faire un lieu de retraite & de protection pour les bâtimens François, poursuivis,

en temps de guerre, dans ces parages. Cet établissement a quatre habitations en coton, trente en indigo, & trente-sept en café. Depuis la paix de 1763, il s'y est formé quatre sucreries, dont le nombre peut s'élever à seize.

Etablissemens formés dans l'ouest de Saint-Domingue.

L'ouest de la Colonie est bien différent du sud. Le premier établissement digne de quelque attention qui s'y présente, c'est Jérémie ou la Grande-Anse. Il occupe vingt lieues de côte, depuis Tiburon jusqu'au Petit-Trou, & quatre ou cinq dans les terres. Comme c'est un quartier naissant, il n'y a guere que les bords de la mer qui soient habités, & encore le sont-ils fort peu. Cependant toutes les denrées qui enrichissent le reste de l'isle, y sont cultivées. Une production qui lui est particuliere, & dont il recueille annuellement cent cinquante milliers, c'est le cacao, qui ne réussiroit pas dans des cantons plus découverts. Le point de réunion est un bourg joliment bâti, & situé sur une hauteur où l'air est très-salubre. Le temps doit rendre ce marché considérable; malheureusement sa rade est mauvaise : aussi-tôt que le vent du nord souffle avec quelque violence, les navires sont obligés de se réfugier au cap Dame Marie, où l'on n'a pris aucune mesure pour leur assurer une protection, ou d'aller chercher l'isle des Caymites, exposée aux entreprises des Corsaires.

Le Petit-Goave eut autrefois un grand éclat,

& il en fut redevable à un port où les vaisseaux de toute grandeur trouvoient un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, un abri contre tous les vents. C'étoit l'asile le plus convenable pour des aventuriers qui ne songeoient qu'à s'approprier les dépouilles des navigateurs Espagnols. Depuis que les cultures ont remplacé les pirateries, ce lieu a beaucoup perdu de sa célébrité. Ce qui lui reste de considération, il le doit à ses richesses territoriales, bornées à quinze plantations en sucre, vingt en café, & douze en indigo ou en coton; il le doit encore davantage au produit de vingt-quatre sucreries, de cinquante indigoteries, de soixante-sept cafféieres, de trente-quatre cotonneries que les paroisses du Petit-Trou, de l'Anse-à-Veaux, de Saint-Michel & du Grand-Goave versent dans son entrepôt. Il est mal-sain, & le sera jusqu'à ce qu'on ait réussi à donner de la pente à la riviere Abaret, dont les eaux croupissantes forment des marais infects.

Les dépendances de Léogane ont de l'étendue. On y compte vingt habitations livrées à l'indigo, quarante au café, dix au coton, cinquante-deux au sucre. Avant le tremblement de terre de 1770, qui détruisit tout, la ville avoit quinze rues bien alignées, & quatre cents maisons de pierre qui ne sont plus qu'en bois. Sa position, dans une plaine étroite, féconde & arrosée, ne laisseroit pas beaucoup à désirer, si un canal de navigation lui ouvroit une communication facile avec sa rade, qui n'est éloignée que d'un mille.

S'il étoit raisonnable de faire une place de

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

guerre ſur la côte de l'oueſt, Léogane mériteroit la préférence. Elle eſt aſſiſe ſur un terrein uni ; rien ne la domine, & les vaiſſeaux ne peuvent l'inſulter ; mais du moins auroit-il fallu la mettre à l'abri d'un coup de main, en l'enveloppant d'un rempart de terre avec un foſſé profond, qu'il eût été facile de remplir d'eau ſans les moindres frais. Ces travaux auroient infiniment moins couté que ceux qui ont été entrepris au Port-au-Prince.

La premiere partie de l'iſle que les François cultiverent, fut celle de l'oueſt, comme la plus éloignée des forces Eſpagnoles qu'on avoit alors à craindre. Située au milieu des côtes qu'ils occupoient, ils y établirent le ſiége du Gouvernement. On le plaça d'abord au Petit Goave ; il fut depuis transféré à Léogane, & c'eſt en 1750 qu'on l'a fixé au Port au Prince.

Le territoire de ce quartier contient quarante ſucreries, douze indigoteries, cinquante caféïeres, quinze cotonnieres. Ce produit eſt groſſi par d'autres beaucoup plus conſidérables, qui lui viennent des riches plaines du Cul-de-Sac, de l'Arcaye, & des montagnes du Mirbalais. Sous ce point de vue, le Port-au Prince eſt un entrepôt important, auquel il falloit ménager une protection ſuffiſante pour prévenir une ſurpriſe, & pour aſſurer la retraite des citoyens. Mais convenoit-il d'y concentrer l'autorité civile & militaire, les tribunaux, les troupes, les munitions, les vivres, l'arſenal, tout ce qui fait le ſoutien d'une grande Colonie?

Une couverture d'environ quatorze cents toiſes, priſe en ligne directe, dominée de deux

côtés, eſt l'emplacement qu'on a choiſi pour la nouvelle capitale. Deux ports formés par des iſlets ont ſervi de prétextes à ce mauvais choix. Le port des Marchands, à moitié comblé, ne peut plus recevoir ſans danger des vaiſſeaux de guerre, & le grand port qui leur eſt deſtiné, auſſi mal-ſain que l'autre par les exhalaiſons des iſlets, n'eſt défendu par rien, & ne le peut être contre un ennemi ſupérieur.

Une foible eſcadre ſuffiroit même pour en bloquer une plus forte, dans une poſition ſi déſavantageuſe. La Gouave, qui diviſe la baie en deux, laiſſeroit à la petite eſcadre une croiſiere libre & ſûre; les vents de mer empêcheroient qu'on ne vînt à elle; ceux de terre, en ouvrant la ſortie du port aux vaiſſeaux qu'on lui oppoſeroit, lui faciliteroient le choix de la retraite, entre les deux pertuis de Saint-Marc & de Léogane. A égalité de manœuvre, elle auroit toujours l'avantage de mettre la Gouave entre elle & l'eſcadre Françoiſe.

Que ſeroit-ce ſi celle ci ſe trouvoit la moins nombreuſe? Déſemparée & pourſuivie, elle ne pourroit atteindre une relâche auſſi avancée que le Port-au-Prince, avant que le vainqueur eût profité de ſa déroute. Si les vaiſſeaux battus y arrivoient, aucun ouvrage n'empêcheroit l'ennemi de les pourſuivre preſque en ligne, & d'entrer juſque dans le port du Roi, où ils ſe retireroient.

La plus heureuſe ſtation, en fait de croiſiere, eſt celle qui donne la facilité d'accepter ou de refuſer le combat, de n'avoir qu'un petit eſpace à garder, de découvrir tout d'un

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

point central, de trouver des mouillages sûrs au bout de chaque bordée, de pouvoir se cacher sans s'éloigner, de faire du bois & de l'eau à volonté, de naviguer dans de belles mers, où l'on n'a que des grains à craindre. Tels sont les avantages qu'une escadre ennemie aura toujours sur les vaisseaux François mouillés au Port-au Prince. Une frégate pourroit, sans risque, venir les y braver. Elle suffiroit pour intercepter, à l'entrée ou à la sortie, tous les navires marchands qui navigueroient sans escorte.

Cependant un port si défavorable a décidé la construction de la ville. Elle occupe en longueur sur le rivage, douze cents toises, c'est-à-dire, presque toute l'ouverture que la mer a creusée au centre de la côte de l'ouest. Dans ce grand espace qui s'enfonce à une profondeur d'environ cinq cent cinquante toises, sont comme perdus cinq cent cinquante-huit maisons ou cases, dispersées dans vingt-neuf rues. L'écoulement des ravines qui tombent des mornes, entretient dans ce séjour une humidité continuelle & mal-saine. Ajoutez à cette incommodité le peu de sûreté d'une place qui, commandée du côté de la terre, est par-tout abordable du côté de la mer. Les islets mêmes qui distinguent les deux ports, loin de garantir d'une descente, ne serviroient qu'à la couvrir.

Tel est l'emplacement que des intérêts particuliers ont fait malheureusement choisir pour y édifier la capitale de Saint-Domingue. Un tremblement de terre, arrivé en 1770, l'a détruite de fond en comble. C'étoit le moment du repentir. On avoit d'autant plus de raison de l'es-

pérer, que tout porte à croire que la nouvelle cité est assise sur la voûte du volcan. Vain espoir ! les maisons particulieres, les édifices publics, tout a été rétabli.

Saint-Marc, qui n'a que deux cents maisons, mais agréablement bâties, se présente au fond d'une baie couronnée d'un croissant de collines remplies de pierre de taille. Deux ruisseaux traversent la ville, & l'air qu'on y respire est pur. On ne compte sur son territoire que dix sucreries, trente-deux indigoteries, cent caféïeres, soixante-douze cotonneries. Cependant sa rade, quoique mauvaise, attire un grand nombre de navigateurs ; & c'est aux richesses de l'Artibonite qu'elle doit cet avantage.

C'est une excellente plaine de quinze lieues de long, sur une largeur inégale de quatre à neuf lieues. Elle est coupée en deux parties par la riviere qui lui a donné son nom, & qui coule rapidement sur sa crête, après avoir parcouru quelques possessions Espagnoles & le Mirbalais. L'élévation des ces eaux a fait naître l'idée de les subdiviser. Des observations géométriques en ont démontré la possibilité, tant les nations savantes ont d'empire sur la Nature ! Mais un projet, appuyé sur la base des connoissances mathématiques, exige des précautions extrêmes dans l'exécution.

Dans l'état actuel des choses, les plantations formées sur la rive droite sont exposées à de fréquentes sécheresses, qui ruinent souvent les espérances les mieux fondées. Celles de la rive gauche, sensiblement plus basse, sont bien arrosées, & parvenues par cet avantage, au dernier

période de leur culture. Les propriétaires des premieres preſſent la diſtribution des eaux ; les autres la repouſſent, dans la crainte de voir leurs terres ſubmergées.

Si, comme il eſt généralement répandu, on a des moyens ſûrs pour rendre une partie fertile ſans condamner l'autre à la ſtérilité, pourquoi retarder une opération qui doit donner une augmentation de dix ou douze millions peſant de ſucre ? Cet accroiſſement deviendroit encore plus conſidérable, s'il étoit poſſible de deſſécher entiérement cette partie de la côte qui eſt noyée dans les eaux de l'Artibonite. C'eſt ainſi qu'en changeant le cours des fleuves, l'homme policé ſoumet la terre à ſon uſage. La fertilité qu'il y répand, peut ſeule légitimer ſes conquêtes, ſi toutefois l'Art & le travail, les Loix & les vertus réparent, avec le temps, l'injuſtice d'une invaſion.

Le territoire des Gouaïves eſt plat, aſſez uni, & fort ſec. Il y a deux plantations en ſucre, dix en café, ſix en indigo, & trente en coton. Cette derniere production pourroit être aiſément multipliée ſur une grande étendue de ſable qui ne paroît pas actuellement propre à cette culture. Mais ſi les eaux de l'Artibonite ſont jamais diſtribuées avec intelligence, une partie conſidérable de ce grand quartier ſe couvrira ſûrement de cannes. Alors on verra peut-être que c'étoit dans ſon port excellent & facile à fortifier, qu'il eût fallu placer le ſiége du Gouvernement. Un autre avantage doit rendre cette contrée intéreſſante. Il s'y trouve des eaux minérales. On les négligea long-temps dans une Colonie tou-

jours remplie de convalefcens & de malades. Enfin, en 1772, on y bâtit des bains, des fontaines, quelques logemens commodes, un hôpital pour les foldats & les matelots.

Etabliffemens formés au nord de Saint-Domingue.

L'oueft de Saint-Domingue eft féparé du nord par le mole Saint-Nicolas, qui tient aux deux côtes. A l'extrémité du cap, eft un port également beau, fûr & commode. La Nature, en le plaçant vis-à-vis la pointe du Maifi de l'ifle de Cuba, femble l'avoir deftiné à devenir le pofte le plus intéreffant de l'Amérique pour les facilités de la navigation. Sa baie a quatorze cent cinquante toifes d'ouverture. La rade conduit au port, & le port au baffin. Tout ce grand enfoncement eft fain, quoique la mer y foit ftagnante. Le baffin, qu'on diroit fait exprès pour les carenages, n'a pas le défaut des ports encaiffés : il eft ouvert aux vents d'oueft & du nord, fans que leur violence puiffe y troubler ou y retarder aucun des mouvemens des travaux intérieurs. La péninfule où le port eft fitué, s'éleve, comme par degrés, jufqu'aux plaines qui repofent fur une bafe énorme. C'eft, pour ainfi dire, une feule montagne qui, d'un fommet large & uni, va, par une pente douce, fe rejoindre au refte de l'ifle.

Le morne Saint Nicolas n'avoit jamais fixé l'attention publique. Des côteaux pelés & des rochers applatis n'avoient rien d'attrayant pour la cupidité. L'ufage que firent les Anglois de cette

position, dans la guerre de 1756, la tira du néant où elle étoit restée. Le Ministere de France, éclairé par ses ennemis même, y établit, en 1767, un entrepôt où les navigateurs étrangers pourroient librement échanger les bois & les bestiaux qui manquoient à la Colonie, contre ses sirops & ses eaux-de-vie de sucre que la Métropole rejetoit. Cette communication, qu'une tolérance raisonnable & une fraude industrieuse étendirent encore à d'autres objets, donna naissance à une ville actuellement composée d'environ trois cents maisons de bois, apportées toutes faites de la Nouvelle-Angleterre.

A quelque distance du port, mais toujours dans le district du Mole, est la bourgade de Bombardopolis. Les Acadiens & les Allemands qu'on y avoit transportés en 1763, y périrent d'abord avec une effrayante rapidité : c'est le sort inévitable des nouveaux établissemens fondés entre les Tropiques. Le peu de ces infortunés qui avoient échappé aux atteintes funestes du climat, du chagrin & de la misere, ne songeoient qu'à s'éloigner d'un sol peu fertile, lorsque les combinaisons faites dans leur voisinage releverent un peu leurs espérances. Ils cultivent des vivres, des fruits, des légumes qu'ils vendent aux navires ou aux habitans du port, & même un peu de café, un peu de coton pour l'Europe.

Après le Mole Saint Nicolas, le premier établissement qu'on trouve à la côte du nord, c'est le port de Paix. Il dut sa fondation au voisinage de la Tortue, dont les habitans s'y réfugioient à mesure qu'ils abandonnoient cette isle. L'ancien-

neté de ses défrichemens a rendu ce canton un des moins mal-sains de Saint-Domingue, & il est parvenu depuis long-temps au point de richesses & de population où il pouvoit arriver. Mais l'un & l'autre sont peu de chose, quoique l'industrie ait été jusqu'à percer des montagnes pour conduire les eaux & arroser les terres. La difficulté qu'on trouve de tous les côtés d'aborder au port de Paix, le sépare, en quelque sorte, du reste de la Colonie.

Le petit Saint-Louis, le Borgne, le port Margot, Limbé, Lacul, sont aussi sans communication entre eux. Ces quartiers sont séparés par des rivieres qui inondent & ravagent leurs meilleures terres. Aussi sont-elles généralement trop froides pour que les cannes y puissent prospérer. On devroit contenir les eaux de ces torrens dans des lits larges & profonds. Après ces travaux, il seroit facile d'établir des ponts qui rapprocheroient les habitans, les mettroient à portée de se faire part de leurs lumieres, & les feroient jouir des avantages d'une société mieux ordonnée: alors les plantations d'indigo s'amélioreroient, & celles de sucre se multiplieroient, sans que le café fût abandonné. On le regarde comme le meilleur de la Colonie. Limbé en récolte seule deux millions pesant, comparable à celui de la Martinique.

C'est peu, si c'est même quelque chose, en comparaison de la plaine du Cap, qui a vingt lieues de long, sur environ quatre de large. Il y a peu de pays plus arrosés; mais il ne s'y trouve pas une riviere où une chaloupe puisse remonter plus de trois milles. Tout ce grand

espace eſt coupé par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, bordés de haies de citronniers, & qui ne laiſſeroient rien à déſirer, s'ils étoient ornés de futaies propres à procurer un ombrage délicieux aux voyageurs, & à prévenir la diſette de bois qui commence à ſe faire trop ſentir. C'eſt le pays de l'Amérique qui produit le plus de ſucre & de meilleure qualité. La plaine eſt couronnée par une chaîne de montagnes, dont la profondeur eſt depuis quatre juſqu'à huit lieues. La plupart n'ont que peu d'élévation; pluſieurs peuvent être cultivées juſqu'à leur ſommet. Toutes ſont ſéparées par des vallées remplies d'un nombre prodigieux de cafiers, & de très-belles indigoteries.

Quoique les François euſſent reconnu de bonne heure le prix d'un terrein dont la fertilité ſurpaſſe tout ce qu'on en peut dire, ils ne commencerent à le cultiver qu'en 1670, époque à laquelle ils ceſſerent de craindre l'Eſpagnol, qui juſqu'alors s'étoit tenu en force dans le voiſinage. Ce fut un de ces hommes que l'intolérance religieuſe commençoit à proſcrire dans leur patrie, le Calviniſte Gobin, qui alla former la premiere habitation du Cap. Les maiſons s'y multiplierent à meſure que les campagnes limitrophes étoient défrichées, & vingt ans après, c'étoit une ville aſſez floriſſante pour exciter la jalouſie. En 1695, elle fut attaquée, priſe, pillée, & réduite en cendres par les forces réunies de la Caſtille & de l'Angleterre.

Le port eſt digne de la ville : il eſt admirablement placé pour recevoir les vaiſſeaux qui arrivent d'Europe. Ceux de toute grandeur y

ſont commodément & en ſûreté. Ouvert ſeulement au vent de nord-eſt, il n'en peut recevoir aucun dommage, ſon entrée étant ſemée de récifs qui rompent l'impétuoſité des vagues.

C'eſt dans ce fameux entrepôt qu'on verſe plus de la moitié des denrées de la Colonie entiere : elles y arrivent des montagnes, elles y arrivent des vallées, elles y arrivent principalement de la plaine. Les paroiſſes qui fourniſſent les plus importantes, ſont connues ſous les noms de *Plaine du Nord*, *de la Petite-Anſe*, *de la Grande-Riviere*, *de Morin*, *de Limonade*, *du Trou*, *du Terrier-Rouge*, *du Fort-Dauphin*, & *d'Onanaminthe*, qui ſe termine à la riviere du Maſſacre. Le quartier Morin & l'iſlet de Limonade ſont fort au deſſus des autres établiſſemens, pour l'abondance & la qualité du ſucre.

SECTION III.

Réflexions sur les moyens qui pourroient améliorer les cultures dans le sud de la Colonie.

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

Les établissemens du sud de la Colonie languissent tous dans une misere plus ou moins grande; aussi les ventes & les achats ne s'y font-ils pas avec des métaux, comme au nord & à l'ouest de la Colonie. Au sud on échange les marchandises d'Europe contre les productions de l'Amérique. Il résulte de cette sauvage pratique, des discussions éternelles, des fraudes innombrables, des retards ruineux, qui éloignent les navigateurs, ceux principalement qui s'occupent du commerce des esclaves.

C'est une vérité trop bien prouvée, que la perte annuelle des Noirs s'éleve naturellement au vingtieme, & que les accidens la font monter au quinzieme. Il suit de cette expérience, que la contrée qui nous occupe & qui réunit plus de quarante mille esclaves, en a vu mourir vingt cinq mille en dix ans. Huit mille cent trente-quatre Africains que les Armateurs François ont introduits depuis 1763 jusqu'en 1773, n'ont pas assurément rempli ce grand vide. Quel auroit donc été le sort de ces établissemens, si les interlopes n'avoient pourvu au remplacement? Ce n'est pas tout.

La partie du sud de Saint-Domingue a un grand désavantage; les montagnes qui la dominent,

minent, la privent, ainsi que la côte d'ouest, durant environ six mois, des pluies du nord, du nord-est, qui fécondent les campagnes septentrionales. Elle sera donc en friche ou mal cultivée jusqu'à ce que les eaux du ciel y ayent été remplacées par celles des rivieres. Cette opération, qui tripleroit les productions, exige de gros capitaux & beaucoup d'esclaves. Le commerce de France, soit impossibilité, soit défiance, ne les fournit point.

On a conseillé au Gouvernement d'ouvrir, pendant dix ou quinze ans, cette portion de sa Colonie à tous les Etrangers. On lui a représenté que les Anglois y porteront des Noirs; les Hollandois feront des avances à un intérêt que peuvent très-bien supporter les cultures du Nouveau-Monde : on lui a dit que le succès est infaillible, si l'on fait des Loix qui donnent une solidité convenable aux créances des deux nations; que les ports de la Métropole s'éleveront d'abord avec violence contre cette innovation; mais lorsque le monopole leur sera rendu, lorsqu'ils jouiront exclusivement de l'accroissement immense que la navigation, les ventes, les achats auront reçu, ils béniront la main courageuse qui aura préparé leur prospérité. Nous nous abstiendrons de discuter ici cette vûe politique. Pour résoudre de pareilles questions, il faut combiner tant d'élémens, & des connoissances de détails si sûres & si précises, que nous ne croyons pas devoir l'entreprendre.

SECTION IV.

Détails ſur la nature & la valeur des productions que la France reçoit annuellement de ſa Colonie de Saint-Domingue. Détails ſur la population.

TOUTES les productions de Saint-Domingue ſe réduiſoient, en 1720, à vingt-un millions de ſucre brut, à un million quatre cent mille livres de ſucre terré, à un million deux cent mille livres d'indigo. Ces denrées ſe ſont rapidement & prodigieuſement accrues : on y a ajouté le coton & le café vers 1737. La culture même du cacao a été repriſe, mais un peu plus tard.

En 1775, la France reçut de cette Colonie, ſur trois cent cinquante trois navires, un million deux cent trente mille ſix cent ſoixante-treize quintaux ſoixante-dix livres de ſucre, qui valurent quarante-quatre millions ſept cent trente-huit mille cent trente-neuf livres; quatre cent cinquante-neuf mille trois cent trente-neuf quintaux quarante-une livres de café, qui valurent vingt-un millions huit cent dix-huit mille ſix cent vingt-une livres; dix-huit mille quatre-vingt-ſix quintaux vingt-neuf livres d'indigo, qui valurent quinze millions trois cent ſoixante-treize mille trois cent quarante-ſix livres; cinq mille ſept cent quatre-vingt-ſept quintaux ſoixante-quatre livres de cacao, qui valurent quatre cent cinq mille cent trente-quatre livres; cinq cent dix-huit quintaux ſoixante-une livres de rocou, qui

valurent trente-deux mille six cent soixante-trois livres; vingt-six mille huit cent quatre-vingt-douze quintaux quatre vingt-deux livres de coton, qui valurent six millions sept cent vingt-trois mille deux cent cinq livres; quatorze mille cent vingt-quatre cuirs, qui valurent cent soixante-quatre mille six cent cinquante-sept livres; quarante trois quintaux quarante-six livres de carret, qui valurent quarante-trois mille quatre cent soixante livres; quatre-vingt dix quintaux dix neuf livres de canefice, qui valurent deux mille quatre cent trente-cinq livres; quatre-vingt-douze mille sept cent quarante-six quintaux quatre-vingt-douze livres de bois, qui valurent neuf cent huit mille trois cent soixante huit livres en menues productions, dont quelques-unes appartenoient aux autres Colonies; un million trois cent cinquante deux mille cent quarante-huit livres; & enfin en argent deux millions six cent mille livres. Réunissez toutes ces sommes, & vous trouverez un revenu d'environ quatre vingt-quatorze millions cent soixante-deux mille livres.

Si, aux quatre-vingt-quatorze millions cent soixante-deux mille livres produits par Saint-Domingue, on ajoute les quatre cent quatre-vingt-huit mille cinq cent quatre-vingt dix-huit livres produites par Caïenne; si l'on y ajoute les dix-huit millions neuf cent soixante-quinze mille neuf cent soixante quatorze livres produits par la Martinique; si l'on y ajoute les douze millions sept cent cinquante un mille quatre cent quatre livres produits par la Guadeloupe, l'on verra qu'en 1775 la France reçut de ses possessions un nouvel hémisphere, sur cinq cent soixante-

deux navires, environ cent vingt-ſix millions trois cent ſoixante-dix-huit mille livres.

Le royaume ne conſomma de ces productions que pour cinquante deux millions ſept cent quatre-vingt-treize mille ſept cent ſoixante-trois livres. Il en vendit donc à l'Etranger pour ſoixante-treize millions cinq cent quatre vingt-quatre mille deux cent trente-ſept livres.

Cette grande exportation fut formée par 1,040,998 quintaux ſoixante-ſix livres de ſucre, qui rendirent 38,703,463 livres; par 500,582 quintaux quarante-ſix livres de café, qui rendirent 23,727,628 livres; par 11,306 quintaux trente-huit livres d'indigo, qui rendirent 9,610,423 livres; par 7,922 quintaux ſoixante-quinze livres de cacao, qui rendirent 554,592 livres; par 1531 quintaux ſoixante-dix huit livres de rocou, qui rendirent 95,838 livres; par 1020 quintaux onze livres de coton, qui rendirent 255,027 livres; par 1207 quintaux cinquante neuf livres de caneſice, qui rendirent 32,605 livres; par 41,800 quintaux vingt huit livres de bois, qui rendirent 598,723 livres; par 568 cuirs, qui rendirent 5112 livres; par cent livres de carret, qui rendirent mille livres.

Pour revenir à Saint-Domingue, ſes étonnantes richeſſes étoient produites par trois cent quatre vingt cinq ſucreries en brut, & deux cent ſoixante-trois en terré; par deux mille cinq cent quatre-vingt-ſept indigoteries; par quatorze millions dix huit mille trois cent trente-ſix cotonniers; par quatre-vingt-douze millions huit cent quatre-vingt-treize mille quatre cent cinq caſiers; par 757,691 cacaoyers.

A la même époque, la Colonie avoit pour ses troupeaux 75,958 chevaux ou mulets, & 77,904 bêtes à cornes. Elle avoit pour ses vivres 7,756,225 bananiers, 1,178,229 fosses de manioc, 12,734 quarreaux de maïs, 18,738 de patates; 11,825 d'ignames, & 7,046 de petit mil. Les travaux occupoient 32,650 Blancs de tout âge & de tout sexe, six mille trente-six Negres ou Mulâtres libres, & environ trois cents mille esclaves. Le dénombrement de l'année ne portoit, il est vrai, qu'à 240,095 le nombre de ces malheureux captifs, mais il est connu qu'alors chaque cultivateur en déroboit le plus qu'il pouvoit aux recherches du Fisc, pour se soustraire à la rigueur des impositions.

Ces cultures, ces habitans sont répartis sur quarante-six paroisses. Il y en a dont la circonférence est de vingt lieues. Les limites d'un grand nombre ne sont pas fixées. La plupart n'ont que des cabanes ou des ruines pour églises. Dans presque aucune le service public ne se fait avec la décence convenable. Celles du Sud & de l'Ouest sont dirigées par des Dominicains, & celles du Nord par des Capucins qui ont succédé aux Jésuites. Toutes ont un bourg ou une ville.

Les bourgs sont formés par les boutiques de quelques Marchands, par les ateliers de quelques artisans, les uns & les autres construits autour du presbytere. Il s'y établit les jours de fête une espece de marché, où les esclaves viennent troquer les fruits, les volailles, les autres petites denrées qui leur sont propres, contre des meubles, des vêtemens, des parures qui, quoi-

que de peu de valeur, leur procurent quelques commodités, & les distinguent de ceux de leurs semblables, qui n'ont pas les mêmes jouissances. On ne peut être trop fâché de voir qu'on les tourmente au milieu de ces foibles échanges ; & que les Satellites de la Justice, chargés de la police de ces Assemblées, fassent sentir à ces infortunés la dureté de leur condition, jusque dans les courts instans de relâche, qui leur sont accordés par leurs Maîtres.

A Saint Domingue & dans le reste de l'Archipel Américain, le spectacle des villes est uniforme & monotone. Il n'y a ni Nobles, ni Bourgeois, ni rentiers. Elles n'offrent que des ateliers propres aux denrées que le sol produit, & aux différens travaux qu'elles exigent. On n'y voit que des Commissionnaires, des Aubergistes & des aventuriers, s'agitant pour trouver un poste qui les nourrisse, & acceptant le premier qui se présente. Chacun se hâte de s'enrichir, pour s'éloigner d'un séjour où l'on vit sans distinctions, sans honneurs, sans plaisir, & sans autre aiguillon que celui de l'intérêt. Personne ne s'arrête là avec le dessein d'y vivre, d'y mourir. Les regards sont attachés sur l'Europe ; & la principale jouissance qu'y procure l'accroissement des richesses, consiste dans l'espoir plus ou moins éloigné de les rapporter parmi les siens dans notre hémisphere.

SECTION V.

Détails ſur les liaiſons de Saint-Domingue avec les nations étrangeres.

SECT. V. *Hiſtoire de l'Amérique.*

INDÉPENDAMMENT des immenſes productions que la Colonie envoie à ſa Métropole, & qui peuvent au moins augmenter d'un tiers, elle en livre quelques foibles portions à l'Eſpagnol. C'eſt avec du ſucre, du taffia, & ſur-tout avec les boiſſons & les manufactures de l'Europe, qu'elle paye ce que la partie Eſpagnole de Saint-Domingue lui fournit de porc & de bœufs fumés, de bois, de cuirs, de chevaux & de bêtes à cornes pour ſes ateliers ou ſes boucheries ; qu'elle s'approprie tout l'argent envoyé des mines du Mexique dans cet ancien établiſſement. La Cour de Madrid a cherché à diminuer la vivacité de cette liaiſon, en proſcrivant les marchandiſes étrangeres dans ſa poſſeſſion, & en chargeant de droits exceſſifs les beſtiaux qui en ſortiroient. Ce réglement vicieux n'a eu d'autre effet que de mettre de la gêne dans ces échanges, qui, pour l'intérêt des deux peuples, auroient dû continuer avec liberté. C'eſt ſur-tout dans cette partie du Nouveau-Monde que le beſoin l'emporte ſur l'antipathie de caractere, & que l'uniformité du climat étouffe ce germe de diviſion.

Les Hollandois de Curaçao envahiſſent une grande partie du commerce de la Colonie Fran-

çoise, durant les guerres où ils ne sont pas engagés ; mais ils y enlevent aussi quelques denrées durant la paix. C'est avec des productions des Indes orientales ; c'est avec des lettres de change qu'ils entretiennent ces foibles liaisons.

Celles des Jamaïcains avec Saint-Domingue sont beaucoup plus considérables. Les douze ou treize mille esclaves que portent annuellement à la Colonie les navigateurs François, ne l'empêchent pas d'en recevoir quatre ou cinq mille des Anglois. Les derniers lui coutent un sixieme de moins que les autres, & sont payés avec du coton, sur-tout avec de l'indigo, acceptés à plus haut prix que par le commerce national. Ces interlopes l'introduisent dans leur patrie comme une production des isles Britanniques, & reçoivent une gratification de douze sols par livre.

Cependant c'est avec l'Amérique septentrionale que Saint-Domingue entretient une communication plus suivie & plus nécessaire. Dans des calamités pressantes, les navires de cette vaste contrée du Nouveau-Monde sont admis dans toutes les rades, & seulement au Mole Saint-Nicolas, dans les temps ordinaires. Des bois de construction, des légumes, des bestiaux, des farines, du poisson salé, forment leurs cargaisons. Ils enlevent publiquement vingt-cinq ou trente mille barriques de sirop, & en fraude toutes les denrées qu'on peut ou qu'on veut livrer.

Le Ministere de France, frappé de la disette qui regne souvent dans cette Colonie, ainsi que dans les autres isles Françoises de l'Amérique ;

bien convaincu par une longue expérience, que les Négocians de nos ports ne suffiroient jamais à l'approvisionnement, même pendant la paix; instruit d'ailleurs que l'entrepôt du Mole Saint-Nicolas ne remplissoit pas, dans toute leur étendue, les vûes qui en avoient dirigé l'établissement; que les bâtimens interlopes venoient assez publiquement dans la Colonie, sous le prétexte d'une voie d'eau, dont ils daignoient à peine prendre un certificat; & que les Administrateurs, arrêtés par les besoins de la Colonie, étoient obligés de fermer les yeux sur ces infractions aux Loix, a cru devoir adopter d'autres arrangemens. Un Arrêt du Conseil, du 24 Août 1784, a maintenu l'entrepôt établi au carenage de Sainte-Lucie, & en a établi trois autres aux isles du Vent; un à Saint-Pierre, pour la Martinique; un à la Pointe-à-Pitre, pour la Guadeloupe, & un à Scarboroug, pour Tabago. Le même Arrêt du Conseil en a établi trois pour Saint-Domingue; un au Cap-François, un au Port-au-Prince, & un aux Cayes Saint-Louis. En supprimant celui qui s'est trouvé jusqu'à présent au Mole Saint-Nicolas, il a permis aux navires étrangers d'y porter des bestiaux, des vivres, des salaisons, & quelques autres articles; & il a borné leurs chargemens en retour, à des sirops, des taffias & des marchandises venues d'Europe. Les Négocians de tous les ports de France ont aussi-tôt formé des réclamations très-vives; ils ont peint avec des couleurs exagérées les dangers de cet arrangement; ils ont publié des Mémoires sans nombre. Le Ministre qui a fait la Loi, laisse dis-

cuter la queſtion. Dans ce moment, on écrit de part & d'autre : nous nous contenterons d'obſerver ici que les défenſeurs de la Loi n'ont pas fait uſage de toutes les raiſons qui la favoriſent ; & qu'en convenant des dangers & des abus de ces divers entrepôts, on pourroit ſe borner à examiner ſi la néceſſité a impoſé la Loi, ſi l'humanité qui l'a dictée, doit l'emporter ſur les maux de détail qu'elle produira, & ſi enfin elle n'eſt pas la ſuite néceſſaire de la révolution opérée dans le Nouveau-Monde par l'établiſſement des Etats-Unis.

SECTION VI.

Remarques sur les moyens d'assurer la navigation des parages de Saint-Domingue pendant la guerre.

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

NOUS avons dit quel est durant la paix le partage qui se fait des richesses territoriales de Saint-Domingue. La guerre ouvre une autre scene. Aussi-tôt que le signal des hostilités a été donné, l'Anglois s'empare de tous les parages de la Colonie. Il en gêne les exportations, il en gêne les importations. Ce qui veut entrer, ce qui veut sortir, tombe dans ses mains; & le peu qui auroit échappé dans le nouvel hémisphere, est intercepté sur les côtes de l'ancien, où il est également en force. Alors le Négociant de la Métropole interrompt ses expéditions; l'habitant de l'isle néglige ses travaux. A des communications importantes & rapides, succedent une langueur & un désespoir qui durent aussi long-temps que les divisions des Puissances belligérantes.

Il en auroit été autrement, si les premiers François qui parurent à Saint-Domingue, avoient songé à établir des cultures. Ils auroient occupé, comme ils le pouvoient, la partie de l'isle qui est située à l'est. Elle a des plaines vastes & fertiles. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre. Dès le jour qu'on en sort, on les perd de vue. La route

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

est telle, que l'ennemi n'y peut préparer aucune embuscade. Les croisieres n'y sont pas faciles. Ses parages sont à l'abord des Européens, & les voyages fort abrégés. Mais comme le projet de ces aventuriers fut d'attaquer les navires Espagnols, & d'infester les côtes du Mexique de leurs brigandages, les possessions qu'ils occuperent sur une côte tortueuse, se trouverent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques, par la Tortue, les Caïques, le Gouave, les isles Lucayes, par une foule de bancs & de rochers qui rendent la marche des bâtimens lente & incertaine, par des mers resserrées, qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi pour aborder, bloquer & croiser.

La Cour de Versailles ne parviendra jamais à maintenir, pendant la guerre, des liaisons suivies avec sa Colonie, que par le moyen de quelques vaisseaux de ligne au sud & à l'ouest, & d'une bonne escadre au nord. La Nature y a créé, au Fort Dauphin, un port vaste, sûr, commode, & d'une défense aisée. De cette rade, située au vent de tous les autres établissemens, il sera facile d'en protéger les différens parages; mais il faut réparer & augmenter les ouvrages de la place; il y faut sur tout former un arsenal convenable de marine. Alors, assurés d'un asile & de tous les secours nécessaires, après un combat heureux ou malheureux, les Amiraux François ne craindront plus de se mesurer avec les ennemis de leur patrie.

La partie de Saint-Domingue occupée par les François, peut être attaquée par les Espagnols qui en possedent l'autre partie.

Les mesures qu'il conviendroit de prendre pour prévenir les ravages qu'il seroit possible aux Espagnols de commettre dans l'intérieur de Saint-Domingue, méritent aussi quelque attention.

Les Espagnols qui occupent encore les deux tiers de cette isle, la possédoient toute entiere, lorsqu'un peu avant le milieu du dernier siecle, quelques François, hardis & entreprenans, allerent y chercher un refuge contre les Loix ou contre la misere. On voulut les repousser; &, quoiqu'ils n'eussent d'autre appui que leur courage, ils ne craignirent pas de soutenir la guerre contre un peuple armé sous une autorité réguliere. Ils furent avoués de leur nation, lorsqu'on les crut assez forts pour se maintenir dans leurs usurpations, & on leur envoya un Chef. Le brave homme qui fut choisi pour commander le premier à ces braves aventuriers, se pénétra de leur esprit au point de proposer à sa Cour la conquête de l'isle entiere. Il répondoit sur sa tête du succès de cette entreprise, pourvu qu'on lui envoyât une escadre assez forte pour bloquer le port de la capitale.

Pour avoir négligé un projet d'une exécution plus sûre & plus facile qu'elle ne le paroissoit de loin, le Ministere de Versailles laissa ses sujets exposés à des attaques continuelles. Ce n'est pas qu'on ne les repoussât constamment avec succès, qu'on ne portât même la désolation sur le territoire ennemi; mais ces hostilités nourrissoient, dans l'ame des nouveaux colons, l'amour du brigandage; elles les détournoient des travaux utiles, & arrêtoient les progrès de la

culture, qui doit être le but de toute Société bien dirigée.

La faute qu'avoit faite la France en se refusant à l'acquisition de l'isle entiere, l'exposa au péril de perdre tout ce qu'elle y possédoit. Pendant que cette Couronne étoit occupée à soutenir la guerre de 1688 contre toute l'Europe, les Espagnols & les Anglois, qui craignoient également de la voir solidement établie à Saint-Domingue, unirent leurs forces pour l'en chasser. Le début de leurs opérations leur faisoit espérer un succès complet, lorsqu'ils se brouillerent d'une maniére irréconciliable. Ducasse, qui conduisoit la Colonie avec de grands talens & beaucoup de gloire, profita de leur division pour les attaquer successivement. D'abord il insulta la Jamaïque, où tout fut mis à feu & à sang. De là, ses armes alloient se tourner contre San-Domingo, dont il étoit comme assuré de se rendre maître, lorsque les ordres de sa Cour arrêterent cette expédition.

La Maison de Bourbon monta sur le trône d'Espagne, & la nation Françoise perdit l'espérance de conquérir Saint-Domingue. Les hostilités que les traités d'Aix la Chapelle, de Nimegue & de Ryswick n'y avoient pas même suspendues, cesserent enfin entre deux peuples qui ne pouvoient s'aimer. Celui qui avoit établi des cultures tira quelques avantages de ce rapprochement. Depuis un temps, les esclaves profitoient des divisions nationales pour briser leurs chaînes, & se retirer dans un territoire où ils trouvoient la liberté sans travail. Cette désertion fut ralentie par l'obligation que contracterent les Espagnols

de ramener les transfuges à leurs voisins pour la somme de deux cent cinquante livres par tête. Quoique la convention ne fût pas trop exactement observée, elle devint un frein puissant jusqu'aux brouilleries qui diviserent les deux nations en 1718. A cette époque, les Negres quitterent en foule leurs ateliers. Cette perte fit revivre dans l'ame des François, le projet de chasser entiérement de l'isle des voisins presque aussi dangereux par leur indolence même, que d'autres l'auroient été par leur inquiétude. La guerre ne dura pas assez long-temps pour amener cette révolution. A la fin des troubles, Philippe V ordonna de restituer tout ce qu'on pourroit ramasser d'esclaves fugitifs. On les avoit embarqués pour les conduire à leurs anciens maîtres, lorsque le peuple soulevé les remit en liberté. Les Negres s'enfoncérent, dit-on, dans des montagnes inaccessibles, où ils se sont multipliés au point d'offrir un asile assuré à tous les esclaves qui peuvent les y aller joindre. C'est là que, grace à la cruauté des nations civilisées, ils deviennent libres & féroces comme des tigres, dans l'attente peut être d'un Chef & d'un Conquérant qui venge les maux que souffre leur malheureuse race.

Les combinaisons actuelles de la politique n'ordonnent pas que l'Espagne & la France se fassent la guerre. Si quelque événement mettoit les deux nations aux prises, malgré le pacte des Couronnes, ce seroit vraisemblablement un feu passager, qui ne donneroit ni le loisir ni le projet de faire des conquêtes qu'on seroit obligé de restituer. Les entreprises de part & d'autre se

réduiroient donc à des ravages. Mais alors la nation qui ne cultive pas, du moins à Saint-Domingue, se trouveroit redoutable par sa misere même, à celle dont la culture a fait des progrès. Un Gouverneur Castillan sentoit si bien l'avantage que lui donnoient l'indolence & la pauvreté des siens, qu'il écrivit au Commandant François, que, s'il le forçoit à une invasion, il détruiroit plus dans une lieue, qu'on ne le pourroit faire en dévastant tout le pays soumis à ses ordres.

Cette position démontre que, si l'Europe voyoit commencer les hostilités entre les deux peuples, le plus actif devroit demander la neutralité pour cette isle. Il auroit dû même, dit-on souvent, solliciter la cession absolue d'un territoire inutile ou onéreux à son possesseur. Nous ignorons si la Cour de Versailles a jamais manifesté cette ambition; mais on peut supposer le Ministere Espagnol très-éloigné de cette complaisance, puisqu'il s'est montré si difficile sur la fixation des limites confuses & incertaines des deux nations. Ce traité vivement désiré, long-temps projeté, entamé même à plusieurs reprises, a été enfin conclu en 1776.

SECTION

SECTION VII.

Remarques sur la démarcation des limites entre la partie Françoise & la partie Espagnole de Saint-Domingue.

QUELLE devoit être la base d'une négociation juste & raisonnable ? L'état des possessions en 1700. A cette époque, les deux peuples, devenus amis, resterent de droit les maîtres de tous les terreins qu'ils occupoient. Les usurpations que peuvent avoir faites depuis les sujets d'une des couronnes, sont des entreprises de particulier à particulier. Pour avoir été tolérées, elles n'ont pas été légitimées. Aucune convention directe ou indirecte ne leur a imprimé le sceau de l'approbation publique.

Or des faits incontestables prouvent qu'au commencement du siecle, & même plusieurs années auparavant, les possessions Françoises, aujourd'hui bornées au nrod par une branche de la riviere du Massacre, s'étendoient jusqu'à celle de Reboue ; qu'au sud ces limites, actuellement arrêtées à l'Anse-à-Pitre, se prolongeoient jusqu'à la riviere de Neybe. Cette surprenante révolution s'opéra par une suite naturelle du systême économique des deux peuples voisins. L'un, devenu de plus en plus agricole, se rapprocha des ports où ses denrées devoient trouver un débit sûr & avantageux. L'autre, resté toujours

Pasteur, occupa les plages abandonnées, pour élever de plus nombreux troupeaux. Par la nature des choses, les pâturages se sont rétrécis, du moins rapprochés.

Une négociation convenablement dirigée auroit rétabli la France dans la situation où elle étoit, lorsqu'elle donna un Roi aux Espagnols. C'étoit le vœu de la justice; c'étoit le vœu de la raison, qui ne vouloit pas que des colons actifs, & qui rendent utile la terre qu'ils fécondent, fussent immolés à un petit nombre de vagabonds qui consomment sans reproduire. Cependant, par une politique dont les ressorts nous sont inconnus, la Cour de Versailles a renoncé à ce qu'elle avoit possédé anciennement, pour se réduire à ce qu'elle possédoit aux bords de la mer, à l'époque de la convention. Mais cette Puissance a t elle du moins regagné, dans l'intérieur des terres, ce qu'elle sacrifioit sur la côte? S'il faut le dire, le moindre dédommagement ne lui a pas été accordé.

Avant le traité, la Colonie Françoise formoit une espece de croissant, dont la convexité produisoit autour des montagnes un développement de deux cent cinquante lieues de côte au nord, à l'ouest, au sud de l'isle. C'est le même ordre de choses, depuis que les limites ont été réglées. On reviendra un peu plus tôt, un peu plus tard, sur cet arrangement, par une raison qui doit faire taire toutes les autres considérations.

Les établissemens François de l'ouest & du sud sont séparés de ceux du nord par le territoire Espagnol. L'impossibilité où ils sont de se secourir, les expose séparément à l'invasion d'une

Puiſſance également ennemie des deux nations. Un intérêt commun déterminera la Cour de Madrid à fixer les bornes de maniere que ſon allié y trouve les commodités dont il a beſoin pour ſa défenſe. Or cela ne ſera jamais, à moins qu'une ligne de démarcation, tirée des deux points arrêtés ſur les rives de l'Océan, ne détermine les propriétés des deux peuples. Inutilement l'Eſpagne accorderoit pour toujours à ſon voiſin la liberté de traverſer ſes Etats, comme elle le lui permit paſſagérement en 1748. Cette complaiſance ne ſerviroit de rien. Cet eſpace de quinze & de vingt lieues eſt coupé par des montagnes ſi eſcarpées, par des forêts ſi épaiſſes, par des ravins ſi profonds, par des rivieres ſi capricieuſes, qu'il eſt militairement impraticable dans ſa ſituation actuelle. Pour le rendre utile, il faudroit de grands travaux, & les travaux ne seront jamais ordonnés que par une Couronne qui opérera ſur ſon domaine.

La Cour de Madrid ſe déterminera d'autant plus aiſément à céder cette communication, ſi néceſſaire à une nation qui fait cauſe commune avec elle, que ce terrein intermédiaire n'a que peu de valeur. Il eſt inégal, peu fertile & fort éloigné de la mer. On n'y voit que quelques troupeaux épars. Cependant les propriétaires de ce ſol inculte ſeront dédommagés par la France avec une généroſité qui étouffera tous les regrets.

Histoire de l'Amérique.

Possessions de l'Espagne hors de l'Europe.

L'Espagne possede, 1°. dans la Méditerranée, les isles de Majorque & de Minorque, d'Ivique & de Formentere : 2°. en Afrique, les villes de Ceuta, d'Oran, de Mazalquivir, Melilla, & Pennon de Velez : on dit que l'entretien de ces établissemens couteroit beaucoup au trésor, s'il n'en étoit dédommagé par le prétexte qu'ils lui fournissent de garder une grande partie des revenus ecclésiastiques de la *Bulla cruciata* : 3°. dans l'Océan Atlantique, les isles Canaries : 4°. en Asie, les isles Philippines ; & à l'orient de l'Inde, ils ont des comptoirs aux isles de Saint-Lazare & aux isles des Larrons : 5°. en Amérique, une étendue de plus de deux mille lieues de terrein de longueur ; savoir, dans la partie méridionale, un grand pays, auquel on donne le nom de *Terre-ferme*, le Pérou, le Chili, le Paraguay, le Tucuman ; dans la partie septentrionale, le Vieux & le Nouveau-Mexique, la Californie & la Floride : les isles sont celles de Cuba, d'Hispaniola, de Porto-Ricco, les Caribes, la Trinité, Sainte-Marguerite, Rocca, Orchilla, Blanche, & quelques-unes des Lucayes.

Les observations générales que nous insérerons ici, se bornent aux établissemens des Espagnols dans les Antilles, & dans le Continent du Nouveau-Monde. Nous aurions voulu y ajouter un morceau sur les établissemens d'Afrique ; mais nous n'avons pu nous procurer des Mémoires, & il nous a paru plus convenable de dire dans des

articles particuliers ce qui a rapport aux établissemens d'Asie.

Des établissemens Espagnols aux Antilles.

L'Espagne possede la partie la plus étendue & la plus fertile de l'Archipel de l'Amérique. Dans l'état actuel, ce sont de vastes forêts où regne une solitude affreuse. Bien loin de contribuer à la force, à la richesse de la Monarchie qui en a la propriété, elles l'affoiblissent par les dépenses qu'absorbe leur conservation. En étudiant la marche politique des autres peuples, on voit que plusieurs d'entre eux doivent leur prépondérance à quelques isles inférieures à celles de l'Espagne, & les Espagnols peuvent remarquer que la fondation des Colonies, de celles sur tout qui n'ont point de mines, ne peut avoir d'autre but raisonnable que celui d'y établir des cultures.

Ce seroit les calomnier que de les croire incapables, par caractere, de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation.

Les isles que possede l'Espagne en Amérique sont trop étendues, pour être cultivées dans tous leurs points avec une population aussi foible; mais il est impossible de croire que la culture a pris toute l'étendue que comporte l'état actuel des choses, & c'est un bonheur pour les nations qui cultivent leurs possessions des Antilles avec

plus de ſoin ; car les productions des Antilles perdroient de leur valeur dans tous les marchés de l'Europe.

En 1755, les Miniſtres Eſpagnols imaginerent une Compagnie pour Cuba. Vingt ans après, ils eurent l'idée d'un nouveau monopole pour Saint-Domingue & pour Porto-Ricco. La Société qui devoit défricher ces déſerts, fut établie à Barcelone avec un fonds d'un million 785,000 livres, diviſé en actions de cent piſtoles chacune. Ce Corps ne paya jamais d'intérêt à ſes membres ; il ne fit aucune répartition ; il obtint l'importante permiſſion d'expédier pluſieurs bâtimens pour Honduras. Cependant, le 30 Avril 1771, ſes dettes, en y comprenant ſon capital, s'élevoient à trois millions 121,692 livres, & il n'avoit que trois millions 775,540 livres ; de ſorte qu'en quinze ans de temps, avec un privilége excluſif & des faveurs très-ſignalées, il n'avoit gagné que 653,848 livres. Le déſordre s'eſt mis depuis dans ſes affaires ; actuellement il eſt ſans activité. On travaille à une liquidation, & ſes actions ne trouvent pas des acheteurs à cinquante pour cent de perte.

Le Miniſtere n'avoit pas attendu ces revers, pour juger qu'il s'étoit égaré dans les vûes qu'il avoit choiſies pour faire fructifier les iſles. Dès 1765, les Adminiſtrateurs de ce grand Empire reconnurent que ces poſſeſſions n'avoient pas fait le moindre pas vers le bien, ſous le joug du monopole. Ils comprirent qu'en leur laiſſant ces entraves, elles n'en feroient jamais. Cette perſuaſion les détermina à recourir au véritable principe de la proſpérité d'une nation, la liberté ;

mais ils n'oserent pas, ou ils ne voulurent point lever les obstacles qui devoient en empêcher les heureux effets.

L'an 1778 vit enfin cesser une partie des prohibitions, des gênes, des impositions qui arrêtoient les travaux: mais ne reste-t-il pas trop de ces fléaux oppresseurs, pour opérer une grande activité? Eussent-ils tous cessé, ce ne seroit encore qu'un préliminaire.

Toutes les cultures du Nouveau-Monde exigent quelques avances, & il faut des fonds considérables pour se livrer avec succès à celles du sucre. Si l'on en excepte Cuba, il n'y a pas peut-être dans les autres isles cinq ou six habitans assez riches pour demander au sol cette production. Si le Ministere Espagnol ne prodigue pas les trésors du Mexique & du Pérou à ces Insulaires, jamais ils ne sortiront du long & profond sommeil où ils sont ensevelis. Cette générosité est facile dans un Empire où le reveau public s'éleve à plus de 170,000,000 livres, peut-être à 200, où les dépenses ne passent pas 129,600,000 livres, & où l'on a une somme très-considérable qu'on peut employer en améliorations. Sans d'aussi puissans secours de leur Gouvernement, d'autres peuples ont, il est vrai, fondé des Colonies florissantes; mais on doit raisonner sur ces matieres d'après le caractere des peuples & d'après l'état des nations.

Si la Cour de Madrid veut ouvrir ses trésors, les isles soumises à son Empire offriront toutes sortes de productions. Placés sur un sol vaste & vierge, ses sujets ne seront pas seulement dispensés d'acheter à grands frais ce qui sert à

Histoire de l'Amérique.

leur consommation, ils pourront supplanter leurs maîtres dans cette carriere. Mais il faut observer que sans la découverte du Mexique & du Pérou, les isles Espagnoles d'Amérique auroient fait à peu près les progrès de celles des autres nations, ou du moins qu'il est permis de le croire d'après l'activité qui y régnoit à l'époque où l'on découvrit ces deux contrées. C'est à Saint-Domingue & à la Havane que Cortez prit les aventuriers qu'il mena à la conquête du Mexique. Sept ou huit ans après, on découvrit le Pérou. La foible population qui se trouvoit dans les isles se porta vers la source des trésors; elle négligea les véritables richesses, dans l'espérance d'amasser de stériles métaux, & il faut reprocher cette méprise aux Espagnols avec circonspection; car non seulement les peuples, mais les individus les plus éclairés les auroient imités en pareilles circonstances. Après la conquête du Mexique & du Pérou, le Gouvernement devoit s'occuper des isles, y établir les colons, & y encourager la culture: mais la Maison d'Autriche se trouva tout à coup placée dans un ordre de choses absolument nouveau pour elle; elle ne connoissoit point les véritables principes sur la fondation des Colonies; le Mexique & le Pérou absorboient toute son attention; cet amas éclatant de richesses qu'elle en tiroit, acheva de l'égarer: elle n'avoit pas assez de sujets pour peupler à la fois le continent & les isles, & elle négligea absolument ces dernieres. Malheureusement le caractere Espagnol s'accordoit mieux de ces aventures périlleuses, au milieu des peuplades & des montagnes du Mexique & du Pérou, d'où

il résultoit tout à coup une brillante fortune, que de la culture paisible & journaliere des déserts de Saint-Domingue ou de la Havane, où l'on ne pouvoit s'enrichir qu'avec des soins & une constance infatigables. Mais aujourd'hui que deux siecles d'expérience ont appris à l'Espagne combien les métaux enrichissent peu les nations; aujourd'hui qu'elle reconnoît les funestes suites de la conquête du Mexique & du Pérou, elle voit qu'il eût été plus utile pour elle de cultiver l'Espagne & les isles d'Amérique, que d'exploiter les mines du Potosi; & en cherchant à conserver les possessions du Continent qui lui ont couté si cher, elle s'occupe, autant que le permet sa situation, des moyens de réparer les fautes & les abus que deux siecles d'erreurs ont accumulés dans ses isles.

Des établissemens Espagnols dans le Continent du Nouveau-Monde.

Lorsque la Cour de Madrid se vit maîtresse de tant de vastes contrées dans l'Amérique septentrionale & dans l'Amérique méridionale, elle s'occupa de la maniere dont elle régiroit de si grands établissemens. Elle donna la préférence à la plus absolue. Les Monarques Espagnols concentrerent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confierent l'exercice à deux Délégués, qui, sous le nom de Vice-Rois, devoient jouir, tout le temps de leur commission, des prérogatives de la Souveraineté. On les entoura même, dans leurs fonctions publiques & jusque dans leur vie privée, d'une

Histoire de l'Amérique.

représentation qui parut propre à augmenter le respect & la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les Agens inférieurs, fut soumise à la censure du Conseil des Indes, Tribunal érigé en Europe pour gouverner, sous l'inspection du Monarque, les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées, furent successivement établies dix Cours de Justice, chargées d'assurer la tranquillité des citoyens, & de terminer les différens qui s'éleveroient entre eux. Ces Tribunaux, connus sous le nom d'*Audiences*, prononcerent définitivement sur les matieres criminelles : mais les procès purement civils, qui s'élevoient au dessus de 10,156 piastres, ou de 54,843 livres, pouvoient être portés, par appel, au Conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands Corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, & la prérogative, plus considérable encore, attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des Vice-Royautés lorsqu'elles étoient vacantes ; ces droits les éleverent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme Magistrats.

Il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le Souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête, & par la concession des Papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses

ſoldats qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde, & elle les traita avec beaucoup de générosité.

Le fantaſſin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ſes bâtimens, dix-huit cent quatre-vingt-cinq toiſes pour ſon jardin, ſept mille cinq cent quarante-trois pour ſon verger, quatre-vingt-quatorze mille deux cent quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cent vingt-huit pour celle du blé d'Inde, toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chevres, cent moutons, vingt bêtes à cornes, & cinq chevaux. La Loi donnoit au cavalier un double eſpace pour ſes bâtimens, & le quintuple pour tout le reſte.

Bientôt on conſtruiſit des villes. Ces établiſſemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les Ordonnances exigeoient un ſite agréable, un air ſalubre, un ſol fertile, des eaux abondantes; elles régloient la poſition des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui ſe chargeoit de ces entrepriſes, après qu'elles avoient obtenu la ſanction du Gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au temps convenu, il perdoit ſes avances, & devoit encore au Fiſc cinq mille quatre cents livres. Ses autres devoirs étoient de trouver un Paſteur pour ſon égliſe, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier; de réunir au moins trente habitans Eſpagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & ſix poules. Lorſque ces conditions

étoient remplies, on lui accordoit la jurisdiction civile & criminelle en premiere instance pour deux générations, la nomination des Officiers municipaux, & quatre lieues carrées de terrein.

Histoire de l'Amérique.

L'emplacement de la cité, les Communes, l'Entrepreneur absorboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales, qu'on tiroit au sort, & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons; mais sa propriété ne pourroit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la Loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déjà fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens; mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme Domestiques, comme Artisans, ou comme Laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la Cour assuroient aux troupes & aux fondateurs des villes, les Chefs des diverses Colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphere. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles, & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépense. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il

imagina. Sa Loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au Fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement, ou de céder à vil prix des terreins à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie lente, pénible & dispendieuse de la culture ne pouvoit guere tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune brillante & facile faisoit braver les vagues d'un Océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines & barbares. Ils étoient pressés de jouir, & le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jeter sur les métaux. Avec plus de lumieres sur les principes de l'économie politique & de la richesse des nations, on auroit travaillé à rectifier les idées des sujets, & à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva : l'erreur des particuliers devint la politique du Ministere. Il préféra des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit manquer de diminuer, & qui chaque jour devoient perdre de leur imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes, & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les temps. Cette illusion des Conquérans

Histoire de l'Amérique.

& des Monarques jeta l'Etat hors des routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines.

Dans les premiers temps de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregistrer au Tribunal le plus voisin. Le Gouvernement voulut d'abord faire fouiller, pour son compte, la portion de ce riche terrein qu'il s'étoit réservé; mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reste, pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'Entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin, ou donner le centieme des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité, les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au Fisc, en Espagne, le cinquieme de leur produit. Cet usage fut porté au Nouveau-Monde; mais avec le temps, le Gouvernement fut obligé de se réduire au dixieme pour l'or, & même, en 1735, pour l'argent au Pérou: il lui fallut aussi baisser généralement le prix du mercure. Jusqu'en 1761, cet agent nécessaire avoit été vendu quatre cent trente-deux livres le quintal. A cette époque il ne couta plus que trois cent vingt-quatre livres,

ou même deux cent seize livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop dispendieuse.

Tout porte à penser que la Cour d'Espagne sera obligée, un peu plus tôt, un peu plus tard, à de nouveaux sacrifices. A mesure que les métaux se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines, comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on n'allege encore le fardeau de ceux qui les exploitent.

Le temps n'est peut-être pas éloigné où il faudra que le Ministere Espagnol se contente des deux réaux de plata, ou une livre sept sols qu'il perçoit par marc pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'est qu'il n'y a plus guere que des hommes dont les affaires sont douteuses ou délabrées, qui entrent dans la carriere des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche Négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystere impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagemens étoient connus, sa réputation & son crédit seroient perdus sans ressource : ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il a courus.

Lorsque le Gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les

métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dîme que Ferdinand s'étoit fait céder par la Cour de Rome; mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, la céda aux Evêques, aux Chapitres, aux Curés, aux Hôpitaux, aux Eglises, à des hommes & à des établissemens déjà trop riches, ou qui ne tarderent pas à le devenir. A peine ce Prince en transmit-il la neuvieme partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut, arraché aux Indiens, remplît le vide du trésor public. Les classes supérieures de la Société ne furent pas plus ménagées; tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros, & qui ne s'étend pas aux consommations journalieres : il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adopterent en 1341, & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix, & poussé même à quatorze; mais en 1750, on fit des arrangemens qui le ramenerent à ce qu'il avoit été dans les premiers temps. Philippe II, après ledésastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux *d'Invincible*, fut déterminé, en 1591, par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent; en 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré fut introduit, en 1641, dans toutes les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans

dans l'intervalle de ces deux époques, toutes les parties de l'autre hémisphere dépendantes de la Castille.

Histoire de l'Amérique.

Dans des temps divers, la Couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, le monopole de la poudre, du plomb, & des cartes.

Cependant le plus singulier des impôts est la croisade : il prit naissance dans les siecles de fanatisme, où des millions d'Européens alloient se faire égorger dans l'Orient pour le recouvrement de la Palestine La Cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand, qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne, où il n'est jamais au dessous de douze sols six deniers, ni au dessus de quatre livres. On le paye plus chérement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans, & où il s'éleve depuis trente-cinq sols jusqu'à treize livres, selon le rang & la fortune des citoyens. Avec cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre, par leurs Confesseurs, des crimes réservés au Pape & aux Evêques; le droit d'user, les jours d'abstinence, de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgences pour des péchés déjà commis, ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le Gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette Bulle.

Les finances du Continent Espagnol de l'autre hémisphere, furent long-temps & très-long-temps une énigme pour le Ministere même. Ce chaos fut un peu débrouillé par M. de la Ensenada. Chacune des douze années de son heu-

Histoire de l'Amérique.

reuſe adminiſtration, la Couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, dix ſept millions ſept cent dix neuf milie quatre cent quarante-huit livres douze ſous. Depuis, cette reſſource du Gouvernement s'eſt beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la ſévérité qui a été employée dans la perception des anciennes. En 1780, le revenu public du Mexique s'élevoit à cinquante-quatre millions, celui du Pérou à vingt-ſept millions, celui de Guatimala, du nouveau royaume du Chili & du Paraguay, à neuf millions cent mille livres; c'eſt en tout quatre vingt-dix millions cent mille livres. Les dépenſes locales abſorboient cinquante-ſix millions ſept cent mille livres; il reſtoit donc pour le Fiſc trente-quatre millions cinq cent mille livres. Ajoutez à cette ſomme vingt millions cinq cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent cinquante-quatre livres qu'il percevoit en Europe même ſur tous les objets envoyés aux Colonies ou qui en arrivoient, & vous trouverez que la Cour de Madrid tiroit par an cinquante-cinq millions quatre-vingt-quatre mille quatre cent cinquante livres de ſes provinces du Nouveau-Monde. Les revenus du Mexique & du Pérou paroiſſent avoir augmenté depuis cette époque; car le revenu total de la Monarchie, qu'on évaluoit, en 1780, à cent ſoixante-dix millions, eſt évalué aujourd'hui, (en 1786), par quelques perſonnes, à deux cents millions, comme nous le dirons tout à l'heure, & les provinces de l'Amérique ont contribué pour quelque choſe à cet accroiſſement. Au reſte,

toutes ces richeſſes n'entrent pas dans la caiſſe royale de la Métropole. Une partie eſt employée dans les iſles Eſpagnoles de l'Amérique, pour des dépenſes de ſouveraineté, & pour la conſtruction des vaiſſeaux, ou pour l'achat du tabac.

Dès que l'Eſpagne eut découvert cet autre hémiſphere, elle imagina un ſyſtême inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'aſſurer de toutes les productions de ſes Colonies, & de leur approviſionnement entier. Dans cette vûe, on ne ſe contenta pas d'interdire aux nouveaux établiſſemens, ſous des peines capitales, toutes liaiſons étrangeres ; le Gouvernement pouſſa la rigueur juſqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, juſqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet eſprit de jalouſie ſe manifeſta dans la Métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports ; mais les retours devoient tous ſe faire à Séville. Les richeſſes que cette préférence accumula dans le ſein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens ſeroient expédiés de ſa rade, comme ils devoient y revenir. La riviere qui baigne ſes murs, ne ſe trouvant pas ſuffiſante dans la ſuite pour recevoir des vaiſſeaux qui, peu à peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la preſqu'iſle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les Négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célebre, de prendre part directement à un commerce ſi lucratif. En vain ils repréſenterent que, conſommant les

Histoire de l'Amérique.

denrées du royaume, payant les impositions; encourageant l'Agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais écoutées. Il fallut que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant long-temps les liaisons de l'Ancien & du Nouveau-Monde, couvrissent avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toute part dans cet autre hémisphere, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le Gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le temps de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une sûreté entiere à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les impositions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux frais doublerent la valeur de quelques marchandises, & augmenterent beaucoup la valeur de toutes.

Les Douanes augmenterent le mal. Les objets exportés pour l'autre hémisphere furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siecle ni dans aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut

imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

Histoire de l'Amérique.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers temps, quoique des Ecrivains célebres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'entra jamais dans le systême d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphere fut découvert, Séville étoit célebre par ses fabriques de soie; les draps de Ségovie passoient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnerent une activité nouvelle à cette industrie, & à l'exploitation des terres, qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette Monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces, soutenir tant de guerres longues & sanglantes, soudoyer tant d'armées étrangeres & nationales, équiper des flottes si nombreuses & si redoutables, entretenir la division dans les Etats voisins, bouleverser les nations par ses intrigues, donner le branle à tous les événemens politiques? Comment auroit-elle pu être la premiere & presque la seule Puissance de l'Univers?

Mais tous ces efforts occuperent une immense quantité d'hommes; mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde; mais cet autre hémisphere, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandises; mais les bras manquerent pour tous les travaux. Alors ce furent les nations étrangeres, où le numéraire

Histoire de l'Amérique.

étoit encore rare, & par conſéquent la main d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des ſubſiſtances à l'Eſpagne, qui fournirent le vêtement à ſes Colonies. En vain des réglemens ſéveres les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent ſans interruption & avec ſuccès, ſous le nom des Eſpagnols eux-mêmes, dont la bonne foi mérita toujours les plus grands éloges. Le Gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un déſordre, & qui n'étoit qu'une ſuite naturelle de l'état des choſes, en renouvelant l'ancienne défenſe de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville, & enſuite à Cadix, des braves, appelés *Métédores*, portoient aux remparts des lingots qu'ils jetoient à d'autres Métédores, chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce verſement clandeſtin ne fut troublé par des Commis ou par des gardes, qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes, par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des Ordonnances, on eût ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confiſqué ſes biens, cette ſévérité, loin d'empêcher la ſortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un ſalaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, euſſent multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait ſortir beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage. Au reſte, les mines du Nouveau-Monde ont été très-funeſtes à l'Eſ-

pagne, comme le prouve l'Hiſtoire de cette Monarchie.

Hiſtoire de l'Amérique.

Tandis que la Métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les Colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être, à la découverte de l'Amérique, ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproque. Les productions des ateliers de l'Ancien-Monde euſſent été échangées contre celles des mines du Nouveau; & le fer ouvragé eût été payé à poids égal par l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des Empires. L'Eſpagne n'en ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou, parce que tout peuple qui cultive les Arts ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens, l'aſcendant que prit l'Eſpagne ſur l'Europe entiere, l'orgueil ſi ordinaire aux Conquérans, l'ignorance alors générale des vrais principes du commerce, ces raiſons & pluſieurs autres empêcherent d'établir dans le Nouveau Monde une adminiſtration fondée ſur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet des premiers établiſſemens Eſpagnols. Les premiers pas des Conquérans furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires que le vaincu l'étoit de ſa défaite, ils

Histoire de l'Amérique.

prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés ; & des peuples innombrables disparurent de la terre.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesses absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siecle, leur crioient : Laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite, pourquoi donc la multiplier sans fin ? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols firent comme le chien de la Fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit, pour se jeter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

L'Amérique fut comme maudite pour ses Conquérans. L'Empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruines. Il n'y eut dans le pays ni armes ni magasins. Le soldat, qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navi-

gation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux Arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du Souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Toutes les classes de sujets corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la Loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers Magistrats agirent de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les Etats mal administrés, des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La Cour avoit imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-Barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement, & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit

Hiſtoire de l'Amérique.

accablée de faveurs & l'autre de refus ; une averſion inſurmontable. Elle ſe manifeſta par des éclats qui, plus d'une fois, ébranlerent l'empire de la Métropole dans le Nouveau Monde. Ce levain étoit fomenté par le Clergé Créole & le Clergé Européen, qui avoient auſſi contracté la contagion de ces diſcordes. On peut, d'après ce calcul, ſe former une idée des obſtacles que rencontre le Gouvernement Eſpagnol, qui s'occupe aujourd'hui du ſoin de mieux régler le Mexique & le Pérou ; & ſi les réformes s'operent avec lenteur, il ne faudra pas s'en étonner.

HISTOIRE
DES
ANTILLES ESPAGNOLES.

Cuba.

CETTE isle est située à l'entrée du golfe du Mexique. Les naturels ont été exterminés. Séparée au sud-est de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, elle a deux cent trente lieues de long & depuis quinze & vingt jusqu'à trente de large; elle vaut seule un royaume; aucune de ses rivieres n'est navigable.

Histoire de l'Amérique.

Nous rapporterons en abrégé, 1°. l'Histoire de la Colonie; 2°. nous ferons des remarques sur les cultures, la population, le commerce, les autres travaux, les dépenses, les revenus, & le Gouvernement de Cuba; 3°. quelques observations sur l'importance de cette isle & sur ses moyens de défense.

SECTION PREMIERE.

Histoire de la Colonie.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

ELLE fut découverte en 1492 par Colomb; mais ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un Cacique, nommé *Hatuey*, y régnoit. Cet Indien, né à Saint Domingue ou à l'isle Espagnole, en étoit sorti pour éviter l'esclavage auquel sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans l'isle qui lui servoit d'asile, un petit Etat qu'il gouvernoit en paix. C'est de là qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il assembla les plus braves des Indiens ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté; mais en les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le Dieu de leurs ennemis: La voilà, leur dit-il, devant un vase rempli d'or, la voila cette Divinité puissante; invoquons-la.

Velasquez se saisit du Cacique; il le condamna au feu, & il ne trouva plus d'ennemis. Tout plia sans résistance; mais la nation survécut peu à la perte de sa liberté. Dans ces temps de férocité, où conquérir n'étoit que détruire, plusieurs ha-

bitans de Cuba furent maſſacrés. Un plus grand nombre d'autres terminerent leur carriere dans des mines d'or, quoiqu'elles ne ſe trouvaſſent pas aſſez abondantes pour être long-temps exploitées. Enfin la petite vérole, ce poiſon que l'Ancien-Monde a donné au Nouveau, en échange d'un plus cruel encore, acheva ce que les autres fléaux avoient ſi fort avancé; l'iſle entiere ne fut bientôt plus qu'un déſert.

Elle dut ſa renaiſſance au Pilote Alaminas, qui le premier paſſa, en 1519, le canal de Bahama, en allant porter à Charles V les premieres nouvelles des ſuccès de Cortez. On ne tarda pas à comprendre que ce ſeroit la ſeule route convenable pour les vaiſſeaux qui voudroient ſe rendre du Mexique en Europe, & la Havane fut bâtie pour les recevoir. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtimens expédiés de Porto-Bello & de Carthagene. Tous y relâchoient & s'y attendoient réciproquement, pour arriver enſemble avec plus d'appareil ou de ſûreté dans la Métropole. Les dépenſes prodigieuſes que faiſoient, durant leur ſéjour, des navigateurs chargés des plus riches tréſors de l'Univers, jeterent un argent immenſe dans cette ville, qui elle-même étoit forcée d'en verſer une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées qui la nourriſſoient. De cette maniere Cuba eut quelques principes de vie, tandis que les autres iſles, ſoumiſes à la même domination, reſtoient dans le néant où les conquêtes les avoient plongées.

Pour accélérer les progrès trop lents de cet établiſſement, on forma, en 1735, une Aſſociation particuliere. Les fonds de la nouvelle So-

ciété étoient d'un million de piastres fortes, ou de cinq millions quatre cent mille livres. Ils furent partagés en deux mille actions, dont cent appartenoient à la Couronne. Son privilége étoit exclusif; elle eut des Facteurs à Cadix, mais c'étoit Cuba même qui étoit le siége du monopole.

Les Directeurs éloignés de la Métropole ne s'occuperent que de leur fortune particuliere; ils commirent des malversations sans nombre, & le Corps dont ils conduisoient les intérêts se trouva si complétement ruiné après vingt-cinq ans, qu'il ne lui fut plus possible de continuer ses opérations. Alors le Gouvernement autorisa quelques Négocians à faire ce commerce, & en 1765, on ouvrit à tous les Espagnols une possession qui n'auroit jamais dû leur être fermée.

SECTION II.

Remarques sur la population, les cultures & les autres travaux, le commerce, les dépenses, les revenus & le Gouvernement de Cuba.

SELON le dénombrement de 1774, l'isle de Cuba comptoit cent soixante onze mille six cent vingt-huit personnes, dont vingt-huit mille sept cent soixante-six seulement étoient esclaves. La population devoit être un peu plus considérable, parce que la crainte de quelque nouvel impôt a dû empêcher l'exactitude dans les déclarations.

Population.

On ne trouve guere d'autres Arts dans l'isle, que ceux de nécessité premiere. Ils sont entre les mains des Mulâtres ou des Noirs libres, & très-imparfaits. La seule menuiserie y a été portée à un degré de perfection remarquable.

D'autres Mulâtres, d'autres Noirs font naître des subsistances. Ce sont quelques fruits du Nouveau-Monde & quelques légumes de l'Ancien; du maïs & du manioc, dont la consommation a diminué à mesure que la liberté de la navigation a fait baisser le prix des farines apportées d'Espagne ou du Mexique, & quelquefois aussi de l'Amérique septentrionale; du cacao assez bon, mais en si petite quantité, qu'il en faut tirer tous les deux ans plus de deux mille quintaux de Caraque ou de Gayaquil; de nombreux troupeaux de bœufs & sur-tout de cochons, dont la chair a été jusqu'ici préférée généralement, & le

ſera toujours, à moins que les moutons qu'on vient d'introduire dans l'iſle, ne la faſſent un jour négliger.

Sect. II. Hiſtoire de l'Amérique.

Tous ces animaux errent dans des pâturages dont chacun a quatre, ou du moins deux lieues d'étendue. On y voit auſſi paître des mulets & des chevaux qu'il faudroit multiplier encore, puiſque leur nombre actuel ne diſpenſe pas d'en demander une grande quantité au Continent.

L'établiſſement de Cuba offre des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce; on le regarde comme le boulevart du Nouveau-Monde; ſous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Cultures. Coton.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au temps de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun; ſa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie, & la ſéchereſſe d'une grande partie du terrein le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare, qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Café.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſque inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines; mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres peſant de café, dont le tiers eſt envoyé à la Vera-Cruz, & le reſte dans la Métropole.

Le

Le sucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, suffiroit pour donner à Cuba l'éclat de la prospérité dont la Nature y semble avoir ouvert toutes les sources & tous les canaux. Quoique cette isle soit en général inégale & montueuse, elle a des plaines assez étendues, assez arrosées, pour fournir à une grande partie de l'Europe sa consommation de sucre. La fertilité incroyable de ses terres neuves, si elle étoit bien dirigée, bien administrée, la mettroit en état de supplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé, pendant plus d'un demi-siecle, à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale qui, en adoptant leur méthode, surpasseroit, anéantiroit même en moins de vingt ans la richesse qu'elles en retirent.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique. Sucre.*

Mais la Colonie Espagnole est si peu jalouse de cette supériorité, qu'elle n'a jusqu'à présent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépense qu'une foible quantité de sucre, d'une qualité médiocre. Il sert en partie à l'approvisionnement du Mexique, en partie à l'approvisionnement de la Métropole, & celle-ci, pour qui le sucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus de cinq millions.

Tabac.

Le tabac est une des plus importantes productions de Cuba. Chaque récolte en donne environ 55,000 quintaux. Une partie est consommée dans le pays, ou sort en fraude. Le Gouvernement en fait acheter tous les ans pour les domaines de l'Ancien & du Nouveau-Monde, où il en fait également le monopole, 46,750 quin-

taux, dont le prix varie avec la qualité, mais qui, l'un dans l'autre, lui revient à quarante-huit livres douze sols le cent; de sorte que le Roi verse annuellement dans l'isle, pour ce seul objet, 2,272,050 livres.

Les progrès que faisoit la culture du tabac ont été naguere arrêtés. On a fait même arracher cette plante dans quelques quartiers où elle croissoit moins heureusement. Le Ministere n'a pas voulu que les récoltes fussent portées au delà des besoins de la Monarchie. Il a craint sans doute que les étrangers qui auroient acheté la production en feuilles, ne l'introduisissent clandestinement dans ses provinces après l'avoir manufacturée. On a pensé que l'industrie des colons seroit plus utilement tournée vers le sucre.

Cette denrée étoit peu connue avant la découverte du Nouveau-Monde; elle est devenue graduellement l'objet d'un commerce immense. Les Espagnols étoient réduits à l'acheter de leurs voisins, lorsqu'enfin ils s'aviserent de la demander à Cuba. La Métropole en reçoit annuellement depuis 200 jusqu'à 250,000 quintaux, moitié blanc & moitié brut. Ce n'est pas tout ce que ses habitans en peuvent consommer; mais ils seront dispensés de recourir aux marchés étrangers, lorsque cette culture sera aussi solidement établie dans le reste de l'isle, qu'elle l'est déjà sur le territoire de la Havane.

Cuirs.

Le commerce des cuirs que fournissent les Colonies Espagnoles est universel. Nous dirons tout à l'heure quel nombre en fournit Cuba. Il seroit aisé d'en augmenter le produit dans un pays rempli de bœufs devenus sauvages, où

quelques Gentilshommes possedent, sur les côtes & dans l'intérieur des terres, des habitations immenses, qui, par le défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre destination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

Cire.

Lorsqu'en 1763 la Floride fut cédée par la Cour de Madrid à celle de Londres, les cinq ou six cents misérables qui végétoient dans cette région se réfugierent à Cuba, & y porterent quelques abeilles. Cet insecte utile se jeta dans les forêts, s'y établit dans le creux des vieux arbres, & s'y multiplia avec une célérité qui ne paroît pas croyable. Bientôt la Colonie, qui achetoit beaucoup de cire pour ses solennités religieuses, en recueillit assez pour ce pieux usage & pour d'autres consommations. Elle eut un peu de superflu en 1770, & sept ans après on en exporta 7,150 quintaux & demi pour l'Europe ou pour l'Amérique. Cette production augmenta nécessairement sous un ciel, sur un sol qui lui sont également favorables; dans une isle où les ruches donnent quatre récoltes chaque année, & où les essaims se succedent sans interruption.

Il paroît qu'on n'a pas encore défriché la centieme partie de l'isle de Cuba. On ne voit quelques traces de culture qu'à San-Yago, port situé au vent de la Colonie, & à Mantaca, baie sûre & spacieuse qu'on trouve à la sortie du vieux canal. Les vraies cultures sont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne sont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Exportations

Les denrées destinées pour l'exportation occupent le plus grand nombre des esclaves. Depuis

1748 jufqu'en 1753, les travaux de ces malheureux ne produifirent chaque année, pour la Métropole, que 18,750 quintaux de tabac, qui valurent en Europe 1,293,570 livres; 173,800 quintaux de fucre, qui valurent 7,994,786 livres; 1569 cuirs, qui valurent 138,817 livres; & 1,064,505 livres en or & en argent. Sur cette fomme de 10,491,678 livres, le tabac feul appartenoit au Gouvernement; tout le refte étoit pour le commerce.

Depuis cette époque, les travaux ont beaucoup augmenté; cependant ils ne fe font pas encore tournés vers l'indigo, quoiqu'il croiffe naturellement dans l'ifle, & on n'y profite pas de l'abondance des cotonniers.

Des bois d'un cedre propre à la conftruction couvroient la Colonie, fans qu'on eût jamais penfé à les employer. Enfin on y forma, en 1724, des ateliers, dont jufqu'à ce jour il eft forti cinquante-huit vaiffeaux ou frégates. Cet établiffement fe foutient, malgré la néceffité où l'on eft réduit de porter pour ces bâtimens du fer & des cordages que l'ifle ne fournit point; malgré l'habitude contractée depuis 1750, de leur porter du nord de l'Europe des mâtures qu'on tiroit autrefois, mais d'une qualité inférieure, du golfe du Mexique.

Importations. Avant 1765, Cuba ne recevoit annuellement que trois ou quatre grands navires partis de Cadix, & les bâtimens qui, après avoir fait leur vente fur les côtes du Continent, venoient chercher un chargement qu'ils n'avoient pas trouvé à Vera-Cruz, à Honduras, à Carthagene. L'ifle manquoit alors fouvent des chofes les plus né-

ceſſaires, & il falloit bien qu'elle les demandât à ceux de ſes voiſins avec qui elle avoit formé des liaiſons interlopes. Lorſque les gênes ont été diminuées, le nombre des expéditions a multiplié les productions, qui réciproquement ont étendu la navigation.

En 1774, il arriva d'Eſpagne dans la Colonie cent & un navires, qui y porterent des farines, des vins, des eaux-de-vie, tout ce qui eſt néceſſaire à un grand établiſſement, & qui en emporterent toutes les denrées qu'un meilleur ordre de choſes avoit fait naître.

La même année, Cuba reçut ſur cent dix huit petits bâtimens, de la Louiſiane, du riz & des bois pour ſes caiſſes à ſucre; du Mexique, des farines, des légumes, du marroquin & du cuivre; des autres parties de ce grand Continent, des bœufs, des mulets, du cacao; de Porto Ricco, deux mille eſclaves qu'on y avoit entrepoſés.

Ces navires de l'Ancien & du Nouveau-Monde n'eurent pas le choix des ports où il leur auroit convenu d'aborder. Ils furent obligés de dépoſer leurs cargaiſons à la Havane, au Port-au-Prince, à Cuba, à la Trinité, les ſeuls endroits où l'on ait établi des Douanes. Il n'y a que les bateaux pêcheurs & les caboteurs auxquels il ſoit permis de fréquenter indifféremment toutes les rades.

Revenus.

Un homme qui fait maintenant honneur à l'Eſpagne, & qui en feroit à quelque nation que ce pût être, M. Campo Manez, dit que le produit des Douanes, qui, avant 1765, n'avoit jamais paſſé 565,963 livres, s'éleve maintenant à 1,620,000 livres, que la Métropole retire de

la Colonie, en métaux, 8,100,000 livres, au lieu d'un 1,620,000 livres qui lui arrivoient autrefois. C'eſt, en faveur de la liberté, un argument dont il eſt à déſirer qu'on ſente toute la force.

Dépenſes.

Les impôts levés à Cuba, ou du moins ceux qui entrent dans les caiſſes de l'Etat, ne paſſent pas 2,430,000 livres, & le Gouvernement verſe dans l'iſle 2,272,050 livres pour le tabac, 1,350,000 livres pour l'entretien des fortifications, 2,160,000 livres pour les garniſons ordinaires, & 3,780,000 livres pour les beſoins de la marine.

L'état de la Colonie ſeroit plus floriſſant encore, ſi la nation Eſpagnole portoit de l'activité dans ſes établiſſemens, & ſi le Cabinet de Madrid ôtoit le reſte des gênes qui s'oppoſent à l'induſtrie des colons.

Gouvernement.

Un Gouverneur qui a le titre de Capitaine Général, préſide maintenant à la Colonie. Il décide de tout ce qui appartient au civil & au militaire ; mais un Intendant régit les finances. Des Magiſtrats dont les Sentences peuvent être infirmées par l'Audience de Saint-Domingue, rendent la juſtice dans les dix-huit Juriſdictions qui partagent l'iſle.

C'eſt la ville de Cuba qui eſt le ſiége de l'Evêque & de ſon Chapitre. Ni eux ni les autres Membres du Clergé ne perçoivent la dixme comme dans le reſte du Nouveau-Monde ; elle appartient à la Couronne, mais ſans être une reſſource pour le Fiſc. La Colonie compte vingt-trois couvens d'hommes & trois de femmes, dont, ſuivant l'évaluation la plus modérée, les biens ſont eſtimés quatorze millions cinq cent

quatre-vingt-neuf mille cinq cent quatre-vingt-dix livres. Dans ce calcul ne sont pas compris les fonds de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, destinés à des objets d'utilité publique.

Les enfans trouvent une éducation bonne ou mauvaise dans la plupart des cloîtres. Il y a même, depuis 1778, à la Havane, une Université qui a trente-sept mille huit cents livres de revenu, & environ deux cents éleves.

Dix-neuf hôpitaux sont répandus dans l'isle; & là, comme ailleurs, on n'est d'accord ni sur l'utilité, ni sur la meilleure forme de ces établissemens.

La Havane, située sur la côte septentrionale de l'isle, a un port très renommé, fortifié, très-sûr, & si vaste, qu'il peut contenir mille vaisseaux. Ce port, ou plutôt cette baie, s'enfonce une lieue au sud, & forme comme différens bras à l'ouest & à l'est. Le mouillage en est bon, & on y est en sûreté contre les vents les plus violens. La ville est très-commerçante, & a deux forts pour sa défense, dont le plus considérable est le fort Moro. Les ouvrages dont elle est munie ont acquis une étendue immense, & la place ne peut être attaquée que du côté de terre. L'Espagne y entretient toujours d'ailleurs une bonne garnison. On y comptoit, en 1561, six maisons de Moines de différens Ordres, trois monasteres de Religieuses, environ trois cents familles Espagnoles, & un grand nombre d'esclaves. Cette ville est comme le rendez-vous de toutes les flottes d'Espagne. Dans ces derniers temps, on y a construit une salle de spectacle.

SECTION III.

Observations sur l'importance de l'isle de Cuba & sur ses moyens de défense.

Sect. III. Histoire de l'Amérique.

CUBA a toujours eu l'avantage de recevoir presque tous les bâtimens Espagnols qui naviguent dans le Nouveau-Monde. Cet usage commença presque avec la Colonie. Ponce de Léon, ayant tenté, en 1512, une entreprise sur la Floride, eut une connoissance assez distincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à sentir que ce seroit la route la plus convenable que pourroient prendre, pour gagner l'Europe, tous les bâtimens partis du Mexique, & & on établit, à cette occasion, la Havane, qui n'est qu'à deux petites journées du canal. Ce port a depuis été si fréquenté par les vaisseaux, sur-tout ceux de Porto-Bello & de Carthagene, les navigateurs, comme nous l'avons dit, y ont fait & y font encore tant de dépenses, que cette ville, dont la population n'étoit, en 1561, que de trois cents familles Espagnoles, & qui avoit doublé au commencement du dix-septieme siecle, a aujourd'hui dix mille habitans Bancs.

Une partie est occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le Gouvernenent pour la construction des vaisseaux de guerre. On y porte d'Europe, du fer, des mâts, des cordages; tout le reste se trouve abondamment dans l'isle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'est le bois

qui, né sous l'influence des rayons les plus brûlans du soleil, se conserve des siecles entiers avec des soins médiocres, tandis que les vaisseaux d'Europe se dessechent & se fendent sous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare aux environs de la Havane; mais il est commun sur toutes les côtes, & le transport n'en est ni cher ni difficile. L'Espagne est d'autant plus intéressée à multiplier ses ateliers, que les mers les plus fréquentées par ses escadres, sont toutes situées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus pour fonder la plus grande ressource de sa puissance maritime sur les chantiers de la Havane; c'est ce qu'elle fait aujourd'hui pour rendre imprenable cette clef de ses Colonies.

Personne n'ignore que le port de la Havane est un des plus sûrs de l'Univers; que les flottes du Monde entier pourroient y mouiller toutes ensemble, qu'on y embarque aisément une eau excellente. Son entrée est gardée par des rochers, où l'on court risque de se briser pour peu qu'on s'éloigne de la passe. Elle est devenue plus difficile, depuis qu'en 1762 on y a coulé bas trois vaisseaux de guerre. Cette précaution n'a été funeste qu'aux Espagnols, qui n'ont pu encore réussir à les retirer. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe.

La premiere de ces deux citadelles est tellement élevée au dessus du niveau de la mer, qu'il seroit impossible même aux navires du premier rang de la battre. L'autre ne jouit pas du

même avantage ; mais on ne pourroit la canonner que par un canal si étroit, que les plus fiers assaillans soutiendroient avec peine la nombreuse & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou seize mille hommes, qui sont la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition, ne pourront guere investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense. Mais quelque plan que l'on suive dans le siége de cette place, la nation qui l'attaquera n'aura pas seulement à combattre une nombreuse garnison cachée dans les ouvrages, on lui opposera aussi des troupes qui tiendront la campagne & qui troubleront ses opérations.

La petite armée sera formée de deux escadrons de Dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent Miquelets. On pourroit y joindre tous les habitans de l'isle, Blancs, Mulâtres & Negres libres, qui sont enrégimentés au nombre de dix mille hommes. L'ennemi aura de plus à combattre un régiment de cavalerie de quatre escadrons, & sept bataillons de milice, que, depuis la paix, on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere surprenante. Ces corps armés, équipés, habillés aux dépens du Gouvernement, & payés en temps de guerre sur le pied des troupes réglées, ont pour guides & pour modeles, des Majors, des Sergens, des Caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régimens les plus distingués. La formation de ces milices coute un argent immense. La Cour d'Espagne

attend les événemens pour juger de l'utilité de ces dépenses.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons soldats; ce projet, qui paroît injuste & ruineux pour quelque Colonie que ce soit, a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitans pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisoient, n'a fait que redoubler en eux le goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvemens mécaniques & forcés, qui, ne leur procurant aucune jouissance, devoient leur paroître doublement insupportables. Cette aversion pour le mouvement s'est étendue jusqu'à l'exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver pour une nation qui ne sait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles qui s'établissoient lentement ont rétrogradé; elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, si l'Espagne s'opiniâtre à soutenir un système vicieux.

La flottille destinée à purger les côtes Espagnoles de fraudeurs ou de pirates, & qui, hors de la saison des croisieres, se tenoit à la Vera-Cruz, fut supprimée en 1748. Son action étoit devenue inutile depuis que le Gouvernement avoit pris le parti de laisser habituellement à Cuba des forces plus ou moins considérables. En temps de paix, ces vaisseaux portent aux isles, à Cumana, à la Louisiane, les fonds consacrés aux besoins annuels de ces divers établissemens; ils en écartent le plus qu'ils peuvent la contrebande; ils font respecter le nom de leur Maî-

tre. Durant la guerre, ils protégent les navigateurs & le territoire de leur nation.

Porto-Ricco.

Cette isle est remplie de montagnes fort hautes, couvertes de bois. Elle produit le mancenisier, arbre assez élevé, dont le suc laiteux qui est entre l'écorce & le tronc, est le plus subtil des poisons; mais on en trouve le remede en appliquant sur le champ du sel sur la blessure. L'air y est tempéré, excepté pendant quelques mois de l'année qu'il y fait très-chaud. Ses mines d'or sont épuisées, ou négligées faute d'ouvriers. La terre est arrosée par un grand nombre de rivieres dont les eaux sont pures. L'isle a un port sûr, des rades commodes; des côtes faciles; ses vallées sont d'une extrême fertilité, & toutes les productions propres à l'Amérique prosperent sur ce sol fécond.

Elle est située à dix-huit lieues au nord de Saint-Domingue, & s'étend depuis le soixante-cinq jusqu'au soixante-septieme degré de longitude, & du dix-huitieme au dix-neuvieme quarante minutes de latitude. Elle a cent cinquante milles du levant au couchant, & entre quarante à cinquante milles de largeur. Son ancien nom étoit *Borichen.*

Ce fut au mois d'Octobre 1493 que Colomb découvrit cette isle. L'histoire de ceux qui lui succéderent dans le gouvernement de cette possession, n'est que le récit d'une longue suite de massacres, & des exemples d'une barbarie sans bornes & d'une avarice insatiable. Le nom

qu'elle porte aujourd'hui annonce les trésors que les Espagnols y trouverent. Elle comptoit alors, dit on, six mille habitans, qui, ayant été instruits de la conquête d'Hispaniola ou de Saint-Domingue, qui étoit bien plus considérable & plus peuplée que Porto-Ricco, jugerent que Colomb & ses compagnons étoient immortels. Un de leurs Princes n'étoit pourtant pas entiérement convaincu sur ce point, & prétendit que quoique les Espagnols vinssent de l'est, il n'étoit pas sûr qu'ils fussent enfans du Soleil, ainsi qu'ils le soutenoient. Il communiqua ses doutes à d'autres Caciques de l'isle, dans les terres desquels deux cents Espagnols avoient débarqué, & il fut résolu entre eux qu'avant de céder leur liberté, ils feroient quelque expérience sur l'immortalité des usurpateurs. Cependant on se proposa de les recevoir avec douceur, & d'exercer à leur égard les devoirs de l'hospitalité.

Salsedo, domestique de Colomb, fut celui sur lequel les Insulaires firent l'expérience. La conduite des Indiens n'avoit donné aucun soupçon sur la sincérité de leur soumission. En conséquence les Espagnols se disperserent sans précaution dans les différentes parties de l'isle. Salsedo passa dans le territoire de Jaguaca, qui appartenoit au Cacique Vraican. Ce Prince reçut l'Espagnol avec beaucoup de pompe, & lui offrit un festin somptueux. Lorsqu'il voulut partir, on lui donna une escorte de vingt Sauvages pour l'accompagner & pour porter son bagage. Lorsque Salsedo arriva sur les bords de la riviere Guaraba, située dans la partie orientale de l'isle, les Indiens le supplierent de leur accorder l'honneur de le prendre

ſur leurs épaules pour lui faire paſſer la riviere; ce qu'il permit, enorgueilli d'avoir des eſclaves ſi complaiſans.

Quelques-uns des plus forts de ces Barbares le prirent en effet; mais lorſqu'ils furent à l'endroit le plus profond, ils le jeterent, ſuivant les inſtructions qu'ils avoient reçues, & le tinrent dans l'eau juſqu'à ce qu'il fût mort. Enſuite ils tirerent ſon corps à terre, & comme ils le croyoient toujours immortel, ils eurent la conſtance de reſter autour de lui pendant trois jours, ne ceſſant de lui demander pardon de ce qu'ils avoient fait.

Cependant la putréfaction ayant attaqué le cadavre, les Indiens firent avertir leur Cacique, qui vint ſur les lieux, & comme il le vit entiérement corrompu, il reſta perſuadé, ainſi que les autres Caciques, que les Eſpagnols étoient mortels comme les autres hommes. En conſéquence, ils fondirent ſur les Européens, & en un inſtant en tuerent cent cinquante qui étoient occupés à piller les natifs. Le reſte eût ſubi le même ſort, ſi Diego Salazar n'étoit arrivé avec un renfort.

Ce maſſacre fournit aux Eſpagnols un prétexte plauſible pour exterminer les natifs, & en peu de temps ils y réuſſirent; mais cette inhumanité ne répondit pas entiérement à leurs vûes; les tréſors immenſes que les habitans poſſédoient avoient diſparu avec eux.

En 1514, on fonda la ville de San Juan, & Ponce de Léon en fut nommé Gouverneur. En 1594, la Colonie étoit dans un grand état de proſpérité, lorſque l'Amiral Drake détruiſit tous

les vaiſſeaux du port; mais il échoua dans ſon entrepriſe contre l'iſle. En 1597, le 6 Juin, le Comte de Cumberland débarqua des troupes dans l'iſle, & le 20, la ville & le fort capitulerent; il revint en Angleterre, n'ayant perdu au ſiége qu'environ ſoixante hommes. En 1615, les Hollandois ſe rendirent auſſi maîtres de la ville; mais ils ne purent point forcer la citadelle. La Cour de Madrid, pour mettre cette place à l'abri de ſemblables invaſions, y a fait faire des fortifications. Les ouvrages ont ſur-tout été multipliés vers une langue étroite & marécageuſe, le ſeul endroit par où la ville puiſſe être attaquée du côté de terre.

Cette place eſt bien bâtie & très-peuplée; elle eſt le ſiége du Gouverneur & d'un Evêque. La chaleur du climat ne permet point de fermer les croiſées avec du verre, & les canevas dont les habitans ſe ſervent, font un mauvais effet pour le coup d'œil. On y manque ſouvent d'eau, parce que les rivieres ſont éloignées, & qu'on eſt obligé de conſerver les eaux de pluie dans des citernes. Cependant l'iſle eſt très-fertile, & on y jouit de tous les agrémens d'un climat tempéré. Le terrein eſt agréablement coupé de bois, de montagnes & de vallées. Ses pâturages ſont ſuperbes, & les beſtiaux y ſont dans le meilleur état.

En 1778, on comptoit dans l'iſle huit mille ſix cent ſoixante habitans, dont ſix mille cinq cents trente ſeulement étoient eſclaves, ſoixante-dix ſept mille trois cent quatre-vingt-quatre bêtes à corne, vingt-trois mille cent quatre-vingt-quinze chevaux, quinze cent quinze mu-

lets, quarante-neuf mille cinquante-huit têtes de menu bétail.

La dixme de cette Colonie, en 1768, ne rendoit que quatre-vingt-une mille livres. Elle s'eſt portée depuis à deux cent trente mille quatre cent dix-huit livres. Dans les cinq mille ſix cent quatre-vingt-une plantations, on recueille aujourd'hui deux mille ſept cent trente-ſept quintaux de ſucre, onze cent quatorze quintaux de coton, onze mille cent ſoixante-trois quintaux de café, dix-neuf mille cinq cent ſoixante-ſix quintaux de ris, quinze mille deux cent ſeize quintaux de maïs, ſept mille quatre cent vingt-huit quintaux de tabac, neuf mille huit cent ſoixante quintaux de melaſſe. Tout cela eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on pourroit faire.

Les Vierges.

Ces iſles ſont à l'eſt de Porto-Ricco; mais elles ſont peu importantes, parce que leur ſol eſt ſtérile. C'eſt là que les François banniſſoient leurs criminels, lorſqu'ils étoient maîtres de Saint-Chriſtophe. L'une d'elles eſt nommée l'iſle de l'*Oiſeau*, à cauſe du nombre incroyable d'oiſeaux d'une eſpece particuliere qu'elle renferme; ces oiſeaux ſont ſi peu farouches, qu'on les prend avec la main. Saint-Thomas eſt généralement reconnu pour être du nombre des iſles Vierges, quoiqu'elle ſoit ſoumiſe au Roi de Dannemarck, & les habitans profitent du voiſinage des poſſeſſions Eſpagnoles pour augmenter, le plus qu'il eſt poſſible, le commerce de contrebande.

Anegada,

Anegada, Sombrero.

Ces isles ne contiennent aujourd'hui aucun habitant Européen. Elles ne sont remarquables que parce qu'on y trouve le colibri, l'oiseau le plus petit & le plus beau qui soit sorti des mains du Créateur, & des écrevisses d'un genre particulier & d'un goût admirable.

AUTRES ISLES ESPAGNOLES.

Chiloé.

Cette isle est située sur la côte du Chili, du quarante-deuxieme au quarante-quatrieme degré de latitude sud. Elle a environ cent cinquante milles de long sur vingt-un de large. Elle n'est remarquable que parce qu'elle donne asile aux vaisseaux qui sont surpris dans ces parages par la tempête, & par deux misérables villes sans défense, dans lesquelles les Espagnols se sont accoutumés à se croire en sûreté contre ceux de leurs ennemis qui parcourent les mers du Sud. Au reste, cette isle produit tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans.

La Trinitad.

Si l'on en croit Sir Walter Raleigh, les isles qui avoisinent l'Orenoque sont habitées par les Tinitavas, peuple divisé en deux nations, les Crawaris & les Warrwaris. Ils mangent du pain fait avec la moëlle de palmier, & d'ailleurs ce qu'ils prennent à la chasse & à la pêche. Ils sont per-

pétuellement en guerre l'un avec l'autre. L'isle de la Trinité est située au nord de l'Orenoque. Le climat en est mal sain ; mais elle produit du fruit en abondance. On peut aussi y cultiver le tabac & le sucre. Elle est peu habitée.

La Marguerite.

Cette isle est située assez près de la Terre-Ferme & de la Nouvelle-Andalousie, dont elle n'est séparée que par un canal de huit lieues. Elle peut avoir quinze lieues de long sur six de large, & environ trente-cinq de circuit. Christophe Colomb la découvrit en 1498. Il trouva les habitans occupés à pêcher des huîtres. Il ordonna qu'on lui en apportât quelques unes. Les Insulaires passerent sans aucune crainte dans les vaisseaux des Espagnols, & se familiariserent bientôt avec eux. Colomb imaginoit que ces Insulaires pêchoient des huîtres pour les manger. Il en ouvrit une, & fut fort étonné d'y trouver des perles. Cette précieuse découverte le détermina à débarquer. Dans la suite, les Espagnols y bâtirent un château qu'ils appelerent *Monpadre*, & employerent un nombre prodigieux de Negres de Guinée & d'Angole à la pêche des perles ; ils les obligeoient, à force de châtimens, de plonger cinq ou six brasses pour arracher des huîtres aux rochers du fond. Ces malheureux étoient souvent estropiés par les requins. L'épuisement des perles commençoit à se faire sentir, lorsqu'en 1620 l'isle fut envahie par les Hollandois. Les Espagnols n'y sont plus retournés, & cette possession n'est presque plus habitée que par quelques

Mulâtres, qui ſont expoſés aux pillages des Flibuſtiers, & ſont très-ſouvent enlevés. Cette iſle ſeroit fertile, ſi elle étoit cultivée ; la verdure en rend l'aſpect fort agréable.

La Tortue ſalée.

Au nord-oueſt de la Marguerite, eſt l'iſle de la Tortue ſalée, ainſi nommée pour la diſtinguer des autres iſles de la Tortue, répandues dans les mers d'Amérique. Ce nom lui vient d'un grand étang ſalé, qui occupe la partie orientale de l'iſle, à deux cents pas de la mer ; les vaiſſeaux marchands vont s'y approviſionner de ſel dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août. L'iſle eſt d'ailleurs ſtérile & inhabitée.

Blanca.

Cette iſle, qui eſt au nord de la Marguerite, n'eſt remarquable que parce qu'on y trouve des tortues de mer en grande quantité.

HISTOIRE DES ANTILLES HOLLANDOISES.

Curaçao.

Histoire de l'Amérique.

Description de l'isle.

CE rocher (car cette isle n'est pas autre chose), qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Dans la partie méridionale, les Hollandois ont construit une jolie ville & une citadelle, laquelle défend l'entrée du port. Ce port est excellent ; mais l'approche en est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités, & les plus gros vaisseaux y mouillent fort près de terre à différentes profondeurs. La forteresse, construite avec intelligence, est constamment bien entretenue.

Histoire de la Colonie.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le Commandant de la place, y aborderent en 1673, au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avoit été decouverte & le traître puni, ils furent reçus tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils se rembarquerent.

Louis XIV, blessé par cet échec, donna, cinq ans après, dix huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens flibustiers à d'Estrées, pour effacer l'af-

front qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet Amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace & ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'iſle Davas. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites iſles d'Aruba & de Bonaire, qui ſont ſous ſes Loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile qui n'offre que quelques beſtiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce.

Le déſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, avoit décidé cependant la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaiſon une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de ſon ſang contre les attaques des Gardes-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des Negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des

Histoire de l'Amérique.

épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier.

Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoises ne voguassent de leur isle aux anses de la côte. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses, qui jetoit la plus grande activité sur ces parages, entre des nations rivales de commerce, avides de richesses. La substitution des vaisseaux de registre aux galions, a ralenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera sa premiere vivacité; elle en acquerra une plus grande encore, lorsque le malheur des guerres empêchera l'approvisionnement direct du continent Espagnol.

Utilité de l'établissement.

Les démêlés des Cours de Londres & de Versailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approvisionne alors toute la côte méridionale de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra à mesure que cette partie de la Colonie Françoise fera les progrès dont elle est susceptible. Les Armateurs François des isles du Vent se rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hostilités, malgré la longueur de la traversée. C'est qu'ils y trouvent tout ce qui est nécessaire à l'équipement de leurs navires, souvent des marchandises des côtes d'Espagne, toujours celles de l'Europe, dont l'usage est universel. Les Corsaires Anglois y croisent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandises parties de la Hollande ont le pri-

vilége de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe payent de plus neuf pour cent. Le café étranger est sujet au même droit, parce qu'on veut favoriser celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la République.

Histoire de l'Amérique

Saint-Eustache.

Description de l'isle.

Cette isle, qui n'a que deux lieues de long & une de large, est formée par deux montagnes qui laissent entre elles un vallon assez resserré. Celle qui est à l'est porte les traces évidentes d'un ancien volcan, & est creusée presque jusqu'au niveau de la mer. Les bords de ce gouffre, qui a la forme d'un cône renversé, sont formés de roches calcinées par le feu qu'ils ont dû éprouver. Quelque abondantes que soient les pluies, il ne se fait jamais aucun dépôt d'eau dans cet entonnoir. Elle filtre sans doute par les issues encore ouvertes du volcan, & pourra peut-être un jour contribuer à le rallumer, si son foyer n'est pas éteint ou trop éloigné.

Histoire de la Colonie.

Quelques François chassés de Saint-Christophe se réfugierent, en 1629, dans cette isle très-peu habitable, & l'abandonnerent quelque temps après, peut-être parce qu'il n'y avoit d'autre eau potable que celle qu'on ramassoit dans des citernes. On ignore l'époque précise de leur émigration ; mais il est prouvé que les Hollandois étoient établis dans l'isle en 1639. Les Etats-

Généraux en avoient accordé la propriété à quelques Marchands de Flessingue.

Histoire de l'Amérique.

Pendant la guerre que la République eut à soutenir contre la Grande-Bretagne en 1665, les Anglois de la Jamaïque s'emparerent de Saint-Eustache. Bientôt après, Louis XIV en chassa les vainqueurs. Ce Prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Breda, & résista aux instances de la République, alors son alliée, qui prétendoit que cette possession lui fût restituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre.

Lorsque la signature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le Monarque François crut qu'il n'étoit pas de sa dignité de profiter du malheur de ses amis. Il remit de son propre mouvement cette isle aux Hollandois, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une forteresse naturelle, qui pourroit l'aider à conserver la partie de Saint-Christophe qui lui appartenoit.

Avant cette guerre, ces Républicains ne demandoient que du tabac à l'isle. Ils élevoient aussi beaucoup de volaille qu'ils vendoient à leurs voisins, ainsi qu'une grande partie du gibier dont cette isle abonde. Après leur établissement, ils planterent dans les lieux susceptibles de culture, quelques cannes qui leur ont annuellement donné huit ou neuf cents milliers de sucre brut. Il n'y avoit peut-être qu'eux qui pussent tirer un si grand parti d'un lieu si stérile.

Dans la guerre suivante, les Hollandois s'étant réunis à l'Angleterre contre la France, Louis XIV conquit encore une fois Saint-Eustache; mais les Anglois la reprirent, & par le traité

de Ryswick, elle fut restituée à la Hollande.

Depuis cette époque, cette République en avoit conservé la tranquille possession ; elle en avoit fait l'entrepôt d'un commerce prodigieux. Pour donner une idée des ressources qu'elle lui procure, nous nous contenterons de dire qu'on évalue à plus de 37,000,000 livres les prises qu'y fit l'Amiral Rodney, lorsqu'il s'en rendit maître en 1781 pendant la guerre d'Amérique. Les François, alliés de la Hollande, la reprirent peu de temps après, & Louis XVI, aussi généreux que Louis XIV l'a rendue aux Hollandois après la paix de 1783.

Le gouvernement de cette isle est beaucoup plus mystérieux que celui qu'exercent les autres nations de l'Europe dans leurs possessions d'Amérique. On n'y reçoit qu'avec peine les étrangers, & on ne leur donne jamais aucune connoissance de l'administration intérieure, ni des richesses de l'isle. On y a formé un dépôt immense de toutes sortes de marchandises d'Europe, qu'on vend fort cher aux Insulaires du voisinage.

Saba.

Cette isle est située par les dix-sept degrés trente-cinq minutes de latitude au nord de l'équateur, à deux lieues & demie sous le vent de Saint-Eustache. Ce n'est proprement qu'un rocher d'environ quatre lieues de circonférence, fort escarpé, & qui n'est accessible que par un seul endroit, au dessus duquel les Hollandois ont élevé plusieurs rangs de murailles construites en pierres seches, & disposées de telle sorte,

Histoire de l'Amérique.

qu'on peut fort aisément les renverser par partie ou en total sur ceux qui voudroient escalader cette forteresse naturelle. C'est ainsi qu'ils repousserent les Boucaniers François qui voulurent les attaquer en 1688.

Le dessus de ce rocher est occupé par quelques habitations de peu de valeur. On y cultive le cotonnier; on y file le coton, & on en fabrique des bas très-recherchés. L'hortolage d'ailleurs y réussit à merveilles. Il n'est pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba; les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune des Antilles.

Cette isle a appartenu originairement aux Danois; on ignore comment & à quelle époque la propriété en a passé aux Hollandois.

HISTOIRE DES ANTILLES DANOISES.

Sainte-Croix.

CETTE isle est située au soixante-cinquieme degré de longitude, & au dix-huitieme de latitude. Elle est à trente lieues ouest de Saint-Christophe, & a dix-huit lieues de long sur trois & quatre de largeur. Colomb, quoique le plus humain des aventuriers Espagnols, en extermina les habitans qui lui avoient opposé une vigoureuse résistance; il abandonna ensuite cette isle, que les Anglois visiterent en 1587. Ils la posséderent seuls, suivant toutes les apparences, jusqu'en 1635, que les Hollandois en ayant réclamé la propriété, les deux nations se la partagerent.

Histoire de l'Amérique.

Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. En 1645, le Gouverneur Hollandois surprit le Gouverneur Anglois dans sa maison, & le tua. De là naquit une guerre, par l'événement de laquelle le Gouverneur Hollandois fut tué, & les Bataves furent défaits. La paix se fit; mais elle fut de courte durée, & les Hollandois ayant été battus, en 1646 dans un combat opiniâtre & sanglant, se virent obligés d'abandonner un terrein sur lequel ils avoient fondé de grandes espérances.

Histoire de l'Amérique.

Le vainqueur travailloit à s'affermir dans sa conquête, lorsqu'en 1650 il fut attaqué & chassé à son tour par douze cents Espagnols arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois, ce qui étoit resté de ce corps nombreux pour la défense de l'isle, la céda, sans résistance, à cent soixante François partis en 1651 de Saint-Christophe pour s'en mettre en possession.

Ces nouveaux habitans se hâterent de reconnoître un terrein si disputé. Sur un sol d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement, presque au niveau de la mer, dans un terrein sans pente, n'offroit qu'une eau saumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'isle, suppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fournissoient que rarement de l'eau; il falloit du temps pour construire des citernes.

L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une isle plate & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaisons infectes dont ses marais épaississoient l'atmosphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient; c'étoit de brûler les forêts. Aussi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquant sur leurs vaisseaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'isle. Dès qu'il est éteint, ils redescendent à terre.

Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le sucre y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette Colonie, qu'onze ans après sa

fondation, elle comptoit huit cent vingt-deux Blancs avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à la prospérité, lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & six cent vingt-trois Noirs, quand on transporta cette population à Saint-Domingue.

Deux particuliers obscurs imaginerent que la France n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles, pour concentrer toutes les forces, toute l'industrie, toute la population dans les grandes : ils se sont trompés. Cette résolution fut l'ouvrage des Fermiers, qui trouvoient que le commerce clandestin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas étoit nuisible à leurs intérêts. De tout temps la finance fut nuisible au commerce, & dévora le sein qui la nourrit. L'isle fut sans colons & sans culture jusqu'en 1733.

A cette époque, la France en céda pour 748,000 livres la propriété au Danemarck, qui ne tarda pas à y bâtir le bourg & la forteresse de Christianstadt.

Ce fut alors que cette Puissance du Nord sembla devoir pousser de fortes racines en Amérique. Malheureusement elle fit gémir ses cultures sous la tyrannie d'un privilége exclusif. Des hommes industrieux de toutes les Sectes, & surtout des Freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obstacle. On essaya plusieurs fois de concilier les intérêts des colons & celui de leurs oppresseurs. Ces tempéramens furent inutiles : les

Histoire de l'Amérique.

deux partis se firent toujours une guerre d'animosité, jamais d'industrie. Enfin le Gouvernement, plus modéré que sa constitution ne permettoit de l'espérer, acheta, en 1754, les droits & les effets de la Compagnie. Le prix fut réglé à 9,900.000 livres; une partie fut payée comptant, & le reste en obligations sur le trésor public, portant intérêt. La navigation dans les isles fut alors ouverte à tous les sujets de la domination Danoise.

Sainte Croix produit de l'excellent bois pour la construction des bâtimens & des vaisseaux. La culture du sucre encouragée a fait de très-grands progrès. On y trouve en abondance des oranges, des citrons, des grenades, des limons, & en général toutes les nécessités & les agrémens de la vie.

Saint-Thomas.

Cette isle, que quelques-uns mettent au nombre des isles Vierges, a été dans l'origine possédée partie par des Brandebourgeois, partie par des Danois, qui enfin en sont restés seuls maîtres. Ceux-ci y ont bâti une espece de ville couverte du côté du port par un fort & quelques batteries de canon. Elle est fréquentée par les Hollandois de Saint-Eustache, & par les bâtimens interlopes qui font la traite sur la grande côte du Mexique. La Nature y a creusé un port excellent, où peuvent mouiller cinquante vaisseaux.

L'isle compte environ soixante-dix plantations, dont vingt-sept consacrées à la culture du sucre: trois cent cinquante Européens & quatre mille cinq cents Noirs forment sa population.

Isle des Crabes.

Cette isle, qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, offre un assez grand nombre de montagnes; mais elles ne sont ni arides, ni escarpées, ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent paroît très fertile, & il est arrosé par de nombreuses sources, dont l'eau passe pour excellente. La Nature, en lui refusant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers, qui prouvent que les Espagnols de Porto-Ricco, qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une aussi bonne isle étoit déserte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier siecle. On ne leur laissa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail; ils furent surpris par les Espagnols, qui massacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui emmenerent à Porto Ricco les femmes & les enfans.

Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangemens pour s'y établir en 1717; mais les sujets de la Grande-Bretagne, réclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques aventuriers, qui furent d'abord pillés, & bientôt après chassés par les Espagnols. La jalousie de ceux-ci va jusqu'à défendre à des barques, même de pêcheurs, l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de possession sans exercice. Condamnant l'isle des Crabes à une soli-

tude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite; trop pareſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Dannemark de détourner ſes regards de l'iſle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Hiſtoire de l'Amérique.

Saint-Jean.

Ce fut en 1719 que les Danois commencerent le défrichement de cette iſle, voiſine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié.

Au premier Janvier 1773, on y comptoit ſoixante-dix plantations, dont vingt-ſept étoient conſacrées à la culture du ſucre, & quarante-trois à d'autres productions moins importantes. St.-Thomas en avoit exactement le même nombre avec la même deſtination; mais elles étoient beaucoup plus conſidérables. Sur trois cent quarante-cinq qu'en avoit Sainte-Croix, cent cinquante étoient couvertes de cannes. Dans les deux premieres iſles, les propriétés acquierent l'étendue que le colon eſt en état de leur donner. Ce n'eſt que dans la derniere que chaque habitation eſt bornée à trois mille pieds danois de longueur, ſur deux milles de largeur.

Saint-Jean eſt habité par cent dix Blancs & deux mille trois cent vingt-quatre eſclaves. Sainte-Croix l'eſt par deux mille cent trente-ſix Blancs & vingt-deux mille deux cent quarante-quatre eſclaves. Il n'y a point d'affranchis à Saint-Jean, & il n'y en a que cinquante-deux à Saint-Thomas, & que cent cinquante-cinq à Sainte-Croix. Cependant les formalités néceſſaires pour accorder

la liberté, se réduisent à un simple enregistrement dans une Cour de Justice. Si une si grande facilité n'a pas multiplié ces actes de bienfaisance, c'est qu'ils ont été interdits à ceux qui avoient contracté des dettes. On a craint que les débiteurs ne fussent tentés d'être généreux aux dépens de leurs créanciers.

Cette Loi paroît très-sage. Il semble qu'en la mitigeant, elle auroit son utilité, même dans nos contrées. Il seroit à désirer que tout citoyen revêtu de fonctions honorifiques à la Cour, dans les Armées, dans l'Eglise, dans la Magistrature, en fût suspendu au moment où il seroit légitimement poursuivi par un créancier, & qu'il en fût irrémissiblement dépouillé, aussi-tôt que les Tribunaux l'auroient déclaré insolvable. Il semble qu'on prêteroit avec plus de confiance, & qu'on emprunteroit avec plus de circonspection. Un autre avantage d'un pareil réglement, c'est que bientôt les conditions subalternes, imitatrices des usages & des préjugés des hautes classes, craindroient la même flétrissure, & que la fidélité dans les engagemens deviendroit un des caracteres des mœurs nationales.

Les productions annuelles des isles Danoises se réduisent à un peu de café, à beaucoup de coton, à dix-sept ou dix-huit millions pesant de sucre brut, & à une quantité proportionnée de rhum. Une partie de ces denrées est livrée aux Anglois, propriétaires des meilleures plantations, & en possession de fournir les esclaves.

Des états très-authentiques prouvent que, depuis 1756 jusqu'en 1773, le Danemarck a vendu à ses établissemens du nouvel hémisphere

pour deux millions trois cent sept mille six cent quatre-vingt-six livres onze sols, & enlevé pour trois millions cent quatre-vingt dix-sept mille quarante-sept livres cinq sols six deniers. L'Amérique septentrionale reçoit aussi quelques-unes de ces productions en échange de ses bestiaux, de ses bois & de ses farines. Le reste est porté dans la Métropole, sur une quarantaine de bâtimens, du port de cent vingt jusqu'à quatre cents tonneaux. La plus grande partie s'y consomme, & il n'en est guere vendu en Allemagne ou dans la Baltique que pour un million de livres.

Les terres susceptibles de culture ne sont pas toutes en valeur dans les isles Danoises, & celles qu'on y exploite pourroient être améliorées. De l'aveu des hommes les mieux instruits, le produit de ces possessions seroit aisément augmenté du tiers, & peut-être de la moitié.

Un grand obstacle à cette multiplication de richesses, c'est la situation extrêmement gênée des colons. Ils doivent

au Gouvernement,	4,500,000 l.	
au commerce de la Métropole, . . .	1,200,000	
&	26,630,170	aux Hollandois.
	32,330,170 l.	

que l'immensité de leurs capitaux & l'impossibilité de les faire valoir eux-mêmes, rendent forcément créanciers de toutes les nations.

Les droits du Fisc mettent de nouvelles entraves à l'industrie. Les denrées & les marchandises qui ne sont pas propres au Danemarck, ou qui n'y ont pas été portées sur des vaisseaux Danois, doivent quatre pour cent à leur départ

d'Europe. Les nationales & les étrangeres payent également six pour cent à leur entrée aux isles. On y exige dix-huit livres pour chaque Negre qui arrive, & une capitation de quatre livres dix sols; des droits assez forts sur le papier timbré, un impôt de neuf livres par mille pieds carrés de terre, le dixieme du prix des habitations vendues.

Les productions sont toutes assujetties à cinq pour cent à leur sortie des Colonies, & à trois pour cent dans tous les ports de la Métropole, sans compter ce que le rhum donne dans les détails de la consommation. Ces tributs réunis forment à la Couronne un revenu de huit à neuf cent mille livres.

Il est temps que la Cour de Copenhague se détache de ces impôts si multipliés & si accablans. Un intérêt bien raisonné devroit sans doute inspirer cette conduite à toutes les Puissances qui ont des possessions dans le Nouveau-Monde; mais le Danemarck est plus particuliérement obligé à cette générosité. Ses Cultivateurs sont grevés de si énormes dettes, qu'ils n'en pourront jamais rembourser les capitaux, qu'ils n'en payeront pas même les arrérages, sans un désintéressement entier de la part du Fisc.

Mais le Danemarck ne pourra consommer cette œuvre de sagesse, tant que les dépenses publiques excéderont les revenus publics; tant que les événemens fâcheux, qui dans l'ordre ou plutôt le désordre actuel des choses se renouvellent continuellement, forceront l'Administration à doubler, à tripler le fardeau des malheureux

sujets déjà surchargés ; tant que ses Conseils travailleront sans vûes stables.

Au reste, les isles de Saint-Thomas, de Saint-Jean & de Sainte-Croix, pourroient acquérir une assez grande prospérité, & leurs productions pourroient suppléer, jusqu'à un certain point, au peu de valeur qu'ont celles de la Métropole même.

Un Ecrivain a calculé que les productions des Colonies Danoises ne s'élevent pas au dessus de sept millions ; que soixante-dix navires & quinze cents Matelots sont employés à leur extraction ; que ces établissemens reçoivent en esclaves ou en marchandises pour un million cinq cent mille livres ; qu'on peut réduire à neuf cent mille livres les frais d'exportation ou d'importation, & à dix pour cent les droits & les assurances ; & que, toutes dépenses prélevées, les isles Danoises doivent jouir d'un produit d'environ trois millions cinq cent mille livres. En donnant ces détails, nous n'en garantissons pas l'exactitude, & le Lecteur doit sentir qu'en pareille matiere les différens Auteurs offrent des résultats très-différens.

Le Danemarck a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer seul de toutes les productions de ses isles d'Amérique. Plus les possessions de cette Puissance sont bornées dans le Nouveau-Monde, plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Les maladies des Empires ne sont pas de celles qui se guérissent d'elles-mêmes ; elles s'aggravent en vieillissant, & il est rare que des circonstances heureuses en facilitent la cure. I'

eſt preſque toujours dangereux de renvoyer à des temps plus éloignés, & le bien qu'on peut ſe promettre d'opérer, & le mal qu'on a quelque eſpoir de déraciner dans le moment. Pour un exemple de ſuccès obtenu en temporiſant, l'Hiſtoire en offre mille où l'on manque l'occaſion favorable pour l'avoir trop attendue. La lutte d'un Souverain eſt toujours celle d'un contre tous, à moins que pluſieurs d'entre eux n'aient un intérêt commun.

On ſait juſqu'à quel point il faut compter ſur les alliances. La puiſſance d'une nation foible ne s'accroît jamais que par des degrés imperceptibles, & que par des efforts toujours croiſés par la jalouſie des autres nations, à moins qu'elle ne ſorte tout à coup de ſa médiocrité par l'audace d'un génie impatient & redoutable. Ce génie peut ſe faire attendre long-temps, & alors il riſque le tout pour le tout, ſa tentative pouvant amener également ou l'agrandiſſement ou la ruine totale.

En attendant que ce génie paroiſſe, le plus ſûr eſt de ſentir ſa poſition, & le plus ſage, de ſe convaincre que ſi les Puiſſances du premier ordre commettent rarement des fautes impunies, la moindre négligence de la part des Souverainetés ſubalternes, à qui de vaſtes & riches territoires n'offrent aucune reſſource prompte, ne peut avoir que des ſuites funeſtes.

POSSESSIONS PORTUGAISES EN AMÉRIQUE.

Le Bresil.

[illegible] *[illegible] de l'Amérique.*

GRANDE contrée de l'Amérique méridionale, qui a douze cents lieues de côte sur soixante de largeur.

Cet article est important, & on croit devoir le traiter d'une maniere fort détaillée : on fera, 1°. un précis historique de la Colonie Européenne établie au Bresil ; on parlera, 2°. de l'administration, des troupes, &c. du Bresil ; 3°. de l'état des naturels du pays ; 4°. on fera des observations particulieres sur les divers Gouvernemens du Bresil ; 5°. on traitera des mines d'or, de diamans, &c. qu'on trouve au Bresil, ainsi que de leur produit ; 6°. du commerce & des productions du Bresil ; 7°. enfin on examinera les avantages que le Bresil procure au Portugal.

SECTION PREMIERE.

Histoire de la Colonie du Bresil.

SI Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Bresil. Il préféra de tourner au nord-ouest, pour ne pas trop s'éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte au Portugais Alvarez Cabral. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asile. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appela *Porto-Seguro*. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de *Sainte-Croix*, auquel on substitua depuis celui de Bresil, parce que le bois ainsi appelé étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

On avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes; on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, & on lui donna le même nom, comme les Espagnols avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres distinguerent

ſeulement ces régions par le ſurnom d'*Indes occidentales.* Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, & les Américains furent appelés fort improprement *Indiens.*

Dès que la Cour de Lisbonne eut fait viſiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Bréſil, & qu'on crut s'être aſſuré qu'il n'y avoit ni or ni argent, elle mépriſa cette contrée au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les Loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaiſſeaux, qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuisît au commerce qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général : perſonne ne paſſoit librement en Amérique; mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'Inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée, qu'il n'eſt

pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus révoltante que celle de l'Inquisition.

Les Juifs, que l'Inquisition poursuivoit sans relâche, furent exilés en grand nombre dans le Bresil. Quoique dépouillés de leur fortune, ils réussirent à établir quelque culture. Ce commencement de bien fit sentir à la Cour de Lisbonne qu'une Colonie pouvoit devenir utile à sa Métropole autrement que par des métaux. Dès 1525, on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la Monarchie.

L'opinion du Ministere devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands Seigneurs s'animerent de ce nouvel esprit; le Gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisoit à traiter le peuple assujetti de la maniere qui leur conviendroit. Ils pouvoient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur; ce qu'ils firent la

plupart, mais pour trois vies seulement, & moyennant quelques redevances. Ces grands Propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions; prérogatives que la Couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles & si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité ou obtenu ces provinces, s'attendoient bien à s'en mettre en possession sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs Lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des peuples qu'il falloit dompter.

On trouva le Bresil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivieres; quelques-unes sédentaires, un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'une tiroit sa subsistance de la chasse & de la pêche, l'autre, de la culture des champs. Tant de différences dans la maniere d'être & de vivre, ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les mœurs des naturels du pays annonçoient le courage & la férocité.

Les Bresiliens n'étoient pas disposés à rece-

voir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des Sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la Cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un Chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la Colonie ; mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la Religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces Missionnaires qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Tant de magnanimité confondit des Barbares qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les Missionnaires devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'alégresse ; ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village, étoient les Anciens, les principaux Chefs des ha-

bitans, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles & les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur Pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là il les instruisoit des principaux mysteres de la Religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces Missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligens d'entre les Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux Sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses sans être suivis de quelques Bresiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces Barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur ; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Les Bresiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs bienfaits ; mais un trait de justice qui fit un grand éclat, diminua cette défiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges,

la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bresil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : » Mes » Peres, leur dit-il, nous consentons à oublier » le passé, & à faire une nouvelle alliance avec » les Portugais ; mais qu'ils soient désormais » plus modérés & plus fideles aux droits des » nations, qu'ils ne l'ont été. Notre attachement » mérite au moins de l'équité. On nous traite » de barbares ; cependant nous respectons la » justice & nos amis «. Les Missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les Loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » Si vous doutez » de la bonne foi des Cariges, je vais vous en » donner une preuve. J'ai un neveu que j'aime » tendrement ; il est l'espérance de ma maison » & fait les délices de sa mere : elle mourroit » de douleur si elle perdoit son fils. Je veux » cependant vous le donner en otage. Emmenez le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez » soin de son éducation ; instruisez le de votre » Religion, que ses mœurs soient douces, qu'elles » soient pures. J'espere qu'à votre retour vous » m'instruirez aussi, & que vous me rendrez

» à la lumiere «. Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement, mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces Missionnaires; & le crédit qu'ils avoient alors à la Cour les faisoit assez respecter dans la Colonie, pour que le sort de leurs Néophytes ne fût pas à plaindre.

51 T. I. Histoire de l'Amérique.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années, des cannes à sucre avoient été portées de Madere au Bresil, dont le sol & le climat s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible; mais on n'eut pas plus tôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du Negre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théatre, excita la cupidité des François. Ils tenterent successivement de former trois ou quatre établissemens au Bresil. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre.

Toutes les Histoires sont pleines des actes

de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent, par des efforts plus qu'humains, a assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange jusqu'aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna, à cette entreprenante & heureuse République, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une Compagnie des Indes occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilége, qu'avoit eus en Asie celle des Indes orientales. Les opérations de la nouvelle Société commencerent par l'attaque du Bresil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques Navigateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par les Loix, qui en interdisoient l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la Métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient

devenus Marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux prémieres notions de la guerre; & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La Compagnie chargea, en 1624, Jacocb Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la Colonie, ne fit guere plus de résistance.

C'étoit un terrible revers; mais il n'affligea point le Conseil d'Espagne. Depuis que cette Couronne avoit subjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendans, lui parut un grand avantage; & ses Ministres se féliciterent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances: ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le désir de réprimer la joie de leurs Maîtres, tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent; d'autres leverent des troupes; tous vouloient fournir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur

lenteur & la politique de l'Eſpagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un ſuccès facile. Ce Prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit inſulté, harcelé, battu, pouſſé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois, réduits par la faim, l'ennui & la miſere, forcerent leur Gouverneur de ſe rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les ſuccès que la Compagnie avoit ſur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaiſſeaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphans, & chargés des dépouilles des Portugais & des Eſpagnols. Elle jetoit un éclat qui cauſoit de l'ombrage aux Puiſſances même les plus intéreſſées à la proſpérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ſes flottes. Ses Amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conſerver ſa confiance. Les Officiers ſubalternes vouloient s'élever, en ſecondant la valeur & l'intelligence de leurs Chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemples; rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout ſembloit les aguerrir & redoubler leur émulation. La Compagnie entretenoit ce ſentiment utile par de fréquentes récompenſes. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée, par un ar-

rangement si sage, avec celle du Corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de temps, la Compagnie a eu huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt-dix millions de livres. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus cent quatre-vingts millions de livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la Compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bresil.

Son Amiral, Henri Louk, arriva au commencement de 1630 avec quarante six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent, dans les années 1631, 1634 & 1635, les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Bresil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la Compagnie; elle décide la conquête du Bresil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce Général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637;

il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les Chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Baujola, Louis Rocca de Borgia, & le Bresilien Camerou, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manqua, pour être bon Général, que d'avoir appris la guerre sous de bons Maîtres. Ces différens Chefs se donnent de grands mouvemens pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense; leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois achevent de soumettre toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, Prince avare, cruel, despote, & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un Etat ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible Prince, plus foible encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs priviléges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit

les pousser à la révolte pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640: Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le Duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne couta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument du Cabinet de Madrid.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes, & le Gouvernement des possessions Hollandoises dans le Bresil fut confié à Hamel, Marchand d'Amsterdam; à Bassis, Orfévre de Harlem; à Buileftraal, Charpentier de Middelbourg. Ce Conseil devoit décider de toutes les affaires que l'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la République. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisans

pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plus tôt connue en Europe, que les Capitalistes des Provinces Unies s'empresserent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il étoit possible d'entreprendre. Aussi-tôt tout change de face, tout prend une nouvelle vie; mais des bâtimens trop superbes sont élevés; mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves; mais on se livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables, & les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la Compagnie est réduite à se charger des dettes; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les Agens du monopole avoient laissé tomber les fortifications; ils avoient vendu les armes & les munitions de guerre; ils avoient permis le retour dans la Métropole à tous les soldats qui le désiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation qui les privoit de toutes les douceurs de la vie aux-

quelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, & de faire ensuite main basse sur le peuple, qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés eurent le temps de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur Chef étoit un Portugais, né dans l'obscurité, nommé *Jean Fernandez de Viera.* De l'état de Domestique, il s'étoit élevé à celui de Commissionnaire, & enfin à celui de Négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses; il devoit à sa probité la confiance universelle, & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du Gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets assemblent autour de lui les Bresiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers; il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son

caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur; il est plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La Cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice; mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la République attaquée dans le Bresil; elle avoit même favorisé sous main ceux qui avoient commencé les hostilités; l'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les puniroit un jour, fit croire long-temps à la Compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Bresil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. » Si le Roi, dit-il, étoit instruit de notre » zele, de ses intérêts & de nos succès, bien » loin de chercher à nous arracher les armes,

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

» il nous encourageroit à poursuivre notre entreprise, il nous appuieroit de toute sa puissance «. Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Barello, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces Républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacuerent le Bresil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vûes fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La République & la Compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux Puissances, assura la propriété du Bresil entier au Portugal, qui s'engagea de son côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des Colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la République une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire : mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'Etat se fût chargé de son administration, de sa défense, &, pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Bresil eût été conservé, & au-

roit enrichi la nation, au lieu de ruiner une Compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du Gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plus tôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occuperent du soin de donner de la stabilité à leurs possessions, & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé; mais ils étoient très-supérieurs à ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la Cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa Colonie, quelques-uns de ses sujets les plus actifs cherchoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la Plata, & au nord jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves; on résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient la Plata & l'Amazone, des citoyens paisibles & laborieux multiplioient, sur les côtes du Bresil, des productions importantes qu'ils livroient à leur Métropole, qui, de son côté, fournissoit à tous leurs besoins.

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne &

de Porto, dans le mois de Mars. Les bâtimens qui la formoient se séparoient à une certaine hauteur pour aller à leur destination respective; mais ils se réunissoient tous à Bahia, pour regagner les rades du Portugal, dans les mois de Septembre & d'Octobre de l'année suivante, sous l'escorte des vaisseaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses si opposé aux maximes généralement reçues, blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux Négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce systême auroit fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons entre la Métropole & la Colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumieres, & donné au Gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La Cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi, des vaisseaux qui auroient navigué séparément par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les Gouvernemens que sur les citoyens; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévere.

C'est sur cette mauvaise base que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'Ancien & du Nouveau-Monde, lorsque la décou-

verte des mines d'or & de diamans fixa sur le Bresil, au commencement de ce siecle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la Colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entiérement détrompée, lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

SECTION II.

Administration du Bresil, Troupes, &c.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

Le Bresil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un Commandant particulier. Quoique ces différens Chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le Vice-Roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans; mais leur mission a communément plus de durée. La Loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur jurisdiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leurs charges; & cette Loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite, ou même commencée, dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui est révoqué, compte de sa conduite à des Commissaires choisis par la Métropole, & les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'Evêque, l'Officier militaire le plus avancé, & le premier Magistrat, prennent conjointe-

ment les rênes du Gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La Jurisprudence du Bresil est absolument la même que celle du Portugal. Chaque district a son Juge, dont on peut appeler aux Tribunaux supérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan, qui ne soient soumis à aucune des deux Jurisdictions, & dont les procès soient portés, en seconde instance, à la Métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le Juge de chaque canton punit sans appel les fautes légeres. Les forfaits ressortissent du Gouverneur, aidé de quelques Assesseurs que la Loi lui nomme.

Un Tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au delà des mers. Il retient cinq pour cent pour son honoraire, & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le Commandant & quatre Magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor de la Métropole, & y est discuté très-sévérement. Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable, qui n'ait une Assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, & régler, sous l'inspection du Commandant, les légeres taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privi-

léges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du Trône le Chef de la Colonie.

Le militaire eſt réglé au Breſil ſur le même pied qu'en Portugal & dans le reſte de l'Europe. Les troupes ſont à la diſpoſition de chaque Gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, juſqu'à celle de Capitaine excluſivement. Il a la même autorité ſur les milices, compoſées de tous les citoyens qui ne ſont pas *Fidalgos*, c'eſt-à-dire, de la haute Nobleſſe, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un beſoin extrême, ces Corps, qui doivent tous avoir un uniforme, & le payer eux-mêmes, ne ſont pas aſſemblés dans l'intérieur des terres, mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio Janeiro; on les exerce un mois chaque année, & c'eſt alors le Fiſc qui les nourrit. Les Negres & les Mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les Blancs. Au temps où nous écrivons, la Colonie compte quinze mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cent cinquante hommes de milice.

Quoique le Roi, comme Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt, jouiſſe ſeul au Breſil des dixmes eccléſiaſtiques; quoique le produit de la croiſade ſoit tout entier verſé dans ſes coffres, on a vu ſe former ſucceſſivement dans cette vaſte partie du Nouveau-Monde, ſix Evêchés qui reconnoiſſent pour leur Métropole l'Archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux Prélats, preſque tous Européens, qui rempliſſent ces ſiéges honorables, vivent très-commodément

avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministere, & avec une pension de douze mille cinq cents à trente mille livres que le Fisc leur donne.

Parmi les Pasteurs subalternes, il n'y a que les Missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes, qui soient payés par le Gouvernement; mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son Curé, il lui faut quarante sous pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La Loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres, & à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des Prêtres s'est même portée jusqu'à doubler le salaire dans la région des mines.

On tolere quelques asiles pour les vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro; mais jamais il ne fut permis dans le Bresil de fonder aucun couvent pour des Religieuses. Les Moines ont trouvé plus de facilité. Il existe vingt-deux maisons de différens Ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des Bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les Jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le Gouvernement, pour se soustraire à la Loi qui en interdisoit le séjour à tous les Réguliers. Depuis leur expulsion, aucun Institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'Inquisition, le Bresil

eſt ſouvent la victime des perſécutions religieuſes. Les Eccléſiaſtiques de la Colonie, que ce Tribunal choiſit pour ſes Agens, en prennent les maximes. Leur fanatiſme s'eſt quelquefois porté à des excès incroyables. L'accuſation de Judaïſme eſt celle qui provoque le plus ſouvent leur impitoyable ſévérité. Les rigueurs en ce genre furent pouſſées ſi loin, depuis 1702 juſqu'en 1718, que tous les eſprits ſe remplirent de terreur, que la plupart des cultures reſterent négligées.

Dans le Breſil il n'y a point d'Ordonnance particuliere pour les eſclaves, & ils devroient être jugés par la Loi commune. Comme leur maître eſt obligé de les nourrir, & que l'uſage s'eſt aſſez généralement établi de leur abandonner un petit terrein qu'ils peuvent cultiver à leur profit les Fêtes & Dimanches, ceux d'entre eux qui ſont ſages & laborieux, ſe trouvent en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur eſt-elle refuſée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorſqu'on les opprime. C'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon, que malgré de grandes facilités pour l'évaſion, il n'y a guere de Negres fugitifs dans ce vaſte continent. Le peu qu'on en voit, dans les mines ſeulement, s'occupent au loin & paiſiblement du ſoin de faire naître les productions néceſſaires à leur ſubſiſtance.

Ceux des Noirs qui ont briſé leurs chaînes, jouiſſent du droit de cité comme les Mulâtres; mais les uns & les autres ſont exclus du Sacerdoce & des charges municipales. Au ſervice même ils ne peuvent être Officiers que dans leurs propres

pres bataillons. Rarement les Blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart ſe contentent de former avec elles des liaiſons ſecretes. Ce commerce, que les mœurs autoriſent, ne differe guere du mariage dans une région où tout homme diſpoſe de ſa fortune au gré de ſes caprices & de ſes paſſions.

SECTION III.

Etat des Naturels du pays.

SECT. III.

Histoire de l'Amérique.

L'ÉTAT des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on se saisissoit d'eux; on les vendoit dans les marchés; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Bresiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste; mais cette Loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'Edit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même réduisit à dix ans la servitude de ceux que ce Prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclarerent de nouveau les Indiens, & tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres, porta, en 1611, une troisieme Loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs; mais à cette époque, la Colonie étoit encore sous un Gouvernement municipal; la plupart de ses Administrateurs étoient nés en Amérique, de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guere plus respectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les Missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs Néophytes. La nouvelle Cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, & renouvela très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance, qui se manifesta d'une extrémité de la Colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie, qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir ce qui étoit juste; & elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des individus nés d'une mere Negresse & d'un pere Indien.

Alors les Hollandois venoient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces Républicains, reprirent leur cours. Les Negres se multiplierent dans le Bresil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient, & ce genre de servitude tomba peu à peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & sur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les Loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755 que tous les Bresiliens furent réellement libres.

Le Gouvernement les déclara citoyens à cette époque. Ils durent jouir de ce titre de la même maniere que les Conquérans. La même carriere fut ouverte à leurs talens, & ils purent aspirer

aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles, fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitieme siecle, de ce siecle de lumieres, de philosophie.

Quelques esprits plus attentifs aux scenes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe, augurerent bien du nouveau systême. Ils se flatterent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions; que leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient pas joui; que le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les Sauvages de leurs forêts, & les accoutumeroit à un genre de vie plus paisible; qu'une confiance entiere s'établiroit insensiblement entre les Américains & les Européens; qu'avec le temps ils ne formeroient qu'un peuple; que la Cour de Lisbonne auroit la sagesse de ne pas troubler, par des partialités, une harmonie si intéressante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens possibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémisphere.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces apparences! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraes, les Bresiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les Negres, & n'ont pas changé de caractere, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer, parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle, parce qu'on ne leur a pas distribué des terres, parce qu'on ne

leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Grosso, à Goyas, à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades. Chacune est présidée par un Blanc. C'est lui qui regle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achete pour la Communauté, qui punit & qui récompense; c'est lui qui livre aux gens du Fisc le dixieme des productions territoriales; c'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller faire les corvées dont on les accable. Un Chef, revêtu d'une grande autorité, surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un Ecrivain qui n'est jamais sorti de l'Europe, seroit regardé comme bien hardi, s'il osoit prononcer entre deux parties qu'une expérience de trois siecles n'a pu réunir; mais qu'il soit permis au moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Bresil, a répété une fois que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la Colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence & en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

SECTION IV.

Observations particulieres sur les divers Gouvernemens du Bresil.

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

Le Gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guyane qui appartient au Portugal ; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madere & du Mamoré ; & à l'est, tout l'espace qui s'étend jusqu'à la riviere des Tocantins. C'est la contrée la plus stérile & la moins saine de ces régions.

Dans la Guyane, on ne peut demander des productions qu'à la riviere Noire, dont les bords élevés seroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures Colonies de l'Amérique ; mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presque uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette riviere reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent, que des raisons de politique ont sans doute empêché d'exploiter.

Du côté du nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrein sec qu'on y rencontre est continuellement dévoré par des insectes de toutes les especes.

Quoique le sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide & moins infecté de reptiles. Les grandes

& nombreuses rivieres qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les Navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha, & ceux qui le suivirent, y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jeta sur ses rives les fondemens d'une ville qui reçut le nom de *Belem*. Le Gouvernement donna, en 1663, à Bento-Maciel-Parente, le territoire de Macapa, & plus tard l'isle de Joannes à Macedo; mais ces deux concessions furent depuis réunies à la Couronne, la premiere par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, la seconde par des échanges.

Pendant long-temps les Portugais se bornerent à faire des courses plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Bresiliens. C'étoient des Sauvages inquiets & hardis, qui cherchoient à asservir d'autres Sauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues meurtrieres, ces cruautés inutiles duroient depuis un siecle, lorsque les Missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entiérement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive & sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec un peu de travail ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives & renouvelées chaque année donnent de

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue; de crabe, de salse-pareille, d'huile de coupeau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du Gouvernement.

Cette ville, bâtie à vingt lieues de l'Océan; & sur un terrein qui s'éleve treize pieds au dessus du niveau de la mer, ne fut long-temps que l'entrepôt des richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des Noirs qu'elle s'est enfin procurés, ont fait croître dans son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre, dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du riz, du café, & du cacao. La vente des troupeaux qui paissoient dans l'isle de Maraja, fut long-temps une de ses ressources ; à peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyoit arriver tous les ans de la Métropole treize à quatorze navires. Depuis que le Ministere l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'éleve rarement au dessus de 600,000 livres. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le Gouvernement fait acheter & emporter par ses vaisseaux.

La population de la Colonie est de 4,128 Blancs, de 9,919 Noirs esclaves ou Mulâtres libres, & de 34,844 Indiens.

Cette contrée, qui, en 1778, a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilége exclusif, mettra sans doute à profit sa liberté. Le port de Belem, appelé *Para*, nom qu'on

donne aussi quelquefois à la ville, n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est à la vérité difficile. Des courans, en sens contraires, occasionnés par une multitude de petites isles, rendent la marche des bâtimens incertaine & lente; mais arrivés à la rade, ils mouillent dans un fond de vase, sur quatre, cinq & six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit, diminue tous les jours de profondeur. Dans peu il ne sera plus praticable, si, comme il faut le croire, les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'ils y en ont entraîné depuis un siecle.

Le Maragnan est séparé au nord, du Para par la riviere des Tocantins; au sud, du Goyaz par la Cordeliere, appelée *Guacuragua*; au levant, de Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la premiere fois les Portugais en 1535, & ce fut une tempête qui les y jeta; mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparerent en 1612, pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrerent dans leur possession, pour ne plus la perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les Sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer, & elle ne fut pas remplacée comme elle devoit l'être. L'établissement a langui long-temps, & l'on s'est apperçu bien tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; & depuis quel-

ques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique septentrionale. Le climat s'y est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour naturaliser la soie; mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo, paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Bresil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la Colonie, est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues, large de quatre, & séparée de la terre-ferme par une très-petite riviere seulement. On y voit une ville du même nom, où se font toutes les opérations de commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures; mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivieres d'Ytapicorié, de Mercy, d'Iquara, de Pindaré, & de Meary.

Sur les derrieres de la province, & dans le même Gouvernement, est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrerent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, & il ne l'est pas encore entiérment du côté de l'est. C'est un terrein inégal, sablonneux, quoiqu'excessivement élevé. Des peuples Pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élevent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes, qui ont un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes; mais le mouton y dégénere, comme dans le reste du Bresil. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires & des chaleurs excessives font souvent périr des troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à temps dans des pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine, sont communes & peu profondes dans ces montagnes; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut à la vérité permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant; mais la Cour revint sur ses pas peu de temps après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce Gouvernement contient 8,993 Blancs, 17,844 Noirs ou Mulâtres libres & esclaves, 38,937 Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guere que de 6 à 700,000 livres; mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

La province qui suit celle de Maragnan, & qui porte le nom de *Fernambuc*, a été formée de quatre propriétés particulieres.

Le Fernambuc propre, donné, en 1527, à Edouard Coelho, fut réuni, comme conquête, à la Couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'Historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraïba; mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transporterent en 1560, & furent asservis en 1597 par les François, qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de *Notre-Dame de Neves*.

Emmanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entiérement

négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du Gouvernement des terres que quelques particuliers ne tarderent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel temps Tamaraca avoit été accordé ; mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la Maison de Bragance au trône.

Ce beau Gouvernement est actuellement enveloppé par la riviere Saint-François & par divers rameaux des Cordelieres. Ses côtes donnent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & de si bon sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à cornes, qui lui procurent une grande quantité de cuirs. Il fournit seul le bois du Bresil.

Le Gouvernement de Bahia est terminé au nord par la riviere Saint-François ; au sud, par la riviere Doce ; à l'est, par la riviere Preto, une des branches de la riviere Verte. Il est composé de la Capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues ; de la Capitainerie d'Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimores l'eurent détruite ; de la Capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la Couronne après l'extinction de la famille des Tourinho, & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particuliere.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-temps du Bresil entier. On y arrive par la Baie de tous les Saints, dont l'ouverture

eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une forterefſe dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles remplies de cotonniers, & qui préſentent une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent pour les plus nombreuſes flottes. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits en eſt ſévérement proſcrit. Une Loi fort ancienne, qui a été ſouvent violée, & qui, depuis 1749, s'obſerve dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, interdit aux Portugais l'uſage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons dans le vêtement. La paſſion pour le faſte, que les Loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans, riches enſeignes d'une Religion pauvre. Les métaux qu'on ne peut porter ſoi-même, ſont prodigués pour la parure des eſclaves voués au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes, les gens opulens, toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de rideaux de ſoie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces ſuperbes indolens changent de place avec moins de rapi-

dité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Bresil, sa province est encore la plus peuplée de la Colonie. On y compte 39,780 Blancs, 49,693 Indiens, 68,024 Negres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions, & a sur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Bresil. Tous les Portugais de l'Ancien & du Nouveau-Monde jouissoient originairement du droit naturel de s'y livrer; mais depuis long-temps elle est sous un privilége exclusif, acheté par une Société formée à Lisbonne, & qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de 3,530 pipes d'huile, qui, au prix de 175 livres la pipe, rendent 617,750 livres, & de 2,090 quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 livres le quintal, font 313,500 livres : ces deux sommes réunies forment donc un total de 951,250 livres. Les Monopoleurs donnent 300,000 livres au Gouvernement. Leurs dépenses n'excedent pas 268,750 livres, & leurs bénéfices s'élevent à 362,500 livres.

On doit se résoudre à perdre entiérement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entiere qui puisse soutenir la concurrence des Navigateurs Américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées, & plus loin encore. La Cour de Lisbonne devroit même encourager, par tous les

moyens connus, la pêche de la baleine dans ses isles du Cap-Verd, & dans les autres isles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Bresil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis long-temps la province, lorsque les taxes dont on l'accabla à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignerent. Les marchés étrangers en demanderent si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à 28,000 quintaux. L'année suivante, on supprima les droits, qui s'élevoient à 27 livres 12 sols par cent pesant, & cette culture reprit sur le champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 livres 16 sols du quintal, au lieu de 12 livres 10 sols qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement, du Bresil aux côtes d'Afrique, dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la Colonie même 18 livres le cent pesant, lui donnent 180,000 livres. Il en passe 58,500 quintaux en Portugal, qui, à leur entrée, sont vendus 40 livres le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 livres. Les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 livres.

Le tabac qui arrive dans la Métropole peut être acheté par tous les spéculateurs ; mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paye

au Fisc un droit de magasinage de 2 sols 6 deniers par quintal. C'est de là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer, pour le livrer aux nations étrangeres. Gênes emporte celui de premiere qualité ; l'Espagne n'employe, comme le Portugal, que celui de la seconde; Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les François & les autres Navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux Négocians qui ont sa confiance ; mais la Cour de Madrid, qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul Agent, auquel elle les paye neuf sols la livre.

Le Portugal, Madere & les Açores, où la Couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement pour fumer que sept cent quatre mille pesant, qui, à raison de 5 livres, doivent rendre 3,520,000 livres. Ils n'en consomment en poudre que 528,000 livres, qui, à raison de 7 livres 10 sols la livre, doivent rendre 3,960,000 livres, en tout 7,480,000 livres. Cependant le Gouvernement ne retire que 5,481,250 livres. L'achat des matieres, les frais de fabrication, les bénéfices du Fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes, est aussi dans les liens du Monopole, mais au profit de la Reine. Elle retire 450,000 livres de 150 quintaux qu'on en expédie chaque année pour ces régions éloignées, sans compter le bénéfice que doivent

doivent rendre les poivres que Goa lui renvoye en échange.

Le Gouvernement de Rio-Janeïro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la riviere Doce, & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre, & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les Capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofris & de Paraïba du sud, accordées par le Gouvernement à des époques différentes, & rentrées de plusieurs manieres au Domaine de la Couronne.

Les cultures languirent long-temps dans cette vaste & belle province. Elle acquiert tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit ; mais, depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. On en tire aujourd'hui une assez grande quantité de café. Les districts du sud de la Colonie jusqu'à Rio-Grande fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines, & de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze especes de bois de teinture, qui ne tarderont pas à être coupés, & quatre ou cinq especes de gommes, qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de *Curnata* & de *Tocun*, qui pouvoient servir à faire des voiles & des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeïro un

arbuſte infiniment plus propre à ces uſages, & qui eſt très-commun. Quelquefois il eſt blanc, quelquefois jaune, & quelquefois violet. La premiere de ces couleurs eſt la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte 46,271 Blancs, 32,126 Indiens, 54,091 Negres.

Les richeſſes que ces hommes libres ou eſclaves font naître, ſont portées à Rio-Janeïro, autrefois chef-lieu de la province ſeulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Breſil, & le ſéjour du Vice-Roi.

C'eſt un des plus beaux havres que l'on connoiſſe. Etroit à ſon embouchure, il s'élargit inſenſiblement. Les vaiſſeaux de toutes grandeurs y entrent facilement, depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoir, pouſſés par un vent de mer régulier & modéré. Il eſt vaſte, ſûr, & commode; il a un fond excellent de vaſe, & par-tout cinq ou ſix braſſes d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des Proteſtans François, perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent, en 1555, dans une petite iſle, un foible établiſſement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, conſtruites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la maniere des Sauvages du pays. Quelques foibles boulevarts qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de *fort de Coligny*. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jeta ſur le continent, dans un ſol fertile, ſous un beau ciel, au pied de pluſieurs montagnes diſpoſées en amphithéatre, les fondemens d'une cité, qui

eſt devenue célebre depuis que des mines conſidérables ont été découvertes dans ſon voiſinage.

C'eſt le grand entrepôt des richeſſes qui coulent du Breſil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes deſtinées à l'approviſionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des tréſors que doit y verſer cette circulation continuelle, il y reſte tous les ans 3,000,000 livres pour les dépenſes du Gouvernement, & beaucoup davantage, lorſque le Miniſtere de Lisbonne juge convenable à ſa politique d'y faire conſtruire des vaiſſeaux de guerre.

Une ville où les affaires ſont ſi conſidérables & ſi ſuivies, a dû s'agrandir & ſe peupler ſucceſſivement.

La poſition de la place, au vingt deuxieme degré vingt minutes de latitude auſtrale, l'éloignoit aſſez de l'Ancien-Monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe; mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ſes richeſſes, il paroiſſoit raiſonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort conſidérables, lorſqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une adreſſe qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà ſi fort illuſtrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la deſcente eſt très-praticable.

Si l'on pénetre dans les tours d'airain, à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le Gouvernement de Rio Janeïro, est l'isle de Sainte-Catherine, dont l'article particulier suit celui du Bresil.

La province de Saint-Paul est bornée au nord par la riviere de Sapucachehy, & par des montagnes; au sud, par la riviere de Parnagua, & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la riviere des Morts; à l'est, par la mer.

C'est à treize lieues de l'Océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux, & au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémispheres. Elle fut bâtie, vers 1570, par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'apperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnerent les rives où le hasard les avoit jetés, & se réfugierent dans un lieu écarté, où les Loix ne pouvoient pas les atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. D'autres bandits, & les générations qui sortoient de leurs liaisons avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévérement fermée à tout voyageur dans la nou-

velle République. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'y établir. Les Candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde. C'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos, & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux, l'envie de dominer, qui suit de près l'indépendance, les progrès de la liberté, qui menent au désir d'un nom, peut-être tous ces motifs réunis leur donnerent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Bresil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort; les fers devenoient le partage des lâches, & beaucoup se cachoient dans les antres & dans les forêts, pour éviter le tombeau ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations, les cruautés, les forfaits dont se rendirent coupables ces hommes atroces? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formoient, sous un Gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites Républiques, détachées en quelque sorte de la grande, céderent peu à peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'elles n'avoient jamais entiérement méconnue; & avec le temps, tous les Paulistes furent sou-

mis à la Couronne, de la même maniere que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un Gouvernement. On y ajouta les Capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro, qui, en 1553, avoient été données aux deux freres, Alphonse & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des Pirates. Ainsi la province de Rio-Janeïro est coupée en deux. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize Blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, & huit mille neuf cent quatre-vingt sept Negres ou Mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton, & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeïro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter, avec beaucoup d'utilité, les grandes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivieres Therté & Mogyassu, dans la Cordeliere de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

Des trois Gouvernemens de l'intérieur du Brésil.

Les six provinces dont on vient de parler regnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'ouest à l'est, depuis le trois cent dix-neuvieme degré de latitude occidentale, jusqu'au trois cent trente-quatrieme, & qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand Plateau, d'où sortent toutes les rivieres qui vont

ſe jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone, & dans l'Océan. C'eſt le terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaiſe. Des montagnes, dont la direction eſt très-variée, le rempliſſent. On y trouve preſque par-tout de l'or, & de là vient qu'il eſt appelé le pays des mines.

Le plus important de ces riches Gouvernemens eſt connu ſous le nom de *Minas-Geraes*. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit Blancs, vingt-ſix mille ſoixante-quinze Indiens, & cent huit mille quatre cent ſix eſclaves. C'eſt Villa-Rica qui eſt ſa capitale.

Goyas, dont le chef-lieu eſt Villa-Boa, a huit mille neuf cent trente-un Blancs, vingt-neuf mille ſix cent vingt-deux Indiens, & trente-quatre mille cent quatre Negres.

Matto-Groſſo, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté ſa population au deſſus de deux mille trente-cinq Blancs, de quatre mille trois cent trente-cinq Indiens, de ſept mille trois cent cinquante-un eſclaves. C'eſt la partie la plus occidentale de la domination Portugaiſe. Elle eſt bornée par les Chiquites & par les Manos, peuples aſſujettis à l'Eſpagne par les travaux des Jéſuites.

SECTION V.

Des mines d'or, de diamans, &c. du Bresil; de leur produit.

LA connoissance des mines d'or dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara; mais la mort désastreuse du Roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'Etat ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misere, des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher, & ses successeurs adopterent sa politique.

L'heureuse révolution qui, en 1640, brisa les fers du Portugal, fut suivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté, & le Ministere, que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à sonder les plaies de la Monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans, de grands trésors dans la province

de Minas-Geraes. Ces dons d'une Nature libérale ne furent point rejetés ; & trois ans après, la Cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Rio-das-Mortes, Cachoeïra, Paracata, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce Gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or, & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San Felix, Meia Ponta, Ofanado, Mocambo, Natividade, sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appelées par excellence *la région des mines*, on exploite dans le Gouvernement de Bahia, celles de Jacobina & de Rio-das-Coutas ; & dans le Gouvernement de Saint-Paul, celles de Parnagua & de Tibogy : ni les unes ni les autres ne sont abondantes. Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois il se trouve à la superficie du sol, & c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, & rarement au delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de Saibro, avertit alors communément les Mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies, & qui ont une direction constante, soient les plus riches, on a observé que c'étoient les espaces dont la surface étoit

la plus parsemée de cristaux, qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes & collines stériles ou pierreuses, que dans les vallées ou sur le bord des rivieres; mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est, au sortir de la mine, de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le Gouvernement. La veine est elle jugée de peu d'importance par les gens de l'Art chargés de l'examiner? on l'abandonne toujours au Public. Si elle est déclarée riche, le Fisc s'en réserve une partie, le Commandant en a une autre, la troisieme est pour l'Intendant, & l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les Mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs esclaves. Les contestations que cette espece de propriété peut faire naître, sont du ressort de l'Intendant; mais il est permis d'appeler de ses Arrêts à la Cour suprême établie à Lisbonne sous le nom de *Conseil d'outre-mer*.

Les obligations des Mineurs se réduisent à livrer au Roi le cinquieme de l'or que des opérations, plus ou moins heureuses, leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, & il passa neuf millions de livres chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraes n'est que de dix-huit millions sept cent cinquante

mille livres ; de Goyas, que de quatre millions ſix cent quatre-vingt-ſept mille cinq cents livres ; de Bahia & de Saint-Paul réunis, que d'un million cinq cent ſoixante-deux mille cinq cents livres ; c'eſt en tout vingt-cinq millions trois cents douze mille cinq cents livres, dont il revient au Gouvernement cinq millions ſoixante-deux mille cinq cents livres. Son droit pour la fabrication de l'or en eſpeces, lui donne un million ſix cent quarante-ſept mille cinq cents livres, & à raiſon de deux pour cent, il retire trois millions neuf cent trente mille livres, pour le tranſport que font ſes vaiſſeaux de tout l'or qui appartient au commerce ; de ſorte que ſur vingt-cinq millions trois cent douze mille cinq cents livres que rendent les mines, le Miniſtere en prend ſept millions cent trois mille livres. Il obtiendroit même quelque choſe de plus, s'il ne ſortoit tous les ans en fraude environ ſix cent mille livres qui ne payent pas les deux dernieres impoſitions.

On ne fait pas monter à plus de vingt millions de livres les métaux qui circulent habituellement dans le *Breſil*.

Il faut joindre à ce numéraire ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immenſe. Les meſures qu'a priſes l'Eſpagne, l'ont réduite, dans les derniers temps, à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens ſont même ſurpris que cette communication exiſte entre deux nations qui, ne fabriquant rien, & mettant à peu près les mêmes impoſitions ſur l'induſtrie étrangere, ne devroient rien avoir à ſe vendre. On ne fait

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

pas attention que la côte de Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la presqu'isle de Cadix, pour dérober à la vigilance des Douanes les marchandises expédiées pour le Nouveau-Monde. D'ailleurs les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaisess. Indépendamment de tout les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers Ecrivains politiques, qui porterent leur attention sur les suites que devoit avoir la découverte faite dans le *Bresil*, ne craignirent pas de prédire que le prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plus d'une once d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines fut porté à Rome, maîtresse du Monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante,

Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit à l'argent au dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on exporta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondante dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le Juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Bresil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies, c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait employer beaucoup en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Il étoit à craindre que les révolutions qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte qui, en 1728, fut faite au Bresil sur quelques branches de la riviere des Caravelas, & à Serra-de-Frio, dans la province de Minas-Ge-

Sect. V. *Histoire de l'Amérique.*

raes. Les esclaves condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes, qu'ils repoussoient comme inutiles avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha soupçonna leur prix, & fit part de ses idées à Pedro d'Alméida, Gouverneur du pays.

Pour savoir si les pierres trouvées à la Serra-de-Frio, dans le Bresil, étoient des diamans, la Cour de Lisbonne chargea, en 1730, d'Acunha, son Ministre en Hollande, d'éclaircir les soupçons qu'on en avoit. Les gens de l'Art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt après la découverte des diamans au Bresil, les Portugais en ramasserent avec tant de diligence, qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeïro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement; mais les mesures prises par un Ministere attentif, les ramenerent à leur premiere valeur. Il confia à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette Compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cents esclaves : dans la suite on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sols par jour pour chaque tête de Mineur.

Pour assurer l'exécution du privilége, les mines d'or qu'on exploitoit au voisinage furent généralement fermées, & ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base, souvent trompeuse, se virent contraints de porter ailleurs leur activité : il fut permis aux autres citoyens de

rester sur leurs héritages; mais la Loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui blesseroient les droits accordés au monopole. Depuis que le Souverain a pris la place de la Compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans; mais sous l'obligation de les livrer aux Agens de la Couronne, au prix qu'elle-même a fixé, & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'Ancien, sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux Membres de l'Administration ont séparément les clefs; & ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le Vice-Roi doit apposer son cachet. Au temps du privilége exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, étoit remis au Gouvernement, qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passoient vingt karats, & en livroit tous les ans, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé d'un côté à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage; & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui la Cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul Négociant qui s'en saisit, & qui donne trois millions cent vingt mille livres, à raison de vingt-cinq livres le karat. Si la fraude s'éleve à un dixieme, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera trois cent douze mille livres qu'il

faudra ajouter à la somme touchée par le Gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'éleve pas annuellement à plus de trois millions quatre cent trente-deux mille livres. L'Angleterre & la Hollande achetent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse, sont celui du Grand-Mogol, qui pese deux cent soixante-dix-neuf karats & un seizieme; celui du Grand Duc, de cent trente-neuf karats; le Sanci, de cent six karats; le Pitre, de cent trente-six karats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Bresil au Roi de Portugal: il pese seize cent quatre-vingts karats ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un Ecrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cent quatre-vingt dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles Lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'une topaze.

Dans les pays de l'or & des diamans, on trouve encore des améthystes, des topazes très-imparfaites, & des chrysolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la maniere qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'éleve pas au delà de cent cinquante mille livres, & les droits que perçoit

perçoit le Gouvernement, à raiſon d'un pour cent, ſe réduiſent à quinze cents livres.

Ces riches contrées offrent auſſi des mines de fer, de ſoufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui ſe trouvent dans quelques autres provinces du Breſil, ſans qu'on ſe ſoit jamais occupé du ſoin d'en ouvrir aucune. La Nature paroît n'avoir refuſé que le cuivre à cette vaſte & fertile région du nouvel hémiſphere.

SECTION VI.

Du commerce & des productions du Bresil.

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

TOUS ceux qui ont porté un œil attentif sur le Nouveau-Monde, sont instruits que les côtes du Bresil sont très-fertiles. Les cannes à sucre y sont plus fortes que celles des Colonies rivales, & les autres denrées ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuisées. Le terrein est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer, & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Bresil où les intemperies de l'air abregent des jours utilement employés, & il n'y en a aucune où l'on éprouve ces mortalités affreuses, qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient aisée par les innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver, à travers des mers vastes & orageuses, une nourriture souvent trop chere, pour n'être pas quelquefois insuffisante : il la trouve sur la terre même qu'il cultive, saine, abondante, & presque sans soin. Son maître, de son

côté, ne craint pas d'être au terme de sa fortune : il sait bien que la Colonie n'est pas au dixieme de sa culture. Cent cinquante mille Noirs qui y sont employés, & qu'on recrute tous les ans de sept ou huit mille, peuvent être aisément multipliés. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique, ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des Négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, soit en allant, soit en revenant, une traversée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Bresil étoit réduite, en 1755, à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salse-pareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations étoient grossies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueteries, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les produits d'une si riche contrée, le Ministere a préféré la liberté des Bresiliens, comme le plus sûr, le moins dispendieux, & le plus humain. On a déclaré, en 1755, comme il est déjà dit, qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la Couronne seroient citoyens dans toute l'étendue du terme.

La Colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois les vaisseaux qui revenoient des Indes orientales en Portugal, y relâchoient, & y vendoient une partie de leur cargaison. Cette communica-

tion a été interrompue dans les temps modernes pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sçauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au de là du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Bresil, & ceux de Rio Janeïro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale. On employe dans ces voyages, des bâtimens construits dans la Colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des Negres ou des Mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques, que nous avons sous les yeux, démontrent que chacune des huit dernieres années, on a arraché de ces malheureux rivages seize mille trois cent trois esclaves, qui, à raison de trois cent douze livres l'un dans l'autre, ont dû couter cinq millions cent soixante-un mille cinq cent trente-six livres. On les a payés avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de sucre, les toiles de coton que fournit le Bresil; avec les grains de verre, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, & diverses quincailleries arrivées d'Europe.

Les liaisons de la Colonie avec les isles Portugaises ont une autre but. Madere lui envoye tous les ans, sur huit ou neuf petits navires, pour quatre cent mille livres de vin, de vinaigre, & d'eau de-vie. Elle reçoit des Açores, sur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour six

cent dix mille livres des mêmes boissons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes salées, & des farines. Les Agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Bresil, dont la Métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année, des denrées de la Colonie, que pour deux millions deux cent soixante-onze mille livres.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'éleverent annuellement à cinquante-six millions neuf cent quarante-neuf mille deux cent quatre-vingt-dix livres; l'or, les diamans, quatre cent quarante-trois mille quintaux de sucre, cinquante-huit mille cinq cents quintaux de tabac, quatre mille cinq cents quintaux de coton, vingt mille quintaux de bois de teinture, cent quatorze mille quatre cent vingt cuirs, d'autres objets moins importans formerent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la derniere précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la Métropole a reçu tous les ans, de Rio-Janeïro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement; c'est que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cent vingt-un quintaux de riz, & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui en envoyoient autrefois; c'est qu'il

y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs, & de neuf cent soixante-cinq mille livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La Colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas couté au dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservés le Souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du Marchand, absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds, à sa Colonie, que quelques boissons. Depuis que l'industrie de ses provinces s'est un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphere qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Bresil qu'on livre à l'Etranger; c'est avec l'or & les diamans de cette région; c'est avec les laines, les vins, les sels, les fruits de la Métropole même, que le Portugal parvient à payer soixante millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont prise à ce commerce: au temps où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande sept, Hambourg six, la France cinq, la Suede quatre, le Danemarck quatre, l'Espagne deux, & la Russie une seulement. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

SECTION VII.

ges que le Bresil procure au Portugal.

'olonie si intéressante a été utile au Por-
plusieurs manieres. L'augmentation de
u public paroît le genre d'avantage qui
a le plus occupé ses Administrateurs.
on de payer la voiture des métaux,
aux vaisseaux de guerre : le commerce
es diamans; la vente d'un grand nombre
poles; la surcharge des Douanes : telles
Europe même les principales veines que
rtes le Fisc.

xes ont été plus multipliées encore en
e. On y exige le quint de l'or & des
, qui monte à six ou sept millions de
on y exige la dîme de toutes les produc-
qui, quoique perçue avec douceur &
nnement avec chaque paroisse, rend
o livres; on y exige l'achat de la croi-
ne passe pas 160,000 livres; on y exige
its sur les esclaves, qui s'élevent à
50 livres; on y exige pour la réédifica-
Lisbonne, & pour les écoles publiques,
livres; on y exige des Officiers subal-
e Justice 153,000 liv.; on y exige dix
t sur tout ce qui entre, dix pour cent
e qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000
on y exige 1,124,000 livres pour lais-
uler dans l'intérieur des terres les bois-

y a eu tous les ans une diminution d
mille cuirs, & de neuf cent soixante-ci
livres en or dans les envois qui lui ont

La Colonie est payée avec des mar
qui, originairement, n'ont pas couté
de quinze ou seize millions. Les droits
réservés le Souverain, divers monopoles,
exorbitantes, la cherté du fret, le
du Marchand, absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois
propre fonds, à sa Colonie, que
boissons. Depuis que l'industrie de ses p
s'est un peu réveillée, il suffit à la m
consommations qui se font dans la co
nouvel hémisphere qui lui est soumis

C'est avec les deux tiers des produits
fil qu'on livre à l'Etranger; c'est avec l
diamans de cette région; c'est avec l
les vins, les sels, les fruits de la M
même, que le Portugal parvient à payer
millions de marchandises qu'il reçoit a
ment des diverses contrées de l'Europe
eu de grandes variations dans la part
différens peuples ont prise à ce comm
temps où nous écrivons, l'Angleterre e
torze portions, l'Italie huit, la Holland
Hambourg six, la France cinq, la Suede
le Danemarck quatre, l'Espagne deux, &
sie une seulement. On ne s'est pas toujo
disputé les dépouilles de cette nation.

SECTION VII.

Avantages que le Bresil procure au Portugal.

UNE Colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manieres. L'augmentation de son revenu public paroît le genre d'avantage qui jusqu'ici a le plus occupé ses Administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre : le commerce exclusif des diamans; la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des Douanes : telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes le Fisc.

Les taxes ont été plus multipliées encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans, qui monte à six ou sept millions de livres; on y exige la dîme de toutes les productions, qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 livres; on y exige l'achat de la croisade, qui ne passe pas 160,000 livres; on y exige des droits sur les esclaves, qui s'élevent à 1,076,650 livres; on y exige pour la réédification de Lisbonne, & pour les écoles publiques, 385,000 livres; on y exige des Officiers subalternes de Justice 153,000 liv.; on y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 livres : on y exige 1,124,000 livres pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les bois-

sons & les marchandises arrivées dans les ports. Le Gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte, & des cartes à jouer, qu'il afferme 710,320 livres.

Malgré tant d'impôts qui rendent annuellement 18,073,970 livres, la Couronne a contracté des engagemens dans le Bresil. Elle doit au Para 713,000 livres; 517,600 livres à Saint-Paul & à Matto Grosso; 10,110,000 livres, à Rio-Janeïro; en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces Gouvernemens, les dettes ont été occasionnées par la construction récente de quelques forts plus ou moins nécessaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750 & par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Bresil devoit, en 1774, aux Négocians de la Métropole, 15,165,980 livres; c'étoit du moins l'opinion de M. l'Abbé Raynal, l'homme qui a le plus étudié & le mieux connu ce grand établissement.

Isle de Sainte-Catherine.

Elle est située sur la côte du Bresil & dans le Gouvernement de Rio-Janeïro; elle a neuf lieues de long & deux de large, & elle ne se trouve séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit point basse, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printemps y est continuel, & le climat très-pur par-tout, excepté dans le port, où des hauteurs interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654, la Cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même maniere qu'elle avoit concédé les autres contrées du Bresil. Ce Capitaine fut massacré par un corsaire Anglois, & son isle ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la Nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

Ils vivoient librement & paisiblement dans leur isle, lorsque vers l'an 1738 on jugea convenable de leur donner une Administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, & ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux Couronnes les a rendus à leur ancien Maître, ils ont acquis la cochenille, dont ils esperent tirer un jour de grands avantages.

LIVRE XXXIV.

HISTOIRE DES TERRES AUSTRALES, OU DU CONTINENT MÉRIDIONAL.

SECTION PREMIERE.

Introduction à l'Histoire des Terres Australes.

Sect. I. *Histoire des Terres Australes.*

ON a souvent mis en question, si c'est la spéculation ou la pratique fondée sur le cours habituel des événemens, qui a le plus contribué au progrès des Sciences, si les plus grandes découvertes ont été faites par des hommes d'un savoir profond & réfléchi, ou par des personnes instruites seulement par une longue expérience. Ce problême paroît cependant facile à résoudre, puisqu'il est certain que les découvertes les plus utiles ont été le résultat de l'union justement combinée de la théorie & de la pratique. C'est de là que la premiere idée de la possibilité de naviguer autour du Monde, tira son origine. Christophe Colomb, cet habile Génois, créa dans

ſon imagination ſon ſyſtême du Monde, & l'appuya enſuite des preuves qui réſulterent de ſon expérience. Colomb, Magellan, le Maire, &c. furent des hommes de génie pleins d'érudition & d'expérience pour le ſiecle où ils vivoient. Sans ce double ſecours, nous n'aurions peut être jamais dû au premier la découverte de l'Amérique; au ſecond, celle des détroits qui portent ſon nom, & au dernier, le paſſage le plus commode autour du Cap Horn. Dans toutes les entrepriſes de cette nature, on ne doit employer que des hommes qui joignent aux talens de l'homme de mer une capacité générale, une teinture des Sciences, & un jugement ſolide & vaſte. C'eſt faute de cette précaution que le genre humain a été pendant ſi long-temps amuſé par des fables frivoles & des abſurdités monſtrueuſes ſubſtituées aux relations utiles, inſtructives & vraies. Les Voyages en général ont été juſqu'à préſent ſi inſipides, ſi ennuyeux, ſi faux & ſi contradictoires, qu'après s'être perdu dans d'énormes *in-folio*, le Lecteur en ſort ſouvent auſſi ignorant dans les articles les plus eſſentiels, dans les points de la plus grande importance, tant pour lui même que pour ſon pays. Ces inconvéniens ont été un obſtacle non ſeulement aux connoiſſances vraies, mais encore au commerce, à l'agrandiſſement & à la puiſſance des nations. C'eſt du récit exact des anciennes tentatives, que dépend le ſuccès des entrepriſes à venir.

SECT. I. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

C'eſt auſſi à un ſyſtême étroit de politique que nous devons attribuer les relations abſurdes & ridicules anciennement publiées, des différentes parties du globe, & ſur-tout du Continent mé-

Cauſes de l'imperfection des relations anciennes du Continent méridional.

ridional, parce qu'une notion plus parfaite de ces contrées pouvoit heurter les intérêts de certaines associations ou de quelques particuliers puissans. A quoi pouvons-nous attribuer, si ce n'est à des vûes particulieres, la conduite des Hollandois qui se sont montrés aussi soigneux de supprimer toutes les relations de cette vaste étendue de pays, que les autres l'étoient de les publier, relations qui auroient engagé les peuples à s'ouvrir une communication avec les habitans de cette contrée, ou à y établir des Colonies? Est-il possible d'imaginer qu'on ait eu quelque autre raison de permettre la publicité des Journaux de Pelsart & de quelques autres Voyageurs malheureux dans leurs essais, que celle de détourner les hommes de cet inabordable rivage, par le récit des fatigues qu'ils avoient essuyées, par d'effrayantes descriptions de ce pays, & par de monstrueuses peintures de la Nouvelle-Guinée & de la Nouvelle-Hollande? Il est certain que rien ne pouvoit être plus préjudiciable aux intérêts de toutes les Compagnies des Indes en Europe, quoique peut-être rien n'eût été plus propre à propager l'industrie & le commerce que, le succès de ce projet formé par la Compagnie Hollandoise des Indes occidentales, d'ouvrir un commerce avec différentes parties du Continent méridional. La preuve que la Compagnie des Indes orientales vit ce projet sous ce point de vue, c'est que ses agens se saisirent de Roggeveen qui avoit été chargé de l'expédition, & qu'ils condamnerent son vaisseau & sa cargaison à Batavia, où il étoit v prendre des rafraîchissemens (*a*). L'expérience

Sect. I. Histoire des Terres Australes.

Jalousie de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, & ses efforts pour empêcher qu'il ne s'ouvrît un commerce avec les Terres Australes.

(*a*) La judicieuse Relation du célebre Jean de Witte mérite attention. » Quand la Compagnie des Indes orien-

prouve combien toutes les découvertes nouvelles sont avantageuses au commerce, aux manufactures & aux forces navales d'une nation; combien elles donnent d'activité à l'industrie, & agrandissent la sphere & la circulation du négoce. Cependant cette contrée, indubitablement très-précieuse, a été presque totalement négligée, & aucune nation de l'Europe n'a entrepris d'y établir une Colonie. Si nous en pouvons juger d'après le climat, ainsi que d'après les relations de tous les Navigateurs qui ont abordé sur les côtes de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle-Guinée, il n'est aucune partie du Monde plus abondante en riches marchandises, ou du moins dont le sol soit plus propre à les produire. Quelques Voyageurs en ont parlé comme d'un pays couvert de riches vallées, de ruisseaux agréa-

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

---

tales, dit-il, eut atteint un certain degré d'opulence & de pouvoir, leurs intérêts devinrent opposés à ceux de leur pays; tandis que l'avantage de la Hollande consistoit dans l'accroissement de ses manufactures, de son commerce & du fret de ses vaisseaux celui de la Compagnie les portoit à faciliter la vente des manufactures étrangeres avec le moins de trafic & de navigation qu'il leur étoit possible. Il s'ensuit de là que si la Compagnie gagne plus à l'importation des draps du Japon, des matelas des Indes, qu'à l'importation de la soie crue, ou que si en occasionnant une disette de muscades, de girofle, de cannelle, & autres denrées, ils peuvent les faire monter de prix, au point de gagner par cent tonneaux ce qu'ils gagneroient par mille, nous ne devons pas attendre qu'ils veuillent importer ces soies crues, ou se constituer en dépense pour transporter mille tonneaux d'épiceries, quoique le premier fût d'un grand secours pour nos manufactures, & que le dernier pût étendre notre navigation «. Ce n'est pas seulement en Hollande que nous voyons cette judicieuse réflexion vérifiée; elle l'est également sous nos yeux.

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

La description que font quelques Auteurs des Terres Australes.

bles & salubres, riche en or, en argent, fécond en macis, en muscades, en gingembre, & en cannes de sucre d'une grandeur extraordinaire, avec une multitude d'oiseaux, de poissons, & de tout ce qui peut contribuer à l'aisance & aux plaisirs de la vie (*a*). Cependant, comme il n'a point encore paru d'Histoire complette du Continent méridional, nous mettrons sous les yeux du Lecteur un apperçu des par-

(*a*) Cette contrée est si peu connue, que quelques Ecrivains la prennent pour une partie du Continent de l'Amérique, les autres pour un vaste amas d'isles, & deux ou trois pour une cinquieme division du globe terrestre. Dampierre assure positivement que cette contrée ne communique dans aucun endroit, ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique; on verra dans la Note suivante (1), pour quelles raisons nous l'avons nommée un *Continent.*

(1) Nous donnons le nom de Continent méridional à cette partie du Monde située entre les trois points méridionaux du Monde connu, savoir, entre le Cap de Bonne Espérance, les isles Moluques & Celebes, & le détroit de Magellan, espace contenant environ huit ou dix millions de lieues en carré, ce qui forme plus de la moitié du globe. Il n'est pas possible de supposer qu'une aussi vaste étendue de mer existe sans un continent, & sans qu'il y ait au sud de l'Asie quelque portion de terre qui conserve le contre-poids nécessaire & l'équilibre du globe dans sa rotation Si l'on considere les deux hémispheres du globe coupés par l'équateur, & non par le méridien, on sera étonné de trouver un si vaste espace de terre dans l'un, & dans l'autre tant de mer sans continent. Il résultera de cet examen, qu'il n'y a d'un côté que cent vingt degrés de continent coupés par la mer Atlantique, & que de l'autre côté il reste une masse d'eau de deux cent quarante degrés, divisée seulement par quelques petites isles. Nous pouvons conclure de là, que le poids de l'hémisphere arctique seroit trop disproportionné à celui de l'hémisphere antarctique, s'il n'y avoit pas dans ce dernier un espace de continent encore inconnu. L'homme le moins versé dans les problêmes géographiques sentira aisément quelle seroit la conséquence d'une si grande inégalité; mais il suffit à notre but que les raisons physiques, aussi bien que les preuves tirées de l'expérience, nous assurent qu'il existe nécessairement au sud de l'équateur une étendue de terre inconnue jusqu'à présent, & c'est cette terre que nous nommons *Continent méridional.* Voyez les Œuvres de Buffon, t. II, p. 12). Collect. de Maurepas, t. I, vers la fin.

ticularités de chaque Voyage qui nous paroissent mériter le plus son attention, lui laissant à juger de la justesse de nos réflexions. Cette méthode nous paroît la plus satisfaisante pour traiter l'Histoire d'un pays peu connu, & la plus propre à conduire à un heureux succès les nouvelles découvertes qu'on entreprendra de faire à l'avenir.

Toute la partie méridionale du globe a été peu fréquentée. On n'en auroit encore d'autre idée que celle d'un espace immense d'Océan, si l'on n'eût pas découvert des caps & des côtes, signes certains de l'existence d'un nouveau Continent. Dans tous les voyages faits dans ces parages, tous les vaisseaux qui ont fait route vers l'orient, entre l'Afrique & l'Amérique, à 48 degrés de latitude, ont observé des signes continuels d'une côte peu éloignée; & une preuve que le Continent méridional est absolument séparé des autres parties du Monde, c'est que la navigation autour du globe a été dirigée sur une ligne parallele à l'équateur, laissant toujours de côté le Continent méridional. De là vient aussi qu'on ne sait pas encore certainement si l'Amérique, du côté de la Californie, joint ou non la Russie Asiatique. Mais afin de mettre sous les yeux du Lecteur une vue distincte de cette matiere, nous donnerons un abrégé fidele des principaux voyages dans le Sud; & en les comparant, nous nous permettrons seulement les réflexions qui naîtront naturellement des faits, sans adopter aucun systême, & sans chercher à soutenir, par des interprétations forcées, une hypothese favorite.

Sect. I. *Histoire des Terres Australes.*

Nouvelle-Guinée découverte en 1527.

Entre les voyages faits au détroit de Magellan, les premiers qui pénetrerent dans la Nouvelle Guinée & la Nouvelle-Hollande, furent, dit-on, un François nommé *Binot, Paumier de Gonneville*, & un Espagnol, *Alvaar de Saavedra.* Tous les Historiens conviennent que c'est à ce dernier que nous devons la découverte de la Nouvelle Guinée, dans l'année 1528, malgré les efforts que les François ont faits pour prouver que la gloire en appartenoit à leur compatriote. Les récits tirés des écrits de Gonneville ont un air si romanesque, les dates, les longitudes & latitudes des endroits qu'il décrit sont si inexactes, que nous ne pouvons nous empêcher de regarder le tout comme une fiction (*a*). Quand ce seroient des vérités, elles n'en seroient pas plus utiles au progrès des découvertes futures, le véritable but de tous les Journaux de cette espece. Saavedra donna à ce pays le nom de *Nouvelle-Guinée*, tant parce qu'il le supposoit être les antipodes de la Guinée sur les côtes d'Afrique, qu'à cause de la ressemblance entre les habitans de ces deux contrées, dans la couleur de leur peau, dans leur physionomie, & dans leur chevelure crépue. Les autres l'appellent terre de *Papa*, parce que Papa signifie noir, dans le langage du pays. Comme sous d'autres rapports, le Journal de Saavedra est très-défectueux, nous n'en ferons point usage, & nous nous en tiendrons aux Journaux des Navigateurs plus modernes, qui sont moins prolixes & plus exacts dans leurs narrations. Un

Voyage de Fernandez de Quiros dans la mer Pacifique en 1606.

(*a*) Hist. des Navig. aux Terres Australes, t. I, p. 102.

des

des premiers est celui de Don Pedro Fernandez de Quiros, Portugais de nation, qui, dans l'année 1606, alla à Lima sur l'escadre d'Alvaro de Mandano, dans laquelle il servoit en qualité de Pilote; ce qui prouve qu'il avoit déjà probablement, avant ce temps, fait un voyage dans la mer Pacifique (*a*). C'est alors qu'il découvrit l'isle qui porte son nom, située à vingt degrés de latitude & deux cent quarante degrés de longitude. Ensuite courant sur vingt degrés dix secondes de latitude parallele, il découvrit un grand nombre d'autres isles inconnues. Schouten & Roggeveen, par la suite, y conduisirent une flotte en suivant la même route que Fernandez de Quiros, & ses relations furent confirmées par les Marins les plus expérimentés & les plus dignes de foi, quoiqu'elles eussent été pendant un grand nombre d'années regardées comme des fables à la Cour de Madrid. Philippe III, Roi d'Espagne, jaloux de poursuivre les découvertes déjà faites dans la mer Pacifique par Gallego & Mindano, proposa à Quiros, qui avoit déjà servi dans ces deux expéditions, la conduite d'un autre expédition, à partir du Pérou, où l'on devoit équiper deux vaisseaux propres à cette entreprise, & le pourvoir de toutes les choses nécessaires pour le succès de sa navigation. Quoiqu'il eût déjà essuyé de grandes fatigues pendant l'espace d'onze ans dans ses premiers voyages, Quiros accepta aussi-tôt la proposition. Le contenu de ses Mémoires, qu'il

(*a*) Purchas, t. IV, p. 1442.

SECT I.

Histoire des Terres Australes.

Précis du Mémoire présenté par Quiros à Philippe III, Roi d'Espagne.

présenta à la Cour d'Espagne à son retour, fera mieux juger du succès de son entreprise (*a*). En voici un précis.

Dans ce Mémoire, il représenta à Sa Majesté Catholique, que le continent dans lequel elle désiroit faire des établissemens, étoit situé au sud de l'équateur, qu'il étoit d'une grandeur égale à celle de l'Europe & de l'Asie Mineure réunies, & qu'il étoit, pour la plus grande partie, placé sous la Zone Torride, & par-là propre à produire en abondance les plus riches denrées. Il doit être estimé, dit-il, la quatrieme partie du globe; assertion qui ne nous paroît pas très-intelligible, à moins qu'il ne compte pour la premiere division, l'Europe, l'Asie & l'Afrique; pour la seconde, les Indes orientales; l'Amérique pour la troisieme, & cette terre nouvellement découverte pour la quatrieme dans son étendue. Les expériences de Quiros ne le conduisirent pas plus loin que quinze degrés de latitude méridionale. Cependant, d'après celles de Torrès & de Mindano, il conjectura que le continent pouvoit avoir environ quatre-vingt-dix degrés de largeur. Les peuples qui habitent sous le quinzieme degré de latitude méridionale, suivant sa description, sont de diverses couleurs, les uns blancs, les autres noirs, & les autres d'une couleur tannée. Il est certain que le pays est peuplé & bien cultivé; les naturels sont d'un caractere doux & paisible, & extrêmement industrieux, relativement à leur peu de

(*a*) Hist. des Navig. p. 104, t. I.

connoiſſances. Il décrit, particuliérement dans ſon Journal, qui ne nous eſt pas parvenu, les plantes, les arbres, les bêtes, les oiſeaux & les poiſſons, avec l'Hiſtoire naturelle de chacun. Il affirme que cette contrée produit en même temps & en abondance tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie, & de l'or, de l'argent, des épiceries & des cannes de ſucre. Il décrit les baies de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, qui ſont ſpacieuſes & commodes, & leur magnifique port, qu'il nomme la *Vera-Cruz*, capable de contenir mille vaiſſeaux, & ſitué dans le voiſinage de ſept iſles. Une de ces iſles, dont il fit le tour, ſe trouva avoir environ cinquante lieues de circonférence. Ce port eſt ſitué ſous le quinzieme degré quarante minutes de latitude méridionale. Quiros s'étend ſur les avantages qui réſulteroient d'un établiſſement dans ce pays, & inſiſte particuliérement ſur les moyens de réunir les vaſtes poſſeſſions de l'Eſpagne dans les Indes orientales & occidentales, qui, ſituées entre deux, peuvent devenir un canal commode, pour y établir avec l'une & l'autre contrée un commerce ſûr & profitable. C'eſt ce qu'il propoſa de démontrer à tous Commiſſaires qu'il plairoit à Sa Majeſté de nommer pour examiner l'affaire, pourvu qu'ils fuſſent Juges compétens & ſuffiſamment inſtruits en Géographie. Si les Commiſſaires furent nommés, & les propoſitions de Quiros examinées, c'eſt ce dont on n'a pas de preuves.

Deſcription faite par Quiros des Terres Auſtrales ou Continent méridional.

Quiros prétend que le commerce exiſte entre pluſieurs nations du Continent méridional; & la preuve qu'il en donne, c'eſt la différence

Quiros croit que le commerce a été porté parmi pluſieurs nations du Continent méridional.

SECT. I.
Histoire des Terres Australes.

de leurs couleurs, & de plus celle de leurs cheveux, que quelques-uns ont longs & droits, & les autres courts, serrés & crépus. Ils sont fort ignorans en mécanique, & vivent sans fortifications ni murailles, sans Loix, sans Rois & sans Gouvernement, dans une sorte d'innocence & de simplicité primitive (*a*). Cependant cette vie sans regle & sans police occasionne fréquemment entre eux des querelles & des ruptures. Alors les armes dont ils se servent, sont l'arc & les fleches, la massue, les piques, les dards, le tout en bois. Ils portent une sorte de tablier, depuis la ceinture jusqu'au milieu de la cuisse. Ils sont d'une élégance & d'une propreté qui va jusqu'à la fatuité, & rien ne contrarie leur bonne humeur naturelle, & la gaîté de leur caractere, comme un air mal-propre. Quiros conclut de là qu'il seroit aisé d'établir une Colonie parmi eux. Ils bâtissent en bois, & couvrent leurs maisons de feuilles de palmier. Ils font des pots & des vases d'une espece de terre grasse séchée au soleil. Ils font des scies, des coins & des marteaux de nacre de perle & d'écailles d'huîtres, ce qui prouve qu'il sont aussi ignorans en mécanique que Quiros le rapporte. Il dit spécialement que l'Art de la Tisseranderie ou de tricoter leur est absolument inconnu ; mais leurs bateaux sont merveilleusement construits,

(*a*) Le Lecteur observera que Quiros parle ici des peuples habitans de la contrée située aux environs du quinzieme degré quarante minutes de latitude méridionale, entre lesquels il comprend plusieurs baies qui sont dans le Continent.

ſoit pour ramer, ſoit pour aller à la voile avec la plus grande vîteſſe; preuves inconteſtables qu'ils avoiſinent quelques nations civiliſées, ou qu'ils ont eux-mêmes fait quelques progrès dans les Arts (*a*).

Deſcription des peuples, des productions & de la nature du Continent méridional.

Ils ont en grande abondance trois eſpeces de racines, dont les naturels du pays font une ſorte de pain très agréable au goût, avec fort peu d'apprêts. Le pays abonde en fruits délicieux, comme amandes, noix de coco, limons, oranges, guyaves, & mangos. Les palmiers produiſent un ſuc preſque ſemblable & peu inférieur au vin. Ils font auſſi de ce même ſuc une ſorte de lait, de vinaigre & de miel, au moyen de l'évaporation. Ils font grand cas d'un certain fruit qu'ils nomment *coco*, parce qu'il porte avec lui le boire & le manger, & que d'ailleurs ſes écailles expoſées au ſoleil diſtillent une excellente huile à brûler. Par toute cette deſcription de ce fruit, ſur laquelle il s'étend ſi longuement, il paroît que ce n'eſt autre choſe que la noix de coco, dont il fait pourtant mention comme d'un fruit différent du premier dans une autre partie de ſon Mémoire. Ils font avec des feuilles de palmier, des voiles pour leurs petites barques, & une ſorte de nattes ou tapis ingénieuſement tiſſus, dont ils couvrent les planchers, les plafonds & les murs de leurs maiſons. Quiros aſſure qu'il y a vu auſſi des melons, des pommes, des poires & autres fruits d'Europe, & ſupérieurs aux nôtres, en raiſon de la chaleur du

(*a*) Purchas, t. IV, p. 1433.

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

climat, quoique cette proportion de chaleur ne soit pas une regle universelle pour les productions des autres pays. Il a aussi goûté de leurs féves, qui, avec le porc de cette contrée, fait un manger délicieux. Le pays produit abondamment des poules & des chapons (car l'Art de mutiler les oiseaux est aussi connu chez eux), des perdrix, des canards, pigeons, tourterelles, bisets; on y trouve aussi des bœufs, des vaches & des chevres; cependant Quiros dit n'en avoir point vu. Leurs côtes abondent en poisson de différente espece, dont l'équipage de Quiros se nourrit pendant le temps quil resta dans ces parages. Ils y trouverent des muscades, du maïs, du gingembre & du poivre, & quelques-uns d'entre eux rapporterent au Mexique des pacotilles de ces denrées, qui furent trouvées aussi bonnes sous tous les rapports, que celles qu'on apporte des Moluques. Il fait aussi mention de la canelle, & prétend qu'il est probable que la contrée ne manque pas de clou de girofle, puisqu'elle produit les autres especes, & de plus qu'elle est située sous la même latitude que les isles Ternates, Banda & les Moluques, raisonnement qui paroît assez naturel. On y trouve aussi beaucoup de matériaux propres à faire des cordages & des voiles, & il y croît une grande quantité de bois de toute espece, dont le plus précieux est l'ébene. Quiros parle d'une distillation bitumineuse du coco, qui peut tenir lieu de goudron, étant mêlée avec de la cire d'abeille & du suif, qui sont en abondance dans ce climat; & il conclut que rien n'y manque pour la construction des navires, que le fer,

inconvénient auquel il croit qu'on pourroit ſuppléer en s'éloignant dans les terres à une plus grande diſtance du Tropique (*a*).

SECT. I. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

Quant au ſol, il eſt fertile, & produit tout de lui-même & preſque ſans culture. Les campagnes ſont diviſées, entrecoupées & arroſées par des ruiſſeaux & d'agréables rivieres qui ſe précipitent du haut des montagnes. Quelques-unes ſont ſi ſpacieuſes, qu'on peut tirer de leur largeur les plus fortes preuves de la prodigieuſe étendue de ce continent. L'air eſt pur & ſain; la ſanté parfaite de tout ſon équipage, tant qu'il réſida ſur ces côtes, en eſt une preuve; & une différence remarquable de ce pays avec les autres climats chauds, c'eſt qu'il eſt abſolument exempt de toute eſpece de vermine nuiſible. Aucune mouche, ni couſins, ni moucherons dans l'air, point de crocodiles, de ſerpens ou de couleuvres, ni ſur terre ni dans l'eau; enfin rien qui puiſſe importuner ou troubler le plaiſir & la tranquillité la plus parfaite. D'après ces avantages, il ne balance pas à préférer cette contrée à toutes les conquêtes des Eſpagnols dans les deux Indes.

Le récit de la maniere dont il prit poſſeſſion de cette quatrieme partie du globe, comme il l'appelle, eſt quelque choſe de remarquable. Nous tranſcrirons ſes propres paroles, ſur-tout pour montrer au Lecteur la néceſſité où nous ſommes de ne donner cette relation que par extrait. » Oui, Sire, telle eſt l'étendue & la bonté

(*a*) Purchas, t. I, p. 1424. Hiſt. des Navig. *ibid.*

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

» du pays que j'ai découvert, & dont j'ai déjà » pris possession au nom de Votre Majesté, & » sous votre pavillon royal, comme je puis » le prouver par les actes que je tiens en ma » disposition, & voici la maniere dont j'ai pro- » cédé : 1°. Sire, nous érigeâmes une croix & » bâtîmes une église en l'honneur de Notre- » Dame de Lorette ; nous y fîmes célébrer vingt » Messes, auxquelles toutes nos troupes assiste- » rent pour y recevoir des indulgences accordées » à l'occasion de la fête de la Pentecôte. Nous » fîmes aussi une procession solennelle, & nous » observâmes la fête du Saint-Sacrement, qui » fut porté en procession, précédé de la ban- » niere de Votre Majesté ; & nous avons ainsi » parcouru un grand circuit, qui nous parut le » plus propre à être honoré de cette cérémonie. » Nous avons mis notre nom à trois différentes » places, & dans chacune élevé une colonne » aux armes de Votre Majesté. Vous avez reçu » de là une prodigieuse augmentation de ter- » ritoire, vu que le pays s'étend fort loin dans » le continent. Ainsi je présente à Votre Ma- » jesté le nouveau titre de Souverain des Terres » Australes du Saint-Esprit, & je souhaite » que ce titre puisse être blasonné & s'étendre » sur toute la surface de la terre, pour la » gloire de Dieu & pour l'honneur de Votre » Majesté (a). «

Dans un autre Memoire, Quiros fait mention de plusieurs isles qu'il a visitées.

Dans un autre Mémoire que Purchas a conservé en espagnol, Quiros rapporte plusieurs

(a) Hist. des Navig. p. 115, t. I.

des particularités que nous avons citées, & auxquelles il ajoute encore d'autres détails. Ce Mémoire paroît être son dernier effort pour obtenir du Roi d'envoyer des Colonies dans cette contrée. Outre les pays déjà décrits, il y cite les noms d'environ vingt isles; savoir, Taumaco, Manicola, Chicayana, Guatopo, Mecarayla, Tucopio, Fonoforo, Pilan, Papon, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de dénombrer. En décrivant la baie de Saint-Philippe & de Saint-Jacques, & le port de la Vera-Cruz, il les regarde comme appartenans au continent, autant qu'il en juge par une double chaîne de hautes montagnes, & par la largeur du fleuve Jordan. Quiros séjourna dix jours dans l'isle de Taumaco. Le Roi ou Souverain de cette isle, nommé *Tamay*, lui fut d'une grande utilité, ainsi que son peuple, en le fournissant de fruits, de racines & d'eau fraîche. Ce Roi étoit un homme de sens, grand de taille, & bien corpulé; la couleur de sa peau étoit rougeâtre, ses yeux brillans, son nez aquilin, ses cheveux & sa barbe frisés, son aspect grave, & sa contenance majestueuse. Il lui décrivit, par signes, environ soixante isles, & une grande contrée, appelée *Manicola*, qui s'étend du sud-sud-est vers le nord-est. Pour représenter les grandes isles, il traçoit de larges cercles ou d'autres figures irrégulieres, & de plus petites pour les isles moins grandes. Pour désigner le continent, il ouvroit les bras, montroit le soleil, fermoit les yeux, & faisoit plusieurs autres signes par lesquels il exprimoit qu'il faudroit dix semaines

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

Il ramene avec lui au Mexique quelques-uns des naturels du pays, dont les relations s'accordent avec les siennes.

de navigation pour faire le tour des isles. Le jour suivant, Quiros vit encore plusieurs autres naturels du pays, qui tous s'accorderent parfaitement dans leurs rapports. Lorsqu'il en partit, il emmena avec lui quatre des habitans, dont trois moururent avant son arrivée au Mexique; mais l'autre ayant appris l'espagnol, ses relations s'accorderent encore avec celles données par ses compatriotes.

Cet homme rendit compte d'une isle éloignée de celle de Taumaco, d'environ trois journées de navigation, qui, suivant son rapport, étoit plus grande que Taumaco & Chicayana réunies. Cette isle, qu'il nommoit *Quatopo*, étoit principalement habitée par des Blancs, portant des cheveux de diverses couleurs. Il fit de grands récits de la fertilité & de la richesse de Manicola, ce qui engagea Quiros à s'y transporter, pour juger par lui-même s'il avoit bien compris les signes de l'Indien, & jusqu'à quel point il devoit ajouter foi à ses relations. Lorsqu'il y arriva, il trouva que tout étoit conforme à ce que l'Indien lui avoit fait entendre, & même que ses descriptions étoient encore au dessous de la réalité (*a*). D'après toutes ces données, Quiros paroît être dans l'opinion que ces isles sont dans le voisinage d'un continent qui s'étend depuis les deux cent quarante degrés de longitude jusqu'à la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée, les isles de Salomon étant

(*a*) Purchas, t. I, p. 1425.

entourées par cette partie de l'Océan, depuis douze degrés de latitude jusqu'à la ligne équinoxiale. Jusqu'à quel point ces conjectures se sont vérifiées par les Navigateurs suivans, c'est ce dont nous pouvons juger d'après les Voyages de Roggeveen & des autres (*a*).

SECT. I. *Histoire des Terres Australes.*

(*a*) Nous n'avons point donné les particularités de ce Voyage telles que nous les avons trouvées dans la collection, pour les raisons suivantes ; 1°. parce que nous avons quelque doute sur l'autenticité de ce Journal, qui, suivant l'opinion de Purchas, a été perdu ; 2°. parce que toutes les particularités comprises dans cette collection se trouvent dans les Mémoires & Journaux de Roggeveen.

SECTION II.

Relation des voyages & découvertes de William Cornelis ou Schouten, & de Jacques le Maire, dans les mers du Sud.

SECT. II. *Histoire des Terres Australes*

Relation de le Maire & le Shouten, & le but de leur voyage.

LE privilége exclusif de la Compagnie des Indes Hollandoises déplaisoit extrêmement à un grand nombre des Négocians les plus considérables de la Hollande, qui, sur le bruit des nouvelles découvertes, désiroient de pouvoir équiper eux mêmes des vaisseaux à leurs frais. Ils regarderent comme un abus intolérable d'être empêchés par le Gouvernement, contre les loix mêmes de la Nature, de faire usage de ces nouveaux passages, & de recueillir les fruits que la Providence leur présentoit. De ce nombre, fut Isaac le Maire, riche Marchand d'Amsterdam, supérieurement au fait des affaires, d'un esprit entreprenant, réglé par un jugement sain. Le Maire conçut le désir d'employer une partie de sa fortune à l'avantage de la Postérité, & de s'établir une réputation par des découvertes utiles. Dans cette vûe, il s'adressa à Schouten, homme jouissant d'une fortune aisée, grandement renommé comme homme de mer, & qui connoissoit parfaitement les Indes orientales, où il avoit fait plusieurs voyages en diverses qualités, de Maître, de Pilote & de Subrecargue. La question que le Maire proposa à Schouten, fut de savoir s'il ne croyoit pas possible de trou-

ver un autre paſſage pour aller dans les mers du Sud, que le détroit de Magellan, & ſi, cette découverte une fois faite, les contrées au ſud de ce paſſage ne pourroient pas fournir autant de marchandiſes utiles que les Indes, ſoit orientales, ſoit occidentales. Schouten dit qu'il regardoit comme une choſe très-poſſible la découverte de ce paſſage, & que les avantages étoient certains, vu la richeſſe & la fertilité des pays méridionaux. Après pluſieurs délibérations, ils prirent la réſolution de tenter cette découverte, perſuadés que les Etats-Généraux, qui avoient donné à la Compagnie des Indes orientales leur privilége, n'avoient point eu l'intention d'ôter aux autres ſujets la liberté de découvrir des pays dans le Sud, par une route nouvelle, autre que celle des Indes, par le détroit de Magellan, ou par le Cap de Bonne-Eſpérance. D'après cela, ils convinrent entre eux que le Maire & ſes amis feroient la moitié des frais de l'entrepriſe, & Schouten & ſes amis l'autre moitié. En conſéquence, au printemps ſuivant, en l'année 1615, ils équiperent deux vaiſſeaux, & les fournirent de tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage. Ils devoient être ſous la direction de Schouten en perſonne, & de Jacques le Maire, fils d'Iſaac le Maire, en qualité de Surveillant.

Ils ſe déterminent à chercher un autre paſſage dans les mers du Sud, que celui du détroit de Magellan.

Le 25 Mai, ils leverent l'ancre du Texel, & ils étoient à la vue de Madere le 11 Juillet. Schouten réſolut de n'y point aborder, pour ne pas perdre de temps. Le 20, ils vinrent au Cap-Verd par le côté du nord, où un vent de nord-eſt les obligea de mettre à l'an-

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

cre. L'Alcade Maure vint à bord de leurs vaisseaux, & les pourvut d'eau fraîche, moyennant une certaine récompense. Ils aborderent ensuite au Cap-Verd, & virent les hautes-terres de Sierra-Léona, & aussi l'isle de Madrabomba, située au sud des hautes-terres de Sierra-Léona, & au nord des bas-fonds de l'isle Sainte-Anne. Le 26 Septembre, ils étoient à six degrés vingt-cinq minutes de latitude, courant le reste de ce mois vers le sud, jusqu'au premier Novembre qu'ils virent le soleil au nord par rapport à eux à midi. Alors ils apperçurent l'isle de l'Ascension au vingtieme degré de latitude, où ils observerent le compas varier au nord-est de douze degrés. Le 21, ils vinrent à la hauteur de trente-huit degrés vingt-cinq minutes, & la variation du compas fut de dix-sept degrés vers le nord-est. Le 6 Décembre, ils virent une terre qui n'étoit pas fort haute, mais plutôt plate & blanche. Ils mirent à l'ancre cette nuit à un degré & demi de terre, dans dix brasses d'eau avec un jusant qui portoit avec force vers le sud. Le 7, continuant leur course droit au sud, ils arriverent devant le havre de Port-Désiré, situé à quarante-sept degrés quarante minutes, à l'entrée duquel ils eurent l'eau fort haute; mais ils ne virent aucun des rochers qui, suivant la description des anciens Voyageurs, sont au nord en abordant dans ce havre. Ils apperçurent cependant vers le sud des rochers très-visibles, qui sont peut-être ceux dont Van Noort a voulu parler. Ensuite ils s'avancerent tellement dans le sud, qu'ils perdirent le droit canal. Ils arriverent peu de temps après à une baie tortueuse

de quatre brasses d'eau en haute mer, & de quatorze pieds seulement au reflux de la marée. Ils y trouverent parmi les rochers, une grande abondance d'œufs, de moules, & de beaux éperlans, & ils lui donnerent le nom de *Baie des Eperlans*. Ensuite ils arriverent à Port Desiré, où ils resterent jusqu'au 13 Janvier de l'année 1616.

En entrant sous le cinquante troisieme degré, ils observerent le grand courant qui porte au sud-ouest, & alors ils estimerent qu'ils étoient environ à vingt lieues vers le sud du détroit de Magellan. De là ils tinrent leur course au sud par ouest, & le même jour ils virent la terre portant ouest-sud-ouest loin d'eux, & bientôt après au sud. Alors, s'efforçant de gagner au delà de la terre par une course est-sud-est, un vent de nord, qui soufloit avec violence, les contraignit de diminuer leurs voiles.

Le 24 au matin, ils virent la terre environ à une lieue de distance, s'étendant à l'est & au sud, avec de hautes montagnes couvertes de glaces, & d'autres terres hautes & inégales portant à l'est de ces montagnes. Ils conjecturerent qu'elles pouvoient être distantes d'environ huit lieues, & que le passage seroit bon entre ces deux terres, à cause d'un fort courant qui portoit au sud. Après midi, ils firent cinquante-quatre degrés quarante-six minutes, & alors ils commencerent à gouverner vers le passage mentionné ci-devant; mais ils furent arrêtés par un calme. Ils y virent une quantité si prodigieuse d'oiseaux de mer, & un si grand nombre de ba-

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

leines, qu'ils furent obligés d'avancer avec beaucoup de précaution, pour que le vaisseau n'allât pas donner sur leurs dos.

Les isles States-Land & Maurice-Land.

Ils côtoyerent de près la terre de l'est, qui, du côté du nord, s'étend est-sud-est, aussi loin que l'œil peut la suivre. Ils appelerent cette terre *States-Land*, & celle située à l'ouest, *Maurice-Land*. Ils observerent à cet endroit de bonnes rades & des baies sablonneuses, avec un grand nombre de poissons, d'oiseaux marins, de marsouins, & d'oiseaux de diverses especes. Mais les terres adjacentes paroissoient totalement nues & stériles. Ils gouvernerent sud-sud-ouest, en sorte qu'avant midi ils firent cinquante-cinq degrés trente-six minutes, & alors ils tinrent leur route sud-ouest. La terre au sud du passage sembloit courir ouest-sud-ouest à l'extrémité occidentale de Maurice-Land, & sud-ouest, autant qu'ils pouvoient le voir, cette terre étant montueuse & inégale. Le soir, ayant un vent de sud-ouest, ils gouvernerent sud. Le même jour, les lames prodigieuses qui rouloient avec le vent, jointes à la profondeur des sondes, leur donnerent l'entiere assurance que la mer du Sud étoit alors devant eux, & de cette maniere ils avoient fait route par un passage presque entiérement de leur découverte. Les mouettes de cette contrée étoient aussi grandes que des cignes, & leurs ailes étendues avoient à peu près une brasse. Elles venoient s'asseoir sur les côtés du vaisseau, & ne faisoient aucun effort pour s'envoler. Le 26, ils arriverent au cinquante-septieme degré, & eurent

à

à essuyer une tempête venant du sud & sud-ouest. Pendant toute cette journée, ils continuerent à gouverner sud; mais à la nuit ils dirigerent leur course au nord-ouest, & dans ce parage ils découvrirent une terre fort haute. Le 27, ils étoient sous cinquante-six degrés cinquante-une minutes, par un temps froid, avec de la grêle & de la pluie, le vent soufflant de l'est & du sud-ouest. Alors ils dirigerent leur route au sud. Ensuite avec un vent d'ouest, & après un vent de nord-est, ils gouvernerent sud, & ensuite ouest-sud-ouest; ce qui les conduisit sous cinquante-six degrés quarante-huit minutes. Le 29, ils eurent un vent nord-ouest, & gouvernerent sud-ouest; ils arriverent en vue de deux isles entourées de rochers escarpés, à l'ouest-sud-ouest d'eux, situées sous le cinquante-septieme degré sud, qu'ils nommerent *Isles Barnevelt*; de là prenant leur route nord-ouest, ils virent une terre le soir: elle étoit au sud du détroit de Magellan, & ils lui donnerent le nom de *Cap Horn*, à cause de sa forme qui se termine en pointe. Son extrémité est sous le cinquante-septieme degré quarante-huit minutes sud. Alors ils furent pleinement convaincus par les lames qui rouloient sur eux & par l'impétuosité du courant, qu'ils étoient dans la mer du Sud. Le 12 Février 1616, ils distinguerent clairement à l'est d'eux le détroit de Magellan, & ils furent assurés du succès de leur nouvelle découverte. Ce passage fut nommé *Détroit de le Maire*, parce que ce fut lui qui eut, le premier, l'idée de cette entreprise. Il est à remarquer que pendant leur

Histoire les Terres Australes.

Le détroit de le Maire découvert, & l'arrivée des vaisseaux dans la mer du Sud.

passage à travers le détroit nouvellement découvert, ils eurent constamment mauvais temps, d'épaisses brumes & de violens courans, ce qui rendit leur navigation fâcheuse, & leurs découvertes moins considérables qu'elles ne l'auroient probablement été, si le temps eût été plus favorable. Le 17, ils firent quarante degrés sud avec beau temps, & tenant leur course au nord. Ensuite ils gouvernerent vers Juan Fernandez, où ils prirent des rafraîchissemens avec la plus grande joie.

Ayant levé l'ancre de ces deux isles aujourd'hui bien connues, ils passerent une seconde fois le tropique du Capricorne, dirigeant au nord jusqu'au quinzieme degré. Le 3 Avril, vers le quinzieme degré douze minutes, & sans aucune variation du compas, ils découvrirent une petite isle basse. Ils y envoyerent la chaloupe, & y pêcherent un grande quantité de poissons; mais ils n'y virent rien autre chose que quelques chiens, ressemblant entiérement à nos chiens d'Europe; ils appelerent cet endroit, *Isle des Chiens*. Elle étoit couverte d'un gazon vert & frais, qui rendoit toute cette côte agréable & riante. Elle peut avoir environ trois lieues de circonférence. Elle est située sous le quinzieme degré douze minutes, & environ distante de neuf cent vingt-cinq lieues de la côte du Pérou (*a*). Après avoir continué leur route

L'isle des Chiens.

(*a*) Cette isle est probablement celle que Magellan, d'après Jérôme Benzon, nomma l'isle Infortunée. C'est au

pendant quatre jours par ouest & nord-ouest, ils apperçurent une isle spacieuse, mais basse, d'où un canot Indien s'avança à leur rencontre. Les hommes étoient nus, d'un teint rougeâtre, avec de longs cheveux noirs, d'une structure robuste, vigoureusement musclés, avec des yeux vifs & perçans (*a*). Ils se tinrent à quelque distance des vaisseaux, mais ils inviterent les Hollandois, par signes & par des cris, à aborder sur leur rivage. Schouten ordonna à ses hommes de leur parler espagnol, hollandois, la langue des Moluques & de Javan; ils n'y comprirent rien. Le vaisseau approcha à une portée de mousquet du rivage, mais leurs sondes ne trouverent point de fond. Ils côtoyerent l'isle tout autour, dans l'espérance de trouver quelque baie pour y jeter l'ancre. Après avoir fait voile environ l'espace de dix lieues au sud-sud-ouest, ils gouvernerent droit au rivage, où plusieurs de ces hommes nus s'attrouperent, & les inviterent à venir à terre. Les Indiens mirent dehors un de leurs canots, mais ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord du vaisseau. Les Hollandois leur jeterent quelques petits bijoux, ce qui leur causa beaucoup de joie, & les encouragea à venir auprès du vaisseau. Après qu'ils l'eurent examiné pen-

---

moins la conjecture du Compilateur François (1), ce qui nous paroît assez probable.

(*a*) Hist. des Nav. aux Terres Aust. t. I, p. 361.

---

(1) Hist. des Navig. t. I, p. 358.

dant quelque temps, ils se hasarderent à y monter, & aussi-tôt qu'ils y furent, ils se mirent en devoir de prendre les clous & les verroux des portes & des fenêtres, montrant une passion extraordinaire pour ce métal. Ils ne se bornoient pas seulement au fer; lorsqu'il étoit hors de leur portée, ils s'approprioient ce qui se trouvoit sous leur main.

Sect. II. Histoire des Terres Australes.

Ces insulaires, fort enclins au vol, & fort habiles dans cet art, sont tout-à-fait nus, ayant seulement les parties de la génération couvertes d'une petite natte. Ils se peignent tout le corps de diverses figures, comme de serpens, de dragons, &c; le fond de leur couleur étoit d'un bleu pareil à celui de la peau brûlée par la poudre à canon. Ils burent avidement le vin qu'on leur donna, mais on ne put les engager à rendre le vase dans lequel ils avoient bu. Le lendemain, Schouten envoya à terre seize hommes armés, & dès qu'ils furent débarqués, ils furent attaqués par un corps de trente ou quarante naturels du pays, qui du fond des bois vinrent fondre sur eux. Comme ils n'étoient armés que de massues, les Hollandois les repousserent sans beaucoup de peines; mais voyant qu'ils tenteroient inutilement de faire quelque trafic avec ces insulaires, ils revinrent à leur bord, & continuerent leur voyage. Ils donnerent à cette terre le nom d'*Isle sans fond*, parce qu'ils n'avoient pu en trouver avec leurs sondes. Cette isle est longue & étroite, probablement fertile, & couverte de palmiers & de cocotiers. Elle est située sous les 15 degrés dans le sud, à peu près dis-

L'isle sans fond.

tante de 108 lieues de l'isle des Chiens (*a*).

Schouten trouva encore une autre isle éloignée environ de quinze lieues de l'Isle sans fond. Cette terre est presque entiérement couverte d'eau. On voit cependant des arbres fleuris sur les bords. Ils apperçurent, sur une petite éminence, une source d'eau vive; ils en firent leur provision, & la nommerent de là l'*Isle d'Eau* ou *Water-Land.*

Water-Land.

Deux jours après, ils trouverent une autre isle, à vingt lieues de la précédente, du côté de l'ouest. Ils trouverent le long de la côte un fond d'environ quarante brasses, & ils envoyerent leur chaloupe pour chercher de l'eau. Mais cette isle est remplie d'une si prodigieuse quantité de mouches & d'autres insectes, qu'il leur fut impossible de remplir leurs tonneaux, & qu'ils furent forcés de revenir à leur vaisseau avec le visage & leurs habits couverts de cette vermine. Ils la nommerent l'*Isle des Mouches*, & la quitterent sans autres observations, quoiqu'ils eussent des indices qu'elle étoit habitée.

L'isle des Mouches.

Cinq jours après, ils gagnerent le 15[e] degré 40 minutes de latitude, où ils trouverent de grands courans venant du sud. Ils conjecturerent qu'ils pouvoient être à 250 lieues du Continent méridional décrit par Quiros (*b*). Le 3 Mai, ils firent voile vers l'ouest, & ils étoient à midi

(*a*) Hist. des Navig. p. 556, t. I. Harris, ubi sup.

(*b*) Il est bon d'observer que Quiros avoit fait ce voyage quelques années auparavant; mais qu'il est probable que le Maire n'avoit jamais vu son Journal, qui ne fut imprimé que l'année 1618.

à la hauteur de 15 degrés 3 minutes, où ils trouverent plusieurs grandes dorades, sorte de poisson doré, les premieres qu'ils eussent vues dans les mers du Sud. Le 9, ils étoient à la hauteur de 15 degrés 20 minutes, & alors ils conjecturerent qu'ils étoient environ à 1510 lieues des côtes du Pérou. Le même jour, ils découvrirent une barque qui venoit à eux; ils allerent à sa rencontre, mais elle se détourna. Le Capitaine ordonna qu'on tirât un coup de feu pour la faire amener. Voyant que cela ne produisoit rien, Schouten envoya dans sa chaloupe un certain nombre de gens armés pour s'en saisir, ce qui fut fait; ils amenerent à bord le canot avec vingt-trois hommes, quelques femmes & quelques enfans. Ils avoient un extérieur propre & décent, la peau d'une couleur basanée, les cheveux frisés, & le corps nu depuis le haut jusqu'à la ceinture, & depuis les genoux jusqu'aux pieds. Leur barque étoit d'une structure singuliere, mais bien conformée pour la course. Tout ce qu'on trouva à bord de cette barque consistoit en quelques hameçons faits de pierre, de nacre de perles, d'écaille de tortue, ou d'une espece d'os noir. Après avoir tenté de tirer d'eux quelques éclaircissemens, ils leur firent faire bonne chere, & les renvoyerent. Les pauvres Sauvages furent si charmés de ce traitement, qu'ils ôterent leurs bonnets faits en forme de couronne, & garnis de magnifiques plumes, & les mirent sur la tête des Matelots.

Ils prennent une barque.

Les jours suivans, Schouten découvrit encore deux autres terres élevées, peu éloignées l'une de l'autre, & une plus basse qui paroissoit plus

fertile. Auprès de cette isle, une autre barque s'approcha d'eux avec une vîtesse incroyable. Ayant jeté les sondes, ils trouverent quatorze brasses d'eau ; ils y jeterent l'ancre. Cette isle, située à la hauteur de 16 degrés 10 minutes, est formée par une seule montagne couverte de cocotiers. Ils furent bientôt visités par trois grandes barques & par environ dix canots, avec des pavillons blancs, en signe de paix. Ces canots étoient d'une structure extraordinaire, plats à l'avant, & tout-à-fait pointus à l'arriere ; & malgré cela, ils couroient avec une grande rapidité. Lorsque ces hommes furent assez près, ils se jeterent à la mer, & nagerent vers le vaisseau ; tenant à leurs mains des noix de cocos, qu'ils troquerent pour des clous, donnant cinq noix pour un clou. Ce trafic attira à bord du vaisseau un si grand nombre des naturels du pays, qui alloient en haut & en bas avec la plus grande familiarité, qu'il en fut bientôt rempli. Schouten, pour éviter d'être assailli par un plus grand nombre, envoya le grand canot chercher un endroit où l'on pût jeter l'ancre, dans une des autres isles. Mais ce canot fut à l'instant entouré par un grand nombre de canots remplis de Sauvages féroces, armés de massues, qui attaquerent les Hollandois avec la plus grande furie. Les Matelots firent feu sur eux ; mais comme personne d'eux n'avoit été atteint par cette premiere décharge, les Sauvages n'en firent que rire ; la seconde porta coup ; & ils furent si effrayés, qu'ils abandonnerent le canot. Quelques-uns de ceux qui avoient été blessés & faits prisonniers, furent bien traités par

SECT II. *Histoire des Terres Australes.*

les Hollandois, ce qui engagea les autres à venir à bord du vaiſſeau avec des intentions en apparence plus amicales. C'étoient des hommes robuſtes, nus, bien faits, bien proportionnés, & excellens nageurs. Leur couleur approchoit du noir, leurs cheveux étoient noirs & longs, quoique quelques uns les euſſent coupés, & tous les arrangeoient d'une maniere extrêmement bizarre.

L'iſle des Traîtres.

Ils commencerent alors à venir à bord avec des noix de cocos, des bananes, des cochons vivans, qu'ils échangeoient contre les bagatelles les plus frivoles & les plus inutiles, ſe glorifiant entre eux d'avoir dupé les Européens. Ils admiterent beaucoup la grandeur & la forme du vaiſſeau. Ils frappoient ſur ſes côtés avec des pierres, & ils levoient les yeux au ciel en ſigne d'admiration. Le Roi de l'iſle envoya un cochon noir en préſent aux Hollandois, avec ordre à celui qui étoit chargé du meſſage, de ne recevoir aucune récompenſe, ordre qu'il ne jugea pas à propos d'exécuter à la rigueur. Enſuite le Roi vint lui-même près du vaiſſeau dans ſa pirogne royale, accompagné de vingt canots; mais il ne voulut pas monter à bord, quoiqu'il permît à ſon fils de ſatisfaire ſa curioſité. Lorſqu'ils furent près du vaiſſeau, ils pouſſerent de grands cris, comme pour faire fête aux Européens. Ceux-ci leur répondirent par le ſon des tambours & trompettes, & autres inſtrumens de muſique, ce qui parut faire un très-grand plaiſir à Sa Majeſté. Le Roi envoya de ſon vaiſſeau à Schouten une natte en préſent. Schouten lui envoya en retour une vieille hache,

de vieux clous, & quelques morceaux de verre, cadeau dont le Roi fut ou parut enchanté.

Il n'étoit distingué de ses sujets que par le respect qu'ils lui portoient, étant nu comme eux, & n'ayant aucune marque distinctive d'autorité. Ce commerce amical dura pendant un jour ou deux; mais les Européens commencerent à soupçonner que leurs démonstrations d'amitié n'étoient pas fort sinceres, & leurs conjectures furent bientôt vérifiées; car ils investirent tout-à-coup le vaisseau, & en poussant de grands cris, se mirent tous ensemble à assaillir le vaisseau, & à le battre avec des pierres. Le canot de Sa Majesté étoit le premier & le plus acharné dans l'attaque. Mais ils furent bientôt dispersés & défaits par une décharge générale de mousqueterie. Tout commerce cessa entre eux; Schouten quitta cette isle, & la nomma l'*Isle des Traîtres*, d'après la conduite de ses habitans (*a*).

L'isle de l'Espérance.

Schouten arriva le 14 à une autre isle, qu'il nomma l'*Isle de l'Espérance*, parce qu'il esperoit y trouver des rafraîchissemens; mais ayant été trompé dans son attente, il continua sa course, après avoir défait les naturels du pays dans une attaque vigoureuse qu'ils livrerent au vaisseau. Cette isle étoit couverte de cocotiers, & paroissoit fertile dans les vallées. Le 18, comme il étoit sous le seizieme degré cinq minutes, Schouten tint un Conseil, dans lequel il représenta qu'ils étoient environ à la distance de seize cents lieues du Pérou & du Chili, & qu'ils n'a-

---

(*a*) Hist. des Navigateurs.

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

voient encore rien découvert qui ressemblât à un continent, enfin qu'il n'étoit pas probable qu'ils réussissent dans ce dessein, s'étant déjà avancés si loin du côté de l'ouest. Schouten observa que cette course les conduiroit à la côte de la Nouvelle-Guinée, & qu'ils périroient inévitablement avant d'y être arrivés, s'ils ne trouvoient point de passage, puisqu'il leur étoit impossible de revenir à l'est, à cause des vents d'est qui soufflent perpétuellement dans ce continent. D'après ces motifs, il leur proposa de changer leur route, & de la diriger vers le nord, afin de rencontrer le nord de la Nouvelle-Guinée. L'avis fut adopté par le reste de l'équipage; & en conséquence ils commencerent à gouverner nord-nord-ouest. Le 21, ils furent visités à deux lieues du rivage par deux canots qui les insulterent sans être provoqués, mais qui se retirerent avec deux hommes blessés par la décharge de quelques mousquets. Le 22, quelques autres canots s'approcherent d'eux, mais avec des intentions pacifiques, apportant des noix de cocos, des racines d'ubas, & des cochons, qu'ils échangerent contre des clous, des grains & des couteaux. Les maisons des naturels de ce pays étoient rangées sur le rivage, hautes d'environ douze pieds, couvertes de feuilles avec une espece de trou pour servir de porte. Tout leur ameublement étoit composé d'un lit fait d'herbes seches, d'une ligne à pêcher, & d'une grande massue. Le palais de Sa Majesté n'a pas un aspect plus magnifique que la chaumiere du moindre de ses sujets. Ce peuple est, en général, habile dans l'art de nager & de plonger; il n'est pas moins

Isles de Horn.

exercé dans celui de voler, que les habitans des isles précédentes. Néanmoins ce crime est rigoureusement puni par le Roi. Un de ces Sauvages qui avoit volé un coutelas, fut sévérement battu, & il auroit été puni de mort, si ce vol fût venu aux oreilles du Roi. Le bruit du canon les épouvanta extraordinairement. Cependant le Roi avoit un grand désir d'en voir décharger un. Il s'assit pour cela au bord de la mer sous un dais, entouré de toute sa Cour; mais l'explosion le fit tellement tressaillir, qu'il quitta son siége & s'enfuit avec la plus grande vîtesse dans les bois. Il revint pourtant; mais toutes les assurances des Européens qu'il n'y avoit aucun danger à craindre, ne purent dissiper sa frayeur. Les Européens allerent à terre pour acheter des cochons; ils n'en trouverent qu'en très-petite quantité dans l'isle, & ils ne purent se procurer que très-peu de noix de cocos, quoique les naturels parussent disposés à leur fournir tout ce qu'ils désiroient. Sa Majesté leur montra beaucoup d'amitié & de respect, & le Roi & ses courtisans ôterent leurs bonnets ornés de magnifiques plumes, & les mirent sur la tête des Hollandois. Cependant, malgré cette hospitalité, le Roi commença à concevoir quelques craintes de leurs desseins, & leur offrit dix cochons en présent, s'ils vouloient quitter l'isle.

Au reste, les hommes sont extraordinairement grands & forts; ils sont d'une couleur jaunâtre, avec des cheveux longs & noirs, qu'ils arrangent de différentes façons : les uns se donnent beaucoup de peines pour les friser & crêper; d'autres en prennent autant pour les rendre

plats & droits. Les uns font des nœuds, les autres les portent hauts d'une demi-aune au dessus de leur tête, les faisant tenir droits avec des branches & des morceaux de bois auxquels ils les attachent. Le Roi & quelques-uns de ses courtisans portent deux longues touffes de cheveux qui pendent jusqu'au dessous de la ceinture. Pour les femmes, elles y sont en général disgraciées de la Nature, d'une figure désagréable, avec la gorge ample, flasque & pendante. Les deux sexes vont absolument nus, excepté qu'ils en cachent la différence par quelques feuilles cousues ensemble. Ils paroissent totalement dénués de Religion, d'économie, d'industrie & de connoissances. Ils vivent à la maniere des animaux, se nourrissant de ce que la terre produit d'elle-même, sans soin & sans labeur. Il n'y a ni semailles, ni récoltes, ni vendeur, ni acheteur; tout y est abandonné à la Nature & au hasard. Ils ne connoissent pas plus la modestie que l'industrie & la Religion, car ils sont dans l'usage d'user de leurs femmes sans mystere devant les plus grandes assemblées, & même devant le Roi, auquel cependant ils portent un grand respect; mais cet acte n'est point regardé comme une marque de mépris, ni comme une indécence. Il y a une bonne baie au sud de l'isle, dans un bassin d'eau, à quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude (*a*).

Schouten en partit le 11 Juin, & ne découvrit la terre que le 21. Alors il apperçut une

---

(*a*) Voy. pour l'établissement de la Comp. VIII, p. 167-187.

isle fort basse au sud-sud-ouest, latitude quarante degrés quarante-sept minutes, autour de laquelle étoient quatre autres isles plus petites, couvertes d'arbres. Après avoir mis à l'ancre, il fut visité par un canot de la même forme que ceux des isles précédentes. Il portoit quatre hommes beaucoup plus noirs que tous ceux dont nous avons parlé, & qui étoient armés d'arcs & de fleches, les premiers qu'ils eussent vus dans la mer du Sud. Ils firent entendre, par signes, à l'équipage du vaisseau, qu'il y avoit un mouillage meilleur & plus commode du côté de l'ouest, où demeuroit le Roi. Schouten leva l'ancre, & fit voile conformément à leur indication. Le 22, il fit voile par ouest-sud-ouest, sous les quarante degrés quarante-cinq minutes, & découvrit douze ou treize petites isles à l'ouest sud-ouest de lui; mais il les laissa sur la gauche. Le 23, il vit du même côté trois isles basses, toutes couvertes d'arbres de différentes especes; ils les nommerent *Isles Vertes*, à cause de l'agréable verdure des arbres. Bientôt après, ils virent à l'est-nord-est une autre isle, & sur le rivage huit ou dix chaumieres, ce qui les assura qu'elle étoit habitée; ils la nommerent *Isle de Saint-Jean-Baptiste*, parce que ce jour étoit celui de sa fête. Ils découvrirent ensuite au sud-ouest de hautes terres, qu'ils prirent pour la pointe de la Nouvelle-Guinée; ils l'atteignirent le même jour, & sonderent pour pouvoir jetér l'ancre, mais inutilement. Deux ou trois canots, remplis d'hommes, livrerent une attaque au vaisseau avec des frondes; mais ils furent bientôt dispersés. Les habitans de cette côte étoient extrê-

Les isles Vertes.

mement noirs, sans le moindre vêtement; & parloient un langage tout-à-fait différent à l'oreille, de celui des lieux où ils avoient abordé, mais aussi sonore & aussi articulé. Toute la nuit ils tinrent leurs feux allumés sur le rivage, & paroissoient avoir grand'peur du vaisseau. Dans la matinée, ils ne furent pas moins sur leurs gardes, & tous les signes d'amitié que l'équipage leur faisoit, ne purent les engager ni à venir à bord, ni à faire quelques échanges avec les Matelots. Quoiqu'ils ne les traitassent qu'avec toute sorte de marques de bonté, les Indiens s'assemblerent en corps, attaquerent le vaisseau avec des frondes, dont ils se servoient fort adroitement, & pousserent le combat avec acharnement; mais quelques décharges d'artillerie en tuerent douze ou quatorze, & disperserent le reste. Leur recours le plus sûr étoit de se jeter dans la mer, où ils plongeoient & nageoient comme s'ils fussent nés dans cet élément. Cependant les Matelots, dans le grand canot, trouverent moyen d'en frapper plusieurs à la tête au moment où ils sortoient de l'eau; ils en firent quelques-uns prisonniers, & les rançonnerent après pour des cochons & des fruits.

Le 28, le vaisseau mit à la voile, & tenant une course nord-nord-ouest, il côtoya la terre jusqu'au soir. Les Hollandois virent un grand nombre de baies & de havres. Le même jour, ils découvrirent trois isles du côté du nord, sous le troisieme degré vingt minutes. Le 30, plusieurs canots vinrent à leur rencontre, & les abordant librement, les Indiens rompoient des bâtons sur leurs têtes en signes de paix. Leurs canots étoient

faits avec plus d'art que tous ceux qu'ils avoient encore vus, & ils paroissoient eux-mêmes plus polis & plus civilisés, quoiqu'ils fussent nus jusqu'à la ceinture. Ils affectoient une grande pauvreté, & ne demandoient pas même à trafiquer, quoique leurs isles fussent très-fertiles en noix de cocos. Le premier Juin, Schouten mit à l'ancre entre une isle de deux milles de long & le continent de la Nouvelle-Guinée. Le vaisseau fut bientôt entouré par douze canots remplis des mêmes hommes que ceux qui la veille avoient rompu leurs bâtons. Il paroissoit que ces premiers n'avoient fait ces simagrées que pour donner de la confiance aux Européens, afin de pouvoir ensuite les attaquer plus aisément. Ils commencerent leur entreprise en fixant l'ancre & en tirant le cable avec leurs ceintures, croyant par ce moyen attirer le vaisseau plus près d'eux. Alors les autres vinrent le long du vaisseau, & firent une décharge générale de leurs frondes; mais une bordée de mousqueterie en tua treize & dispersa le reste.

Trois isles découvertes.

Le vaisseau continua sa course, côtoyant paisiblement la terre, tenant une route ouest-nord-ouest. Le 6, ils apperçurent une montagne fort haute, qu'ils prirent pour la montagne de Goenenassi, dans le pays de Banda; mais en l'approchant, ils en découvrirent trois autres qui lui ressembloient, à six ou sept lieues dans le nord, & ils furent assurés de la vérité de leur conjecture. Le 7, ils gouvernerent sur ces montagnes, & sur quelques-unes; ils virent qu'il y avoit des volcans, d'où ils nommerent cette terre *Isle de Vulcain*. Elle paroissoit bien peuplée, & fournie de cacao;

L'isle de Vulcain.

Sect. II. Histoire des Terres Australes.

mais ils n'y trouverent point de mouillage. Les hommes étoient nus, timides & circonspects, parlant un langage différent de ceux qu'ils avoient entendus, & inintelligible pour tous les Noirs qui étoient à bord. Ils virent encore d'autres isles; mais ils continuerent leur route vers une terre basse, située à l'est nord-ouest d'eux. Là ils observerent que les eaux étoient de différentes couleurs, vertes, blanches & jaunes, ce qu'ils attribuerent au mélange des eaux de quelques rivieres qui se jetoient dans la mer. Ils en furent encore plus convaincus par la fraîcheur des eaux, & par les feuilles & les branches dont elles étoient remplies, & dont quelques-unes portoient des oiseaux & des écrevisses qui s'y étoient attachées.

Côte de la Nouvelle-Guinée, & les isles qui l'entourent.

Le 8, ils mirent à l'ancre au bord d'une haute terre, située sous trois degrés quarante minutes, qui paroissoit être un pays mal-sain, & qui ne produisoit rien de considérable que du gingembre; elle étoit habitée par les Papous ou Noirs, dont l'accoûtrement burlesque, joint à leur difformité naturelle, en fait des objets très-désagréables à la vue: chacun d'eux a son ridicule particulier; on diroit que ces créatures sont un jeu de la Nature. Toute leur structure est d'une bizarrerie qui n'a rien d'égal, que leur humeur & leur caprice. Ils ne ressemblent en rien aux autres hommes, ni par leurs traits, ni par leurs membres, ni par leur grandeur. Ils portent autour du col des dents de cochon, en forme de collier; ils se percent le nez & les oreilles, pour y passer des anneaux auxquels ils suspendent ces inestimables joyaux de dents de cochon. Leur chevelure est courte & frisée, leur physionomie

nomie insipide & morte, & tout le contour de leur visage & l'arrangement de ses parties faits exprès pour inspirer le dégoût. Les femmes n'y sont pas plus agréables que les hommes, & elles ont en partage une figure non moins repoussante. Ils bâtissent leurs huttes sur des pieux à huit ou neuf pieds de terre, ce qui paroît indiquer que le sol est humide & mal-sain (a).

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

Le 9, ils jeterent l'ancre dans une baie plus commode, à vingt-six brasses d'eau sur un fond de sable & de terre glaise. Sur le rivage, étoient deux villages, d'où les naturels du pays apporterent au vaisseau des cochons & des noix de cacos; mais ils les tinrent à un si haut prix, que les Européens ne firent aucun échange avec eux. Après avoir fait voile pendant plusieurs jours le long de cette côte, ils ne purent décider si c'étoit ou non la Nouvelle Guinée. Ils avoient cru d'abord, d'après les quatre hautes montagnes, qu'ils avoient gagné Banda, & ils s'étoient trompés, comme ils s'en apperçurent par le continent qui couroit vers le sud. Ils n'étoient d'accord ni par leurs cartes, ni par leur estime sur les terres qu'ils avoient en vue, dont la plus grande partie s'étendoit au N. O. par O. Malgré ces incertitudes, ils continuerent une course O. N. O. le long du rivage & avec le secours d'un courant favorable. Le 12, à midi, ils étoient à deux degrés cinquante-huit minutes.

Le 13 & le 14, ils suivirent la même direction, ayant quelquefois en vue des terres fort

(a) Hist. des Voyages aux Terres Australes, t. I, p. 360.

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

hautes, & quelquefois d'autres fort basses. Le 15, ils atteignirent deux isles basses, situées environ à une demi lieue de terre, & sous les deux degrés cinquante-quatre minutes de latitude. Ils y trouverent un bon mouillage dans quarante-six brasses d'eau, & voyant que la contrée étoit abondamment pourvue de noix de cacos, ils envoyerent à terre le canot & la chaloupe bien armés. Les Indiens les observerent, & les reçurent à grands coups de fronde & de fleches, dont seize hommes de l'équipage furent blessés, & obligés de regagner promptement le vaisseau, sans avoir le loisir de faire sur eux l'essai de leurs armes à feu. Le même jour, le canot bien armé aborda dans une isle moins grande; ils mirent le feu à quelques villages, & en rapporterent un butin considérable de noix de cacos. Les naturels du pays devinrent plus paisibles & plus traitables, car le lendemain ils vinrent au vaisseau avec des noix de cacos, des bananes, du gingembre, & une certaine racine jaune dont ils se servent comme nous du safran. Quand la querelle fut appaisée, ils hasarderent de venir à bord, échangeant les productions de leur isle contre de vieux clous & des grains de verre. Le 18, ils apporterent à bord une grande quantité de noix de cacos, de bananes, de cassaves & de papas. Ces deux dernieres denrées étoient inférieures à celles des Indes occidentales; mais l'usage en est le même; on en fait des especes de gâteaux cuits au four.

L'isle Mosa. La plus petite des isles est celle qui est le plus à l'est; les naturels la nomment *Mosa*, & à *L'isle Jusa.* l'autre ils donnerent le nom de *Jusa*. La troisieme est la plus large; elle est située à cinq

lieues des côtes de la Nouvelle Guinée. Ils la nommerent *Armeria*. Schouten conclut naturellement que ces isles avoient été, avant lui, visitées par les Européens, car les naturels ne furent point effrayés de la décharge des armes à feu, & il vit parmi eux un grand nombre de pots & jarres pareils à ceux des Espagnols. De plus, les Sauvages ne témoignerent pas autant de surprise à la vue du vaisseau, ni autant de curiosité d'en examiner toutes les parties, que les autres, pour qui c'étoit une nouveauté, ce qui ne paroissoit pas cependant provenir de la stupidité ni d'un défaut de sensibilité.

SECT. II. Histoire des Terres Australes.

L'isle Armeria, appelée par les François Armoia *ou* Arimoa.

Le 21, Schouten côtoya la terre par le N. O. & à midi il se trouva un degré treize minutes. Le courant le poussa vers un amas d'isles, où il mit à l'ancre dans treize brasses d'eau avec une tempête accompagnée de pluie & de tonnerre pendant la nuit. Ayant mis à la voile, il fut surpris de rencontrer six grands canots venant de terre, qui leur apportoient du poisson sec, des cocos, des bananes, du tabac, & un petit fruit semblable à des prunes. Ceux d'une autre isle leur apporterent des faïences, des porcelaines, & des fourrures non travaillées, pour les échanger. Ces Indiens étoient curieux jusqu'à la manie de clous de fer & de grains de verre, qu'on leur tenoit à haut prix; ils étoient distingués de tous ceux que les Hollandois avoient encore vus, par une peau de couleur d'orange, par la force & la grandeur de leur corps; quelques-uns portoient leurs cheveux longs, d'autres courts, & leur langage étoit encore différent de ceux des autres isles. Leurs armes étoient l'arc & les fleches, & leur princi-

SECT. II.

Histoire des Terres Australes

pale parure étoit des pendans d'oreilles de verre de différentes couleurs ; preuve certaine que des Européens avoient abordé dans cette isle.

L'isle Schouten.

Ou isle Horn.

Etant alors sous la latitude de trente minutes, le 24 ils gouvernerent N. O. & O. S. O. côtoyant une isle agréable, à laquelle ils donnerent le nom de *Schouten*, & ils appelerent la pointe de cette isle, du côté de l'ouest, *Cap de Bonne-Espérance* (*a*).

Cette isle semble être la même que celle désignée dans plusieurs cartes sous le nom d'isle de *Horn*. Le 27, ils virent sur la gauche une grande étendue de pays inégal, situé au sud-sud-ouest par ouest. Le 28, ils découvrirent encore trois isles, qui s'étendoient nord-ouest par ouest. Le 29, Schouten étoit à la latitude de vingt-neuf minutes, ayant vue d'un vaste espace de terres au sud, dont les unes étoient basses, les autres hautes, par lesquelles il passa nord-ouest. Le même jour, ils sentirent un tremblement de terre qui ébranla le vaisseau avec tant de violence, que les hommes coururent effrayés sur le pont, croyant qu'il avoit touché & se brisoit contre un rocher. Ils sonderent, & ne trouverent point fond en cet endroit ; ils conclurent que ce ne pouvoit être que la secousse

(*a*) Le Compilateur François observe, d'après le Journal du Contre-Maître, qu'ils trouverent en ce lieu un fruit de la couleur d'une orange & de la forme d'un melon rempli de graine, & d'un goût très-agréable. C'est un fruit aquatique, qui ressemble beaucoup à une espece de melon d'eau, que produit le territoire de Venise (1).

(1) Hist. des Navig. t. I, l. III, p. 404.

d'un tremblement de terre. Le 30, Schouten entra dans une large baie, mais ne trouvant point de passage, il revint sur sa route. Dans cet endroit, le vaisseau fut encore violemment agité, & la secousse fut aussi-tôt suivie de plusieurs coups de tonnerre bruyans & terribles, avec des tourbillons d'éclairs si enflammés, qu'ils auroient craint que leurs voiles n'eussent pris feu, sans un déluge de pluie qui les inonda. Le 31, ils passerent l'équateur gouvernant nord; & se trouvant presque entourés de terre, ils mirent à l'ancre dans douze brasses d'eau, près d'une isle déserte qui n'étoit pas éloignée du continent. Le premier Août, ils trouverent qu'ils étoient sous la latitude de quinze minutes nord, poussés par un fort courant près de la terre. Un calme les obligea d'y jeter l'ancre. Le 3, ils étoient sous trente-cinq minutes nord; ils y virent plusieurs baleines & tortues, d'où ils conclurent qu'ils étoient à la fin du continent, & qu'ils avoient passé les côtes de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait autour de cette terre environ deux cent quatre-vingts lieues (*a*).

Ce seroit nous écarter de notre but, de suivre plus loin ce voyage. Il nous suffit de jeter autant de lumiere qu'il est possible sur la navigation dans la mer du Sud, & sur les tentatives qui ont été faites pour trouver le Continent méridional. Pour cet effet, il a été nécessaire d'entrer dans les détails minutieux des hauteurs,

(*a*) Voy. l'Hist. des Navigat. aux Terres Australes, t. I. l. III. Harris, t. I. p. 56.

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

des fondes, des fituations des terres & des ifles, & même de la nature des vents. Quoique ce Journal puiffe paroître ennuyeux à un Lecteur fuperficiel, un Penfeur profond en portera un autre jugement, car il donne lieu à des réflexions & des conféquences utiles & curieufes. Afin de donner à ce Journal l'utilité dont il eft fufceptible, nous joindrons quelques remarques qui fe préfentent à nous. La premiere eft que ce Journal de Schouten indique une forte de navigation fufceptible de beaucoup de perfection, & pour laquelle aucune nation n'a peut-être autant de facilité que la Grande Bretagne, puifqu'il femble que la Compagnie de la mer du Sud n'a été originairement établie que dans la vûe de faire de nouvelles découvertes dans l'Océan Pacifique; ce qui peut bien fuppléer à la perte du commerce de l'Affiente. 2°. Les obfervations de Schouten, relativement à la variation du compas, des marées, des vents, des montagnes, annoncent clairement un continent beaucoup plus étendu que celui qui a été jufqu'à préfent découvert, de la Nouvelle-Guinée & de la Nouvelle-Hollande : cette derniere étoit fi loin de fa courfe, qu'elle ne pouvoit lui offrir les particularités dont on a fait mention (*a*). 3°. Le climat, le fol du pays, les denrées apportées à bord, la reffemblance entre les naturels des différentes ifles & ceux des pays connus des Indes orientales, font des preuves certaines qu'ils méritent quelque attention. En fuppofant

Réflexions fur ce voyage.

(*a*) Voy. le Voyage précédent, p. 276.

qu'actuellement elles ne produisent point d'épices ni de denrées bien précieuses, il est cependant raisonnable de conclure d'après leur analogie, que ces pays sont aussi propres à en produire que les Moluques. 4°. Si l'on objectoit à ce raisonnement la proximité & la jalousie des Hollandois & des Espagnols, comme un obstacle à l'impossibilité d'y faire des établissemens, nous pouvons répondre que la supériorité de nos flottes & la vigueur de notre Administration seront bien suffisantes pour les garantir de toute insulte. De plus, il sera même de l'intérêt de toutes les nations de l'Europe & de l'Orient, de protéger un commerce qui doit nécessairement faire baisser de prix quelques-unes des denrées les plus cheres. 5°. Le plus grand argument contre un établissement de Colonies dans la mer du Sud, c'est la difficulté du passage, tant par le détroit de Magellan, que par celui de le Maire, ou en doublant le Cap-Horn, & cependant l'expérience montre que les inconvéniens de ce voyage sont toujours provenus d'une conduite mal réglée, plutôt que des difficultés naturelles de la traversée. Si l'on entreprend ce voyage dans une mauvaise saison; si l'on charge son vaisseau de choses inutiles & qu'on néglige celles qui sont nécessaires; si l'on choisit un équipage de gens vieux, foibles & décrépits, on échouera dans le dessein : mais qu'en peut-on conclure, sinon qu'il a été conçu par des têtes foibles ou par des cœurs corrompus? Si le Commodore Anson y a échoué, ce n'a point été par son imprudence, mais par celle de ses supérieurs. Si le Maire a été plus heu-

reux, on ne doit l'attribuer qu'aux mesures plus sages prises par ses commettans. On n'entend que des plaintes de la décadence du commerce, des restrictions qui lui sont imposées par la multiplicité des chartres exclusives, du défaut général de circulation. Est-il un moyen plus propre à ouvrir de nouveaux entrepôts, à donner carriere libre aux travaux & à l'industrie de la nation, que de former dans quelques-unes des isles de la mer du Sud, des établissemens qui feront éclore une source abondante & nouvelle de richesse & de puissance maritime ? Peut-être avons-nous perdu l'occasion la plus favorable, lorsqu'il étoit en notre pouvoir de profiter de la lenteur des Espagnols, & de leur enlever la belle isle de Juan Fernandès, dont peut-être ils n'écartoient si soigneusement les Marchands de la Grande-Bretagne, que dans la crainte que par cette voie les Anglois ne pussent diminuer les revenus considérables que les Philippines rapportoient à la Couronne d'Espagne. Cette occasion est passée, il est vrai, mais elle peut revenir, & cette remarque peut être de quelque utilité, si le hasard permettoit à l'avenir que l'Angleterre se trouvât engagée dans une nouvelle querelle avec l'Espagne. Nous finirons ces remarques en répondant à l'objection qu'on pourroit nous faire, que les découvertes faites jusqu'à présent dans la mer du Sud, ne consistent qu'en quelques petites isles & un continent encore peu connu. Cette objection est, à notre avis, sans force, si l'on convient que les isles jusqu'à présent examinées ont toutes été trouvées habitables & habitées, & que le con-

tinent, quoiqu'imparfaitement connu, est situé de maniere à justifier nos conjectures. Si tout le monde eût ainsi raisonné, nous ignorerions encore les Indes orientales & occidentales, plus que nous n'ignorons le Continent méridional (*a*).

(*a*) Nos Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici un vocabulaire abrégé du langage de la Nouvelle-Guinée. La ressemblance multipliée des sons aux choses qu'ils représentent chez toutes les nations, semble indiquer la possibilité de former une Langue universelle. Au moins c'est une preuve que la Nature dicte les mêmes expressions pour exprimer les mêmes sensations, quoiqu'avec le laps de temps elles puissent devenir différentes par la corruption & le raffinement du langage. On ne peut nier que les hommes de tous les pays ne donnent aux animaux des noms imitatifs des sons qu'ils énoncent, & qui distinguent leur voix de celle des autres animaux. On en trouve des exemples sans nombre dans toutes les Langues; & c'est-là la vraie Langue primitive & ses racines. Il seroit facile de pousser cette idée plus loin, mais ce seroit une digression étrangere à notre sujet.

Vocabulaire.

une poule	*coocq*
hameçon	*jaouill*
roi	*latiew*
noix de cacos	*lamas*
eau	*dan, daan*
poisson	*hisson*
feuille d'arbre ou de plante	*nombougpo*
bateau ou bachot	*bou*
fer	*herées*
la tête	*ea*
le nez	*nisson*
l'œil	*talingan*
les dents	*ysang*
le cou	*posseng arong*
les cheveux	*nihouge*
la main	*limang*

Pour confirmer ces conjectures, il ne sera peut-être pas inutile de rapporter un extrait de quelqu'un des autres voyages dans les mers du Sud, entrepris dans l'intention de faire de nouvelles découvertes, & d'examiner les anciens Journaux. Un des plus curieux est celui de François Pelsart, qui essuya un naufrage sur les côtes de la Nouvelle Hollande.

Le Capitaine Pelsart fait naufrage en côtoyant la Nouvelle-Guinée.

En 1620, la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, excitée par les richesses immenses qu'avoit rapportées la flotte du Général Carpentier, résolut d'équiper une flotte encore plus considérable pour le même voyage. Le vaisseau nommé le *Batavia*, Capitaine Pelsart, fut séparé du reste de l'escadre le 4 Juin, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance. Battu par une tempête continuelle pendant plusieurs jours, le *Batavia* fut tout-à-fait chassé hors de sa route, & jeté sur des bancs de sable à vingt-huit degrés de latitude sud, que les Cartes Hollandoises désignoient sous le nom d'*Abrolhoes of Houtman*. Pelsart étoit malade dans son lit, quand cet accident arriva; mais sentant que le vaisseau étoit échoué, il courut sur le pont; il étoit nuit alors; il faisoit assez beau temps & clair de lune; ils tenoient leur course à pleines voiles nord-est par nord. La mer leur parut couverte d'une écume blanche, ce qu'ils attribuoient à diffé-

---

les pieds............................	*kekeiin*
le sein............................	*sou-sou*
le ventre............................	*balang*

Dans l'Auteur François, on trouve une longue liste de ces mots.

rentes causes, les uns disant que ce n'étoit que le reflet des rayons de la lune, les autres, que c'étoit une écume produite par le bouleversement des eaux, d'autres l'attribuant au grand nombre de bancs de sable & de rochers sur lesquels les vagues se brisoient. Pelsart accusoit le Patron de la perte du vaisseau. Celui-ci protestoit qu'il avoit fait exactement & soigneusement son devoir. Il s'agissoit alors de voir ce qu'ils avoient à faire. Après avoir sondé, ils résolurent de jeter à la mer leurs canons, & d'alléger le vaisseau autant qu'il seroit possible, dans l'espérance de parvenir ainsi à le remettre à flot. Tandis qu'ils étoient occupés à ce travail, il s'éleva une autre tempête de vent & de pluie, qui leur ôta tout espoir de se sauver des rochers & des bancs de sable dont ils étoient entourés. Après avoir coupé leur grand mât, & tenté tous les moyens de sauver le vaisseau, ils se résolurent enfin de l'abandonner, & entreprirent de gagner dans le grand canot une isle déserte & bordée de rochers, distante de trois lieues du rivage. Le Patron, envoyé pour sonder, revint promptement, & déclara que l'abord seroit difficile, mais que c'étoit le seul expédient & leur derniere ressource. On transporta d'abord les femmes & les enfans avec quelques provisions. Ainsi en deux ou trois voyages, le canot mit à terre la plus grande partie de l'équipage, environ vingt barrils de bœuf, & de pain, & un petit nombre de barrils d'eau, parce que dans la confusion générale cet article avoit été oublié. Environ vingt personnes, hommes & femmes, furent débarquées dans une

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

petite isle, & cent quatre-vingts dans une plus grande. Il en resta soixante-dix à bord du vaisseau dans l'état le plus déplorable, leur chaloupe n'étant pas en état de soutenir la tempête. Cependant ils trouverent moyen de gagner les isles dans un esquif ou chaloupe en forme de radeau, qu'ils firent avec des planches. Le nombre des personnes qui aborderent dans les deux isles montoit à deux cent soixante-dix, & ils n'avoient à partager entre eux que quarante pintes d'eau. Leur premier soin fut donc de chercher quelque ruisseau ou fontaine, mais toutes leurs recherches furent vaines. Ceux qui étoient sur la petite isle commencerent à murmurer de ce que le Capitaine ne s'étoit pas mis en mer pour chercher quelque autre isle qui pût leur fournir ce dont ils manquoient, & c'est le parti qu'ils prirent, quoique Pelsart eût beaucoup de peine à se séparer du reste de son équipage. Ils avoient cru jusqu'alors l'isle stérile & déserte; mais ils apperçurent des Sauvages à quelque distance, d'où ils conjecturerent que la plus grande étoit habitée. Ces Barbares avoient des cheveux longs, droits, noirs, & étoient tout nus.

Pelsart va à Batavia dans sa chaloupe.

D'après cette résolution, Pelsart se mit en mer dans la chaloupe bien armée & approvisionnée autant que le permit la disette où ils étoient tous. Il observa d'abord sous quelle latitude ils étoient, & il trouva qu'ils étoient sous le 28e. degré 13 minutes. Il examina soigneusement toutes les petites isles voisines; mais n'y trouvant point d'eau, il continua sa route, & bientôt il apperçut le continent, qui sembloit être

éloigné de seize milles du lieu où son vaisseau avoit échoué. Le 9 de Juillet, il vit qu'il étoit environ à trois milles du rivage, vers lequel il porta pendant toute la journée, tenant une direction tantôt au nord & tantôt à l'ouest, le pays lui paroissant bas, nu, & entouré de rochers. Le 14, il se trouva sous le vingt-quatrieme degré de latitude, après avoir, pendant plusieurs jours, côtoyé le rivage sans pouvoir aborder. Les hommes, impatiens d'un plus long délai, gagnerent le rivage à la nage avec beaucoup de peine, tandis que la chaloupe se tenoit le plus près du rivage qu'il étoit possible. Après des recherches inutiles, ils y revinrent sans avoir rien vu que quelques Sauvages semblables à ceux de la premiere isle. Le 16, après avoir fait un chemin considérable le long des côtes, ils prirent terre une seconde fois, & eurent le bonheur de trouver dans le creux des rochers quelque eau de pluie qui leur fut d'un grand secours; car leur barril d'eau étoit épuisé, & l'équipage étoit prêt à périr par la soif. Sous le 22e. degré 17 minutes, ils aborderent encore; mais ils ne trouverent point d'eau, & ne purent réussir à se faire entendre par huit Sauvages qui s'approcherent d'eux à la portée du mousquet. Après toutes ces tentatives inutiles, ils formerent enfin la résolution d'aller à Batavia. Pelsart ne vit que ce moyen de se sauver, lui, les hommes qui l'accompagnoient, & le reste de l'équipage qu'il avoit laissé dans les isles. Enfin, après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il arriva sur les côtes de Java, où il rencontra un vaisseau Hollandois, sur lequel il alla à Ba-

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

tavia (*a*) demander au Gouverneur des secours pour ses malheureux compagnons.

Ce que fit le reste de l'équipage dans les isles pendant l'absence de Pelsart.

Durant l'absence du Capitaine Pelsart, le nommé *Jérôme Cornelius*, Subrecargue du vaisseau, ayant commis quelques crimes lâches, se rendit si puissant parmi le reste de l'équipage laissé dans les isles, qu'après en avoir formé une sorte de petite Communauté mal constituée, il s'arrogea le nom & l'autorité de leur Capitaine général. Les maux inexprimables qu'ils avoient eus à souffrir n'avoient pas été capables d'affoiblir l'ambition sauvage & l'activité turbulente de cet homme. Cependant plusieurs d'entre eux refuserent de se soumettre à l'usurpateur, & se sauverent dans une troisieme isle; mais ce ne fut qu'après que Cornelius en eut fait massacrer une trentaine. Les autres tinrent ferme, & défendirent leur isle contre les attaques de Cornelius, jusqu'au moment où Pelsart arriva de Batavia sur la frégate nommée *Sardam*. Il fut fort étonné de trouver ces misérables, déjà si cruellement battus par la tempête, aggravant encore leurs maux par les crimes les plus odieux, par les querelles & les horreurs de la guerre. Il parvint cependant bientôt à terminer tous leurs différens par l'usage rigoureux qu'il fit de son autorité, faisant à l'instant mettre à mort les Chefs de la rebellion, & prenant toutes les mesures nécessaires à la sûreté de tout l'équipage. Alors il repartit de cet endroit, & arriva à Batavia (*b*).

Retour de Pelsart.

(*a*) Hist. des Navigat. aux Terres Australes, t. I, p. 451-456. Harris, t. I, p. 322.

(*b*) Hist. des Voy. aux Terres Australes, *ibid.* Harris.

Nous remarquerons ſeulement ſur ce voyage, que d'après la ſituation de la côte, cette terre ne peut être autre que la Nouvelle-Hollande, qui juſqu'à préſent n'a été connue que fort imparfaitement. On connoiſſoit à la vérité quelques relations ſur les habitans de ce continent, mais celle de Pelſart en prouve la fauſſeté. On avoit dit que quelques Hollandois des Indes orientales ayant entrepris d'y aborder, en avoient été repouſſés par des hommes d'une race giganteſque, & Pelſart n'y trouva d'autres obſtacles à vaincre que ceux des rochers, & n'y vit d'autres habitans que quelques miſérables Sauvages timides & nus, & dont la taille n'avoit rien d'extraordinaire. Cette Hiſtoire ſe rapporte à nos premieres conjectures, puiſqu'il eſt viſible que les Auteurs de ces relations romaneſques ne pouvoient avoir d'autres vûes que de détourner les autres nations de haſarder quelque expédition dans ces mers, ou de faire des découvertes dans le continent. C'eſt ce que prouve encore plus évidemment la conduite générale des Hollandois, ainſi que le voile myſtérieux qu'ils jeterent ſur le ſuccès de ce vaiſſeau qui avoit abordé à la Terre de Carpentier, ſituée dans le ſud, ſous 10 degrés 36 minutes de latitude, & qui étoit revenu chargé d'une quantité conſidérable d'or, d'épices, & d'autres marchandiſes de prix. Pour empêcher les autres nations d'entreprendre ce voyage, ils firent courir le bruit que cette cargaiſon n'étoit point le produit de la Nouvelle Hollande, mais qu'elle provenoit du naufrage d'un vaiſſeau Indien qui avoit été jeté ſur cette côte. Ce rapport fut hautement dé-

SECT. II. *Histoire des Terres Australes.*

menti par celui des Officiers & des Matelots ; jusqu'à ce que le Gouvernement leur imposât silence. Il fut encore accrédité par les récits de quelques autres Navigateurs, qui affirmoient avoir trouvé, quelques années auparavant, des difficultés insurmontables pour aborder sur ces côtes. Comme le Public n'a jamais obtenu la faveur d'être instruit par des Journaux particuliers & attestés, quelques notions imparfaites, qui ne s'accordent point avec elles-mêmes, ni avec les relations de Pelsart, sont peu dignes de foi ; mais elles quadrent parfaitement avec les intérêts & les vûes de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales. Le grand objet de cette Compagnie étoit de se rendre maîtresse du commerce le plus riche de l'Inde, d'en exclure toutes les autres nations, & même d'empêcher leur propre nation de faire des découvertes qui auroient pu être préjudiciables au commerce lucratif que la Compagnie faisoit. Une autre maxime de leur politique étoit de faire des Moluques, & des isles qui en dépendent, une frontiere pour empêcher les vaisseaux Hollandois ou étrangers, qui n'appartenoient pas à la Compagnie, de naviguer avec sûreté dans ces mers, ou d'avoir connoissance des rades qui peuvent s'y trouver, des productions & de la fertilité du sol. C'est ce qu'on verra encore plus clairement en lisant les Voyages de Tasman, de Roggeveen & de Dampierre. Il est vraisemblable que la Compagnie étoit persuadée que si leur territoire & leur commerce étoient plus vastes, il leur seroit trop difficile de les bien conduire & de les défendre, & que, de chercher à les étendre, ce seroit

ſeroit en diminuer la valeur. Il n'y aura donc que la décadence de leur commerce des Indes orientales, ou la crainte que quelques autres nations ne profitent de leur indolence, qui puiſſe les obliger à faire eux-mêmes des tentatives pour former des établiſſemens dans le Continent méridional, ou avancer le progrès des découvertes dans la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée, ou dans quelqu'une des iſles adjacentes.

SECTION III.

Contenant les voyages des Capitaines Tasman & Dampierre à la Nouvelle-Guinée & la Nouvelle-Hollande, leurs relations sur les naturels du pays, le sol, le climat, & autres particularités, avec des réflexions générales sur les différens événemens de leurs voyages (*a*).

SECT. III. *Histoire des Terres Australes.*

AU mois d'Août 1642, le Capitaine Abel Jansen Tasman mit à la voile de Batavia avec les vaisseaux le *Heemskerk* & le *Zeehaan*. Le 8 Sep-

(*a*) Qu'il nous soit permis d'observer que les plus grandes découvertes faites par les Hollandois dans les contrées méridionales, furent subséquentes au voyage & aux découvertes de Jacques le Maire. En 1618, cette partie des Terres Australes que les Hollandois nomment *Concordia*, fut découverte; en 1619, la terre d'Edels, qui fut aussi appelée du nom de celui qui la découvrit; en 1622, cette partie de la Nouvelle-Hollande, qui porte le nom de *terre de Lewin*, & en 1627, le pays situé entre la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée fut découvert, par Pierre de Nuyts, & reçut son nom. Il y eut encore plusieurs autres voyages dont nous n'avons point de relations; mais les Hollandois affirment que tous leurs Navigateurs échouerent continuellement dans toutes leurs tentatives, pour pénétrer dans le Continent méridional. Il semble qu'ils se soient réunis unanimement pour supprimer nombre de Journaux qui auroient pu jeter du jour sur cette matiere. Nous tâcherons de suppléer à cette perte par les Jour-

tembre, il arriva à l'isle Maurice, latitude vingt degrés, & longitude quatre-vingt-trois degrés quarante-huit minutes, trouvant cette isle plus orientale de cinquante milles d'Allemagne, qu'elle n'avoit été marquée sur les Cartes. Il quitta l'isle Maurice le 8 Octobre, gouvernant sud sous la latitude quarante degrés quarante-une minutes; alors il reconnut une variation au compas égale à vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq degrés, jusqu'au 22 Octobre, qu'il vint sous la latitude quarante-cinq degrés quarante-sept minutes sud, longitude quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes, où il vit le compas varier de vingt-six degrés quarante-cinq minutes vers l'ouest. D'après la premiere variation, il continua une course à l'est, inclinant un peu au sud (*a*).

naux de Dampierre, de Roggeveen, & sur-tout par celui de Tasman, qui a fait une description exacte de la côte. Le Compilateur François dit que ce Journal fut originairement écrit en hollandois, & qu'il étoit dans les mains de peu de personnes jusqu'au moment où, par un effet du hasard, il en parut une traduction françoise. La fidélité de cette traduction a été prouvée dans la suite par les comparaisons qu'on en a faites avec l'original. Hist. des Navig. aux Terres Australes, t. I, p. 456.

(*a*) Comme le Capitaine Tasman s'est montré curieux de remarquer exactement les variations de l'aiguille aimantée, nous prendrons cette occasion d'expliquer la nature de cette ingénieuse invention, pour faire sentir au Lecteur toute l'importance des remarques du Capitaine, & les voir dans toute leur force & leur clarté.

On sait qu'il y a peu d'endroits où l'aiguille indique directement le nord, & peut-être aucun où elle l'indique constamment. En général elle incline toujours un peu vers l'est ou l'ouest, d'où sont venus les termes de déclinaison a

Le 6 Novembre, il étoit à quarante-neuf degrés quatre minutes de latitude ſud, & dans la longitude de cent quatorze degrés cinquante-ſix minutes; alors la variation étoit de vingt-ſix degrés à l'oueſt. Le 15 Novembre, il arriva dans la latitude de quarante-quatre degrés trente-trois minutes ſud, longitude cent quarante de-

---

l'eſt, & déclinaiſon à l'oueſt. On attribua d'abord ces effets à des cavités ſouterreines, à des veines de plomb, à des mines de fer ou d'aimant, & à pluſieurs autres cauſes; mais lorſque par la ſuite on découvrit, par des expériences répétées, que cette variation étoit elle-même variable, on en conclut qu'aucune des cauſes aſſignées ne répondoit à ces effets, car, ſuivant ces explications, la variation devroit être toujours la même dans le même lieu, ce qui eſt contraire à l'expérience. A Londres, par exemple, on a obſervé qu'en 1580 la variation étoit de onze degrés vingt-ſept minutes à l'eſt; en 1666, elle étoit de trente-quatre minutes à l'oueſt, & en 1734, à un peu plus d'un degré à l'oueſt. Pour s'aſſurer de la variation avec toute l'exactitude poſſible, voici la méthode dont ſe ſervent les marins; ils marquent avec le compas le point où ſe trouve le ſoleil après ſon lever, en prenant alors ſa hauteur, & le ſoir ils obſervent l'inſtant où il paſſe à la même hauteur, & le point qu'il marque ſur le compas. Alors la différence qui ſe trouve entre ce point & le nord ou le ſud ſur la carte, qui eſt indiquée par l'aiguille, eſt la variation du compas, & montre combien le nord & le ſud donné par le compas s'écarte des véritables points nord & ſud de l'horizon. Il eſt donc néceſſaire, pour pouvoir déterminer la variation, & la variation de cette variation du compas, d'avoir, de temps à autre, des relations exactes de la variation obſervée dans différens lieux. Il eſt vrai que l'ingénieux Docteur Halley donne une ſolution curieuſe de ce problême; mais comme ſon hypotheſe n'eſt fondée que ſur ſa conformité avec les obſervations, nous pouvons en conclure la néceſſité de cette ſorte d'expérience.

grés trente-deux minutes ; alors la variation étoit de dix-huit degrés trois minutes oueſt, & décroiſſant chaque jour juſqu'au 21, dans la longitude de cent cinquante-huit degrés, elle ne fut plus que de quatre degrés. Le 22, l'aiguille fut dans une continuelle agitation, ſans reſter ſur aucun des huit points ; d'où il conclut que quelque mine de fer ou d'aimant n'étoit pas éloignée (*a*). Le 24, dans la latitude de quarante-deux degrés vingt-cinq minutes ſud, longitude cent ſoixante-trois degrés cinquante minutes, il découvrit à la diſtance de dix milles une terre qu'il reconnut être néceſſairement la Nouvelle-Hollande. Il nomma cette côte *terre de Van Diemen*. Le compas pointoit droit à terre, tandis qu'il gouvernoit ſud oueſt le long de la côte à quarante-quatre degrés ſud, où la terre couroit eſt, enſuite nord-eſt & nord-nord-eſt, dans la latitude de quarante-trois degrés dix minutes

SECT. III. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

La Nouvelle-Hollande.

Terre de Van Diemen.

(*a*) Cette obſervation ſemble contredire ce que nous avons dit ci-devant ſur la variation & ſes cauſes. Cependant, en conſidérant attentivement cette remarque, toute difficulté ceſſera. Lorſque nous avons avancé que les veines d'aimant n'agiſſent point ſur la bouſſole, & ne ſont point les cauſes de la variation, nous n'avons parlé que de la variation conſtante de quelques degrés à l'eſt ou à l'oueſt ; mais lorſque cette variation eſt abſolument irréguliere, & que l'aiguille joue en tournant autour du compas, on peut ſans contradiction admettre la conjecture du Capitaine Taſman. Nous avouerons cependant que nous ne regardons pas comme une choſe prouvée, que l'aimant, à une grande diſtance, puiſſe produire de ſemblables effets. C'eſt ce qu'il ſeroit facile de réſoudre, puiſqu'il y a des mines d'aimant dans l'iſle d'Elba ſur les côtes de la Toſcane, & dans pluſieurs autres endroits de l'Europe.

SECT. III. *Histoire des Terres Australes.*

Baie de Henri.

Remarques sur cette contree.

ſud, longitude cent ſoixante-ſept degrés cinquante-cinq minutes. Il mit à l'ancre le premier Décembre, dans une baie qu'il nomma *baie de Frédéric-Henri.* Là il entendit ou crut entendre des voix humaines ſur le rivage; mais il ne vit perſonne. Il n'apperçut rien de remarquable, qu'un grand nombre de beaux arbres qui portoient deux braſſes, ou deux braſſes & demie de circonférence, ſur ſoixante ou ſoixante-cinq pieds de hauteur de la racine aux branches. Ils y virent des eſpeces de marches, taillées dans le tronc des arbres, pour monter aux nids des oiſeaux, & de la poſition de ces marches, ils conclurent que les habitans devoient être d'une grandeur extraordinaire, ou qu'ils avoient une maniere de monter qui leur étoit particuliere. Dans un de ces arbres, les échelons paroiſſoient encore ſi nouvellement faits, qu'ils ne pouvoient avoir plus de trois ou quatre jours. Ils remarquerent ſur le ſable des traces d'animaux ſauvages, qu'ils crurent être les pas d'un tigre, mais ils ne virent point d'hommes. Ils amaſſerent une certaine quantité de gomme & d'écorce de ces arbres. Ils remarquerent que la mer montoit & baiſſoit dans cet endroit d'environ trois pieds; ils apperçurent de la fumée à quelque diſtance, &, après avoir élevé un pilier de bois, au haut duquel ils placerent un pavillon, & ſur lequel ils graverent tous leur nom, ils leverent l'ancre de cet endroit le 5 Décembre, obſervant que ſous cette latitude de quarante un degrés trente-quatre minutes ſud, longitude cent ſoixante-neuf degrés, le compas varia de trois degrés à l'eſt. Ayant quitté la terre de Van Die-

mon, Tasman résolut de gouverner à l'est jusqu'à la longitude de cent quatre-vingt-quinze, dans l'espérance de découvrir les isles de Salomon (*a*).

Le 9 Décembre, il vint sous la latitude de quarante-deux degrés trente-sept minutes sud, & longitude cent soixante-seize degrés vingt-cinq minutes; la variation se trouvant être de cinq degrés vers l'est. Le 13, dans la latitude de quarante-deux degrés dix minutes sud, longitude cent soixante-dix-huit degrés vingt-huit minutes, ayant au compas une variation de sept degrés trente minutes à l'est, il découvrit une terre haute & montueuse, désignée dans la Carte sous le nom de *Nouvelle-Zélande*. Après l'avoir côtoyée jusqu'au 18, & se trouvant alors dans la latitude de quarante degrés cinquante minutes sud, longitude cent quatre-vingt-onze degrés quarante-une minutes, il mit à l'ancre dans une belle baie, & il remarqua que la variation étoit de neuf degrés à l'est. Il y trouva un grand nombre d'hommes, naturels de ce pays, bien faits & robustes, ayant des voix rauques, mais dont la taille n'avoit rien d'extraordinaire. Ils ne voulurent point approcher des vaisseaux à la portée du mousquet; ils demeurerent à une certaine distance, jouant d'une sorte d'instrument qui ressembloit assez à une trompette. Les Hollandois leur répondirent avec toute la musique qu'ils avoient à bord. La couleur de ces hommes étoit un

Nouvelle-Zélande.

Description des habitans de la Nouvelle-Zélande.

(*a*) Harris, parag. 22, l. I, c. I, p. 328, t. I. Histoire des Navig. à l'endroit cité.

Sect. III. *Histoire des Terres Australes.*

mêlange de brun & de jaune. Leurs cheveux étoient longs, & presque aussi épais que ceux des Japonois. Ils les peignoient & les attachoient au haut de leur tête par un nœud, avec un clou ou un morceau d'ivoire. Ils avoient la moitié du corps couvert, les uns d'une natte, les autres d'une étoffe de laine, laissant tout-à-fait nues la partie supérieure, & l'inférieure depuis le milieu de la cuisse jusqu'au bas. Au bout de quelques jours, ils s'enhardirent & devinrent plus familiers; enfin ils se hasarderent à venir à bord du Chef de l'escadre, pour trafiquer avec les Matelots. Tasman, se trouvant alors sur un autre vaisseau, & observant les desseins des Sauvages, envoya la chaloupe avertir l'équipage de se défier d'une surprise, & d'être sur leurs gardes. Aussi-tôt les Sauvages attaquerent la chaloupe avec furie, tuerent trois hommes de sept qui y étoient, & forcerent les autres à se sauver à la nage. Les équipages n'auroient pas manqué de les punir de cette trahison, si une tempête, qui s'éleva tout à coup, ne les en eût empêchés, & n'eût forcé le Chef à sortir de ce lieu sauvage, en lui donnant le nom de *Baie des Assassins*. Le pays lui parut riche, fertile, & bien situé; mais le mauvais temps empêcha Tasman de faire de plus amples observations, & même de pouvoir s'éloigner de la côte.

Baie des Assassins.

Le 24, le vent ne lui permettant pas de continuer sa course au nord, il craignit de ne pouvoir trouver un passage de ce côté, & porté par un courant qui venoit du sud-est, il crut qu'il feroit mieux de revenir à la baie. Mais le 26, le vent étant devenu favorable, il conti-

nua sa premiere course gouvernant nord, inclinant un peu à l'ouest. Le 4 Janvier 1623, dans la latitude de trente-quatre degrés trente-cinq minutes sud, longitude cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes, il gouverna droit au Cap, situé au nord-ouest, où il vit que la mer rouloit du nord-est, & il s'apperçut avec joie qu'il avoit enfin découvert un passage. Il trouva dans le détroit une isle, à laquelle il donna le nom *des trois Rois*. Il la doubla, dans l'intention de rafraîchir les équipages; mais en approchant du Cap, les Matelots apperçurent trente-cinq naturels du pays, qui leur paroissoient d'une taille énorme, quoique l'éloignement les empêchât de faire d'autres observations. Ils s'imaginerent aussi découvrir qu'ils tenoient à leur main de larges massues, qu'ils étoient totalement nus, & qu'ils parloient entre eux un jargon articulé, mais inintelligible. Ils firent encore quelques autres remarques sur la vivacité de leurs mouvemens & sur la longueur de leurs enjambées. Il est très-probable que ces visions étoient en grande partie l'effet de leur imagination échauffée par les récits qu'ils avoient précédemment entendu faire de la stature gigantesque & de la force de ces Sauvages; car il est à remarquer que Tasman ne parle jamais de semblables observations, que comme ayant été faites par ses simples Matelots. Après avoir fait le tour de l'isle, & avoir remarqué qu'elle étoit arrosée par une belle riviere, qu'elle contenoit peu d'habitans & étoit mal cultivée, il prit le parti de faire voile à l'est jusqu'à deux cent vingt degrés de longitude, & de là au nord jusqu'au dix-septieme

Sect. III. *Histoire des Terres Australes.*

L'isle des Cocos.

degré de latitude sud, & ensuite à l'ouest jusqu'à ce qu'il rencontrât l'isle des Cocos, ou l'isle Horn, découverte par Schouten, où il se proposoit de rafraîchir ses équipages, qui n'avoient pas été à terre depuis qu'ils avoient quitté la terre de Van Diemen, dans la Nouvelle-Hollande (*a*). Cependant d'autres causes le détournerent de ce dessein. Le 28 Janvier, dans la latitude de trente degrés vingt-cinq minutes sud, & longitude cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes, il observa que l'aiguille varioit de neuf degrés à l'est; ce qui, joint à la hauteur & au roulis des lames, fit conjecturer à Tasman qu'il ne devoit s'attendre à trouver aucune terre dans ces parages. Le 12, il se trouva à trente degrés cinq minutes latitude sud, & cent quatre-vingt-quinze degrés vingt-sept mi-

(*a*) Afin que le Lecteur puisse se former une idée claire de ce passage, nous observerons que l'isle des Cocos est située à quinze degrés dix minutes sud, & d'après la relation de Shouten, que nous avons rapportée ci-devant, bien habitée & abondante en toute sorte de rafraîchissemens. Cependant Schouten parle des hommes comme d'un peuple lâche & traître à l'excès. L'isle Horn est située tout auprès, sous le même parallele. Cette derniere est bien cultivée, & habitée par un peuple doux & d'un caractere hospitalier, qui fournissoit aux Hollandois toutes les denrées qui étoient à sa disposition. Telles étoient les raisons qui devoient déterminer le Capitaine Tasman à changer le plan qu'il avoit formé. La longueur du voyage avoit extraordinairement fatigué & découragé ses hommes. Plusieurs d'entre eux étoient accablés de maladies causées par cette longue navigation, par les alimens salés, &c. Quelques raisons qu'il pût avoir de s'arrêter, il en trouva d'autres pour suivre sa route sans interruption.

SECT. III. *Histoire des Terres Australes.*

nutes de longitude, ayant au compas une variation de neuf degrés trente minutes à l'eſt, & une mer roulant du ſud-eſt & ſud-oueſt. Nous pouvons inférer de ces obſervations de Taſman, la probabilité de l'hypotheſe du Docteur Halley, lorſqu'il ſuppoſe que la bouſſole n'eſt point gouvernée par les pôles du Monde, mais par d'autres pôles qui ſe meuvent circulairement autour deux. Autrement il ſeroit fort difficile de concevoir comment l'aiguille, d'après le rapport de Taſman, a pu varier de près de vingt-ſept degrés à l'oueſt, ſous la latitude de quarante-cinq degrés quarante-ſept minutes, & enſuite eſt venue en décroiſſant par degrés, juſqu'à ce qu'il n'y eût plus du tout de variation; & comment enſuite elle a tourné à l'eſt ſous la latitude de quarante-deux degrés quatre-vingt-ſept minutes, & a continué de varier vers l'eſt en augmentant juſqu'à préſent.

Le 16, Taſman vint à la latitude de vingt-ſix degrés vingt-neuf minutes ſud, longitude cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes. La variation de l'aiguille étant de huit degrés, on peut obſerver, par cette remarque, que la variation décroît, ce qui ſe rapporte encore à l'hypotheſe du Docteur Halley (*a*). Le 19 Jan-

(*a*) Le Docteur ſuppoſe au milieu de la terre un corps vaſte & ſolide qu'elle renferme dans ſon ſein, comme un fruit renferme ſon noyau, ſéparé d'elle, ayant ſon mouvement qui lui eſt propre, & tournant circulairement de l'eſt à l'oueſt, comme la terre extérieure tourne de l'oueſt à l'eſt dans ſon mouvement journalier. De cette maniere il explique la poſition des quatre pôles magnétiques at-

vier, étant à vingt-deux degrés trente-cinq minutes latitude ſud, longitude deux cent quatre degrés quinze minutes, il obſerva une variation de ſept degrés trente minutes à l'eſt. Dans cette poſition, il découvrit une iſle de deux ou trois milles de circonférence, fort haute, eſcarpée & ſtérile; ils la nommerent *iſle Pylſtaurt*, à cauſe du grand nombre de ces oiſeaux dont elle étoit peuplée. Le jour ſuivant ils apperçurent encore deux autres iſles, mais ſans aucune circonſtance remarquable. Le 21, dans la latitude de vingt-un degrés vingt minutes ſud, longitude deux cent cinq degrés vingt neuf minutes, la variation fut de ſept degrés au nord-eſt. Alors Taſman approcha de l'iſle la plus avancée vers le nord, qui étoit la plus grande. Il l'appela *iſle d'Amſterdam*, & l'autre de *Roterdam*. Sur la premiere,

tribués à la terre, en donnant deux pôles à ce noyau, & deux à la terre qui lui ſert d'écorce. Les deux premiers changent perpétuellement de ſituation par un mouvement circulaire, & conſéquemment leurs effets, comparés avec le globe extérieur, doivent être différens dans différens temps, & conſéquemment la variation de l'aiguille changera continuellement. Le Docteur prétend auſſi que ce noyau a un pôle ſud en Amérique, & l'autre nord en Europe, à cauſe des variations obſervées dans ces lieux, & qui ſont beaucoup plus conſidérables que celles obſervées près des deux autres pôles. Il conjecture que ces pôles termineront leur révolution dans l'eſpace d'environ ſept cents ans, & qu'après ce temps ils reviendront au point où ils ſont à préſent, & reproduiront les mêmes variations ſur toute la ſurface du globe; mais cette théorie, quelque explication plauſible qu'on puiſſe lui donner, ne peut ſe prouver que par une ſuite de ſiecles, & on peut former contre elle des objections inſurmontables.

ils trouverent une grande quantité d'oiseaux, de cochons, de fruits, & toute sorte de rafraîchissemens. Il leur parut que les naturels ignoroient l'usage des armes; au moins Tasman ne reconnut rien parmi eux qui ressemblât à une arme. Ils reçurent les Hollandois avec hospitalité, & commercerent avec eux avec beaucoup de probité, excepté lorsque l'occasion se présentoit de filouter quelque chose qui pouvoit bien n'être pas du marché. Dans cet endroit, le flux vient du nord-est & porte au sud-ouest, mais le courant n'est pas considérable. La lune, au sud-ouest, y occasionne une marée qui monte à sept ou huit pieds; le vent souffle constamment sud-est ou sud sud-est.

Tasman mit à la voile de cette isle le 25, étant à vingt degrés quinze minutes de latitude sud, & deux cent six degrés dix-neuf minutes de longitude, avec une variation de six degrés vingt minutes à l'est. Après avoir eu en vue plusieurs autres isles, il s'avança vers celle de Roterdam. Les naturels ressembloient à ceux de l'isle d'Amsterdam, bons, hospitaliers, un peu enclins à la filouterie, & ignorant l'usage des armes. Après avoir fait de l'eau, Tasman fit le tour de l'isle, qu'il trouva bien plantée de cocotiers rangés réguliérement. Il y vit un grand nombre de jardins élégamment & agréablement disposés, couverts d'arbres fruitiers alignés avec goût, & tout ce qui annonce un peuple poli & civilisé.

Tasman quitta l'isle de Roterdam, & décida de gouverner nord jusqu'à la hauteur de dix-sept degrés latitude sud, ensuite de diriger sa course à l'ouest, sans aborder à l'isle des Traîtres

SECT. III.

Histoire des Terres Australes.

ou isle Horn (*a*). Le 6 Février, étant à la latitude de dix-sept degrés dix neuf minutes sud, & longitude deux cent un degrés trente-cinq minutes, le vaisseau de Tasman se trouva au milieu d'une vingtaine de petites isles, toutes environnées de bancs de sables & de rochers; elle sont désignées sur la Carte, sous le nom d'*isles du Prince William* ou *Bas fonds d'Heemskerk*. Le 8, il étoit dans la latitude de quinze degrés vingt-neuf minutes, longitude cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-une minutes, avec une grande pluie, un gros vent de nord-est, & un temps froid & sombre. Alors, craignant de courir trop avant vers l'ouest, ou d'être poussé au sud

Isles de William ou Guillaume.

(*a*) A moins que le Capitaine Tasman n'ait été astreint par ses instructions, il est difficile de concevoir pourquoi il ne demeura pas plus long-temps à l'isle de Roterdam, dont la situation étoit la plus commode qu'il pût trouver pour faire des découvertes. Il avoue qu'il traversa toute l'isle, qu'elle lui parut un vrai paradis, & que le peuple ne lui donna aucun sujet de douter de sa fidélité ou de craindre pour sa propre sûreté. Une partie de ses hommes auroient donc pu rester dans cette isle en se retranchant dans une petite fortification, tandis que les vaisseaux auroient été à la découverte d'un côté, des isles Salomon, & de l'autre, du Continent de Quiros, dont cette isle n'étoit pas fort éloignée. Si cet habile marin a négligé une occasion aussi favorable pour de nouvelles découvertes, il est probable qu'il étoit commandé sur le plan de sa course & sur le temps de son voyage, par les instructions qu'il avoit reçues de la Compagnie. On ne peut s'empêcher d'être sensible à cette perte, d'autant plus qu'il n'exista jamais personne qui fût plus propre à ces entreprises que le Capitaine Tasman (1).

(1) Harris, t. I, p. 328.

de la Nouvelle-Guinée, ou même d'être jeté sur quelque côte inconnue, il résolut de tirer au nord nord-est, jusqu'à ce qu'il arrivât à la latitude de quatre, cinq ou six degrés sud, & alors de prendre à l'est vers la côte de Guinée, comme étant la route la moins dangereuse. Il paroît clairement, par cette marche que son but n'étoit nullement de faire des découvertes: quelles étoient ses raisons, c'est ce qu'on devinera sans peine. Lorsqu'il étoit dans cette latitude, il n'a sûrement pas ignoré qu'il pouvoit, sans difficulté, voguer autour de la côte de la Nouvelle-Guinée, en rétrogradant à l'est. Il est donc très-probable, comme l'observe le judicieux Compilateur des Voyages d'Harris, que ses instructions ne portoient que de faire le tour de ce grand Continent méridional déjà découvert, & de s'assurer par-là s'il tenoit ou non à quelque autre partie du Monde. Malgré la largeur de ce continent, qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au quarante-troisieme degré de latitude sud & de longitude, depuis cent vingt-trois degrés jusqu'à cent quatre-vingt-dix, quelques-uns ont cru qu'il étoit une isle séparée de tous côtés par la mer des quatres partie du Monde connu (a).

Les instructions de Tasman dans ce voyage, comme le remarque le Compilateur, peuvent avoir été » de lever une Carte exacte d'après ses découvertes, afin que la Compagnie des Indes orientales pût avoir une connoissance exacte de

---

(a) Harris, t. I, p. 328. Hist. des Navig. aux Terres Australes, t. I, p. 458.

l'étendue & de la ſituation de cette nouvelle contrée, avant d'exécuter le plan qu'elle méditoit, pour empêcher qu'elle ne fût viſitée ou plus amplement connue par ſa nation ou par quelque autre. De cette maniere on peut expliquer le ſoin quelle prit de dépoſer ſous le pavé de la ſalle de l'hôtel de ville à Amſterdam la Carte de ce pays; car comme il devoit être pour l'avenir une ſorte de dépôt entre les mains de la Compagnie, ou de terre de réſerve, ſes agens ont employé cette méthode pour le faire entendre à leurs compatriotes. Ainſi, tandis que les Etrangers attendoient impatiemment cette Carte comme une curioſité, tout Hollandois intelligent a pu ſe dire à lui-même : » Voyez la ſageſſe de la Compagnie des » Indes; non contentes de ſoutenir, par ſon » autorité actuelle, celle de cette République » au dehors, & d'enrichir à l'intérieur les ſujets » de la Hollande, par l'étendue de ſon commerce, elle nous laiſſe voir comment elle fait » ménager à notre poſtérité un lieu de réſerve, » ſi, par un effet des viciſſitudes auxquelles toutes » les choſes de la terre ſont ſujettes, les ſources » préſentes de puiſſance & de grandeur venoient » à nous manquer (*a*) «.

(*a*) Nous citerons encore ici les paroles du Compilateur, qui rendent exactement notre opinion. » Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'appuyer mon ſentiment du récit d'un trait de l'Hiſtoire ancienne, qui nous fournit un exemple de la même conduite, tenue par une autre République dans les mêmes circonſtances. Diodore de Sicile, dans le cinquieme livre de ſa *Bibliotheque Hiſtorique*, nous apprend que dans la mer d'Afrique, à quelques journées vers l'oueſt

Pourſuivons

Sect. III. *Histoire des Terres Australes.*

Poursuivons le voyage du Capitaine Tasman. Le 14 Février, il étoit dans la latitude de seize degrés trente minutes sud, longitude cent quatre-vingt-treize degrés trente-cinq minutes. Ils avoient eu jusqu'alors des déluges de pluie & des temps affreux; mais le ciel étant devenu serein, il hala Zeehaan, son confrere, & il eut la satisfaction de voir que leur estime se rapportoit. Le 20, dans la latitude de treize degrés quarante-cinq minutes, longitude cent quatre-vingt-treize degrés trente-cinq minutes, le temps obscur & nébuleux recommença, avec des brouillards épais, la mer houleuse & les vents variables. Le 26, dans la latitude de neuf degrés quarante-huit minutes sud, longitude cent quatre-vingt-treize degrés quarante-trois minutes, il eut un vent de nord-ouest avec une pluie continuelle plus ou

---

de la Libye, on avoit fait la découverte d'une isle dont le sol étoit extrêmement fertile & le climat agréable; toutes les terres étoient variées par de superbes montagnes ou des plaines abondantes, les unes couvertes d'arbres épais, les autres de fleurs & de fruits. L'isle entiere étoit coupée par des ruisseaux sans nombre, & formoit une habitation plus belle & plus délicieuse que tout ce que l'imagination peut créer. Et cependant les Carthaginois, ces grands Maîtres du commerce & des mers, qui en avoient fait la découverte, ne voulurent pas souffrir qu'aucune Colonie allât s'y établir; mais ils la conserverent comme un sanctuaire dans lequel ils auroient pu se réfugier si la ruine de leur République leur eût ôté toute autre ressource. Ainsi les Hollandois, quand ils se verroient chassés de Java, de Ceylan, &c. pourroient encore se retirer aux Moluques, & se rendre maîtres du Continent méridional (1).

---

(1) Harris, *ibid.*

moins forte, pendant l'espace de vingt-un jours. Le 2 Mars, dans la latitude de neuf degrés onze minutes sud, longitude cent quatre-vingt-deux degrés quarante-six minutes, la variation fut de dix degrés à l'est, le vent & le temps toujours inconstans. Le 14, à la latitude de dix degrés douze minutes sud, longitude cent quatre-vingt-six degrés quatorze minutes, il trouva la déclinaison de huit degrés quarante-cinq minutes à l'est; après quoi il passa plusieurs jours sans faire aucune observation, le temps ayant toujours continué d'être sombre & pluvieux. Le 20, sous la latitude de cinq degrés quinze minutes sud, longitude cent quatre-vingt-un degrés seize minutes, le temps redevint beau, & il trouva la variation de neuf degrés à l'est; deux jours après, il eut un très beau temps, & un vent alisé venant de l'est dans la latitude de cinq degrés deux minutes sud, longitude cent soixante-dix-huit degrés trente-deux minutes. Le même jour, il eut vue d'une terre à quatre milles à l'ouest; c'étoit sans doute celle marquée sur les Cartes sous le nom *d'Anthony Java.* Elles sont environ à neuf milles de la côte de la Nouvelle-Guinée, ou plutôt de la Nouvelle-Bretagne, que Tasman appelle souvent *Nouvelle-Guinée.* D'après les relations de Dampierre, que nous verrons par la suite, c'est une isle fort grande, séparée de cette vaste étendue de continent qui porte le nom de *Nouvelle-Guinée.* Le 25, dans la latitude de quatre degrés trente-cinq minutes sud, & dans la longitude de cent soixante-quinze degrés dix minutes, il trouva la variation de neuf degrés trente minutes à l'est. Il fut alors

à la hauteur des isles qu'il nomme isles de *Mark*, découvertes par Schouten. Elles sont au nombre de quatorze ou quinze, habitées par des Sauvages, qui ont des cheveux noirs, qu'ils arrangent comme les Sauvages qu'il avoit vus dans la baie des Meurtriers de la Nouvelle-Zélande. Le 29, il passa les isles Vertes, & le 30 celle de Saint-Jean, toutes découvertes par Schouten. Il remarqua que cette derniere avoit une étendue considérable, & qu'elle étoit située à dix-huit cent quarante lieues des côtes du Pérou. Elle lui parut bien habitée, cultivée, & abondamment fournie de toutes les choses nécessaires à la vie. Les habitans sont armés de frondes, de dards & d'épées de bois; ils portent des bracelets, des colliers & des boucles d'oreilles de perles. Ils ont des canots de toutes les grandeurs, & semblent avoir fait quelques progrès dans les Arts. Cependant ils se montrerent fort intraitables, malgré toutes les peines que Schouten prit pour les amener à un commerce amical, ce qui l'obligea à la fin à faire feu sur eux. C'est peut-être pour cette raison que Tasman n'aborda point dans cette isle, & n'entreprit pas de faire de nouvelles découvertes sur le caractere de ces Insulaires.

SECT. III. *Histoire des Terres Australes.*

Isles de Mark.

Le premier d'Avril, il eut en vue la Nouvelle-Guinée, étant alors sous la latitude de quatre degrés trente minutes sud, longitude cent soixante-onze degrés deux minutes, avec une variation de huit degrés quarante-cinq minutes à l'est. Entreprenant de doubler le Cap Sainte-Marie, il continua de côtoyer le rivage situé au nord-ouest; ensuite il passa les isles d'Antoine Caens, des

Sect. III. *Histoire des Terres Australes.*

Jardiniers & des Pêcheurs, s'avançant vers le promontoire appelé *Strais Hoek*, où la côte court au ſud ſud-eſt, & ſe déterminant à ſuivre la même route, juſqu'à ce qu'il découvrît la terre ou un paſſage de ce côté. Nous croyons cependant que ce n'étoit point la côte de la Nouvelle-Guinée qu'il ſuivit ainſi, mais celle de la Nouvelle-Bretagne; car le Cap Santa-Maria eſt le même que Dampierre appelle *Cap Saint-George*, avec les mêmes iſles que Taſman décrit ſur la côte, ſous les mêmes latitude & longitude. Quant au continent de la Nouvelle-Guinée, il eſt ſitué derriere l'iſle de la Nouvelle-Bretagne, & dans toutes les Cartes faites avant la découverte de Dampierre, il avoit été placé au moins de quatre degrés trop oriental. Ce que Taſman rapporte d'ailleurs des habitans, répond aux relations de Schouten & de Dampierre. Le premier en a parlé comme d'un peuple vil & traître, noir, ſe ſervant très-adroitement de la fronde, & nu juſqu'à la ceinture.

Le 12 Avril, dans la latitude de trois degrés quarante-cinq minutes ſud, longitude cent ſoixante-ſept degrés, la variation du compas fut de dix degrés à l'eſt. Pendant cette nuit, ils furent tous éveillés par une ſecouſſe ſi violente d'un tremblement de terre, qu'ils coururent ſur le pont, croyant que le vaiſſeau avoit touché; mais ayant jeté leurs ſondes, ils ne trouverent point de fond. Cette ſecouſſe fut ſuivie de pluſieurs autres moins violentes que la premiere (*a*). Le

(*a*) D'après cet accident, qui confirme le rapport de

14, dans la latitude de cinq degrés vingt-ſept minutes ſud, longitude cent ſoixante degrés cinquante-ſept minutes, la variation du compas fut de neuf degrés quinze minutes à l'oueſt. Alors la terre couroit nord-eſt, eſt-nord-eſt, & enſuite ſud-oueſt, d'où ils s'imaginerent qu'il y auroit ùn paſſage entre ces deux points. Cependant ils s'apperçurent bientôt qu'il n'y avoit qu'une côte ſolide; ainſi ils furent obligés de doubler le Cap à l'oueſt, ſe traînant le long de la côte & manquant ſouvent de vent; toutes circonſtances qui ſe rapportent exactement avec celles décrites par Schouten, & qui prouvent que Taſman étoit alors arrivé aux côtes de la Nouvelle-Guinée.

Le 20, dans la latitude de cinq degrés quatre minutes ſud, & dans la longitude de cent ſoixante-quatre degrés vingt-ſept minutes ſud, la variation fut de huit degrés trente minutes à l'eſt. Ils approcherent cette nuit de l'iſle Brûlante ou iſle de Vulcain, comme Schouten l'appelle, où ils apperçurent des tourbillons de flammes & de fumée ſortant du ſommet d'une

Schouten, & d'après la deſcription qu'ils font l'un & l'autre des volcans & montagnes ardentes de ce pays, on peut préſumer qu'il eſt ſujet à des tremblemens de terre, & qu'il abonde en métaux & minéraux. Tous les Ecrivains ont auſſi fait mention que les habitans portoient des anneaux; mais ils ne nous apprennent point de quel métal ils étoient faits. Le Maire, en particulier, auroit pu fort aiſément s'en inſtruire, puiſqu'il avoit emmené avec lui un des naturels de ce pays, qui, après avoir appris la Langue Hollandoiſe, pouvoit lui donner ſur cet objet les éclairciſſemens qu'il reçut de lui ſur pluſieurs autres.

Sect. III. Histoire des Terres Australes.

montagne. Entre cette isle & le continent, ils observerent un grand nombre de feux allumés sur le rivage & jusqu'à mi-chemin de la montagne. Il vit des branches d'arbres, des bambous, des arbrisseaux flottans sur la surface de la mer; d'où il conclut que cette isle étoit arrosée par des rivieres, & qu'elle étoit fertile. Schouten avoit observé avant Tasman, qu'en cet endroit l'eau des rivieres qui viennent se jeter dans l'Océan, change la couleur & même le goût des eaux de la mer. Il dit aussi que la montagne enflammée est bien peuplée & bien cultivée, & qu'ensuite il mit à l'ancre sur la côte du continent, où il trafiqua avec les naturels, qui lui firent payer cher leurs cochons, leurs noix de cocos, & une certaine quantité de gingembre.

Isle de Jama. Leurs coutumes & leur langage.

Le 27, étant dans la latitude de deux degrés dix minutes sud, longitude cent quarante-six degrés cinquante-sept minutes, le Capitaine Tasman découvrit une isle qu'il crut être celle de Mosa ou Moa, mais qui se trouva être celle de Jama, à l'est de la premiere. Les Matelots y trouverent une grande quantité de noix de cocos, & d'autres rafraîchissemens. Les habitans étoient excessivement noirs, & répétoient avec facilité tous les mots qu'ils entendoient; ce qui prouve que leur Langue maternelle est très étendue; elle est cependant difficile à prononcer, à cause des retours fréquens de la lettre R, qui se trouve souvent deux ou trois fois dans le même mot. Le jour suivant, les vaisseaux mirent à l'ancre dans l'isle de Moa, qu'ils trouverent aussi bien fournie de toutes les choses

néceſſaires. Le mauvais temps les obligea d'y reſter juſqu'au 6 Mai; ils y acheterent par échange ſix mille noix de cocos, & cent ſacs de pyſangs ou figues des Indes. Un des Matelots de Taſman fut par haſard ou à deſſein bleſſé d'une fleche par un des naturels. Mais, ſoit par un motif de juſtice, ſoit par crainte, ſes compatriotes livrerent le coupable au châtiment qu'il plairoit à Taſman d'impoſer, ſans qu'il l'eût demandé. Peut-être n'avoient-ils pas oublié la vengeance que Schouten leur avoit fait ſubir en 1616. Mais dans cet endroit, l'obſervation de notre Auteur eſt fauſſe; car les hommes de Schouten, ou plutôt le bas Officier qui commandoit la chaloupe, inſulta griévement les naturels avant qu'ils uſaſſent de violence envers l'équipage; & quoique les Hollandois fiſſent pluſieurs décharges de menue artillerie, les naturels les forcerent de ſe retirer, ce qui obligea Schouten à tourner ſon canon ſur l'iſle, pour parvenir à la réduire. Il dit qu'ils avoient, avant ſon arrivée, des pots de terre, des grains de verre & des boucles d'oreilles, & les autres uſtenſiles d'Europe; qu'ils étoient un peuple civiliſé, que leur pays étoit bien cultivé & fertile, qu'ils avoient un grand nombre de canots & de petits vaiſſeaux qu'ils manœuvroient avec beaucoup d'adreſſe, qu'ils avoient une parfaite connoiſſance des iſles voiſines, & qu'ils le ſollicitoient avec inſtance de faire feu ſur les Ariawains, nation avec laquelle ils étoient alors en guerre. Il paroît par ce récit, qu'il ſeroit aiſé d'attirer les naturels de Moa dans un commerce avec les Européens; union qui auroit donné de grandes

SECT. III. Histoire des Terres Australes.

facilités pour d'autres découvertes ; car l'événement dont Tasman fait mention, est une preuve irrésistible, ou de leur amour naturel de l'équité, ou de la crainte que leur inspire le pouvoir des Européens.

L'isle Schouten.

Le 4 Mai, étant dans la latitude de cinquante-quatre minutes sud, longitude cent cinquante-trois degrés dix-sept minutes, Tasman trouva une variation de six degrés trente minutes à l'est. Il continua de côtoyer le côté nord de l'isle Schouten, qui a environ dix-neuf milles de large, bien peuplée & fertile : les naturels de cette isle sont vifs & actifs. Loin de montrer un caractere sauvage, des témoignages manifestes prouvent au contraire qu'ils avoient eu avant Schouten un commerce très-étendu. On y voyoit beaucoup de différentes marchandises Espagnoles, & même des porcelaines, dont ils paroissoient grands admirateurs. Schouten les décrit comme un peuple différent de tous ceux qu'il avoit encore vus, ayant la peau de couleur olive, les uns ayant des cheveux longs, les autres courts, qu'ils arrangeoient de différentes manieres ; ils étoient plus grands, plus robustes & plus forts que les naturels des isles voisines. Les vaisseaux sont plus grands & plus propres à l'usage qu'ils en font, que ceux de tous les autres. Ils abandonnoient de bon cœur leurs arcs & leurs fleches en échange contre des ustensiles d'Europe, & sur-tout ils raffoloient de verre & de fer. Dans le voisinage de cette isle, Schouten essuya un tremblement de terre qui alarma l'équipage. Il y a encore, à peu de distance, d'autres isles bien peuplées & fertiles, situées sur les confins

du Continent méridional & des Indes orientales. Elles jouiſſent du double avantage d'un heureux climat & du commerce avec leurs voiſins, avec les iſles de Ternate & d'Amboyne, dont les habitans y vont tous les ans acheter des denrées en échange des leurs, & ceux des iſles méridionales leur rendent leur viſite dans une autre ſaiſon.

Sect. III. Histoire des Terres Auſtrales.

Le 18 Mai, dans la latitude de vingt-ſix degrés ſud, longitude cent quarante ſept degrés cinquante-cinq minutes, Taſman obſerva que la variation du compas étoit de cinq degrés trente minutes à l'eſt. Il étoit alors arrivé à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée, qui, ſuivant les apparences, eſt un promontoire détaché, quoique cela ne ſoit pas indiqué dans les Cartes les plus nouvelles. Le 5 Juin, il arriva à Batavia, après avoir fait en partie le tour du Continent méridional. Il fit ſon voyage en dix mois. Telle fut la fin de cette expédition, qui a été regardée, à juſte titre, comme la plus claire & la plus exacte qui eût encore été faite pour la découverte des Terres Auſtrales. C'eſt un voyage auſſi honorable pour ſon Auteur, qu'il eût été avantageux pour le Commerce & pour les Sciences, s'il eût produit les effets qu'on devoit naturellement en attendre, & ſi les Hollandois n'avoient pas été détournés de leurs véritables intérêts par leur Compagnie des Indes. Mais ſans nous arrêter à diſcuter plus long-temps ſur cette relation judicieuſe, nous allons paſſer au ſecond voyage dans les mers du Sud, fait par le Capitaine Dampierre. Le Lecteur y trouvera la confirmation des obſervations faites par

SECT. III. [illegible]

Tasman, & l'Histoire la plus complette de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande & des Isles du Sud, qui ait été publiée. Ce voyage & celui de Roggeveen donneront au Lecteur une idée claire de la situation, du climat, des habitans, des productions, & de l'importance des Terres Australes, autant que tous ces objets peuvent être connus par les découvertes jusqu'à présent faites dans ces contrées.

SECTION IV.

Voyage de Dampierre au Continent méridional. Il arrive ſur la côte de la Nouvelle-Hollande; il en décrit les côtes, les productions, les habitans, &c. Il paſſe enſuite à la Nouvelle-Guinée & à la Nouvelle-Bretagne..

SECT. IV.
Hiſtoire des Terres Auſtrales.

LE Capitaine Dampierre, qui s'étoit déjà fait une grande réputation par ſon voyage autour du Monde, commença cette expédition, dans la ſeule vûe de faire des découvertes dans la mer du Sud, le 14 Janvier 1699, auquel il perdit la vue des Dunes. Après avoir doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, gouvernant pour les côtes de la Nouvelle-Hollande, & faiſant un chemin prodigieux, il rencontra terre à vingt-ſix degrés quatorze minutes latitude ſud, & quatre-vingt cinq degrés cinquante-deux minutes longitude, à l'eſt du Cap. Il chercha une baie pour mettre à l'ancre & rafraîchir ſon équipage fatigué par la longueur de la traverſée. Dans les vingt-ſix degrés latitude ſud, il découvrit une large baie; mais ayant jeté la ſonde, il y trouva cinquante-cinq braſſes d'eau ſur un fonds fangeux & plein de rochers. Continuant ſa route, il trouva une autre terre où il mit à l'ancre le 6; il appela cet endroit baie de *Sharks*. Elle eſt ſituée dans les vingt cinq degrés de latitude ſud, &, ſuivant ſon calcul, à quatre-vingt-

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

sept degrés de longitude, à l'est du Cap de Bonne-Espérance ; ce qui fait cent quatre-vingt-quinze lieues de moins, que la distance où cette terre est placée dans les Cartes ordinaires ; elle est haute & escarpée ; le sable qui est sur le rivage est fin & terreux, & produit en abondance de la crête marine ou fenouil marin, dont la fleur est blanche. En avançant du côté de la terre, le sable est d'une couleur rougeâtre, couvert de gazon, de plantes & d'arbrisseaux. Le pays produit un grand nombre d'arbres, mais petits ; à peine en trouve-t-on qui passent dix pieds de hauteur & trois pieds de contour. Quelques-uns sont odoriférans, & rouges au dedans de l'écorce ; à peu près comme le sassafras, mais d'un rouge plus foncé. Les feuilles sont blanchâtres dans le bas, & d'un beau vert dans la partie supérieure. Plusieurs de ces arbres sont en fleurs de diverses couleurs, mais en général d'un beau bleu, qui répandent un parfum très-agréable, & qui leur est particulier. Il y a peu d'oiseaux de terre. Dampierre dit n'avoir vu que quelques aigles, & de cinq ou six especes d'oiseaux plus petits. Entre ces derniers, les uns étoient de la grosseur d'un coq, les autres d'un roitelet, mais tous ayant une voix harmonieuse, forte & pleine de douceur. Les oiseaux aquatiques étoient des canards, des courlis, des crabiers, des cormorans, des mouettes, des pélicans & quelques autres particuliers à la contrée. Dampierre n'y vit d'autres animaux de terre que des maccroons, différens de ceux des Indes occidentales, & une espece de guanos (poules), différentes de toutes celles qu'il avoit vues, ayant une tête large &

Arbres & plantes.

Animaux.

difforme, point de queue, mais sur la croupe une excroissance semblable à une tête. Elles étoient tachetées de noir & blanc sur le dos, & couvertes d'écailles comme le crocodile. Les poissons étoient le goulu de mer, des scates, des rayes, des guardfish, des bonnettes, & quelques autres; ils trouverent en abondance sur le rivage, des moules, des huîtres, des nacres, & toute la côte étoit merveilleusement ornée par un grand nombre de coquillages de toutes sortes de formes & de couleurs, dont Dampierre rapporta quelques-uns. L'équipage prit deux tortues de mer, pesant deux cents livres chacune; ils prirent aussi un goulu de mer d'onze pieds de long, qui avoit dans le ventre la tête & les os d'un hippopotame. Toute la peine qu'ils prirent pour y trouver de l'eau douce, fut inutile, & ils ne purent parvenir à s'assurer si cette terre étoit habitée ou non.

Ayant quitté cette baie le 10 Août, il côtoya le rivage jusqu'au 20. Alors, sous la latitude de dix-neuf degrés trente-sept minutes sud, il vit un grand nombre de serpens curieux par leur forme & leur couleur, & de diverses grandeurs. A midi, portant à l'est-sud-est, la terre lui apparut comme un Cap; mais ayant jeté l'ancre à environ cinq lieues de Bluff-Point, il reconnut l'extrémité orientale d'une isle de six lieues de long, sur une de large, entourée de petits rochers qui sembloient refuser l'entrée aux plus larges vaisseaux. Les marées qu'il trouva bientôt après, firent conjecturer au Capitaine que c'étoit une des isles d'Archipelago, & un passage au sud de la Nouvelle-Hollande & de la

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

Nouvelle-Guinée, dans la grande mer du Sud oriental. Mais il fut détourné de cette entreprise, parce que l'eau manquoit à bord. L'endroit où il crut que devoit être ce passage, est situé à vingt degrés vingt-une minutes, tandis que les plans ordinaires, & même celui de Tasman, le placent aux dix-neuf degrés cinquante minutes, représentant la terre comme tenant au continent par un petit isthme. Il aborda dans l'isle près de Bluff Point, & il la nomma isle de *Romarin*, à l'occasion de quelques arbrisseaux qui ressembloient au romarin, & qu'il trouva sur le rivage. Il y trouva aussi deux especes de graines ressemblant à des féves, dont l'une croît sur des buissons, l'autre sur une espece de vigne rampante ; il y vit des cormorans, des mouettes, des huîtres, des limpets (*a*), & les mêmes especes d'oiseaux & de poissons qu'il avoit vus dans la baie de Sharks.

Isle de Romarin.

Le 23, il porta à la mer, & ne découvrit terre que le 30. Dans le dix-huitieme degré 21 minutes latitude sud, il vit sur le rivage un grand nombre de feux avec beaucoup de fumée ; il y mit à l'ancre dans huit brasses d'eau. Le soir de ce jour, il vit une éclipse de lune, mais l'obscurité du temps l'empêcha de faire ses observations particulieres. Le jour suivant, le Capitaine, avec onze hommes armés, descendit à terre pour chercher de l'eau. Ils apperçurent trois des naturels du pays qui se tenoient au bord de la mer ; ils étoient grands, noirs, & tout nus. A l'approche

(*a*) Espece de coquillage.

du Capitaine, ils coururent vers une montagne voisine, & furent joints par huit ou neuf de leurs compatriotes. Le Capitaine marcha jusqu'au haut de la montagne, d'où il découvrit toute l'étendue de la contrée, qui, autant qu'il put voir, étoit un beau pays de plaines. Après avoir satisfait sa curiosité, il revint au rivage, & ses hommes commencerent à creuser pour trouver de l'eau. Pendant ce temps, une douzaine des naturels, assemblés sur la montagne, faisoient, en se parlant entre eux, un bruit désagréable & menaçant. Enfin un d'eux s'avança suivi des autres à quelque distance, comme s'il eût voulu entrer en pourparler. Mais le Capitaine ne fut pas plus tôt venu à sa rencontre à cinquante pas, que le Sauvage prit la fuite, & il ne put engager aucun d'eux à entrer en correspondance & en commerce. Dans l'après-dînée, le Capitaine prit avec lui deux hommes seulement, & s'avança dans les terres, pour essayer s'ils ne pourroient pas se saisir d'un de ces Sauvages, & savoir de lui où il pourroit avoir de l'eau. Cette démarche fut cause d'une escarmouche entre eux & dix Sauvages qui avoient cru pouvoir faire leur proie du Capitaine & de ses hommes. Un des Noirs fut griévement blessé d'un coup de mousquet, & un des hommes du Capitaine reçut au visage un coup d'un dard de bois lancé par les Noirs. Le Capitaine en vit un qu'il conjectura être le Chef des autres, d'après quelques ornemens distinctifs qu'il portoit, tels qu'un cercle blanc de craie ou de chaux autour de ses yeux, une raie blanche au dessous du nez; la même décoration sur le sein & aux coudes. Cette bigarrure lui

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

donnoit un regard farouche qui ajoutoit encore à sa difformité naturelle ; car tous les naturels de ce pays, dit Dampierre, ont un abord rebutant, & le visage plus difforme que tous les Sauvages qu'il eût encore vus (*a*).

Dampierre vit un grand nombre d'endroits où ils avoient fait du feu, & où ils avoient ordinairement fiché trois ou quatre branches pour se garantir du vent. Dans l'après-dînée, le Capitaine revint à bord sans avoir trouvé d'eau. Il observa que la marée étoit forte, & le flux & reflux de la mer réguliers. La marée court sud-sud-est jusqu'au

(*a*) Cette côte est probablement celle où il aborda en 1688, dans son voyage autour du Monde, & dont il fait cette description. » Les habitans de ce pays sont les hommes les plus misérables du monde ; ils n'ont d'autre couvert ni d'autre maison que la voûte du ciel, d'autre vêtement qu'un morceau d'écorce d'arbre attaché à leur ceinture. Ils n'ont ni troupeaux, ni volailles, ni fruits ; leur nourriture est quelques poissons, des petoncles, des moules & autres semblables ; ils vivent pêle-mêle, sans Religion & sans Gouvernement. Au reste, ils sont grands de corps, minces & droits, grosses têtes, larges sourcils, & le front rond. Leurs paupieres sont constamment à demi-fermées, pour se garder des mouches qui sont fort importunes dans cet endroit. Ils ont de larges narines, les levres épaisses & la bouche grande. Les hommes & les femmes ont deux dents de moins dans le devant de la mâchoire supérieure, mais je ne sais s'ils se les arrachent, ou si c'est un effet de la Nature : ils n'ont point de barbe, & leurs cheveux sont noirs, courts, frisés comme ceux des Negres d'Afrique. Leurs armes sont une pique droite, affilée par un des bouts. Je ne puis rien dire de leur langage, excepté qu'ils parlent du gosier (1).

(1) Voy. de Dampierre.

qu'au dernier quartier : enſuite elle porte droit au rivage, qui eſt ici ſud-ſud-oueſt & nord-nord-eſt ; la marée vient alors nord-nord-oueſt.

SECT. IV. Hiſtoire des Terres Auſtrales.

Le Capitaine nous dit qu'excepté le plaiſir qui accompagne toujours les découvertes des lieux même les plus ſtériles du globe, il ne trouva rien dans cette contrée de la Nouvelle-Hollande, qui lui causât quelque ſatisfaction. Cette côte, ainſi que toutes celles qu'il avoit vues, ſont défendues du côté de la mer par une chaîne de montagnes de ſable, en ſorte qu'on ne peut pas voir les terres qui ſont derriere. Dans les hautes mers, la marée monte ſi haut, que celui qui regarde la terre de deſſus un vaiſſeau, croit qu'elle eſt au deſſous de lui. A la baſſe mer, la côte eſt ſi remplie de rochers, qu'un petit canot peut à peine aborder, quoiqu'il puiſſe paſſer deſſus ſans rien craindre, lorſque la mer eſt pleine. Juſqu'à cinq ou ſix cents pas loin de la mer, la terre eſt comme celle de la baie de Sharks, que nous avons décrite ci-devant, & porte des arbriſſeaux de la même eſpece. Plus avant, le pays paroît bas & uni, avec quelques bois, mais plus généralement des prairies. Ces dernieres produiſent un gazon groſſier, & les arbres n'ont pas plus de quatorze pieds de haut. Ils n'y virent qu'un très-petit nombre d'animaux de terre, entre autres des lézards, un animal qui reſſembloit à un loup, des corneilles, des faucons, des milans, & des tourterelles. Quant aux poiſſons, ils ne virent que ceux dont on a fait ci-devant la deſcription (*a*).

Deſcription de la Nouvelle-Hollande.

(*a*) Voy. de Damp. t. III.

Sect. IV. *Histoire des Terres Australes.*

Ainſi Dampierre paſſa environ cinq ſemaines ſur la côte de la Nouvelle-Hollande, faiſant toutes les découvertes qu'il put faire, & cherchant par-tout des rafraîchiſſemens pour ſes hommes, afin qu'ils fuſſent plus en état de pourſuivre ſes deſſeins, car le ſcorbut commençoit à ſe faire ſentir parmi l'équipage. Il ne doutoit pas que ſous un ſi beau climat il ne trouvât dans quelque partie du continent, ou dans quelque iſle, à ſe procurer ce dont ils avoient beſoin. Trompé dans cette attente, il réfléchit ſur le parti qu'il avoit à prendre, & réſolut de continuer ſa route le long du rivage au nord-eſt, perſuadé que ſous les 16 degrés 15 minutes de latitude, il trouveroit enfin des eaux douces & des végétaux en abondance. Cette conjecture étoit raiſonnable; cependant l'événement prouva qu'elle étoit mal fondée. Le plus petit accident devient de conſéquence parmi des hommes prêts à ſaiſir toutes les occaſions de révoquer en doute l'habileté de leur Chef, à groſſir les difficultés naturelles du voyage, & à appuyer tout ce qui leur paroît avoir rapport à leur projet favori de retourner dans leur pays, ſoit qu'il ſoit praticable ou non.

Dans ces ſentimens, le Capitaine Dampierre remit en mer le 5 Septembre, avec un vent frais; mais il fut bientôt obligé d'abandonner ſon deſſein, à cauſe des bancs de ſable dont la côte étoit remplie; il lui étoit très-difficile, très-périlleux, & preſque impoſſible de ſe tenir près du rivage ou d'y aborder à volonté. Il prit donc le parti de s'avancer plus au large ſur un fond depuis ſept juſqu'à trente-ſix braſſes d'eau. Le

jour suivant, il put à peine distinguer la terre, quoiqu'il eût alors trente brasses de fond ; & souvent quoiqu'il n'eût pas la terre en vue, les sondes ne portoient que sept ou huit brasses d'eau. Il suivit cette route jusqu'au 8 Septembre ; alors voyant qu'il avoit passé la latitude où il avoit espéré trouver des eaux douces, sans avoir pu aborder, & craignant que les mêmes difficultés ne durassent encore l'espace de plusieurs degrés, il résolut de faire voile pour l'isle de Timor. Le 21, il arriva dans cette isle ; alors une chaloupe Hollandoise vint à sa rencontre. Le Capitaine de cette chaloupe témoigna une surprise extrême de voir dans ces mers un vaisseau qui n'étoit pas de sa nation. Toute sa conduite tendit à dissuader Dampierre de prendre terre, l'assurant que le côté de l'isle où il étoit, n'avoit d'eau que celle d'un puits près du fort Hollandois, & que les naturels du pays l'empêcheroient bien certainement d'en approcher, & lui feroient un mauvais parti. Voyant que Dampierre, par un effet du hasard, avoit découvert les détroits entre les isles de Timor & d'Anamaboa, qui sur toutes les Cartes ne forment qu'une seule isle, ils prétendirent qu'il étoit impossible qu'il n'eût pas volé les Cartes de quelque vaisseau Hollandois, puisque ce détroit n'étoit connu que de cette nation. Avec ces soupçons & ces jalousies, la chaloupe retourna au fort ; mais Dampierre ne fut ni trompé ni intimidé par les Hollandois. Il envoya son canot à bord, certifier au Gouverneur qu'ils n'étoient point des pirates, & qu'il espéroit que nulle autre considération ne le porteroit à leur montrer

Les isles de Timor & d'Anamaboa.

SECT IV. Histoire des Terres Australes.

de la jalousie ou du ressentiment ; mais il fut bientôt détrompé. Le Gouverneur se plaignit d'une infraction des priviléges de la Compagnie, disant que nul autre vaisseau n'avoit le droit de pénétrer dans ces mers, que ce ne pouvoit être dans un bon dessein, & qu'en abordant dans cet endroit, on ne pouvoit avoir d'autre but que d'observer leur commerce ou de leur enlever leurs établissemens. Enfin il sembloit réclamer pour sa nation, le droit exclusif d'approcher des isles de la mer du Sud. Dampierre ne voulant pas entrer avec lui dans des raisonnemens sur un point dont il n'étoit pas Juge compétent, lui proposa de se tenir à l'ancre à deux milles du rivage, pourvu qu'il voulût les fournir d'eau fraîche, à quelque prix que ce fût ; ce qui fut exécuté ; ensuite il remit à la voile.

Le pays lui parut agréable à la vue, les montagnes couvertes d'arbres, & les prairies qu'elles dominoient couvertes de gazon. L'isle d'Anamaboa ou Anabao a environ dix lieues de long & quatre de large ; cependant cette petite étendue de terre est divisée en deux royaumes. Les naturels ressemblent aux autres Indiens, & sont d'une couleur basanée, avec des cheveux droits & noirs.

Le fort Hollandois la Concorde dans l'isle de Timor.

Les sujets du Roi d'Anamaboa sont ligués avec le fort Hollandois de la Concorde dans l'isle de Timor ; mais ils sont depuis long-temps ennemis déclarés du peuple de l'autre royaume d'Anabao. Ces derniers s'occupent à cultiver un petit nombre de cocotiers ; ils pêchent des tortues ou les prennent à coups de harpon, vont à la chasse aux buffles avec des épées, des dards ou des lames. Ils font un petit commerce, seulement pour la

forme, avec les Hollandois qu'ils haïssent, & les Portugais qu'ils n'aiment guere davantage. Ils sont toujours armés, & passent quelquefois quatre ou cinq jours à la chasse ou à la pêche sans revenir à leurs demeures. Ils ne mangent pas sur le champ le poisson ou le gibier qu'ils ont pris; ils le font sécher sur un gril de bois, placé à une certaine hauteur au dessus du feu, & le portent ensuite à leur maison.

Après s'être ainsi procuré de l'eau & avoir fait ses observations, Dampierre leva l'ancre le 22, & côtoya le rivage jusqu'au 27. Alors il aborda dans la baie de Copang, où il trouva de l'eau en abondance. Voici la description qu'il fait de l'isle de Timor. Elle a 70 lieues de long sur 16 de large, & son centre est sous le neuvieme degré de latitude sud; elle n'a point de rivieres navigables, ni même de ports, quoiqu'il y ait plusieurs baies où les vaisseaux peuvent aborder en sûreté dans presque toutes les saisons de l'année. La côte est sûre, sans bancs de sable, sans rochers & sans isles, excepté quelques pointes qui sont parfaitement visibles & faciles à éviter. Depuis le pied des montagnes jusqu'au rivage, le pays est plein de mangroves, sortes d'arbres rouges, si ce n'est l'espace de deux cents pas près du bord de la mer, où la terre est couverte de pins d'une espece particuliere. Le fort de la Concorde est agréablement situé; il a une riviere d'un côté, (quoique ceux de la chaloupe eussent dit autrement), éloignée des murailles environ de quarante pas, & de l'autre un jardin, où l'on trouve toute sorte de salades, de racines & autres végétaux potagers, avec un joli parterre. Il y a dans

Description de la Concorde, des Hollandois.

quelques endroits de ce jardin, des arbres fruitiers, comme des jacas, des pomplenoses, des orangers, des limons doux, &c. & dans les allées, des cocotiers, des arbres d'où l'on tire l'arack en abondance & de la plus grande beauté; outre cela, ils ont des melons d'eau musqués, des pommes de pin, des citrons, des grenades & autres fruits délicieux. Entre ce jardin & la riviere, est une espece d'enclos pour le gros bétail. Les naturels ont leur ville ou village composé de cinquante ou soixante maisons, au delà des possessions de la Compagnie. Le fort est défendu par cinquante soldats & plusieurs pieces de canon, & par une forte muraille de pierre avec des bastions, dont l'enceinte est une chapelle de pierre nouvellement bâtie & agréablement décorée.

Quant aux naturels, ils sont d'une moyenne taille, & ont les membres menus, le corps droit, le visage long, les cheveux noirs & plats, & la peau basanée. Ils sont agiles, vifs & adroits, mais paresseux à l'excès; ils sont, dit-on, stupides pour tout ce qui n'est pas trahison ou barbarie. Leurs maisons sont basses, leur habillement un morceau d'étoffe autour de leur ceinture. Quelques-uns portent pour ornement des frontaux de nacre de perle, ou de petites pieces minces d'or & d'argent de forme ovale, de la grandeur d'une demi-couronne, curieusement estampillées sur les bords; ils ont une maniere d'arranger cinq de ces pieces au dessus de leurs sourcils, tant pour la parure que pour se préserver le front; d'autres portent des feuilles de palmier, auxquelles ils donnent différentes formes.

Ils prennent autant de femmes qu'ils en peu-

vent entretenir, ſans limitation ni reſtriction. Ils vendent ſouvent leurs enfans pour une femme. On ne leur voit faire aucune cérémonie religieuſe, & il paroîtroit probable qu'ils n'ont aucune ſorte de Religion. Leur nourriture ordinaire eſt le blé des Indes; chacun en plante la quantité qu'il croit néceſſaire pour nourrir ſa famille : s'il ſe trouve de l'excédant, il le donne à ſon voiſin qui pourroit en avoir beſoin, & le dernier le paſſe à un troiſieme s'il ne lui eſt pas utile. Pour nettoyer leurs champs, ils mettent le feu aux gazons ſecs & aux arbuſtes dont ils ſavent que les cendres fertiliſent & enrichiſſent le ſol.

SECT. IV. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

Leurs plantations ſont de peu de valeur, car la chaſſe étant leur plus grand plaiſir, ils négligent pour elle toutes les parties de l'agriculture, excepté de brûler le gazon, parce que cette opération n'eſt pas bien pénible, & d'enſemencer. Leur chaſſe ordinaire eſt une eſpece de buffle ſauvage & de cochon féroce, qu'ils attaquent avec des lances ou avec un gros bâton court & une eſpece de bouclier ſur le bras gauche : c'eſt auſſi leur armure de guerre. Toute l'iſle eſt diviſée en cinq différens royaumes, Copang, Omabie, Fontribie, Popumbie, & Manquimal. Preſque tous les Rois ſont ennemis jurés, & leurs querelles ſont fomentées & perpétuées par les Hollandois, qui trouvent que ces animoſités ſans fin ſont utiles à leur autorité, qu'ils auroient peine à ſoutenir ſans cela. Cette méthode paroît être en effet la premiere maxime de leur politique par-tout où s'étend la domination de la Compagnie.

L'iſle de Timor diviſée en cinq royaumes.

Sect. IV. *Histoire des Terres Australes.*

Le fort Portugais, qu'on dit être bien supérieur en force & en puissance à celui des Hollandois, est à l'autre bout de l'isle. Telle est au moins l'opinion des Portugais, & ils se contentent de cette idée, tandis que les Hollandois emportent tout le commerce des isles. Ils comptent beaucoup sur leurs alliances avec les naturels du pays, qui, par des mariages, ont identifié leur nation avec celle des Portugais. Cependant leur puissance & leurs usages ne s'étendent pas loin dans la contrée. Les Indiens reconnoissent la souveraineté du Roi de Portugal; mais ils ne veulent point recevoir d'Officiers nommés par lui. Les habitans voisins de l'établissement Portugais parlent la Langue de Malaye, de Timor, & celle de Portugal, ou plutôt c'est un mélange de ces trois Langues. Dampierre dit qu'il ne vit guere que trois ou quatre Blancs dans toute la Factorerie Portugaise, tout le reste étoit une race mêlée, tres-nombreuse dans ce pays. Le Chef de la Factorerie a sa résidence dans un lieu nommé *Porto-Novo;* mais dans l'été il est ordinairement dans les montagnes à la tête d'une armée, pour défendre les avenues contre les habitans du royaume de Copang.

Il y a aussi quelques Marchands Chinois, venant de Macao, qui y apportent de l'or, du thé, des ustensiles de fer, des porcelaines, de la soie ouvrée ou écrue. Pour leurs ouvrages estampillés d'or mêlangé, ils reçoivent en échange de l'or pur, de la cire neuve, du bois de sandal &c. On peut dire que le pays est en général abondant & riche. L'isle produit des fruits de toute sorte d'espece. On y trouve du riz, du blé

des Indes, des oiseaux, du miel, de la cire, de l'or, du cuivre, & plusieurs autres marchandises riches & précieuses : l'isle est agréable, & l'air en est sain.

Dampierre arrive à la côte de la Nouvelle-Guinée.

Le 12 Décembre, le Capitaine Dampierre mit à la voile de Timor, & vit, pendant le reste du mois, plusieurs autres isles. Le premier jour de l'an, il découvrit la côte de la Nouvelle-Guinée, & bientôt après plusieurs isles. Le 4 Janvier 1700, il découvrit de la fumée en plusieurs endroits dans les isles situées à l'ouest de sa course, vers lesquelles il porta à la faveur d'un vent arriere très-frais. Deux canots vinrent à sa rencontre à la portée de la voix, lui faisant signe de venir à terre, & parlant une langue que personne de l'équipage ne comprit. Les Matelots leur parlerent en Malais ; mais ils n'y répondirent point. Ne pouvant obtenir d'eux de venir à bord, le Capitaine alla vers eux dans la chaloupe, avec des couteaux, des grains de verre, de petits bijoux, & tout ce qu'il croyoit propre à les engager à des échanges. Ils furent d'abord sur leurs gardes, & se cacherent dans des joncs sur le bord de la mer ; mais le Capitaine leur ayant fait voir quelques-uns de ses petits bijoux, ils s'approcherent de lui d'une maniere amicale, versant de l'eau sur leurs têtes & faisant d'autres signes de cordialité. Le lendemain, plusieurs canots vinrent à bord porter des fruits, des racines & autres végétaux, qui leur furent tous achetés.

Isle de Pulo-Sabula.

Cette isle est appelée par les naturels, *Pulo Sabula* ; mais elle n'a point de nom dans les Cartes de la Nouvelle-Guinée. Elle a trois lieues

Sect. IV. *Histoire des Terres Australes.*

de long & trois milles de large, & eſt aſſez haute; on la découvre en mer de onze ou douze milles de diſtance. En général l'iſle eſt pleine de rochers; dans un grand nombre d'endroits, ils ſont couverts d'une bonne terre jaune & rouge, qui n'eſt pas profonde, mais qui produit de grands arbres, dont les fruits ſont délicieux. Les naturels les plantent, car cette terre ne produit rien d'elle-même. Il y a des fruits de beaucoup d'eſpeces. Dampierre n'y vit que des limons, des oranges, des plantains, des noix de coco, des pommes de pin, & quelques autres. Il fait mention, à la vérité, d'une autre eſpece de fruits, qu'il nomme *jacas ſauvages*, environ de la groſſeur d'une petite citrouille, remplis de noyaux ou pepins, mais excellens au goût. Le libby croît dans les vallées de cette iſle. Les naturels font avec la moelle de cet arbre des gâteaux de ſagou. Dampierre y acheta un petit nombre de muſcades dans leur écorce; mais il ignore ſi elles étoient une production du pays. Il vit ſur le rivage beaucoup d'oiſeaux de mer, dont les principaux étoient les frégates. Il parle d'une ſorte de pigeons ſauvages, particuliere à l'iſle de Pulo-Sabuda. Cet oiſeau eſt entiérement d'un noir de jais, mais l'envers de ſes plumes eſt blanc comme la neige; au reſte, il eſt en tout pareil aux pigeons d'Europe. Il y a auſſi une ſorte d'oiſeau couleur d'azur, que Dampierre dit n'avoir jamais vu que ſur les côtes de la Nouvelle-Guinée. On y trouve des chauve ſouris groſſes comme des lapins, qui ont le cou, la tête, les oreilles & le nez comme les renards, le

poil rude, celui du cou, d'un jaune blanchâtre, & celui de la tête & des épaules, noir. Leurs ailes étendues, mesurées d'un bout à l'autre, sont de la largeur de quatre pieds. Elles ont une odeur forte & désagréable comme le renard. Il y a des poissons de plusieurs especes, des mulets, des basses, des poissons de rochers, & quelques autres, mais chaque espece en petite quantité. L'isle est située sous la latitude de deux degrés quarante-trois minutes sud, éloignée de quatre cent quatre-vingt-six milles du port de Babao, dans l'isle de Timor. Les habitans, & ceux de quelques isles voisines, sont d'une couleur tannée, avec de longs cheveux, & peu différens dans leurs manieres des Mindanayens. Il y a parmi eux une sorte de subordination; car, outre la différence des rangs établie entre les naturels, il y a dans la Nouvelle-Guinée un ordre inférieur d'esclaves aux cheveux frisés, au moins qui avoient le teint & la physionomie semblables à ceux que le Capitaine crut avoir été importés. Ils sont en général pauvres, & n'ont d'autre vêtement qu'un morceau d'étoffe, fait avec l'écorce de palmier, autour de leur ceinture; mais les femmes portent une espece de calcis ou étoffe de coton lâche & ample, leurs ornemens sont des bracelets bleus & jaunes de grains de verre. Leurs armes sont l'arc, les fleches, & de larges épées, comme les Mindaneses; ils ont aussi des lances armées de fer.

La maniere dont ils attirent le poisson & le frappent, est curieuse & ingénieuse. Ils ont un morceau de bois peint, de la forme d'un

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

dauphin. Ils le plongent dans l'eau au bout d'une ligne, moyennant un plomb qui le fait couler à fond. Lorsqu'ils le croyent assez enfoncé, ils le retirent vivement à bord de leurs canots : le poisson suivant la figure du dauphin vient jusqu'à la surface de l'eau ; alors ils le frappent & le prennent. Mais c'est de leurs plantations qu'ils tirent principalement leur subsistance, quoiqu'ils ayent de grands canots pour aller commercer à la Nouvelle-Guinée, d'où ils rapportent, entre autres choses, des esclaves & des perroquets qu'ils portent ensuite à Ceram, & les échangent pour des callicos. Comme Dampierre étoit encore dans l'isle, un de ces canots marchands arriva de la Nouvelle-Guinée ; mais ils ne voulurent trafiquer leurs esclaves & leurs perroquets que pour des callicos. Leurs maisons sont pauvres & petites sur un des côtés de l'isle ; sur l'autre, elles sont plus grandes, plus commodes & plus somptueuses ; Dampierre ne put rien assurer de positif sur leur Religion. Il conjecture cependant qu'ils sont Mahométans, sur une raison fort extraordinaire, parce qu'ils buvoient l'eau-de-vie dans les mêmes verres que les Matelots, ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils eussent été Athées.

Nouvelle-Guinée & autres isles sur ses côtes, que visite Dampierre en revenant.

Le 20, après avoir fait provisions de fruits, de racines & d'eau, le Capitaine leva l'ancre, & gouverna au cap nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, appelé par les Hollandois, *Cape-Mabo*. A la hauteur de ce cap, est une petite isle couverte de bois. Pour l'examiner, Dampierre envoya son canot, qui revint bientôt après, en rapportant une pétoncle d'une grosseur incroyable, ce qui

l'engagea à lui donner le nom d'*isle des Pétoncles*, en anglois *Cockle*. En approchant de terre, il apperçut des volées de pigeons plus nombreuses qu'il n'en avoit encore vu, quoique toutes les isles, entre le tropique du Capricorne, abondent en oiseaux de cette espece. Sur ce rivage ses matelots trouverent une coquille qui, toute vide, pesoit deux cent cinquante-huit livres, chose qui peut-être paroîtra incroyable. Le soir, il jeta l'ancre près d'une isle agréable, longue d'environ deux lieues & demie. Cette terre est haute, & richement garnie d'arbres de différentes especes. Il y trouva quantité d'arbustes à épices, qui lui étoient inconnus; mais ils n'étoient encore qu'en fleurs, & ils rendoient une odeur délicieuse. Ils avoient des fleurs de différentes couleurs, blanches, jaunes, vertes, bleues, pourpres, &c. Ils étoient hauts, droits, & agréables à la vue. Un de ces arbres entre autres portoit soixante-dix pieds de haut jusqu'aux branches, sans aucune courbure, ni défectuosité, ni tache sur la peau. Le sol est léger, noir, mais fertile. Il donna à cette isle le nom d'isle du *Roi William*.

SECT. IV. Histoire des Terres Australes.

L'isle Cockle.

L'isle du Roi William.

Le 14, il étoit à six lieues du Continent de la Nouvelle-Guinée, qui lui paroissoit fort élevé au dessus de la mer. Il découvrit deux caps éloignés d'environ vingt lieues l'un de l'autre. Il observa que dans cet endroit la variation du compas étoit de quatre degrés à l'est. Le lendemain, il trouva une isle inhabitée, à laquelle il donna le nom d'*isle de la Providence*. Elle est située près de l'isle découverte par Schouten, & elle est indiquée sous son nom

Isle de la Providence.

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

dans toutes les Cartes Hollandoises. Le 16, il passa la ligne, & trouva une isle qu'il crut d'abord être celle d'Wishart; mais voyant qu'il s'étoit trompé, il la nomma *isle Matthias*. A huit lieues de là, vers l'est, il vit une isle & ensuite plusieurs autres qui en étoient voisines; il donna à la plus grande le nom d'*isle Squally* ou *du Vent*, à cause des coups de vent & du mauvais temps qu'il essuya sur cette côte. Voulant enfin se dédommager de toutes les peines qu'il avoit eues si gratuitement, Dampierre résolut de laisser la découverte de ces isles, & de gouverner droit au Continent, dans l'espérance d'y trouver de quoi récompenser son équipage de leurs travaux & de leurs fatigues. Il arriva en vue de la Nouvelle-Guinée le 18. Voici à peu près la description qu'il en a faite. Le Continent, dit-il, paroît haut & montagneux, & toutes les hauteurs offrent une perspective agréable de bois en feuilles & en fleurs. Sur le penchant des montagnes sont nombre de plantations & de terres cultivées, ce qui, joint à la fumée qui s'en élevoit, leur annonça un pays habité. Arrivé à une distance peu éloignée du bord, il vit un proa ou canot, suivi de trois ou quatre autres venant de la baie voisine, & qui sembloit vouloir approcher du vaisseau. Peu de temps après, ils apperçurent une flotte de quarante-six de ces esquifs, qui vinrent si près du bord, qu'ils pouvoient les entendre parler; mais ils ne comprirent point leur langage. Dampierre voulut entrer dans la baie; mais étant poussé par un vent contraire, les esquifs s'assemblerent autour de lui. Il tâcha de les engager à com-

mercer, en leur présentant quelques bagatelles; mais ils paroissoient les dédaigner. Il mit dans une bouteille quelques couteaux, ciseaux, & des grains de verres. Ils attraperent la bouteille, & firent de grandes démonstrations de joie, se frappant le sein gauche, tenant au dessus de leur tête un gros bâton noir en signe d'amitié. Ils paroissoient enchantés lorsque le vaisseau s'approchoit du bord, & chagrins lorsqu'il s'en éloignoit. Il y avoit deux cents hommes sur les esquifs autour du vaisseau, & le rivage étoit bordé d'une foule de ces habitans. La baie étoit d'ailleurs remplie de bancs de sable; le Capitaine crut qu'il seroit imprudent d'aborder cette nuit-là. Il avoit fait mettre ses hommes sous les armes, & s'étoit précautionné contre toute surprise, ignorant les desseins des Indiens; il prit enfin le parti de descendre dans la chaloupe. Les habitans l'ayant remarqué, commencerent à leur lancer des pierres avec des especes d'engins, dont ils se servoient très-adroitement. C'est de là qu'il nomma ce lieu, *Baie des Frondeurs*. Les Matelots tirerent un coup de feu, dont ils parurent fort étonnés. Ils laisserent là leurs frondes, & s'attrouperent comme pour prendre entre eux de nouvelles mesures. Le coup de feu avoit produit son effet; mais Dampierre ne voulut pas le répéter, voyant bien qu'il falloit renoncer à toute espérance de trafiquer avec eux.

Sect. IV. Histoire des Terres Australes.

Baie des Frondeurs.

Le lendemain, il passa près d'une isle, d'où sortirent deux ou trois canots qui firent tous leurs efforts pour atteindre le vaisseau; mais malgré leur légéreté & leur vîtesse, ils ne purent y arriver. Environ l'espace de trois lieues

vers le nord, il découvrit une large baie, ayant au nord-eſt deux iſles, dont l'une petite & couverte de bois, l'autre longue d'une lieue, bien habitée & couverte de cocotiers. Il voulut entrer dans une baie du côté du nord, mais la trouvant trop remplie de bancs de ſable, il eſſaya de trouver un mouillage du côté de l'eſt. Trompé dans cette attente, il gouverna au ſud-eſt; alors un canot vint tout auprès du vaiſſeau. Il y avoit dedans trois hommes qui monterent à bord ſans crainte ni défiance, & vendirent aux Matelots quelques noix de coco. Avant que ceux-ci fuſſent partis, ils virent encore deux autres canots venant à eux; mais Dampierre ne voulant pas admettre à bord un ſi grand nombre de Sauvages dans la nuit, prit le large.

Iſle de Garrat-Dennis.

Le 3 Mars, il gagna l'iſle de Garrat-Dennis, d'environ quinze lieues de contour, haute, remplie de bois & de montagnes. Sur les côtes des montagnes, ſont des plantations bien cultivées, & la baie eſt abondante en cocotiers. Le terrein, dans les endroits nouvellement labourés, eſt d'un rouge foncé. Le ſol n'eſt pas profond, mais il eſt très-fertile. Le milieu de l'iſle eſt ſous la latitude ſud de trois degrés dix minutes; ce qui fait parfaitement comprendre la route de Dampierre, car de l'iſle de Ceram au nord de la ligne, il fit le tour du point nord, & des iſles de la Nouvelle-Guinée, côtoyant le Continent juſqu'à ce qu'il fut arrivé au côté nord-eſt de la Nouvelle-Bretagne. Les naturels de l'iſle de Garrat-Dennis ſont noirs, forts, & nerveux; ils ont la tête tout-à-fait ronde, les cheveux courts & friſés, qu'ils arrangent de différentes

façons,

façons, & qu'ils teignent de toutes couleurs, rouge, jaune, bleue, &c. Ils ont des figures rondes, de gros nez, & cependant ne sont difformes que par le soin étrange & ridicule qu'ils prennent de se défigurer pour se conformer à la mode de leur pays; comme de se passer au travers du nez & dans les narines, des anneaux gros comme le doigt, qui pendent sur leurs joues. Leurs oreilles sont aussi percées comme celles des Indiens Orientaux, & tirées vers les épaules à une longueur incroyable, par des pendans de quelque métal pesant; car, parmi eux, la plus grande beauté est d'avoir les oreilles tombant fort bas avec un très-grand trou (*a*). Ils sont actifs & adroits dans leurs nacelles, faites sur un modele agréable, & ornées de figures d'hommes, d'oiseaux, de poissons, sculptées, & assez bien exécutées. Leurs armes sont la fronde, la lance, l'épée, l'arc & les fleches. Ils ont aussi des harpons de bois pour prendre les poissons, & ne sont pas moins adroits à cet exercice, que ceux de la baie des Frondeurs. Leur langage est clair, doux, & articulé. Les mots dont ils se servent le plus souvent sont *Vacousie*, *Ola-*

(*a*) Nous remarquerons l'injustice de croire que les nations civilisées ayent imaginé les premieres toutes les manieres de corriger ou tordre à son gré la Nature. Si nous voulons trouver la vraie simplicité naturelle, nous la cherchons parmi les Sauvages & les Indiens dont l'éducation n'a point altéré le caractère; & cependant est-il rien de plus contraire à la Nature que les coutumes de ces peuples grossiers & sans culture? Celui dont nous décrivons ici l'Histoire en fournit un exemple frappant.

mais, & tous les autres également composés de voyelles & de consonnes douces.

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

Le jour suivant, Dampierre visita une autre isle dans la latitude sud de 3 degrés 25 minutes, éloignée d'environ trois cent seize milles du méridien du Cap Mabo. Elle est, comme la précédente, haute & couverte de bois; mais on y trouve des preuves nombreuses d'industrie dans la belle culture des plantations qui sont sur le haut des montagnes. Au côté sud-est de cette isle, il y en a deux ou trois autres plus petites, toutes couvertes de bois, & sur-tout de cocotiers. Au nord-est, une autre isle plus plate & plus grande que les précédentes. Passant entre cette derniere & l'isle haute décrite ci-dessus, désignée sous le nom d'*isle Cave* dans les Cartes Hollandoises, quelques canots vinrent à eux, leur faisant des signaux pour les engager à prendre terre dans leur isle, & paroissant ne pas douter que le vaisseau ne pût entrer dans la baie avec autant de facilité & de sûreté que leurs canots. Quand ils furent montés à bord, ce qu'ils ne firent pas sans quelque difficulté, le Capitaine leur fit don de morceaux de miroirs, de couteaux, de grains de verre. Ils parurent charmés de ces présens. Il leur montra des noix de coco, des courges, des muscades, & de la poudre d'or. Ils firent entendre qu'ils avoient tout cela dans leur isle. Ils appelerent la poudre d'or *maneel*. Ils étoient d'un noir de jais, avec des cheveux frisés, grands de taille, robustes, bien conformés, & parlant le même langage que ceux des isles voisines. Dampierre dit que de tous les naturels de la Nouvelle-Hollande ou de la Guinée qu'il avoit

Isle Cave.

vus, ceux-ci étoient les plus civilisés & les plus polis dans leurs manieres. Il vint ensuite à l'isle Saint Jean, dont les habitans parlent le même langage que ceux de l'isle Cave, & leur ressemblent à peu de chose près. De là il découvrit un Cap, au delà duquel il ne voyoit point terre, d'où il conclut que le Continent couroit plus à l'ouest qu'il n'est marqué dans les Cartes. Ce Cap est situé sous la latitude sud de 5 degrés 2 minutes, à la distance méridionale de 1290 milles du Cap Mabo. Entre ce Cap & celui de Sainte-Marie, le pays est montagneux, inégal, & couvert de bois, avec plusieurs pointes qui s'avancent dans la mer & forment de belles baies. Il observa, dans cet endroit, une montagne enflammée à une assez grande distance au dessus du pays. Mais il ne vit sur cette côte aucune apparence d'habitations ou de plantations. Dampierre donna à cette baie le nom de *Baie de Saint-George*, nom qu'il donna aussi à la montagne qui la couvroit. Le lendemain, il vint en vue d'un Cap, qu'il nomma *Cap Orford*. Il est sous 5 degrés 24 minutes latitude sud de chaque côte. Le pays est plus en prairies qu'en bois, & paroît être de peu de valeur. Gouvernant au sud-ouest le long de la côte, il observa qu'elle étoit plus agréable, & en apparence plus fertile que la premiere. Il apperçut alors de la fumée dans plusieurs endroits, d'où il jugea que cette partie étoit habitée. Le 14 Mars, il eut vue d'une baie profonde, entourée de quelques petites isles. Le même jour, il vit une pointe qui s'avançoit dans la mer & formoit une baie; il s'y arrêta pour prendre de l'eau fraîche. Il y vit tout ce qui

Cap Orford.

Sect. IV. Histoire des Terres Australes.

annonce la culture, des cocotiers, des plantations abondantes, & un grand nombre de maisons. Lorsqu'il fut à cinq milles de terre, plusieurs canots vinrent examiner le vaisseau. Il leur parla, leur fit des signaux, & tout ce qu'il put pour les engager à venir à bord; mais il n'y réussit point. Bientôt après, un grand canot bien construit, portant environ quarante hommes, s'approcha du vaisseau à la portée de la voix. Il fut suivi d'un autre encore plus grand, bien sculpté & décoré, sur lequel étoient environ cinquante hommes. Soupçonnant qu'ils venoient dans l'intention de l'attaquer, Dampierre fit pointer un canon chargé de mitraille entre les deux canots; ce qui fut exécuté avec tant d'adresse, que toute la mitraille tomba justement à l'endroit où il désiroit, sans endommager les canots, & produisit l'effet qu'il en attendoit. En effet, ils regagnerent promptement le rivage, & le vaisseau les suivit dans la baie. Comme il passoit près de la pointe, il apperçut une troupe de ces Sauvages qui le guettoient à travers les fentes des rochers. Le Capitaine fit tirer un canon à boulet, pour les épouvanter. Le coup porta si près d'eux, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, regardant derriere eux si quelque autre boulet ne les suivoit pas. Mais bientôt ils se rassemblerent sous une allée de cocotiers. Alors le Capitaine croyant nécessaire, vu leur multitude, de leur inspirer une haute idée de sa puissance, fit tirer un troisieme coup de canon. après cela il envoya son canot à terre faire du bois & de l'eau. Quelques uns des naturels vinrent en courant leur présenter des noix de coco, & les Matelots couperent du bois, & rem-

plirent leurs barriques sans obstacles. Cependant il fut très-difficile d'engager les Sauvages à commercer ; car ils refuserent de leur vendre des ignames, des cochons & des fruits pour de l'argent ou des joyaux. Les Matelots parvinrent enfin à avoir d'eux quelques noix de coco ; mais ils paroissoient si craintifs, qu'ils prenoient la fuite en courant aussi-tôt qu'ils les avoient livrées. Le Capitaine resta plusieurs jours dans cette baie, dans l'espérance d'établir avec eux un commerce amical. Ces hommes, d'après sa relation, portoient des plumes autour de leurs têtes, & des lances à leurs mains. Les femmes n'avoient d'autres ornemens, ni même d'autres vêtemens, qu'un faisceau de branches vertes attachées avec une corde autour de leur ceinture. Elles sont industrieuses, & portent toujours sur leurs têtes de grands paniers pleins. C'est la remarque de Dampierre, que parmi toutes les nations non civilisées qu'il avoit vues, c'étoient les femmes qui portoient toujours les fardeaux, & faisoient la besogne la plus servile & la plus pénible, tandis que les hommes se pavanoient devant elles, n'ayant d'autre charge que leurs armes.

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

Tout à coup, sans aucune raison apparente, les habitans devinrent plus craintifs qu'auparavant, & s'enfoncerent dans les terres, ayant arraché la nuit précédente toutes leurs noix de coco, & emmenant avec eux leurs cochons & tout ce qui pouvoit se transporter. Les Matelots les suivirent, leur demandant par signes ce qu'ils avoient fait de leurs cochons & de leurs chevres. Les Sauvages leur montroient de pe-

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

tites huttes à quelque distance, en imitant le grognement & les bêlemens de ces différens animaux, & tenant leur main à différens degrés au dessus de terre, pour exprimer leurs diverses grandeurs. Le jour suivant, le Capitaine, accompagné de quelques hommes, emportant avec lui les petits bijoux qu'il imagina leur devoir être le plus agréables, alla les trouver, dans l'intention de les amener, s'il étoit possible, à un commerce familier & amical. Il vit deux hommes avec un petit garçon. Il engagea l'un d'eux à s'approcher du bord du canot; il lui donna un couteau, un rang de grains de verre, & une bouteille; ensuite il lui fit entendre par signes qu'il vouloit aller à un village voisin chercher des noix de coco. Cédant aux instances de ses Matelots, le Capitaine leur permit d'aller à la baie où ils avoient emmené leurs cochons. Aussitôt qu'ils aborderent, les Sauvages s'assemblerent, agitant leurs lances comme s'ils avoient eu l'intention de leur faire tête. Les Matelots leur montrerent les menues marchandises qu'ils avoient apportées; mais ils ne purent obtenir des Sauvages de s'approcher, ni d'en accepter aucunes. Voyant que toutes leurs tentatives étoient inutiles, & déterminés à remporter avec eux quelques cochons dont l'équipage avoit grand besoin, ils tirerent sur eux quelques coups de feu. Les Sauvages prirent tous la fuite, excepté deux ou trois qui demeurerent dans une attitude menaçante; mais un d'eux ayant été blessé au bras d'un coup de mousquet, ils prirent aussi la fuite. Ensuite les Matelots attraperent neuf cochons, avec lesquels ils retournerent à bord; mais ils

revinrent à terre bientôt après ſans obſtacle, & les naturels ne firent aucune démarche pour les empêcher d'emporter tout le bétail qu'ils jugerent à propos. Un d'eux ſe haſarda à leur apporter quelques noix de coco ; il les laiſſa ſur le rivage, & après avoir montré de loin aux Matelots où elles étoient, il s'enfuit. Ce fut-là toute la communication que Dampierre eut avec ce peuple timide.

Durant la ſtation de pluſieurs jours qu'il fit dans cet endroit, le temps fut preſque toujours agréable & ſerein, ſeulement interrompu quelquefois par des coups de tonnerre & des grains de pluie. Les briſes de mer & de terre étoient rafraîchiſſantes & régulieres, celles de mer venant du ſud-ſud-eſt, & les autres depuis le nord-eſt juſqu'au nord-oueſt. En l'honneur de ſon patron d'équipage, il nomma cette baie *port Montaigu*; il eſt ſous ſix degrés dix minutes latitude ſud. Le pays qui l'environne eſt bordé de bois & de montagnes, dont les vallées ſont riches & belles, & coupées par d'agréables ruiſſeaux. Dans les vallées, le ſol eſt profond & d'une couleur jaunâtre ; ſur les montagnes, il a moins de profondeur ; il eſt d'une couleur rembrunie, & il eſt par-tout extrêmement fertile. En général les arbres ne ſont ni hauts, ni droits, ni gros, mais ils ſe couvrent d'une verdure qui charme & rafraîchit la vue. Les uns ſont chargés de fleurs, les autres de grains, les autres de fruits ; mais tous étoient inconnus à tout l'équipage de Dampierre. On y voit un grand nombre de noix de coco, tant ſur le rivage de la

mer que dans les vallées plus reculées; elles y sont d'une grandeur ordinaire; le Capitaine prétend n'en avoir jamais goûté dont la queue & le noyau fussent plus délicieux. On y trouve du gingembre, des ignames, & plusieurs herbes & racines potageres. Il y vit des cochons, des chiens, & quelques autres animaux de terre; des pigeons, des corneilles, des perroquets, une sorte d'oiseau ressemblant au merle, mais plus grand, d'autres plus petits & particuliers au pays. La mer & les rivieres abondent en poissons de différentes especes.

Le 22 Mars, le Capitaine fut appelé sur le pont, pour voir un phénomene que l'équipage croyoit miraculeux. C'étoit une colonne de feu qui s'élevoit pendant trois ou quatre minutes, retomboit dans le même espace de temps, & reparoissoit encore. Dampierre vit aussi-tôt que c'étoit un volcan ou montagne ardente, & gouverna vers ce lieu. Le 25, il se trouva à trois lieues de l'isle où étoit ce volcan, environ à six milles du continent. La montagne vomissoit continuellement des flammes, de la fumée & de la cendre, avec des explosions aussi violentes que celles du tonnerre; l'intervalle entre chaque explosion n'étoit guere que d'une demi-minute. Les éruptions n'étoient pas également fortes; quelques-unes n'étoient que de légeres secousses en comparaison des autres; cependant les plus foibles même étoient épouvantables. Les plus fortes lançoient la flamme à la hauteur de cent ou cent vingt pieds en l'air, & couvroient la montagne d'un torrent de lave enflammée, qui s'étendoit jusqu'au bord du rivage. Ils pouvoient

voir de leur bord une épaisse fumée qui s'élevoit des canaux creusés par ce feu liquide, ce que Dampierre attribua au soufre à demi consumé, poussé des entrailles de la terre jusqu'à la bouche du volcan. Il est sous les cinq degrés trente-trois minutes latitude sud. La partie orientale de la Nouvelle-Guinée est à quarante milles à l'ouest de cette terre, & dans plusieurs Cartes ces deux terres sont marquées comme contiguës. Mais Dampierre trouva entre elles un passage libre, & nomma le promontoire nord-est de la Nouvelle-Guinée, *Cap du Roi Guillaume*, & l'isle *Nouvelle-Bretagne*. Elle est sous la latitude sud, depuis deux degrés six minutes jusqu'à six degrés trente minutes, & elle est longue d'environ six degrés dix-huit minutes. Cette contrée paroît en général haute, coupée de magnifiques vallées, & couverte d'arbres grands & majestueux. Elle est bien peuplée d'une race de Negres forts & bien faits, mais si soupçonneux, que le Capitaine ne put traiter avec eux d'aucune affaire de commerce. En avançant à l'est, il découvrit une autre isle, qu'il nomma *isle de George Rooke*, ayant environ douze lieues de long, bien cultivée, riche & peuplée, peu éloignée d'une autre isle encore plus à l'est, qu'il nomma, à cause de sa forme, *isle de la Couronne*; alors il gagna Batavia sans faire d'autres découvertes importantes (*a*).

La Nouvelle-Bretagne.

Isle de Rooke.

Isle de la Couronne.

Le Lecteur sent combien cette relation de Dampierre confirme celle de Tasman, & la cer-

(*a*) Dampierre, t. III & IV.

SECT. IV. *Histoire des Terres Australes.*

titude de l'exiſtence d'un continent vaſte, riche & habité dans les mers du Sud, d'un continent qui s'étend depuis quarante-deux ou quarante-trois degrés de latitude ſud, juſqu'à l'équateur, environné de toutes parts d'un nombre infini d'iſles fertiles, agréables, ſous un climat ſain. Il obſervera auſſi que ce voyage, quoiqu'il n'ait pas rempli tout ce qu'on en devoit attendre, n'en eſt pas moins de la plus grande importance. Dampierre a montré des Indes nouvelles, ou au moins il les a décrites plus en détail qu'aucun des Navigateurs qui l'avoient précédé; & nous ſommes à portée d'y faire des établiſſemens auſſi avantageux qu'en ait jamais fait l'Angleterre, ou toute autre nation dans d'autres pays, lorſque l'eſprit d'induſtrie aura ranimé le commerce. Ce Journal eſt ſi exactement conforme aux relations de Quiros & de Schouten, qu'on ne peut douter de la poſſibilité de trouver dans les contrées du ſud, un ample dédommagement des travaux & des dépenſes néceſſaires pour ouvrir un commerce avec elles. Quand le ſeul mérite de l'expédition de Dampierre ſe borneroit à certifier les relations précédentes, & l'exiſtence des Terres Auſtrales, il ſuffiroit pour la rendre à jamais recommandable. Le Journal de Roggeveen jettera encore plus de clarté ſur cette matiere.

SECTION V.

Contenant des notes ſur la famille du Commodore Roggeveen, ſes Mémoires adreſſés à la Compagnie des Indes occidentales Hollandoiſe, leur intention d'équiper une flotte pour ce voyage, enfin les découvertes du Commodore dans le Continent méridional, & la ſaiſie qui fut faite de ſon eſcadre par la Compagnie des Indes orientales à Batavia.

LE Commodore Roggeveen mit à la voile du port d'Amſterdam, le 16 Juillet 1721, pour chercher de nouvelles découvertes dans la mer du Sud, voyage entrepris aux frais & par la commiſſion de la Compagnie des Indes occidentales Hollandoiſe (*a*). Il avoit ſous ſes ordres

(*a*) M. Roggeveen, pere du Commodore, homme d'un grand ſens, d'un eſprit pénétrant, & jouiſſant d'une fortune conſidérable qu'il avoit acquiſe dans l'Inde, fut celui qui forma le projet de ce voyage, pour faire la découverte de ce vaſte Continent & des iſles innombrables qu'on ſavoit être dans cette partie du globe. Il rédigea ſon projet avec des explications ſur ſon plan & des raiſonnemens propres à le ſoutenir, & le préſenta à la Compagnie des Indes orientales en 1696. Il fut accueilli, & la Compagnie aſſura M. Roggeveen, qu'auſſi-tôt que l'état de ſes affaires le permettroit, elle lui fourniroit tous les ſecours & l'appui qui ſeroient en ſon pouvoir; mais les troubles qui s'éleverent bientôt après, arrêterent leurs

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

trois vaisseaux fournis de toutes les choses nécessaires pour un voyage si long & si périlleux. Après divers événemens, il arriva à l'isle de Juan Fernandès, qu'il quitta bientôt, dans l'intention de visiter cette partie du Continent méridional, qui, suivant le rapport de Wafer, a été découvert par Davis (*a*), en l'année 1680.

---

intentions favorables ; & M. Roggeveen mourut sans avoir fait d'autres démarches. Il étoit de la province de Zélande. Dans sa jeunesse, il s'étoit appliqué aux Mathématiques, au moins à celles qui ont rapport à la Géographie, à la navigation, & à une connoissance parfaite du globe. Il avoit un zele ardent pour le service de son pays, & il en a donné nombre de preuves, mais aucune, à son avis, qui pût être aussi profitable à ses compatriotes que ce projet de nouvelles découvertes, & la derniere chose qu'il recommanda en mourant à son fils, fut d'en poursuivre l'exécution.

Après la mort du pere, le jeune homme continua ses études avec vigueur, & fit des progrès si rapides, que, malgré sa jeunesse, il fut bientôt après pourvu de la dignité de Conseiller au Conseil de Batavia. Etant de retour avec une grande fortune, il résolut d'accomplir la promesse qu'il avoit faite à son pere ; & en 1721, il présenta à cet effet un Mémoire à la Compagnie des Indes occidentales, qui fut accueilli avec autant d'empressement, mais plus efficacement que celui de son pere ne l'avoit été par la Compagnie des Indes orientales. Elle assigna aussi-tôt à Roggeveen une petite escadre de trois vaisseaux ; l'*Aigle*, de 36 canons & cent onze hommes d'équipage, commandé par le Capitaine Job Coster ; le *Thienhoven*, de 28 canons & cent hommes, Capitaine Bowman ; & l'*Afriquain*, de 14 canons & soixante hommes, sous le commandement du Capitaine Rosinshald (1).

(*a*) Le Journal de Roggeveen, ou plutôt celui qui fut

---

(1) Hist. des Navig. t. II, p. 226. Harris, p. 258, t. I.

À la faveur d'un vent sud-est, Roggeveen, à la latitude de vingt-huit degrés, & à la longitude de deux cent cinquante-un degrés, s'attendoit à trouver la terre de Davis. Il s'en crut plus certain en voyant un grand nombre d'oiseaux passer sur le vaisseau, & en observant que les

SECT. V.
Histoire des Terres Australes.

---

publié en France par un Mecklenbourgeois, qui avoit fait avec lui le voyage, se trouvant défectueux dans cet endroit, nous allons rapporter ici la relation de Monsieur Wafer. » Nous gouvernames, dit-il, de Callipagos sud & sud-» est jusqu'à ce que nous fussions à la latitude sud de vingt-» sept degrés vingt minutes, où nous trouvames une terre » basse & remplie de bancs de sable, & nous entendîmes » vers l'avant du vaisseau un bruit sourd, semblable à » celui de la mer battant sur le rivage. Il étoit nuit alors, » & craignant de nous jeter imprudemment sur quelque » banc de sable, nous baissâmes les voiles & attendîmes » ainsi le jour. C'étoit une petite isle qui n'étoit défendue » par aucun rocher. Environ à douze lieues vers l'ouest, » nous vîmes un rang de hautes terres, que nous crûmes » être une isle, car elles offroient en perspective plu-» sieurs divisions. Cette terre paroissoit s'étendre environ » l'espace de seize lieues sur une même ligne, & on y » voyoit aller des volées d'oiseaux. J'aurois voulu, ainsi » que plusieurs autres Matelots, aborder à cette terre; mais » le Capitaine Davis ne voulut pas le permettre. La pe-» tite isle portoit cinq cents lieues à l'est de Capayopo » & de Callipagos, sous la ligne six cents lieues (1) «. Il paroît par-là que la maniere dont Roggeveen projetoit de diriger sa course en partant de Juan Fernandès, étoit très-naturelle, & de plus fondée sur l'expérience & sur les lumieres que lui fournissoient les Journaux actuels. Il avoit de bonnes raisons de croire qu'il existoit un Continent, & cette relation de la terre de Davis sembloit lui prouver que cette rangée de terre, décrite par Wafer, en étoit une partie.

---

(1) Harris, p. 265.

vents varioient, signes que les Marins regardent comme certains de la proximité de la terre. Ils y comptoient si fermement, que quelques uns d'entre eux s'imaginerent voir cette terre; mais à leur grande mortification, leurs recherches furent inutiles, & ils ne la trouverent point. Ils en conclurent ou qu'elle n'existoit pas, ou qu'ils l'avoient passée; mais on ne doit pas être surpris de ce qu'ils furent trompés dans leur attente, car, d'après le récit de Wafer, il paroît qu'ils la chercherent de dix degrés trop avant vers l'ouest.

Ils découvrent les isles de Pâques, & une relation des naturels qui vinrent à bord.

En poursuivant sa course par douze degrés ouest, Roggeveen vit encore de grandes volées d'oiseaux, qui suivirent les vaisseaux jusqu'à une petite isle qu'il rencontra bientôt après. Elle avoit seize lieues d'étendue, & il lui donna le nom de *Pascha* ou isle de *Pâques*, jour où il en fit la découverte. Il envoya le plus petit des vaisseaux sonder & examiner cette côte. Il rapporta que le pays sembloit peuplé & fertile. Il vit de la fumée dans divers endroits de l'isle. Lorsque l'escadre fut à peu près à deux milles du rivage, un canot Indien vint à eux; ils lui firent signe de venir à bord. Le maître du canot y vint sans aucune difficulté, & fut bien reçu. Comme il étoit nu, la premiere chose que lui donna le Capitaine fut un morceau d'étoffe pour se couvrir; ensuite ils lui donnerent des grains de verre, des clous & d'autres bagatelles, dont il parut charmé; il avoit le corps peint, & couvert des figures de différens animaux. La couleur naturelle de sa peau, autant qu'ils purent la distinguer au travers des peintures,

étoit brun foncé ; il avoit les oreilles extraordinairement larges & longues ; il étoit grand, bien fait, robuste, & paroissoit d'un caractere heureux ; il étoit vif actif, & d'une humeur disposée à la gaîté, ce qu'on voyoit par ses gestes & par l'agilité avec laquelle il traversoit le vaisseau. Ils lui donnerent du vin à boire ; mais il le rejeta, peut être dans la crainte d'être empoisonné, ou peut être par l'habitude qu'il avoit de boire de l'eau, l'odeur du vin lui causa de la répugnance. Ils l'habillerent de la tête aux pieds, & lui mirent un chapeau sur la tête, mais il paroissoit fort embarrassé de cet attirail ; ils lui presenterent quelques vivres, dont il mangea avec plaisir ; mais ils ne purent l'engager à se servir de couteau ni de fourchettes. Ensuite ils firent jouer leur musique, qui parut faire grand plaisir à l'Indien, & le mit en humeur de sauter & danser. Ne pouvant jeter l'ancre ce jour-là, ils crurent plus à propos de remettre l'Indien dans son canot, en lui laissant tout ce qu'ils lui avoient donné, afin d'engager les autres à venir à bord ; mais loin de témoigner quelque désir de retourner, il parut chagrin & offensé lorsqu'ils lui en firent la proposition. Il éleva ses deux mains avec l'air d'un désir passionné ; ensuite montrant l'isle, il s'écria fort intelligiblement *Oderoga* ! *Oderoga ! Oderoga !* nom qu'ils crurent être celui de leur Dieu ; car ils virent un grand nombre d'idoles élevées sur le rivage. En entrant dans un golfe, à l'est de l'isle, comme le vaisseau s'étoit approché à une petite distance de la terre, plusieurs milliers des habitans vinrent sur le rivage, chargés de fruits,

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

de racines, de provisions fraîches, & sur-tout d'un grand nombre de truites. Plusieurs vinrent à bord, & furent bien accueillis. Le vaisseau s'avançant encore plus près, ils s'amasserent au bord de la mer, & sacrifierent à leurs idoles, sans doute pour en obtenir leur protection contre des étrangers dont l'apparition extraordinaire leur inspiroit une grande terreur. Ceux qui furent assez hardis pour venir à bord, ne le firent pas sans laisser paroître quelques craintes; & Roggeveen put voir que s'ils se montroient jaloux de se concilier la faveur des Européens, c'étoit plutôt par des motifs de crainte que par amitié, ou par quelque bienveillance particuliere envers les étrangers.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils les virent sur le rivage, prosternés devant leurs idoles, & leur offrant des parfums.

Roggeveen, avec environ cent cinquante hommes de mer, se préparoit à descendre à terre. Comme ils entroient dans leurs canots, ils virent venir à eux une grande flotte de canots Indiens, chargés de toutes les productions de leur isle, qui borderent le vaisseau. Entre eux étoit cet Indien qu'ils avoient si bien accueilli la veille. Il témoignoit, par des cabrioles & des sauts ridicules, la plus vive joie de les voir encore. Ils y virent un homme tout-à-fait blanc, portant à ses oreilles des pendans d'une grandeur extraordinaire. Son maintien étoit grave & solennel, & il paroissoit plongé dans une mélancolie profonde, ou dans la méditation d'une Religion sombre; d'où les Hollandois conjecturerent que c'étoit un de leurs Prêtres. Dans cet

instant d'amitié & de confiance, un d'eux fut, par hasard, dit le Journaliste, frappé d'une arme à feu, & tomba mort dans son canot. Les autres en furent si effrayés, qu'ils se précipiterent dans la mer, & s'enfuirent à la nage. Ils furent suivis par les Hollandois, qui, voyant tout le rivage couvert de ces malheureux Indiens, se crurent obligés d'avoir recours à la force & à la brutalité, pour pénétrer dans cette isle. Une décharge de mousqueterie les rendit bientôt seuls maîtres de la côte. Rien ne peut égaler cette imprudence & cette inutile barbarie. D'après leur aveu, les Hollandois n'avoient reçu d'eux que des démonstrations d'amitié. Pourquoi donc, sans nécessité, ont-ils commencé les hostilités, & répandu le sang de ces malheureux dont ils ne connoissoient que la bienveillance & la dévotion? Il est à croire que les naturels n'avoient d'autre intention que de les voir débarquer, se trouver sur leur passage, sans avoir même la précaution de se munir de leurs armes. Il n'est point d'argumens qui puissent pallier cette conduite aussi inhumaine qu'impolitique, qui s'est répétée dans leurs établissemens des Indes, tant envers les Indiens qu'envers les Européens.

SECT. V. Histoire des Terres Australes.

Par cette décharge, un grand nombre furent tués ou blessés. Entre les premiers, se trouva le pauvre Indien qui avoit été deux fois à bord, & qui s'étoit empressé de les accueillir avec tant de cordialité. Ils se tinrent alors à la distance de trente pieds, éloignement qu'ils croyoient suffisant pour les mettre à couvert de la mousqueterie. Heureusement les Hollandois ne juge-

L'isle de Pâques mentionnée par Tasman, décrite plus en détail.

rent pas à propos de répéter ce jeu cruel ; mais les cris horribles & les hurlemens que les Indiens poussèrent à cette premiere décharge, annonçoient assez qu'ils étoient frappés de consternation : cependant, voyant qu'on ne les provoquoit pas par de nouvelles hostilités, ils oublierent bientôt leur ressentiment, & reprirent leur caractere naturel de douceur & de bienfaisance. Les hommes, les femmes & les enfans se présenterent devant les cruels usurpateurs, portant des branches de palmier en signe de paix, & leur offrirent des oiseaux, des fruits, & les meilleures productions de leur pays ; ils donnerent jusqu'à leurs femmes aux Hollandois, & ne leur refuserent rien de ce qui pouvoit leur témoigner leur affection, leur crainte, ou leur soumission. Tant de marques d'une profonde humilité fléchirent les sauvages Hollandois. Ils daignerent enfin traiter ces malheureux avec bonté, & même payer leurs présens avec des jouets d'enfans & autres bagatelles, en expiation de tout le sang innocent qu'ils avoient versé.

Convaincus qu'on n'en vouloit plus à leurs vies, les naturels leur apporterent cinq cents oiseaux vivans, une grande quantité de racines rouges & de patates qu'ils mangeoient au lieu de pain, plusieurs centaines de cannes de sucre, des *pisans* ou figues des Indes de la grosseur d'une gourde, & dont l'écorce est verte. La chair de ce fruit est douce comme du miel. Les figues croissent sur les branches, dont une seule porte quelquefois cent figues. L'arbre est grand, & porte des feuilles de six ou huit pieds de long. On ne voit dans cette isle d'autres animaux que

des oiseaux ; mais ils y sont en grand nombre, & de différentes especes, & les Hollandois en trouverent quelques uns qui surpassoient en beauté tous ceux qu'ils avoient pu voir ailleurs ; mais ils conjecturerent que d'autres parties de cette contrée étoient pourvues de bétail & d'autres quadrupedes, & les signes que leur firent les habitans, les confirmerent dans cette opinion.

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

Naturels, leurs usages & leurs mœurs.

Ils apprêtoient leurs alimens dans des pots de terre dont ils avoient une fabrique dans l'isle, & les végétaux qu'ils avoient soin de cultiver étoient leur nourriture ordinaire. Chaque famille, suivant les conjectures des Hollandois, ou Tribus séparées, avoit son village particulier. Les huttes ou maisonnettes dont ils étoient composés, avoient depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long, & six ou huit de large. Elles étoient construites de perches enfoncées perpendiculairement en terre, dont les intervalles étoient remplis d'une sorte d'argile ou terre grasse, & le toit étoit fait de feuilles de palmier & de *pisan*. Toutes leurs plantations étoient défendues par des pieux, divisées avec art, & bien cultivées. Au temps où les Hollandois s'y trouverent, presque tous leurs fruits, plantes, herbes, & racines, étoient en pleine maturité. On ne peut se figurer une perspective plus riche & plus agréable que celle de toute la surface de cette isle, où l'on voyoit en même temps les fleurs & l'élégante verdure du printemps avec l'abondante maturité de l'automne. Leurs maisons étoient peu soigneusement meublées, cependant assez bien pour prouver que les Arts ne leur étoient pas absolument inconnus. Les

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

principaux ameublemens de leurs maisons étoient des couvertures rouges & blanches, agréablement dessinées, dont ils se servoient pour se couvrir la nuit, & le jour pour se garantir des rayons du soleil. L'étoffe étoit douce & lisse au toucher, comme la soie, & on reconnoissoit à plusieurs signes qu'elle étoit de leur propre fabrique.

Quant aux hommes de cette isle, ils étoient en général actifs, sveltes, droits, bien faits, extrêmement agiles & légers à la course. Ils étoient d'un caractere doux, paisible, timide, & même pusillanime jusqu'à la foiblesse. Toutes les fois qu'ils apportoient aux Hollandois quelques provisions, ils fléchissoient le genou devant eux, & se retiroient en diligence. On ne doit pas à la vérité s'étonner de leur crainte, après l'étrange leçon de reconnoissance qui leur avoit été donnée. Ils avoient en général la peau brune, ou plutôt de la couleur olivâtre des Indiens Portugais, quoique plusieurs d'entre eux fussent tout-à-fait noirs, d'autres blonds, presque blancs. Certaines *Castes* ou Tribus étoient rouges, comme si leur peau avoit été rôtie au soleil. Leurs oreilles pendoient jusqu'à leurs épaules, & quelques-uns portoient des pendans d'oreilles blancs d'une grandeur énorme, ce qui étoit, à leur avis, une magnifique parure. Leurs corps étoient peints de différentes figures d'oiseaux, de serpens, de chevres, de cochons, & d'autres animaux, signes incontestables que ces animaux ne leur étoient pas inconnus. Plusieurs figures annonçoient même un heureux talent pour l'imitation, car elles représentoient très-bien le naturel.

Leurs femmes avoient ſur les joues un vermillon artificiel, d'un plus beau rouge que tout ce qu'on connoît en Europe; mais les Hollandois ne purent parvenir à en connoître la compoſition. Elles portoient ſur leur tête de petits chapeaux de jonc ou de paille, d'une forme élégante, & n'avoient d'autre vêtement que la couverture dont nous avons parlé. La modeſtie & la chaſteté n'étoient pas leurs principales vertus; car elles faiſoient ſouvent ſigne aux Hollandois d'entrer dans leurs maiſons, & ôtoient leurs mantelets en s'aſſeyant près d'eux. Ce qui paroît le plus ſingulier parmi ces Inſulaires, c'eſt qu'on n'y voit ni trace ni apparence d'aucunes armes. Lorſqu'ils ſont attaqués, ils ſe réfugient près de leurs idoles, & implorent leur protection avec une dévotion fervente & pathétique. Quelle pitié que des eſprits ſi bien diſpoſés n'aient pas la connoiſſance du vrai Dieu! Les ſtatues de leurs Divinités étoient de pierre, & repréſentoient des figures humaines portant une couronne ſur la tête, & des oreilles pendantes; mais tout le reſte exactement proportionné, & ſi bien fini, que les Hollandois furent étonnés de leurs progrès en ſculpture. Autour de ces idoles, étoient érigées des paliſſades de pierre bien taillées, éloignées des ſtatues de ſoixante ou quatre-vingts pieds. Quelques-uns des naturels ſembloient plus pieux, & venoient plus ſouvent les adorer que les autres. Les Hollandois conjecturerent que c'étoient leurs Prêtres, tant pour cette raiſon, que parce qu'ils portoient pluſieurs marques diſtinctives, comme d'avoir la tête raſée, de porter des boules blanches à leurs oreilles, &

SECT. V. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

un bonnet garni de plumes blanches & noires, ſemblables à celles d'une cicogne. Les Hollandois conclurent que lorſque ces oiſeaux quittoient le lieu ordinaire de leur réſidence, il en venoit une partie ſéjourner dans cette iſle; mais l'Auteur du Journal ſemble contredire cette conjecture dans quelques autres obſervations ſur la nature de cet oiſeau curieux.

On ne découvroit dans l'iſle aucune apparence de Gouvernement civil, ni de ſubordination, bien moins encore de Chef, Prince ou Roi, qui eût quelque empire ſur les autres. Ils parloient & agiſſoient avec une égale liberté, & cependant il ne paroiſſoit pas qu'il réſultât aucun inconvénient de cet ordre naturel; car ils vivoient dans une harmonie & une tranquillité parfaites. Il eſt vrai que le pere de chaque famille avoit une ſorte d'autorité à laquelle ils obéiſſoient ſans réplique. Ils rendoient aux plus âgés quelques hommages de diſtinction & de reſpect. La Nature & le bon ſens leur inſpiroient ces devoirs, & leur en indiquoient les objets. Les vieillards portoient ſur leurs têtes des bonnets ou chapeaux frangés, avec des plumes ſemblables au duvet des autruches; dans leur main, des maſſues ou de gros bâtons courts, ce que les Hollandois crurent naturellement être quelques marques de diſtinction ou d'autorité. Cette iſle, ſuivant l'Auteur, eſt très propre à un des plus avantageux établiſſemens. Elle eſt ſituée ſous le vingt-huitieme degré trente minutes de latitude ſud. Le climat en eſt beau, l'air pur & ſain, le ſol fertile & riche, le terrein dans les bas-fonds eſt propre à produire du blé, & les hau-

teurs peuvent être plantées en vignobles. Enfin les Hollandois auroient indubitablement fait de grandes découvertes dans cette isle, ainsi que dans le Continent, qu'ils supposoient avec raison devoir être à peu de distance, si leurs vaisseaux n'eussent pas été chassés de leurs amarres au moment où ils se préparoient à pénétrer dans le cœur de l'isle, & à y faire une sorte d'établissement où ils auroient pu venir se rafraîchir, après avoir fini leurs recherches dans le Continent (*a*).

Ayant quitté l'isle de Pâques, Roggeveen vint bientôt à la hauteur de l'isle, appelée par Schouten, *Bad-Water* ou *Mauvaise Eau.* Il s'attendoit à trouver en cet endroit quelque partie du Continent méridional; mais ayant changé sa course, il s'écarta de l'espace de trois cents lieues de son chemin, & s'avança au moins de cent cinquante lieues plus loin que Schouten. Ce Marin fameux donna un jour la chasse à un petit vaisseau qui porta directement au sud de lui, d'où il conjectura qu'il y avoit indubitablement une terre de ce côté. D'après toutes les lumieres de la raison & de l'expérience, on ne peut presque pas douter qu'il n'existe dans cet endroit un Continent au moins de deux mille lieues d'étendue, & la route qui y conduit d'Europe, est certainement sud-sud-ouest, & d'Amérique nord-est ou nord-nord-ouest. L'Amiral battit cet Océan l'espace de huit cents lieues, tenant quelquefois une course, quel-

(*a*) Hist. des Nav. aux Terres Aust. t. II, p. 234.

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

quefois une autre, dans l'espérance de rencontrer cette terre promise; mais il n'en trouva aucune que lorsqu'il fut à quinze degrés quarante-cinq minutes latitude sud, & vingt-huit degrés de longitude. Alors il rencontra une isle qui lui parut devoir être une nouvelle découverte, & il l'appela *isle de Charles-Court* ou *Carl hoff*. Suivant la description qu'il en fait, elle a environ trois lieues d'étendue, avec une marque ou poteau fiché dans le milieu.

Isle de Charles-Court.

Après qu'il eut quitté cette isle, le vent tourna au sud-ouest, d'où il conclut que le courant d'air étoit détourné par quelque côte voisine. Ce changement soudain du vent le chassa, dans la nuit, au milieu d'un grand nombre de rochers & de petites isles, sur une desquelles la galere l'*Afriquain* échoua. Les habitans, éveillés par le bruit de cet accident, allumerent des feux sur les montagnes, & vinrent en foule sur le rivage. Cette alarme engagea l'Amiral à se mettre en garde contre quelque surprise, que l'obscurité rendoit aisée. Sans d'autres formalités, il ordonna à sa mousqueterie de faire feu sur les côtes jusqu'au jour. Alors il découvrit tout le danger auquel il étoit exposé, se voyant environné de quatre isles considérables, bordées de rochers & de bancs, d'où il vit bien qu'il ne pourroit se dégager qu'avec beaucoup de peine.

L'équipage du vaisseau l'*Afriquain* se sauva sur une des isles. L'Amiral envoya des canots les y chercher, & ils revinrent tous à bord des autres vaisseaux, à l'exception d'un petit nombre qui, dans le désordre, s'étant mutinés

contre leurs Chefs, aimerent mieux demeurer parmi les Sauvages, que de s'exposer aux suites d'un Conseil de guerre. Toute l'éloquence & les assurances du Commodore ne put les engager à revenir; & ils le mirent dans l'impossibilité de les y forcer, en s'enfuyant dans le cœur de la contrée. Ces isles sont situées sous les quinze & seize degrés de latitude sud, à la distance d'environ douze lieues à l'ouest de l'isle Carlshoff. Ils nommerent *isle Mischievous* ou *Désastreuse*, celle sur laquelle la galere l'*Afriquain* s'étoit perdue. Ils appelerent les deux plus proches, *les Freres*, & la quatrieme *la Sœur*. Toutes ces isles étoient couvertes d'une verdure charmante, de grands arbres, dont la plupart étoient des cocotiers. Ils y trouverent des herbes rafraîchissantes & médicinales, au moyen desquelles les équipages des vaisseaux, presque tous attaqués du scorbut, furent guéris en peu de temps; une quantité incroyable de pétoncles & de moules, des huîtres, de la nacre de perles, &c. ce qui leur donna lieu de croire qu'une pêche aux perles dans cet endroit, ne pourroit être qu'un établissement très-avantageux. Ces isles sont si basses & si plates, qu'elles sont souvent inondées; les naturels se sauvent de ce danger, moyennant des canots, des chaloupes, de fortes barques portant voiles, cables & cordages, dont les Hollandois trouverent des morceaux qui paroissoient être de chanvre. Les naturels de l'isle Désastreuse étoient d'une taille gigantesque; & les Matelots assurerent qu'ils avoient mesuré sur le rivage des empreintes de leurs pieds, qui n'avoient pas moins

Isle Désastreuse & autres adjacentes.

Sect. V. *Histoire des Terres Australes.*

de vingt pouces de long. Ils avoient le corps peint de diverses couleurs ; leur chevelure étoit longue & noire, leur figure grossiere, dure & féroce, annonçant une ame aussi féroce & aussi inculte ; ils étoient armés de lances ou piques, de dix-huit pieds de long, marchant en troupes de quatre-vingts ou cent. Ils inviterent par signes les Hollandois de venir à terre, sans doute pour les attirer dans quelque embuscade. Tant que les Matelots de la galere l'*Afriquain* furent sur le rivage, ils les tinrent éloignés par le jeu continuel de leur mousqueterie, ce dont ils furent cependant plutôt étonnés qu'épouvantés. Le Commodore, voyant qu'ils ne pourroient se procurer des rafraîchissemens dans cette isle qu'en usant de violence, leva l'ancre, & le lendemain aborda sur la côte d'une autre isle, à huit lieues à l'ouest de la précédente. L'ayant découverte au lever du soleil, il la nomma *isle de l'Aurore* (a). Elle avoit environ quatre

Isle de l'Aurore.

(a) Dans cet endroit, peu s'en fallut qu'un des vaisseaux de la flotte, nommé le *Tienhoven*, n'eût le même sort que l'*Afriquain*, accident qui produisit à bord une sorte de révolte. Les Matelots vouloient que le Commodore revînt sur le champ, ou qu'il leur assurât le payement de leurs gages, soit que le vaisseau pérît ou non. Roggeveen écouta leurs plaintes avec toute la bonté d'un homme d'honneur, & leur fit un serment solennel qu'ils recevroient jusqu'au dernier sou, quel que fût le destin des vaisseaux ou l'événement de l'expédition, serment qu'il accomplit ponctuellement, quand la flotte fut saisie à Batavia (a).

(a) Harris, t. I, l. I. c. I, Sect. 20.

lieues d'étendue, & étoit couverte d'une agréable verdure, d'arbres & d'arbustes de toute espece; mais trouvant la côte pleine de rochers, il n'entreprit point d'y mettre à l'ancre; il se contenta d'en prendre une vue, le plus près qu'il crut pouvoir le faire avec sûreté. Le même jour, sur le soir, il apperçut une autre isle qu'il nomma *isle du Soir* ou *Vesper*. Elle avoit environ douze lieues de contour. Cette terre étoit plate, mais couverte, comme la précédente, d'un gazon frais & de différens arbres (*a*).

Isle Vesper.

Il continua sa course gouvernant à l'ouest jusqu'au seizieme degré de latitude sud, où il découvrit terre avec un grand nombre de feux, ce qui indiqua qu'elle étoit bien peuplée. Il fit tout ce qu'il put pour y aborder, dans l'espérance d'y trouver de l'eau & des provisions fraîches dont il avoit besoin. En s'approchant, il vit les habitans se promenant dans leurs canots sur la côte. Il vit aussi que ce qu'il avoit pris d'abord pour une côte continuée, étoit une chaîne d'isles séparées par de petits bras de mer. Il fut bientôt tellement embarrassé dans ces bras de mer, qu'il crut qu'il lui seroit très-difficile d'en sortir. Enfin il trouva un passage

---

Ces demandes des Matelots étoient à la vérité raisonnables : chaque jour ils étoient exposés aux plus cruelles fatigues, & le premier choc imprévu ou le premier coup de vent les mettoit en danger de perdre en un moment les fruits de toutes leurs peines.

(*a*) Hist des Nav. t. II, p. 235 Suite à l'Hist. Ancienne de M. Rollin, t. VI, p. 98.

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

entre ces isles, & retrouva la pleine mer. Six de ces isles présentoient un aspect riant & agréable; toutes ensemble, d'après son estime, formoient une enceinte d'environ trente lieues. Leur position est à vingt-cinq lieues à l'ouest de l'isle Désastreuse. Les Hollandois les appelerent *le Labyrinthe*, à cause des fréquens détours qu'ils avoient été obligés de faire pour s'en tirer. Comme il sembloit dangereux de mettre à l'ancre sur cette côte, & qu'aucun des naturels ne venoient à leur rencontre, le Commodore ne jugea pas à propos de s'y arrêter. Il continua sa course à l'ouest, & peu de jours après il découvrit de loin une autre isle qui lui parut élevée & agréable. L'ayant approchée de plus près, il trouva la côte trop hérissée de rochers pour y prendre terre; mais manquant de provisions, & voyant que le scorbut gagnoit considérablement à bord, il fit équiper toutes les pinasses pour faire une descente. Les naturels n'eurent pas plus tôt apperçu son dessein, qu'ils s'attrouperent tumultueusement pour les empêcher d'aborder. Ils avoient pour armes de longues piques, & ils ne tarderent pas à donner des preuves de leur dextérité & de leur valeur. Cependant les armes à feu des pinasses les déconcerterent, & ce tonnerre, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre, les rendit stupides d'étonnement. Après cette escarmouche, les Hollandois descendirent, leur montrerent leurs présens, qui étoient des morceaux de miroirs, des grains de verre, & autres bagatelles. Ils firent bientôt la paix avec les habitans, qui, charmés des colifichets, leur laisserent cueillir

toutes les herbes & tous les végétaux qui leur convenoient, & même ils leur prêterent leur secours & leur montrerent les meilleures herbes, aussi tôt qu'ils connurent que les Hollandois n'avoient point l'intention de leur nuire.

Le lendemain, le Commodore envoya à terre un plus grand nombre d'hommes, non seulement pour cueillir des végétaux, mais aussi pour faire toutes les découvertes possibles sur la nature du pays. Ils commencerent par présenter au Roi ou Chef de la contrée, un assez grand nombre de ces colifichets choisis, qu'il accepta, mais avec un air d'indifférence & de dédain, qui ne promettoit rien de bien avantageux pour le commerce qu'ils désiroient établir. Sa Majesté fut cependant assez polie pour répondre à leur civilité par un cadeau de noix de coco. Le Prince étoit distingué par des parures ornées de quantité de perles à peu près de la valeur de six cents florins de Hollande. Les femmes montroient beaucoup d'ardeur pour les hommes blancs qu'elles étouffoient presque à force de caresses. Mais toutes ces démonstrations n'étoient que simulées, dans l'intention de les plonger dans une profonde sécurité, pour pouvoir les détruire plus efficacement. Si l'événement eût répondu à la sublimité de l'invention, les Hollandois auroient été taillés en pieces jusqu'au dernier. Tandis que les femmes les attiroient par l'amorce du plaisir, & que quelques-uns des naturels les conduisoient dans le cœur de la contrée, leur montrant les meilleurs végétaux, d'autres avoient formé une embuscade dans les bois, dans des cavernes & des vallées voisines, & dès qu'ils se crurent certains d'avoir fermé aux

Hollandois tout passage à leurs vaisseaux, & de les tenir enveloppés de toutes parts, ils sortirent en un moment de leur embuscade, & firent pleuvoir sur eux une nuée de pierres. Les Hollandois répondirent à l'attaque par une décharge vive de leur mousqueterie. Les Sauvages en soutinrent le feu intrépidement, leur renvoyant d'épouvantables volées de pierres. Au second ou troisieme feu, leur Roi fut tué; cet accident, au lieu de les décourager, ne fit que les animer jusqu'à la fureur. Le combat s'étant soutenu avec un acharnement incroyable l'espace d'une demi-heure, les Hollandois, qui s'étoient toujours battus en retraite du côté de la mer, arriverent enfin au rivage, & entrerent dans leurs canots tous blessés, plusieurs d'entre eux mortellement; mais les Sauvages avoient souffert bien plus de dommage; aucun des deux partis n'avoit sujet de triompher. Cependant les Hollandois étoient bien aises d'en être sortis, à quelque prix que ce fût, & les naturels n'étoient pas moins contens d'être délivrés de ces usurpateurs, car ils s'imaginoient qu'ils cachoient des desseins profonds, sous le prétexte spécieux de cueillir des simples.

Isle de la Récréation.

Cette isle est située sous le seizieme degré de latitude sud, 285 degrés de longitude. Le premier jour, ils lui avoient donné le nom d'*isle de la Recréation*, à cause des excellentes salades & des herbes potageres qu'ils y avoient trouvées. Elle a environ douze lieues d'étendue. Le sol en est fertile, & produit une infinité de beaux arbres, sur tout des cocotiers, palmiers, & du bois de fer. Les Hollandois eurent quelques raisons de croire que le milieu de l'isle abondoit

en mines; mais notre Auteur n'ose l'assurer positivement, & ne donne aucunes raisons à l'appui de cette opinion. Quant aux habitans, ils étoient d'une grandeur ordinaire, robustes, actifs, exercés dans leur art militaire. Ils avoient des cheveux longs, luisans & noirs, qu'ils avoient soin d'oindre avec de l'huile de coco, coutume pratiquée par la plupart des Indiens. Leurs corps étoient peints comme ceux de l'isle de Pâques. Les hommes avoient le milieu du corps couvert d'un réseau attaché par-devant avec une ceinture, & relevé par-derriere. Les femmes, plus décentes que celles des autres isles, étoient tout à-fait couvertes de manteaux de leurs propres manufactures, qui, à l'œil & au toucher, ressembloient à la soie. Autour de leur cou & de leurs poignets, elles portoient des colliers & des bracelets de perles. Elles étoient droites de corps, menues, & bien faites. Leurs traits n'avoient rien de désagréable, quoiqu'elles eussent de ces figures applaties, communes à toutes les Negresses & Mulâtresses; les levres épaisses, le front rond, mais relevé par des yeux noirs, vifs, perçans, & pleins d'expression.

Un Conseil de guerre fut tenu avant de quitter l'isle. Les avis se trouverent partagés; après de longues discussions, ils résolurent de diriger leur course vers la Nouvelle-Guinée & la Nouvelle-Bretagne, & de là aux Moluques & aux établissemens Hollandois. Le troisieme jour de leur voyage, ils découvrirent plusieurs petites isles dans la latitude de 12 degrés sud, longitude 290 degrés. En les approchant, ils remarquerent qu'elles étoient plantées d'arbres

fruitiers de toute espece ; que le pays produisoit des herbes, du blé, des racines en abondance ; que les côtes étoient bien cultivées, & garnies de belles plantations réguliérement arrangées. Dès que les naturels eurent apperçu les vaisseaux, ils vinrent à bord avec des noix de coco, des figues des Indes, du poisson, & d'autres provisions fraîches, en échange de colifichets de toute espece, qui firent grand plaisir aux Indiens. Ils s'apperçurent bientôt que l'isle étoit extrêmement peuplée; des milliers d'hommes & de femmes vinrent en foule au bord de la mer pour voir les vaisseaux; les hommes étoient armés d'arcs & de fleches. Entre eux se trouvoit un homme d'un aspect majestueux, qu'aux honneurs qu'ils lui rendoient & à ses habillemens, ils reconnurent pour être le Roi ou le Chef de cette contrée. Il entra dans un canot, accompagné d'une femme belle & jeune, & fut environné en un moment d'un grand nombre d'autres canots qui sembloient lui former une garde. Tous les habitans de ces isles étoient blancs, & ne différoient en rien des Européens, excepté qu'ils étoient extrêmement brûlés du soleil. Ils étoient vifs & gais sans offenser personne, d'un naturel heureux & aimable, extrêmement obligeans, & se traitant réciproquement avec des marques visibles de politesse & de bonté. Quoiqu'ils fussent vifs & prompts, ils n'avoient rien de sauvage, & toutes leurs entreprises sembloient se rapporter à l'unique but de rendre, autant qu'il étoit en leur pouvoir, leur vie agréable & heureuse. Différens en cela des autres Indiens, ils étoient proprement vêtus depuis la ceinture jusqu'en

qu'en bas, ayant cependant la poitrine & les bras nus, mais sans la décoration de ces monstrueuses peintures. Cette tunique ou jupon étoit d'une espece de soie à franges, artistement tissue. Sur leur tête, ils portoient des chapeaux d'une grandeur prodigieuse, pour se garantir du soleil, & autour de leur cou des colliers de belles fleurs. Le pays paroissoit délicieux, & agréablement diversifié par des montagnes, des vallées, des ruisseaux, des bocages, le plus beau lieu que l'imagination puisse se peindre. Quelques-unes de ces isles avoient dix milles de contour, les autres quinze, les autres vingt. Il leur parut que chaque famille ou Tribu avoit son district ou village particulier, & qu'ils étoient divisés en Gouvernemens séparés. C'est le peuple, à tous égards, le plus civilisé & le plus poli que Roggeveen eût encore trouvé dans ces contrées. Au lieu de faire paroître quelque crainte aux approches des Hollandois, ils les accueillirent avec cordialité, témoignerent un grand plaisir de les voir s'arrêter parmi eux, & un chagrin sincere lorsqu'ils virent que tous les soins qu'ils prenoient de leur procurer tout ce qui pouvoit leur être agréable, ne pouvoient engager ces Etrangers à demeurer dans leur pays. Les Hollandois eux-mêmes ne quitterent pas sans regret & sans peine un peuple si aimable, une isle si féconde, où l'air pur & la salubrité des végétaux auroient en peu de temps rendu aux malades une santé parfaite. A tous ces avantages s'en joignoit encore un autre particulier à ces isles, c'est un excellent mouillage dans de belles baies sablonneuses de vingt brasses, à couvert de tous les vents au moins de trois

Isles Bowman ou des Athers.

Sect. V. Histoire des Terres Australes.

points du compas. Tel étoit ce peuple & les jouiſſances que les Hollandois furent forcés d'abandonner pour continuer un voyage hériſſé de périls & de difficultés, ſans l'eſpoir d'aucune heureuſe rencontre qui pût les dédommager de leurs fatigues & de leurs travaux (*a*).

Isles de Groninguen & Tichoven, pr[illegible] [illegible] des Terres Australes.

Ayant levé l'ancre des iſles des Archers, & tenant une courſe nord-oueſt, ils apperçurent le matin ſuivant deux iſles qu'ils crurent être celle des Traîtres & celle des Cocos, découvertes par Schouten. La derniere paroiſſoit de loin être une terre haute d'environ huit milles de circonférence; l'autre plus plate, avec un ſol rouge, ſans arbres ou arbuſtes d'aucune eſpece; l'une & l'autre ſituées à peu près dans la latitude ſud de onze degrés. Bientôt après, ils rencontrerent deux autres iſles d'une grande étendue, auxquelles ils donnerent les noms de *Groninguen* & *Tichoven*. Pluſieurs des Matelots aſſuroient que ce n'étoient point des iſles, mais une partie du grand Continent méridional, dont la découverte étoit l'objet de leur voyage. La derniere ſur-tout paroiſſoit riche, agréable & fertile; le pays médiocrement haut, les prairies couvertes d'une belle verdure, & le centre de la contrée garni d'arbres de toutes eſpeces. Ils obſerverent en ſuivant la côte, que cette terre formoit une eſpece de croiſſant, dont une des extrémités s'étendoit vers la terre de Groninguen, d'où il paroît probable que ce qu'ils avoient d'abord pris pour deux iſles étoit en effet une

(*a*) Hiſt. des Navig. p. 236. Harris, *loco citat.*

partie inconnue des Terres Auſtrales. L'Auteur du Journal de Roggeveen avoue à la vérité qu'il avoit côtoyé dans ces parages, des iſles de cent cinquante lieues de contour; ce qui ſe rapporte avec la relation de Dampierre, qui prétend avoir découvert un détroit entre la Nouvelle-Guinée & la Nouvelle-Bretagne.

En pourſuivant ſa route, Roggeveen ne douta pas qu'il ne trouvât bientôt la côte ou de la Nouvelle-Guinée, ou de la Nouvelle-Bretagne; mais, après avoir fait voile pendant pluſieurs jours, ne découvrant aucune terre, il commença à être convaincu que ſes calculs étoient faux. A ce déſagrément ſe joignoit encore celui d'avoir un équipage malade, ſouffrant des douleurs inexprimables. Le ſcorbut en emportoit chaque jour un grand nombre. Les oreilles de ceux à qui il reſtoit aſſez de force pour faire la manœuvre du vaiſſeau, n'étoient frappées que de cris & de gémiſſemens. L'infection des morts & des malades étoit ſi inſupportable, que l'homme en ſanté ſe ſeroit évanoui à leur approche. Les malades étoient évités comme la peſte, & abandonnés dans l'inſtant où ils avoient le plus beſoin de ſecours. Pluſieurs reſtoient obſtinément ſur le tillac, dans un état à inſpirer la terreur & la plus vive pitié, n'ayant que la peau ſur les os, & aimant mieux mourir en plein air, que de ſe confiner dans leurs lits, où ils auroient été abandonnés de tous leurs amis. Enfin Dieu daigna mettre fin à la détreſſe de ces malheureux Matelots. Ils apperçurent les côtes de la Nouvelle-Bretagne, découverte qui leur cauſa des tranſports de joie inexprimable, & qui

ne peuvent être imaginés que par ceux qui les ressentirent.

Sect. V.

Histoire des Terres Australes.

Le pays de la Nouvelle-Bretagne, ainsi que des isles voisines, est composé de hautes terres, de plusieurs montagnes dont le sommet se perd dans les nues. Les côtes sont fertiles & agréables; les prairies toujours vertes, & les montagnes couvertes d'arbres fruitiers. D'après l'aspect que présente cette contrée, & d'après sa position qui est entre quatre & sept degrés de latitude sud, les Hollandois, dans l'état fâcheux où ils étoient, avoient tout lieu de regarder cette isle comme un Paradis terrestre. Il fut résolu, à tout événement, d'y faire une descente, quoiqu'en divisant ainsi les équipages, ce fût s'exposer tous à périr. Les deux vaisseaux pouvoient à peine fournir assez d'hommes pour équiper une chaloupe, & faire en leur absence la manœuvre d'un seul vaisseau; mais l'imagination des Matelots étoit si exaltée, & leurs besoins si pressans, que rien ne les arrêta. La chaloupe fut donc équipée, & les Officiers eurent l'instruction d'aborder à quelque prix que ce fût, mais plutôt par les voies de la douceur, s'il étoit possible; ils devoient avoir recours à la violence, supposé que leurs représentations amicales fussent sans succès, car il leur étoit égal de mourir tous ensemble de la main des Barbares, ou de périr l'un après l'autre de besoin & de maladie. Plus ils approchoient de la côte, plus ils étoient enchantés de sa vue; toutes les nécessités qu'ils désiroient si ardemment, se présentoient à leurs yeux ravis. Les naturels s'attrouperent sur le rivage; mais leur contenance

Description de la Nouvelle-Bretagne.

n'annonçoit rien que de sinistre aux malheureux Matelots, & ne leur inspiroit que la crainte de ne pouvoir atteindre aux biens qu'ils étoient prêts à saisir. Les naturels étoient armés d'arcs & de fleches, de frondes & de javelines, & témoignoient par leurs gestes la résolution de s'opposer à la descente des Hollandois. Lorsqu'ils virent que la chaloupe s'approchoit du bord, ils entrerent en fureur, firent des grimaces épouvantables en hurlant & s'arrachant les cheveux. Alors, comme si le sentiment profond des maux qu'ils redoutoient eût doublé leur courage, ils s'avancerent dans leurs canots à la rencontre de la chaloupe; & dès qu'elle fut à portée, ils saluerent les Hollandois d'une grêle de traits, de javelines & de pierres. Les Hollandois y répondirent par un feu continuel de leur mousqueterie, qui bientôt déconcerta l'ennemi. Ils se sauverent en si grand désordre, qu'ils oublierent les passages qui conduisoient au rivage, & se jeterent sur des rochers & des bancs de sable, circonstance plus désespérante encore pour les Hollandois, qui se voyoient, par ces nouveaux obstacles, éloignés de leur objet. Pour comble de malheur, un violent coup de vent de la nature de ceux qu'ils nomment *Prassat*, s'éleva au milieu du calme, & força les vaisseaux de faire voile, laissant la chaloupe se débarrasser comme elle pourroit des ennemis, des écueils & des vents. Ils étoient sans secours & presque sans espérance, lorsque tout à coup la chaloupe fut chassée sur un banc de sable, & exposée à toute la violence des vents & des vagues; mais comme le désespoir donne souvent à l'homme du courage

Une escarmouche avec les naturels.

& des forces plus que naturelles, ils vinrent à bout de traîner la chaloupe jusqu'à terre, où, par une faveur de la Providence, ils arriverent sans perdre un seul homme. La nuit les ayant surpris avant qu'ils eussent le temps de chercher une retraite sûre, ils se contenterent de ramasser quelques morceaux de bois, & des branches arrachées des arbres, dont ils firent du feu pour se sécher & se réchauffer, veillant soigneusement à n'être pas surpris par les ennemis, dont les hurlemens dans les bois leur faisoient craindre de ne pas passer une nuit tranquille. A la clarté du feu, ils découvrirent autour d'eux un grand nombre de petites huttes abandonnées par les habitans; ils n'y trouverent que quelques filets d'un travail singulier, que les Hollandois emporterent. Ils y virent aussi un grand nombre de cocotiers; mais ayant oublié d'apporter des haches, ils n'eurent que la vue & le désir de ce fruit délicieux, sans pouvoir en goûter.

D'après le rapport de l'Auteur du Journal, ainsi que d'après celui de Dampierre, il paroît que ce pays est extrêmement fertile, sur-tout en fruits; les montagnes annoncent des mines de diverses especes, & il est certain qu'il y a sous ces climats peu de contrées dont les montagnes ne renferment pas de riches métaux. Les habitans sont grands, bienfaits, de la couleur des Mulâtres, avec de longs cheveux en boucles qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement agiles, & se servent si adroitement de leurs armes, qu'on ne peut douter qu'ils ne soient accoutumés à faire la guerre,

tant entre eux, qu'avec leurs voisins. Le sage Compilateur des Voyages nommés *Voyages d'Harris*, observe qu'il a été pendant long-temps douteux, parmi les Navigateurs les plus expérimentés, si l'on devoit regarder cette terre comme une isle ou comme un Continent. Nous croyons que les découvertes de Dampierre ont suffisamment décidé cette question, si l'on ajoute foi à ses relations. Ce savant Marin a décrit si exactement les détroits par où il passa, & qui séparent la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Bretagne, qu'on ne peut douter que la derniere ne soit une isle. Nous observerons aussi que le Journaliste s'accorde si parfaitement avec la description que fait Dampierre des naturels de cette côte, que nous sommes portés à croire que l'endroit où descendit la chaloupe de Roggeveen, est le même que la baie des Frondeurs, de Dampierre. Tous deux parlent de leur grande dextérité à manier leurs armes. Il ne sera peut être pas inutile de dire encore que le peu de succès de Dampierre & de Roggeveen ne doivent point détourner de poursuivre une découverte aussi importante; car il est très-possible que d'autres vaisseaux arrivent dans ces contrées, sans avoir à soutenir les pertes & les accidens de Roggeveen & de son équipage. D'après leurs relations, ces côtes sont à présent si bien connues, qu'il n'y a nul sujet de craindre qu'un Marin expérimenté puisse les manquer. Ainsi il est plus que probable qu'une petite escadre, armée pour cette côte, nous rendroit en peu de temps les maîtres d'un pays égal en valeur aux isles des épices, & à nos pertes à Amboyne.

Les calamités des Hollandois dans ce pays les toucherent si sensiblement, qu'ils lui donnerent le nom d'*isle des Tempêtes* : sans pousser plus loin leurs entreprises, ils quitterent cette côte dans l'intention d'aller chercher du secours dans l'une de ces deux isles, de Moa ou d'Arimoa. Il fut heureux pour eux que Schouten eût décrit avec beaucoup de soin & d'exactitude la situation de ces isles ; avec son secours, ils les trouverent aussi tôt. A peine furent-ils arrivés en vue d'Arimoa, qu'ils résolurent d'y faire une descente. Mais l'hospitalité des habitans ne les mit pas dans le cas d'user de violence, car aussi tôt que les vaisseaux parurent, des canots Indiens vinrent à eux avec des noix de coco & d'autres végétaux ; ils y revinrent encore le lendemain avec de nouvelles provisions de noix de coco, de figues des Indes, de racines & de salades, que les Hollandois voulurent leur payer en colifichets ; mais les Indiens refuserent de faire des marchés avec eux, & voulurent leur donner toutes leurs denrées gratis. Ils accepterent cependant en retour quelques bagatelles de la maniere la plus obligeante, & qui annonçoit que ce peuple commençoit à se civiliser. Les Hollandois désiroient ardemment avoir quelques cochons. Voulant les obliger, les Indiens s'étant mépris aux signes que leur faisoient les Matelots, leur apporterent trois ou quatre gros chiens. Ils firent tout ce qu'ils purent pour engager les équipages des vaisseaux à venir à terre ; mais Roggeveen craignant quelque trahison, qui, dans la situation où se trouvoient ses hommes, ne pouvoit manquer de leur être fatale, se refusa à l'invitation.

Ils obſerverent que toutes les fois que les Arimoens venoient à bord des vaiſſeaux, ils portoient en ſigne de paix à leurs mains un bâton, auquel étoit attaché un pavillon, d'où les Hollandois conclurent qu'ils étoient probablement en guerre avec ceux de l'iſle de Moa. L'obſervation qu'ils firent, que les canots des Arimoens n'abordoient jamais dans cette iſle ; qu'au contraire ils avoient grand ſoin de l'éviter, les confirma dans cette conjecture. Cette remarque leur ſuggéra un projet, dont le ſuccès devoit en peu de temps leur procurer bon nombre de proviſions fraîches. Ils ſavoient que l'iſle de Moa ou Moſa n'étoit guere peuplée, quoiqu'elle ne fût pas moins agréable ni moins fertile que l'autre. C'eſt ce qui les engagea à faire une deſcente ſoudaine dans cette iſle, & à en enlever aſſez de denrées fraîches, pour pouvoir en ſûreté continuer leur route, ſans avoir à redouter les malheurs dont ils avoient été accablés. Le projet étoit hardi, & pour être conduit avec adreſſe, demandoit du courage, de la prudence, de la préſence d'eſprit. Il fut décidé que la deſcente ſe feroit à divers endroits, qu'une ſeule de ces diviſions s'avanceroit dans le pays, tandis que les autres feroient tous leurs efforts pour les joindre ou pour les ſecourir dans l'occaſion. Le projet réuſſit, & fut auſſi intrépidement exécuté, qu'il avoit été ſagement formé. Auſſi-tôt que les Hollandois commencerent à abattre les cocotiers, les Sauvages en embuſcade dans des taillis & des broſſailles, en ſortirent tout à coup, & les couvrirent d'une grêle de pierres. Les Hollandois n'en furent pas conſi-

dérablement endommagés ; il leur répondirent par de vives décharges de leurs armes à feu, dont quelques Sauvages furent tués, & les autres prirent la fuite, laissant les Hollandois paisibles possesseurs des noix de coco, récompense due à la nécessité. Après cette défaite, les Sauvages s'efforcerent par leurs cris & leurs hurlemens, de répandre l'alarme parmi le reste de leurs compatriotes. Mais ce fut en vain ; car les Hollandois avoient pris de si justes mesures, qu'ils étoient en état de les attaquer en flanc & en queue, s'ils eussent descendu des montagnes. Le butin que les Hollandois remporterent, consistoit en huit cents noix de coco, une grande quantité de grenades, de figues des Indes ou pisans, avec lesquelles ils rejoignirent leurs vaisseaux, extrêmement satisfaits de leur expédition (*a*).

Comme ils se préparoient à quitter la côte, les Insulaires voyant qu'ils n'avoient eu d'autre dessein que de cueillir quelques fruits, vinrent du rivage aux vaisseaux avec deux cents canots remplis de provisions fraîches, qu'ils échangerent contre des colifichets. Les Hollandois comprirent que par cette visite ils avoient intention de les empêcher de faire une seconde descente; pour cette raison, ils refuserent d'en admettre un grand nombre à bord. Les Sauvages ayant tenté d'entrer par troupes dans les vaisseaux, les Hollandois firent feu sur eux ; alors les Indiens se plongerent dans la mer, & lorsqu'ils éle-

(*a*) Suite à l'Histoire Ancienne, t. VI.

voient la tête au dessus de l'eau, ils poussoient de grands éclats de rire. Après ce singulier contraste d'hostilités & de signes d'amitié, l'Amiral leva l'ancre, & continua sa route dans une mer si pleine de petites isles, qu'il étoit impossible de les compter ; il les nomma les *mille petites Isles.*

Les mille petites Isles.

Les habitans de ces contrées étoient des Negres courts & trapus, ayant la tête, comme celle des Negres de la côte d'Afrique, couverte d'une laine épaisse & frisée. Les Journalistes en font la description comme d'une race de Sauvages hardis, mal-faisans, intraitables. Leurs femmes & leurs enfans vont tout nus, & n'ont d'autre vêtement ou parure qu'une sorte de ceinture faite avec des dents d'animaux, & des bracelets dans le même genre. Quelques-unes aussi portent des chapeaux de paille mêlée de plumes d'oiseaux de paradis, especes d'oiseaux qu'on ne trouve, dit-on, que dans ce pays. Ceux qu'on voit sur les côtes d'Afrique sont d'un plumage & d'une grosseur totalement différentes. Une partie de ces isles, situées vers l'ouest du Continent de la Nouvelle-Guinée, sont toujours appelées isles des *Popous* ou *Papous*, nom que le Continent avoit porté lui-même, jusqu'à ce qu'on lui ait donné celui qu'il porte aujourd'hui, d'après sa position sous la même latitude que l'ancienne Guinée, comme nous l'avons déjà observé (*a*).

(*a*) Suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin, t. VI, p. 172. Lorsque les habitans de ces isles vont aux Moluques trafiquer des productions de leurs pays, comme

Outre leurs ceintures, les habitans des mille petites Isles ont un autre ornement ; c'est un

---

du porc salé, de l'ambre gris, de la poudre d'or, &c., ils portent aussi avec eux quelques oiseaux de paradis. Ce qui paroît extraordinaire, c'est que ces oiseaux sont toujours trouvés morts, & que les naturels ne savent d'où ils viennent, ni où ils naissent. Il est certain cependant qu'on en voit quelquefois fort haut dans l'air. Cet oiseau est extrêmement léger, étant presque tout en plumes, qui sont à la vérité si belles, qu'elles en font une des plus grandes curiosités de la Nature. Les plumes de sa tête sont brillantes comme l'or bruni, son bec est d'un vert doux & luisant, sa queue & ses ailes ressemblent à celles du paon : au moins telle est la description qu'en fait le Journaliste, considérablement différente des Relations de quelques Naturalistes, & de tous les oiseaux connus dans les Collections des Amateurs, sous le nom d'*Oiseaux de Paradis.* Du reste, pour le bec & la forme, il ressemble beaucoup à l'hirondelle, mais il est plus gros. Les Papous, qui en font commerce, voudroient persuader aux étrangers que cet oiseau n'a point de pieds, & que pour dormir il se suspend par les plumes aux branches des arbres : mais la vérité est qu'ils leur coupent les pieds, pour ajouter encore au merveilleux & piquer la curiosité. Ils prétendent aussi que le mâle a sur le dos une cavité où il loge ses petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de voler, autre fable accréditée par la ruse de ces honnêtes Négocians. Ils assurent que cet oiseau de paradis a toujours les ailes étendues, ce qui paroît fort naturel dans la supposition qu'il n'a point de pieds, & qu'il vit d'insectes qu'il attrape dans l'air. Les plumes des mâles sont plus belles & plus magnifiques que celles des femelles, contre l'ordinaire de tous les animaux connus, dont on voit que les femelles sont toujours plus belles que les mâles. En Langue Orientale, cet oiseau se nomme *Mancidrata*, c'est-à-dire, *Oiseau de Dieu.* Les Mores, les Arabes & les Perses en font grand cas, & se servent des plumes pour orner leurs selles & leur équipage de cheval. Pour en rehausser l'éclat, ils les entremêlent de perles & de diamans ; ils en portent aussi dans leurs tur-

morceau de bois de la grosseur d'une pipe de tabac environ, dont ils se traversent les narines pour se donner un air plus sauvage. C'est, dit notre Auteur, le peuple le plus méchant qu'il ait rencontré dans tout son voyage ; ils sont vicieux, brutaux, sauvages, également grossiers au dedans & à leur extérieur, sans délicatesse, sans décence, sans aucune espece de sensibilité & d'humanité (*a*).

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

Quant au continent de la Nouvelle-Guinée, voisin de ces isles, il lui parut être une terre très-haute, remplie de plantes, d'arbres, & de toute sorte de végétaux comestibles, au point que dans l'espace de quatre cents lieues, il ne trouva pas un seul coin de terre dégarni. Cette relation est bien différente de celle de Dampierre ; mais nous devons avoir égard aux diverses saisons dans lesquelles l'un & l'autre en ont fait le tour. Il croit que cette contrée est abondante en riches denrées, comme épiceries, métaux, &c., sur-tout parce que toutes les contrées découvertes sous ce parallele se ressemblent en ce point. Il ajoute que des gens dignes de foi lui ont assuré que quelques habitans des Moluques font annuellement un voyage à la Nouvelle-Guinée, pour y échanger de petits morceaux de fer contre des muscades.

---

bans, sur-tout quand ils vont à la guerre, d'après une superstition établie, que ces plumes les garantissent des blessures. Le Shah & le Grand-Mogol en font des présens qui sont des marques d'estime & de la plus haute faveur.

(*a*) Hist. des Navig. aux Terres Aust. p. 242.

SECT. V. *Histoire des Terres Australes.*

Schouten, comme nous l'avons vu, & d'autres Navigateurs, ont conçu la plus haute idée de la richesse & de la fertilité de cette contrée, qu'ils représentent comme une des plus belles du monde ; mais ils n'ont été aucuns en état d'y pénétrer, n'ayant pas assez de force pour faire têre au peuple nombreux, martial, brave & bien discipliné qui l'habite.

Roggeveen continua son voyage en passant au nord de l'équateur, par des endroits déjà découverts. Ainsi nous suivrons ici les abrégés des Journaux, présumant que le Lecteur est maintenant suffisamment convaincu qu'il existe dans les mers du Sud un Continent d'une prodigieuse étendue. On doit bien regretter que les propositions faites par Roggeveen à la Compagnie des Indes Occidentales, n'ayent jamais été publiées. On ne peut douter qu'elles ne renfermassent un grand nombre de particularités curieuses, qui jetteroient beaucoup de lumiere sur cet objet. Cependant, comme on doit plutôt désirer cette particularité que l'espérer, nous nous contenterons de suppléer à ce défaut par des remarques réfléchies sur ce voyage & sur les autres dont nous avons donné l'abrégé.

SECTION VI.

Contenant les raisons pourquoi les Espagnols ont négligé de faire valoir & de poursuivre les découvertes de Quiros ; une vue générale des Terres Australes ; les raisons qui doivent déterminer les Anglois à y établir des Colonies ; maximes relatives à la poursuite des découvertes ; projets d'établissemens dans la Nouvelle-Bretagne, & conjectures philosophiques concernant les habitans du Continent méridional.

SECT. VI.

Histoire des Terres Australes.

A la fin de notre extrait des Mémoires de Don Fernandez de Quiros à Philippe II, nous avons fait voir que tout le projet de cet homme entreprenant n'avoit abouti à rien, quoique la Cour en eût alors conçu une opinion si favorable, que des Commissaires furent nommés pour en prendre connoissance, & les Mémoires furent imprimés à Séville en 1610. Il est vrai que pendant plusieurs années, ce fut après cela une maxime établie dans le Cabinet des Espagnols, non seulement d'abandonner la poursuite de ces découvertes, mais encore de traiter comme autant de fictions toutes les Relations qui avoient été publiées d'après les autorités les plus sûres. Ils furent ensuite réduits au point de ne pouvoir plus exécuter aucune entreprise de cette nature,

Raisons qui ont empêché les Espagnols de poursuivre les découvertes de Quiros.

SECT V. *Histoire des Terres Australes.*

ni même les tenter avec quelque espoir de succès. Ils prévirent que s'ils s'établissoient dans deux ou trois isles seulement, ce seroit encourager leurs voisins, plus puissans qu'eux sur mer, à les déposséder, & par ce moyen les mettre à portée, non seulement de les en chasser, mais de plus que ce premier pas pourroit conduire leurs voisins à fixer des Colonies entre leurs possessions d'Amérique & les isles Philippines. Pour éviter un coup aussi funeste au commerce d'Espagne, le Ministere a toujours rabaissé les avantages réels qui auroient pu résulter d'un commerce avec le Continent méridional. Quelque prudente que puisse être la conduite des Espagnols dans cette occasion, il est cependant étonnant que nulle autre nation n'ait entrepris de recueillir les fruits qui se présentoient naturellement, d'après la situation où se trouvoit la Cour d'Espagne. Avant de passer à ces observations politiques, il ne sera pas inutile de résumer clairement & distinctement les différentes découvertes faites par les principaux Navigateurs dans les mers du Sud. Il est évident, d'après ce que nous avons rapporté, que la Nouvelle Guinée, la Carpentarie, la Nouvelle-Hollande, la Terre d'Antoine Van Diemen, & les pays découverts par Quiros, forment ensemble un Continent, dont la Nouvelle Zélande d'un côté, & la Nouvelle-Bretagne de l'autre, sont divisées par des bras de mer. La premiere est peut-être une partie de Continent correspondante à l'Afrique, comme les Terres Australes correspondent à l'Amérique. Ce Continent méridional s'étend de quarante-quatre degrés de latitude sud, jusqu'à

qu'à la ligne équinoxiale, & de longitude de cent vingt-deux jusqu'à cent quatre-vingt-huit degrés, étendue si prodigieuse, qu'il est étonnant qu'elle n'ait pas été plus tôt découverte; mais bien au dessous encore de la grandeur que lui donne Quiros. Pour bien concevoir la nature de cette découverte & la situation du Continent méridional, il est peut-être nécessaire de présenter au Lecteur une vue générale de l'hémisphere méridional.

Vue générale de l'hémisphere méridional & les contrées adjacente.

Supposons donc le pôle antarctique au centre d'une Carte, dont la ligne équinoxiale formera la circonférence; si, en la divisant en quatre parties, chacune d'elles étoit bien connue, alors cette partie du Monde seroit totalement découverte; c'est à-dire, si l'on avoit suivi une route depuis les quarante-quatre degrés sud, directement jusqu'à la ligne équinoxiale, & ensuite fait le tour de la Nouvelle-Bretagne & de l'extrémité nord du continent; la Carte générale de cette étendue seroit assez exacte & assez claire. Dans la premiere de ces divisions, ou, si l'on veut, depuis un jusqu'à quatre-vingt-dix degrés de latitude, est situé le grand continent d'Afrique. Le point le plus avancé au sud de ce continent, est le Cap de Bonne-Espérance, dans la latitude de trente-quatre degrés quinze minutes sud. Entre ce Cap & le pôle, on a découvert plusieurs petites isles peu considérables, & qui ont seulement servi à nous assurer que jusqu'à cinquante degrés de latitude, il n'y a aucune terre de quelque importance. M. Bouvet, en 1738, fit un voyage exprès, pour découvrir s'il n'y avoit point dans

SECT. VI. *Histoire des Terres Australes.*

ces parages quelques terres inconnues. Le 18 Juillet, il partit du port de l'Orient, & le premier de Janvier, il trouva sous le cinquante-quatrieme degré une terre dont les côtes étoient couvertes de glace (*a*). Cette contrée étoit dans la longitude de vingt-huit degrés trente-six minutes ; la variation du compas dans cet endroit étoit de six degrés quarante-cinq minutes à l'ouest (*b*). Dans la seconde division, c'est-à-dire, depuis quatre-vingt-dix de longitude jusqu'à cent quatre-vingts, sont situés les pays dont nous avons parlé, ce grand Continent méridional, qui s'étend depuis la ligne jusqu'au quarante-quatrieme degré de latitude sud, où est l'extrémité de la terre de Van Diemen, dans la Nouvelle-Hollande. Dans la troisieme division, nous connoissons fort peu de pays bien positivement, c'est-à-dire, depuis cent quatre-vingts jusqu'à deux cent soixante-dix degrés de longitude. Le Capitaine Tasman a visité, il est vrai, la côte de la Nouvelle-Zélande, dans la latitude sud de quarante-deux degrés dix minutes, & dans la longitude de cent quatre-vingt-huit degrés vingt-huit minutes ; mais excepté cela, & les isles de Roterdam & d'Amsterdam, nous en connoissons fort peu de chose. Ainsi, s'il y a quelques doutes, ce ne peut être que relativement à cette partie de ce continent, située dans cette troisieme division, où Schouten & le Maire ont navigué sans trouver autre chose que

La certitude que nous avons du Continent méridional.

(*a*) Hist. des Navig. aux Terres Aust. t. II. Supp.

(*b*) Harris. 6. 1. c. II.

quelques isles. La quatrieme & derniere division du pôle antarctique, depuis deux cent soixante-dix degrés de longitude jusqu'au premier Méridien, renferme le continent de l'Amérique méridionale & l'isle de Terra del Fuego, dont on suppose que le Cap Horn est le promontoire le plus au midi. Ce Cap, suivant les meilleures Cartes, est situé dans la latitude de cinquante-six degrés, & l'on n'a rien découvert au delà avec quelque certitude, au sud-est ou à l'ouest. Il résulte cependant de tout cela, que nous connoissons déjà assez bien trois continens qui s'étendent vers le pôle antarctique. Il est probable, d'après cela, qu'il y en a encore un autre entre la contrée de la Nouvelle Zélande découverte par le Capitaine Tasman, & ces terres vues par le Capitaine Sharpe & M. Wafer dans les mers du Sud. Laissant ces découvertes à faire à l'industrie des siecles à venir, nous reviendrons à cette grande isle ou continent, dont Tasman & Dampierre ont fait le tour, & Schouten en grande partie, & dont les limites ne sont pas encore bien assurées.

SECT. VI. *Hist. des Terres Australes.*

Le climat de la Nouvelle-Hollande & de la Nouvelle Guinée.

Afin de donner une juste idée de l'importance de ce pays, nous dirons quelque chose du climat sous lequel il est situé. La partie de cette contrée, qui est sous la ligne équinoxiale, a ses plus longs jours de douze heures, & la partie la plus méridionale, vers les quarante-quatre degrés de latitude, de quinze heures quelques minutes. Ainsi il s'étend depuis le premier jusqu'au septieme climat, d'où l'on voit que sa position est la plus heureuse qui soit au monde. Le pays appelé *Terre de Van Diemen* ressemble aux par-

SECT. VI.
Histoire des Terres Australes.

ties méridionales de la France. On a observé que dans tous les pays du monde il y a quelques parties plus saines & plus agréables que les autres. Si l'on peut raisonner d'après cette analogie, nous pouvons conclure que les contrées situées à deux ou trois degrés en deçà du Tropique du Capricorne, qui passe au milieu de la Nouvelle-Hollande, sont les plus mal-saines & les plus désagréables de toutes. Comme les jours & les nuits y sont toujours d'une égale longueur, le climat doit y être plus chaud que sous la ligne. Deux degrés au delà du Tropique, c'est-à-dire, sous la latitude sud de vingt-sept degrés, les jours sont de treize heures & demie, & le soleil est deux fois à leur zénith, ce qui doit produire une chaleur brûlante durant deux mois ou même plus. Cependant, près de la ligne, & au delà du vingt-septieme degré de latitude sud, qui sont les deux extrémités du continent, le climat doit être également sain & agréable.

Quant à la richesse & à la fertilité de ce continent, la raison & l'expérience semblent se réunir pour constater que c'est le pays le plus précieux qui soit au monde. Quiros & Dampierre l'ont décrit avec tant de chaleur, qu'on eût pu prendre leurs Relations pour autant de fictions de leur imagination, si de nouvelles expériences de la nature même des choses ne fussent venues à l'appui de leurs assertions. Le pays nommé par le premier, *Terres Australes du Saint-Esprit*, dans la latitude de quinze degrés quarante minutes sud, est, dit-il, abondant en or, argent, perles, maïs, muscades & gingembre. Il est à l'opposite du pays nommé

Carpentarie, & sa situation rend encore plus croyables les récits de Quiros. Le Capitaine Dampierre tient le même langage sur la terre qui est aux environs du Cap Saint-George & du port Montagu ; & s'il n'a pas assez détaillé ses riches productions, c'est sans doute parce qu'il ne prit qu'une vue trop superficielle de cette contrée ; mais Quiros a fait pendant quelque temps sa résidence dans les lieux qu'il décrit, & conséquemment a pu s'instruire plus à loisir de leurs productions. Schouten & Tasman parlent aussi de muscades & de gingembre, de noix de coco, de pisans, &c., qu'ils virent sur ces côtes. On ne peut supposer que tous ces hommes se soient trompés, ou qu'ils aient de concert formé un plan pour tromper le public. La parfaite conformité qu'on trouve entre leurs Relations & la situation de ce continent, entre les arbres & poissons de ces contrées, & les arbres & les poissons des pays où les mêmes productions sont en abondance, sont des raisons puissantes qui ne laissent pas le moindre soupçon sur leur véracité (*a*).

Si les isles de Sumatra, Java & Borneo, sont riches en pierres précieuses & autres marchandises de prix, & les Moluques en épiceries, pourquoi la Nature eût-elle été plus avare envers la Nouvelle-Guinée & les pays situés derriere elle ? Si l'isle de Madagascar est si belle & si vantée par tous les Auteurs ; si l'or, l'ivoire & les autres denrées précieuses sont communes

(*a*) Hist. des Nav. t. II, P. 393.

SECT. VI. *Histoire des Terres Australes.*

dans la partie méridionale d'Afrique, depuis Melinde jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & de l'autre côté jusqu'au Cap Gonzalez, les mêmes paralleles passent sur la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Hollande & la Carpentarie. Si le Pérou regorge d'argent; si toutes les montagnes de Chili sont pleines d'or, & le Bresil de toute sorte de richesses, ce Continent n'est pas moins heureusement situé, & quiconque en fera l'entiere découverte & y fera des établissemens, deviendra infailliblement possesseur de territoires aussi fertiles, aussi susceptibles d'amélioration que le Cap de Bonne Espérance, le Pérou, le Chili, le Bresil, & qu'aucun des pays qui jusqu'à présent ont été découverts.

Quant à la possibilité d'y établir des Colonies, il faut avouer qu'outre les difficultés qui pourroient provenir des Hollandois & des Espagnols, il s'en présente d'autres encore au premier coup d'œil, par raport aux autres nations de l'Europe. Les premiers en particulier auroient pu, par la voie de Batavia, ou des Moluques, ou même du Cap de Bonne-Espérance, faire des établissemens où ils auroient voulu; néanmoins, comme ils ont négligé de le faire pendant près de cent ans, leur conduite doit-elle être une regle pour les autres nations? Si les mesures foibles & timides de l'Administration nous ont fait abandonner le commerce des Moluques, le Gouvernement populaire, la vigueur & l'intégrité de nos Ministres actuels offrent l'occasion la plus favorable de réparer cette perte, & de porter à la Hollande un coup plus rude que toute la puissance de nos vaisseaux n'eût pu le

faire ſous le protectorat d'Olivier Cromwel, ou ſous le regne indolent de Charles II. Peut-être les ſuites fâcheuſes de la malheureuſe affaire d'Amboyne & de Pooloway, malgré le laps des années, ne ſont-elles pas encore effacées. Les Hollandois ont toujours conſervé ces iſles, & groſſi leur commerce des épiceries qu'ils en ont tirées. Une longue poſſeſſion leur a donné une ſorte de droit qu'il ſeroit dangereux & diſpendieux de leur diſputer, à cauſe des garniſons fortes & nombreuſes qu'ils ont dans leurs différens établiſſemens des Indes orientales. Mais ils ne peuvent prétendre un droit excluſif, & quand ils le voudroient, ils ne pourroient le ſoutenir ſur aucun des pays au ſud de la ligne. Leur diſpute avec la Compagnie des Indes occidentales prouve quel étoit le ſentiment général de cette nation ſur les droits de la Compagnie des Indes orientales. La déciſion des Commiſſaires, qui tous étoient des Docteurs en Droit Civil, & des gens verſés dans la connoiſſance des regles du Commerce auſſi bien que des Loix, fut poſitive contre eux, quoique l'influence & le pouvoir de cette Compagnie aient enſuite détourné celle des Indes occidentales de recueillir les fruits du jugement rendu en ſa faveur; des flottes & des armées, & la juſtice de l'entrepriſe ſeroient notre défenſe.

Raiſons d'établir un commerce & des Colonies dans le Continent méridional.

Préſentons ici aux yeux du Lecteur un extrait de ce que le nouveau Compilateur des Voyages d'Harris dit ſur ce ſujet. La premiere choſe à faire pour commencer cette entrepriſe, dit-il, ſeroit d'envoyer une eſcadre ſur les côtes de la terre de Van Diemen, qui en feroit le tour,

& reviendroit ensuite par celles de la Nouvelle-Guinée, suivant la route du Capitaine Tasman. Ainsi l'on pourroit acquérir la certitude des productions & havres de cette contrée, & de la vraie maniere de commencer un commerce avec le Continent méridional. Ce voyage pourroit être exécuté à peu de frais par la Compagnie des Indes, dans l'espace de huit mois, & il semble que rien ne pourroit empêcher la Législation, lorsqu'elle se voit débarrassée de la guerre & qu'elle s'occupe des affaires de commerce, de faire une telle expédition aux frais publics. Ainsi toutes les côtes au sud de la Nouvelle Hollande, & celles de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la ligne, pourroient être exactement observées. On pourroit pénétrer dans le pays avec des forces suffisantes, & savoir au juste quels avantages on devroit attendre d'un établissement. Cette entreprise ne paroîtroit ni difficile ni dangereuse aux personnes qui connoissent la navigation des Indes orientales. On sait déjà qu'on trouve par-tout le long de ces côtes, des isles où les vaisseaux chargés de cette entreprise trouveroient des rafraîchissemens.

» Cette expédition, dit l'Auteur du Journal » de Roggeveen, ne doit pas être entreprise par » un ou deux vaisseaux, mais par une escadre » entiere, dont les vaisseaux soient de différens » genres, les uns bien fortifiés, les autres plus » légers, tous bien munis de vivres, d'hommes » & de provisions. 2°. La flotte doit être mon- » tée principalement par de bons marins, au » lieu que jusqu'à présent les équipages ont été » en grande partie composés de soldats. Dans

» un aussi long voyage, il est naturel qu'il périsse
» autant de matelots que de soldats ; mais les
» conséquences ne sont pas les mêmes, car s'il
» reste assez d'hommes de mer, ils peuvent être
» utiles au combat ; mais les hommes de guerre,
» quel que soit leur nombre, ne peuvent servir
» à la manœuvre des vaisseaux. 3° Après le
» départ de la premiere escadre, il faudroit en
» envoyer une autre à sa suite, ce qui prévien-
» droit les effets funestes du scorbut & des ali-
» mens gâtés, puisque cela donneroit aux équi-
» pages la facilité de changer de vaisseaux,
» & empêcheroit l'une & l'autre escadre de
» demeurer trop long-temps en mer sans avoir
» des rafraîchissemens suffisans. 4°. Comme il est
» impossible de prévoir tous les accidens qui
» peuvent arriver dans le cours de ce voyage,
» on fixeroit, avant de mettre à la voile, un
» lieu de rendez vous, enjoignant au Capitaine
» de chaque vaisseau de s'y faire radouber &
» d'y rester pendant un certain temps, en atten-
» dant la réunion de toute la flotte. Enfin il
» faudroit que le Chef d'une telle expédition,
» quel qu'il soit, ne fût point restreint ni limité
» par sa commission ; mais que toute sa conduite
» fut laissée à sa discrétion, afin qu'il fût en
» état de profiter des circonstances & de s'ac-
» commoder aux événemens qu'il seroit impos-
» sible de prévoir. C'est de cette liberté & de
» sa propre prudence que dépend tout le succès
» de l'entreprise «. Notre Journaliste fut témoin
de la confusion qu'occasionnerent les ordres stricts
& limités de Roggeveen, qui fut forcé par ses
instructions de revenir à Batavia à l'instant même

où il eût pu entrer avec ſuccès ſur les terres qu'il avoit découvertes (*a*).

Sect. VI. Hiſtoire des Terres Auſtrales.

La difficulté d'avoir une relation impartiale des découvertes.

Quant à nous, la plus grande difficulté inſéparable de l'équipement d'une flotte pour la terre de Van Diemen, afin d'y faire toutes les recherches néceſſaires à l'établiſſement d'une Colonie, ſeroit d'avoir une Relation exacte & impartiale de l'expédition lorſqu'elle ſeroit faite: car les intérêts particuliers ſont toujours ſi actifs à contrarier le bien public, qu'il n'eſt pas aiſé de ſe procurer de juſtes renſeignemens lorſque tant de perſonnes ſont intéreſſées à les obſcurcir. Il faudroit n'employer à de telles expéditions que des hommes d'un mérite & d'une intégrité reconnue, qui, à leur retour, ſeroient obligés de produire leurs Journaux, ſous leur ferment. Les principaux Officiers, après les Chefs, ſeroient auſſi obligés de tenir leurs Journaux diſtincts & ſéparés, ſur leſquels le Chef n'auroit point d'inſpection, & tous ces Journaux ſeroient publiés par ordre du Gouvernement, afin que chaque homme pût avoir la liberté de les examiner, de propoſer ſes objections, ou d'en confirmer les faits & les circonſtances par les lumieres de ſa propre raiſon, de l'expérience ou de l'Hiſtoire.

Après avoir rapporté tout ce qu'il eſt eſſentiel de connoître, concernant les découvertes faites dans les Terres Auſtrales, le climat, le ſol, les productions de ce pays, les habitans, leurs mœurs, leurs uſages, la couleur de leur peau, &

(*a*) Hiſt. des Navig. p. 257. Harris, t. I, ſect. 20.

diverses autres circonstances, nous allons présenter au Lecteur un précis des travaux des principaux Navigateurs qui en ont fait le tour. Ce sera, il nous semble, un supplément utile à notre Histoire des Indes orientales & du Continent méridional, & une introduction convenable à ce que nous avons à dire sur l'Amérique. Le seul, ou au moins le plus grand avantage que les Modernes puissent se vanter d'avoir sur les Anciens, c'est peut-être d'avoir fait, à l'aide des Mathématiques & de l'Astronomie, la découverte de tant de contrées nouvelles. C'est, il faut l'avouer, un des plus nobles trophées de l'intelligence humaine, d'avoir su raisonner juste d'après des axiomes une fois posés, quoique ces axiomes pussent être le résultat des accidens & du hasard. Il est évident, d'après les tables astronomiques, les calculs d'éclipses, & plusieurs autres particularités qui se trouvent dans les Ouvrages de Ptolemée, d'Archimede, & d'Hypparque, que les Anciens n'ont pas eu une idée juste de la figure de la terre; qu'ils étoient fort ignorans en fait d'Astronomie pratique, & qu'ils devoient faire fort peu de progrès dans la navigation, tant qu'ils n'auroient pas connu les propriétés de la boussole. Quant à la configuration de la terre, leurs opinions étoient également diverses & absurdes. L'un l'imaginoit creuse comme un plat; l'autre plate comme une table, un troisieme la croyoit longue & haute comme une colonne; un quatrieme, encore plus extravagant, s'il est possible, la représentoit nageant comme une boule sur les eaux. D'autres lui ont prêté la forme d'un tambour; & quelques-uns des pre-

SECT. VI. *Histoire des Terres Australes.*

miers Ecrivains Chrétiens ont prétendu qu'elle s'étendoit à une profondeur infinie au dessous de leurs pieds, fondant leur opinion sur des autorités sacrées, ou plutôt tordant à leur sens divers passages de l'Ecriture Sainte (*a*). D'après cette diversité d'opinions, il est évident que les Anciens n'ont pu rien inférer de juste, ni relativement aux parties du globe non découvertes, ni relativement aux moyens de les découvrir. Il est vrai que les Modernes eux-mêmes, après la découverte de l'Amérique & des Indes orientales, après que la navigation a été portée à sa perfection, après la découverte de la boussole, different encore par la figure de la terre. Les uns prétendent qu'elle est applatie aux pôles, d'autres, qu'elle a la forme d'une sphere oblongue. Mais ces différences, quoiqu'elles servent à expliquer diversement quelques problêmes curieux d'Astronomie, n'ont pourtant aucune influence sur les principes généraux ni de l'Astronomie, ni de l'Art de la navigation.

Quant à l'Astronomie, Hypparque est le premier Philosophe qui ait fait un catalogue des étoiles fixes, environ cent cinquante ans avant l'Ere Chrétienne. Ses tables furent corrigées par le fameux Ptolemée, environ trois cents ans

---

(*a*) Ces Philosophes, en suivant l'ordre dans lequel nous avons rapporté leurs opinions, étoient Démocrite, Anaximenes, Anaximandre, Thalès, Leucippe, Lactance & Saint Augustin. On trouve le récit de ces opinions dans Diogene Laërce, & dans *Stanley's Lipes of the Philosophers*. Il seroit trop long d'en citer les pages.

après, & éleva sur ses principes un système, qui fut adopté pendant un grand nombre d'années; mais les siecles suivans y découvrirent une foule d'erreurs & d'absurdités. Les dernieres découvertes sont dues à l'usage du télescope, instrument totalement inconnu à Hypparque, à Ptolemée, & même au fameux Danois Ticho-Brahé. Cependant ce Philosophe arriva, à deux minutes près, à la vraie longitude & à la vraie latitude, tandis que les autres se trompoient généralement d'un demi-degré; erreur très-essentielle, comme chacun sait, pour la navigation. Mais la principale erreur des Anciens étoit de ne pouvoir déterminer au juste les quatre points cardinaux & les autres points intermédiaires. Forcés de côtoyer toujours les terres, faute d'avoir l'indication certaine du Nord & du Sud, ils ne pouvoient faire que de très-petits voyages. Ils pouvoient, à la vérité, dans le jour, trouver un méridien tel quel par le lever & le coucher du soleil; dans la nuit, la grande ourse & l'étoile polaire qui forme sa queue, leur indiquoient le Nord, mais il ne falloit qu'un nuage pour les priver de cette ressource. Un autre expédient usité chez les Anciens, étoit d'observer la direction dans laquelle ils avoient couru. Pour connoître quelle course ils avoient tenue, ils consignoient le plus exactement sur un registre toutes les inflexions & variations de cette course; méthode également ennuyeuse & incertaine, d'autant qu'un coup de vent, un fort courant, ou quelque autre accident rendoient tout leur travail inutile.

SECT. VI. Histoire des Terres Australes.

Heureuses innovations dans l'Astronomie & la navigation.

La boussole & la subtile théorie de l'aiguille

aimantée ont fait disparoître tous ces inconvéniens. On connoît la ligne méridienne avec autant de facilité que de certitude. Débarrassé des entraves de l'ancienne maniere, le Navigateur gouverne hardiment au milieu de l'immense Océan, & se force un passage aux parties les plus reculées du globe par le plus court chemin. C'est à cette invention que les Portugais durent, au commencement du quinzieme siecle, leurs voyages & leurs grandes découvertes à l'est. Le succès qui couronna leurs entreprises, donna naissance à ce long enchaînement de voyages maritimes, qui bientôt devinrent aussi avantageux au commerce qu'à la Société & aux Sciences. Les fables des Anciens ont fait place à une Histoire véridique. On a vu que toutes les parties du globe avoient leurs habitans; tous les vieux contes de géans, d'anthropophages, d'hommes dont la tête étoit au dessous de leurs épaules, sont tombés dans le mépris; on a vu que la disproportion entre l'étendue de la terre & celle des mers, étoit moins grande qu'on ne l'avoit cru, & que les productions des zones torrides & glaciales (ce qu'on étoit loin d'imaginer) sont plus précieuses & plus riches que celles des climats tempérés. Nous croyons donc que le Lecteur ne verra pas sans intérêt l'Histoire abrégée de ces premiers Navigateurs, qui le mettra à portée de suivre le progrès des découvertes faites dans l'Art de la navigation & dans celui de construire des vaisseaux. Cette Histoire jettera aussi un grand jour sur les découvertes des Indes orientales, que jusqu'à présent nous n'avons pu, d'après notre plan établi,

rapporter que par parties séparées, & selon qu'elles avoient rapport aux diverses nations Européennes dont nous avons donné l'Histoire; elle éclairera sur-tout la grande découverte des Terres Australes & de l'Amérique. La méthode que nous nous proposons de suivre, c'est d'extraire des Journaux des principaux Navigateurs, les principales circonstances de leurs voyages, avec un précis de la vie de ces grands hommes. Nous ferons en sorte que ces relations succinctes, placées suivant l'ordre exact de la chronologie, soient également utiles & amusantes. Nous spécifierons les causes qui les ont fait agir, & les conséquences qui en sont résultées; nous parlerons aussi de ce qui reste encore à faire aux hommes généreux auxquels l'industrie, les succès & la renommée des premiers pourroient inspirer une noble émulation.

On croit généralement que Christophe Colomb fut le premier qui conçut la possibilité de faire le voyage autour du Globe. Au moins ce fut lui qui, par ses argumens puissans & pleins de justesse, réunit à son opinion les Savans de toutes les nations; ce fut lui qui prouva que sa théorie correspondoit, non seulement avec la spéculation & le systême du Monde alors reçu, mais encore avec la pratique. Il sera donc le premier Héros Philosophe dont nous donnerons l'Histoire, qu'aujourd'hui l'on a peine à reconnoître à travers les erreurs grossieres qui en surchargent & obscurcissent les principaux faits. Les préjugés enracinés qu'il eut à combattre, la résistance de tous les Princes de l'Europe qui refusoient d'entrer dans ses mesures, la persé-

Sect. VI.
Histoire des Terres Australes.

vérance avec laquelle il les suivit, au mépris des obstacles, des dangers, & de la malicieuse envie de tous ses ennemis, sont des circonstances sur lesquelles nous nous proposons de nous arrêter, persuadés qu'elles intéresseront le Lecteur, & contribueront à le rendre meilleur, en lui montrant à quelle hauteur l'esprit humain peut arriver avec de la constance, de la fermeté, & un penchant invariable pour ce qu'il croit être la vertu.

SECTION

SECTION VII.

Contenant la vie & l'hiſtoire de Chriſtophe Colomb, Génois. Contradictions qu'il éprouve à la Cour d'Eſpagne, & enfin ſa mort, cauſée par la malice, la rancune & l'envie de ſes ennemis; contenant auſſi la vie & l'agrandiſſement de Sir François Drake; ſes divers exploits contre les Eſpagnols dans les mers du Sud; les tentatives de ſes ennemis pour déprécier ſon mérite; la haute opinion que la Reine avoit de ſa conduite; enfin ſa mort & ſa juſtification.

SECT. VII. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

La vie, les découvertes & la mort de Colomb, avec une apologie de ſon caractère.

LA vie de Don Chriſtophe Colomb a été écrite par ſon fils Don Ferdinand, qui nous apprend que ſon pere deſcendoit d'une ancienne famille Génoiſe; mais ſans ſpécifier ni l'époque ni le lieu de ſa naiſſance (*a*). Colomb montra

(*a*) Les Auteurs Eſpagnols donnent à Colomb le nom de *Colon*, par abréviation. Herrera dit qu'il naquit à Savone; Gomara, Hiſtorien Génois, prétend que Colomb étoit natif de la petite ville de Cicuro, dans le territoire de la République; mais Pierre le Martyr, ou plutôt Eden, dans ſa Préface à cet Auteur, ſemble croire que Narvi réclame avec juſtice l'honneur d'avoir vu naître ce grand homme. Nous ne parlons de cette diverſité d'opinions, que pour ſatisfaire la curioſité de nos Lecteurs, la choſe étant par elle-même très-peu importante.

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

de bonne heure son goût pour la navigation ; il étudia la Géographie & l'Art de naviguer avec une avidité surprenante, & il fit voir, jeune encore, quels progrès il avoit faits dans cet Art, par deux Cartes qu'il traça d'après une méthode nouvelle, & par plusieurs projets dont il commença dès-lors à méditer le plan. Les Portugais étoient à cette époque la Puissance maritime la plus fameuse en Europe ; ce qui excita Colomb à passer en Portugal, où il se maria, fixa sa résidence, & commença à commercer avec la côte de Guinée. Il eut de sa femme Philippa Muniz de Paristrello plusieurs enfans, ce qui augmenta encore sa vigilante activité & son désir d'étendre sa fortune par le commerce ; mais il voulut employer des moyens qui lui fussent particuliers (*a*). Ses voyages en Guinée n'étoient que subordonnés à ses desseins plus vastes, qu'il ne perdit jamais de vue, du moment qu'il eut conçu sa premiere idée du globe terrestre. Ce fut dans la même intention qu'il apprit passablement la Langue Latine & diverses parties des Sciences ; mais il s'appliqua sur-tout aux Mathématiques, qu'il savoit devoir influer sur ses projets. Il conserva toute sa vie une réputation de sobriété, de tempérance, de gravité & de piété. Il eut un jugement sain, des idées claires, un esprit studieux, entreprenant & infatigable dans ses poursuites (*b*).

Son application assidue aux Mathématiques &

(*a*) Purchas, t. I, part. II, p. 9.

(*b*) Gomara, Hist. Gen. c. XIV.

aux affaires maritimes, jointe peut-être aux relations des autres Marins, lui fit naître l'idée & le désir de faire lui même de nouvelles découvertes. Ce fut-là son seul motif, quoique la jalousie des Espagnols ait donné à cette partie de sa vie un tour moins honorable, & quoiqu'ils aient cherché, autant qu'il leur a été possible, à obscurcir l'éclat de sa gloire, uniquement parce qu'il n'étoit pas Espagnol. Mariana nous dit qu'un Pilote, nommé *Martin Vincent*, informa Colomb, comme il étoit jeune encore, qu'emporté à quatre cent cinquante lieues ouest du Cap Saint-Vincent, il avoit trouvé un jour une piece de bois travaillée de main d'homme, sans aucune ferrure; d'où il avoit conclu qu'elle venoit de quelque isle de la partie occidentale du globe. Pedro Correa lui dit aussi avoir vu à Porto-Santo une semblable piece de bois, chassée par les vents d'ouest. Il lui envoya aussi quelques grosses cannes ou roseaux, qui pouvoient contenir entre chaque nœud environ huit pintes d'eau. Il y avoit tout lieu de croire que ces cannes étoient la production de quelque contrée à l'ouest, & qu'elles avoient été, dans l'espace de quelques semaines, apportées par les vents dans ces parages (*a*). A ces particularités se joignirent les relations des habitans des Açores, qui affirmoient que des vents forts d'ouest & de nord-ouest avoient souvent apporté sur les côtes de Graciosa & de Fayal de gros pins, des canots formés d'un tronc d'arbre, & une

(*a*) Purchas, p. 9.

fois deux corps morts, différens, pour la couleur, de tous les hommes qu'on avoit vus jusqu'alors, & ayant le visage beaucoup plus large. Les Ecrivains Espagnols font mention de plusieurs autres circonstances de cette nature, qui, au lieu de faire tort au grand caractere de Colomb, ne font que lui donner un nouveau lustre, en démontrant combien il devoit avoir un esprit perçant, combien il étoit subtil & judicieux observateur, lui qui, sur des probabilités si vagues & si incertaines, établit le projet si noble, si utile & si vaste, de découvrir une quatrieme partie du globe (*a*). Cependant le fait qui paroît

(*a*) Les paroles de Pierre le Martyr, contemporain de Colomb, paroles qu'il adresse aux deux Patrons de ce grand homme, démontrent évidemment qu'il n'avoit point puisé ses idées dans les relations ni les rapports vagues des marins avec lesquels il conversoit, mais dans l'examen exact & la comparaison des diverses parties du globe. Colomb conclut de ce défaut d'harmonie entre les terres & l'immensité des eaux, que toutes les parties de la terre n'étoient pas encore découvertes, & que cette harmonie devoit nécessairement subsister, quoiqu'elle fût encore ignorée. *Attollite mentes*, dit Pierre le Martyr, *audite, sapientissimè duo senescentes, novum inventum. Meministis Colonum Ligurum institisse in castris apud Reges; de percurrendo per occiduos antipodes, novo terrarum hemisphærio meminisse oportet. Quâ de re vobiscum aliquando actum est, nec sine vestro, ut arbitror, consilio, rem hic agressus est.* Mais les relations sur cet article sont si diverses, qu'il est difficile de découvrir la plus véritable. Chaque Ecrivain parle de Colomb d'après ses préjugés, soit nationaux, soit personnels. Quelques-uns de ses amis vont jusqu'à affirmer qu'on mit tout en usage pour faire avorter ses projets & pour ternir sa réputation, parce qu'il étoit de l'intérêt des Portugais, que cette méthode de découvertes dans l'Occident

avoir été le plus déterminant pour Colomb, est celui ci. En 1484, un certain Alonzo Sanchez de Helva, dans le pays de Niabla, mourut dans la maison de Colomb, dans l'isle de Tercere, & lui laissa tous ses papiers, où Colomb acquit toutes les lumieres qui par la suite dirigerent ses grandes entreprises. Sanchez avoit fait long-temps le commerce maritime d'Espagne aux Canaries, & de là à Madere. Dans son dernier voyage de Madere, il fut emporté hors de sa route, &, après une course continue de vingt-neuf jours, il arriva à une isle qu'on suppose être Hispaniola, où il aborda & prit observation. Il avoit tenu un Journal exact de toutes les circonstances de son voyage; & ce Journal, disent les détracteurs de Christophe Colomb, lui fournit les principaux moyens qu'il mit en usage pour toutes les découvertes qu'il fit dans la suite. Il y trouva, disent-ils, non seulement des renseignemens clairs, mais un plan direct & sûr, & une course tracée pour ses opérations futures. Mais ce qui détruit la vraisemblance de cette fable, c'est qu'il est de fait que Colomb avoit lui-même tracé & terminé tout son plan, & qu'il l'offrit à ses compatriotes les Génois au commencement de l'année, à l'époque même où Sanchez commença, dit-on, son voyage. Dans ce plan, il ne tiroit aucun témoignage de l'expérience. Ses argumens n'étoient fondés que sur la simple raison, & paroissoient n'être

n'eût pas un heureux succès. (V. Edit. Eden. Petri Mart. Epist. 133).

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

le fruit que de ses connoissances & de ses profondes pensées. La figure de la terre est sphérique. Il est donc probable, disoit-il, que le Continent connu sur un de ses côtés est balancé sur l'autre par une masse égale de terre. Les Portugais ont d'abord découvert des isles, & ensuite une vaste étendue de pays en portant à l'est; de même il est presque certain qu'en navigant à l'ouest, on trouvera d'autres isles & un autre Continent. De plus, on a observé dans les isles du Cap Verd, que les vents soufflent de l'ouest pendant un espace de temps fixe, ce qui ne peut être produit que par une grande étendue de terre de ce côté. Enfin Colomb concluoit en leur représentant que cette découverte une fois assurée, seroit pour le moins aussi glorieuse que celle des Indes orientales, qui faisoit en ce temps l'admiration de toute l'Europe, produiroit autant de richesses, & seroit aussi utile à leur commerce, à la navigation & à l'industrie.

Il est donc évident que Colomb, quoiqu'il n'ait pas effectué le projet de faire le tour du Monde, a le premier suggéré la possibilité de ce voyage, qu'il l'a tenté & a indiqué les moyens de l'effectuer. On voit aussi par-là qu'il dut bien peu de secours aux relations des Marins, & enfin que son magnifique plan n'étoit que le résultat d'un jugement sain & profond, une belle théorie qui avoit besoin d'être confirmée par l'expérience. Les Etats de Gênes regarderent le projet comme au dessus de leurs facultés, & comme propre à leur attirer le ressentiment de divers Princes maritimes, & le

Son projet rejetté par les Génois.

rejeterent. Colomb le présenta à Jean Second, Roi de Portugal, dans les Etats duquel il avoit résidé pendant nombre d'années. Le Roi nomma des Commissaires pour traiter avec Colomb, examiner le plan, & en faire leur rapport au Conseil-Privé de Sa Majesté. Ce Comité se conduisit envers Colomb avec une perfidie inexcusable. Après avoir réussi, à force d'artifices, à connoître toutes les idées de Colomb sur le projet, ils donnerent l'avis au Roi d'envoyer un vaisseau pour essayer s'il étoit praticable, cherchant ainsi à dérober à Colomb, par d'indignes ruses, & la gloire & les avantages personnels qui pouvoient résulter pour lui du succès de l'entreprise. Cependant leur dessein avorta, faute de courage & de conduite dans les personnes qu'ils avoient mises dans le complot. Colomb découvrit les artifices qu'on mettoit en usage pour saper sa fortune & sa réputation, & il en fut si fort irrité, qu'il refusa de traiter une seconde fois avec le Roi de Portugal, quoique Sa Majesté le désirât ardemment, & qu'il prit le parti de proposer son plan à la Cour de Londres, & de lui demander les moyens de l'exécuter.

Son frere le propose à Henri VII, Roi d'Angleterre.

Dans cette vûe, il envoya son frere Barthélemi Colomb, avec des instructions, à Henri VII, ne doutant pas que ce sage Monarque n'adoptât avec empressement une proposition qui promettoit de si grands avantages; mais malheureusement Barthélemi tomba dans les mains des Pirates, qui le dépouillerent de tout, & ce fut dans cette misérable situation qu'il arriva en Angleterre. Après avoir eu beaucoup à souf-

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

frir de ſon indigence, il trouva enfin moyen, en 1488, de faire parvenir au Roi ſes propoſitions. Elles furent accueillies avec zele & prudence ; un accord fut conclu avec Barthélemi, au nom de ſon frere, & il y avoit tout lieu d'eſpérer que ſon voyage en Angleterre ſeroit enfin couronné par le ſuccès (*a*).

Dans cet intervalle, Chriſtophe Colomb ayant entendu parler du malheur de ſon frere en mer, reparut à la Cour d'Eſpagne, où il conféra avec Martin Alonzo Pinçon, un des plus habiles Navigateurs de ſon temps, & vint à bout de le convaincre ſi fortement par ſes argumens, que Pinçon offrit de l'accompagner dans le voyage, ſi ſon projet avoit lieu. Colomb s'adreſſa enſuite à Juan Peres de Marcheno, Franciſcain, célebre pour ſes connoiſſances en Aſtronomie & en Géographie. Marcheno fut non ſeulement convaincu de la juſteſſe des raiſonnemens de Colomb, il ſe déclara le défenſeur zélé & infatigable du projet, & s'il prit enfin quelque conſiſtance, c'eſt à lui, en grande partie,

Colomb trouve en Eſpagne des contrariétés ſans nombre.

(*a*) D'après cette Relation que nous trouvons dans tous nos Hiſtoriens Anglois, & particuliérement dans les collections d'Hackluyt & de Purchas, ainſi que dans l'Hiſt. de l'Inde d'Oviedo (l. II, c. V), il paroîtroit que les droits des Anglois ſur le Nouveau Monde ſont antérieurs à ceux des Eſpagnols. S'ils alleguent contre cette prétention la découverte des iſles, les Anglois peuvent avec autant de raiſon employer contre eux les mêmes argumens par rapport au Continent. Cependant, comme la queſtion eſt aujourd'hui décidée par la diviſion qui en a été faite & confirmée par une longue poſſeſſion, nous épargnerons au Lecteur les détails de cette diſcuſſion.

que Colomb en fut redevable. Il le recommanda aux deux premiers Grands d'Espagne, les Ducs de Medina-Sidonia & de Medina-Celi. Ces deux Seigneurs, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'ils protégerent Colomb avec toute la chaleur que méritoit son génie, lui montrerent pourtant beaucoup de considération, & appuyerent sa requête à Ferdinand & Isabelle, Leurs Majestés Catholiques, sans y être excités par d'autres motifs que la fermeté, la probité & la droiture qu'ils avoient observées dans notre illustre Navigateur (*a*). Le secours de son ancien ami Marcheno ne lui fut pas non plus inutile en cette occasion; car il fut, par les plus fortes recommandations, concilier à Colomb Ferdinand Tolavera, Confesseur de la Reine, homme de probité & de savoir, & qui avoit une grande influence sur l'esprit de Leurs Majestés. A l'aide de cet Ecclésiastique, Christophe Colomb, en dépit des persécutions, de la malice, de la jalousie & des préjugés nationaux, vint enfin à bout de mettre son dessein à exécution. Les artifices de l'envie furent poussés si loin, qu'il prit souvent la résolution de quitter absolument la Cour d'Espagne, & de s'adresser à celle de France; mais il en fut détourné par le Franciscain, par le Confesseur, & par Don Alphonse di Quintaniglia, Auditeur des Comptes, homme judicieux & sensé, qui avoit pris Colomb en affection, lui donnoit sa table, & lui fournis-

(*a*) Herrera, d. i. l. i. c. II.

ſoit tout l'argent qui lui étoit néceſſaire (*a*). Bientôt après, l'Auditeur le préſenta à l'Archevêque de Tolede, & ce Prélat ayant alors entré dans les vûes de Colomb, ſes affaires commencerent à prendre un aſpect plus favorable. La Reine Iſabelle s'intéreſſa au ſuccès de ſes deſſeins avec tant de chaleur, que bientôt il ne reſta plus que deux obſtacles à ſurmonter, les dépenſes néceſſaires à l'équipement d'une flotte, & les demandes perſonnelles de Colomb. Quant aux premieres, elles montoient à une ſomme aſſez modique; mais le tréſor d'Eſpagne étoit tellement épuiſé par les longues guerres avec les Mores, que la Reine, diſent quelques Auteurs, offrit de mettre en gage ſes joyaux pour compléter la ſomme: à la fin, cette difficulté fut levée par Don Louis de Saint-Angelo, Officier fort riche, qui avança la meilleure partie des fonds. L'autre difficulté fut auſſi levée par l'inflexible conſtance de Colomb, qui ne voulut rien rabattre de ſes premieres conditions, c'eſt-à-dire qu'il ſeroit nommé Vice-Roi & Amiral des terres & des mers qu'il découvriroit, & qu'il auroit la dixieme partie de tous les profits nets qui reviendroient à Leurs Majeſtés du ſuccès de ſes travaux. Il parvint enfin à l'obtenir, & les articles de la convention furent ſignés à Santa Fe, dans le royaume de Grenade, en 1492.

Il obtient enfin l'appui de la Reine.

Une flotte lui eſt aſſignée.

Après ces préliminaires, on lui aſſigna trois

(*a*) J. de Barros, d. 1. l. III, c. II, apud Purchas, t. I, l. II.

vaisseaux, la *Santa-Maria*, qu'Oviedo appelle *la Gallega*, commandée par Colomb en personne, *la Pinta*, commandée par Alonzo Pinçon, & *la Ninna*, par Vincent Yannes Pinçon, frere d'Alonzo. Ce Vincent avança à Colomb l'argent nécessaire pour sa part des frais d'armement, qui, conformément aux articles stipulés, étoit d'un quart. Le vaisseau de l'Amiral étoit un caraque ou navire ponté. Les autres étoient des caravelles ou vaisseaux découverts, & tout l'équipage de ces trois vaisseaux ne montoit qu'à quatre-vingt-dix hommes, suivant Herrera. Pierre le Martyr & d'autres Historiens contemporains de Colomb, le font monter à cent vingt Matelots. Quoi qu'il en soit, le nombre de ses hommes n'étoit nullement proportionné aux dangers qu'il alloit rencontrer. Vers la fin de Juillet 1492, il s'embarqua à Palos, & leva l'ancre le 3 Août. Le 4, *la Pinta* perdit son gouvernail, ce qui les obligea à rentrer dans le port, accident qui fut interprété comme un sinistre augure par les Matelots; mais Colomb n'y vit que le retardement de son projet. Il dit aux Matelots qu'il n'étoit point de présage sinistre lorsque le projet étoit juste & précis, entrepris par la bravoure, & soutenu par l'esprit public. Il prit beaucoup de peine pour leur inspirer du courage, de justes notions de l'entreprise qu'ils alloient tenter, & les vrais principes de la navigation & de la Géographie, remplissant à la fois les fonctions de leur Instructeur & de leur Chef. Le 11 du même mois, il eut vue des Canaries, où il rafraîchit ses hommes & continua de les instruire jusqu'au 7 Septembre, qu'il

remit en mer. Auſſi-tôt que la flotte eut perdu la terre de vue, l'équipage commença à s'alarmer. Ce fut en vain que Colomb voulut ranimer leur courage; ils nommoient les deſſeins de Colomb un projet déſeſpéré, un plan chimérique qui les conduiſoit néceſſairement à leur perte. Mais Colomb continua ſa courſe avec un air de réſolution calme & inflexible. Son courage & ſa préſence d'eſprit produiſirent un heureux effet ſur la plupart de ſes hommes. Il ſut auſſi les tromper à deſſein dans leurs calculs, en leur perſuadant que le trajet qu'ils avoient fait étoit beaucoup moins conſidérable, & qu'ils étoient beaucoup plus près de terre qu'ils ne ſe l'imaginoient. Le 14, il s'apperçut de la variation de l'aiguille aimantée, & en prit note. C'eſt la premiere fois que ce phénomene a été obſervé. Deux jours après, ils virent flotter ſur l'eau des herbes, avec une infinité de ſauterelles & d'autres inſectes, & ce fut pour eux un pronoſtic que la terre n'étoit pas loin. Ils virent encore quelques jours les mêmes choſes, des oiſeaux de mer, & d'autres indices qui ranimerent le courage abattu des Matelots (*a*). Ils furent dans cette ſituation, voguant avec une briſe fraîche de vent arriere juſqu'au 22, que le vent paſſa au ſud, ſud-oueſt. Auſſi-tôt que les Matelots s'en furent apperçus, ils en conclurent que Dieu étoit irrité de leur entrepriſe téméraire. Ils firent à Colomb les reproches les plus vifs & les plus inſultans.

La variation du compas obſervée pour la premiere fois.

(*a*) Oviedo, Hiſt. Del. Ind. l. II, c. V. Purchas, t. I, l. II, c. I, l. IV.

Ils ne respecterent pas plus Leurs Majestés Catholiques qui les avoient sacrifiés, disoient-ils, aux folles instigations d'un artificieux Etranger. Ils allerent jusqu'à menacer Colomb de le précipiter dans la mer, s'il refusoit de revirer de bord à l'instant même & de reprendre la route de l'Espagne. Il supporta tout cela avec la patience d'un Philosophe & l'intrépidité d'un soldat. Il raisonna avec eux du ton le plus calme, répondit avec douceur à leurs injures, leur promit de grandes récompenses s'ils persévéroient à suivre un plan aussi honorable & aussi avantageux pour eux-mêmes que pour lui; & enfin il leur promit solennellement de reprendre la route d'Espagne, si, dans l'espace de trois jours, ils ne découvroient pas la terre. Par cette conduite prudente, & à ces conditions, la mutinerie cessa pour cette fois. Avant que le premier de ces trois jours fût expiré, Colomb s'apperçut, à la couleur du soleil couchant, qu'ils approchoient de terre. Alors il diminua de voiles, informa les équipages des raisons sur lesquelles il fondoit ses conjectures, & la même nuit il découvrit un feu, à la grande joie de tout le monde. Vers minuit, Rodrigo di Niara découvrit terre, qui se trouva être une isle de quinze lieues de circonférence, l'une des Lucayes, appelée par les naturels *Guanahani*, & par Colomb *San-Salvador*, située à environ neuf cent cinquante lieues des Canaries. Lorsqu'ils furent près du rivage, ils chanterent le *Te Deum*, & prirent solennellement possession de l'isle, au nom de Leurs Majestés Catholiques. Les naturels qui étoient nus, montrerent beaucoup

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

d'étonnement à la vue de l'habillement & de la figure des Espagnols, mais sur-tout à la vue de leurs vaisseaux qu'ils prenoient pour de grands animaux. Ces hommes étoient d'une stature ordinaire, bien proportionnée ; leur peau étoit naturellement olive, mais ils avoient le corps peint de diverses couleurs, usage généralement établi parmi les habitans originaires de la plupart des isles des Indes orientales, du Continent méridional, aussi bien que de l'Amérique. Ils ignoroient absolument l'usage du fer & la nature des armes, empoignant fort innocemment les sabres tranchans des Espagnols. Ils portoient des anneaux d'or au nez & aux oreilles, qui, dirent-ils, leur venoient du midi, où résidoit un Roi très-puissant, & dont les sujets avoient abondamment de cette espece de métal. Le 15 Octobre, les Espagnols remirent en mer, & aborderent à une autre isle éloignée de sept lieues de la premiere ; ils l'appelerent *Santa Maria de la Conception.* Le 17, ils allerent à Ferdinanda, où les femmes portoient des jupons de coton, qui les couvroient depuis la taille jusqu'aux genoux. Bientôt après, ils aborderent encore à une autre isle, à laquelle ils donnerent le nom d'*Isabella*, en l'honneur de Sa Majesté Catholique, qui s'étoit déclarée la protectrice de l'entreprise. Ils prirent solennellement possession de celle-ci comme des premieres, traitant les naturels avec bonté, & leur faisant présent de grains de verre & autres bagatelles, dont tous les Indiens font si grand cas (*a*).

L'isle de la Conception découverte.

(*a*) Purchas, vol. I. l. II, c. IV. Herrera, ubi suprà.

L'isle de Cuba découverte.

De là, Colomb s'avança jusqu'à Cuba. Les naturels de Ferdinanda & d'Isabella lui avoient dit que cette isle produisoit en abondance de l'or & des perles. A son arrivée, il dépêcha deux Indiens pour examiner le pays. Après quelques heures de route, ils arriverent à un village composé d'environ cinquante maisons, où ils furent bien reçus par les habitans. Les Espagnols y allerent aussi; les naturels leur offrirent de l'encens, croyant que ces Etrangers étoient des Divinités, opinion dont ces hommes simples ne tarderent pas à voir l'erreur. Ils leur firent des offrandes de pain & de racines; ils leur baiserent les mains & les pieds avec tous les actes imaginables de dévotion & d'adoration. Les Espagnols virent dans cette contrée le coton croître sans culture, & une infinité d'arbres & d'oiseaux qu'ils n'avoient vus nulle part. Mais ce qui attira sur-tout les regards des Espagnols, ce fut le précieux métal que les Indiens portoient à leur nez. Ils prirent sur cet objet toutes les informations possibles; les naturels répondirent constamment à leurs questions, *Cubonacan*, ce qui signifie que cet or se trouvoit dans le milieu de l'isle de Cuba; mais les Espagnols donnerent à ce mot une fausse interprétation, & crurent qu'ils vouloient parler du Chan de Cathay. Avant que Colomb fût parti de Cuba, Martin Alonzo Pinçon, son ancien ami, devenu jaloux des succès de Colomb, & craignant que sa propre réputation ne se perdît entiérement dans l'éclat de la gloire dont l'Amiral se couvroit par des découvertes si inattendues, se sépara de lui, résolu d'aller chercher seul un honneur dont il

pût jouir sans partage. De là, Colomb fit voile pour Hispaniola, alors appelée par les naturels *Haiti*. Dans cette isle, il s'attacha à une femme, & comme il la traita avec beaucoup de tendresse & de bonté, il s'en fit un Agent utile avec le reste des naturels. Durant sa résidence à Hispaniola, il entra dans une correspondance la plus familiere avec les habitans. Favorablement disposés par les rapports de cette femme, ils prirent les Espagnols en si grande affection, que le Roi Guacanagari invita souvent Colomb à venir à terre, & conçut pour lui & pour tous ses compagnons la plus vive amitié. Afin d'assurer les droits de l'Espagne sur cette isle, Colomb y bâtit un fort, dans lequel il plaça trente-huit hommes de garnison. Ensuite il se prépara à retourner en Espagne. Cependant il se réconcilia avec Pinçon. L'Indien qui porta à ce dernier la lettre de Colomb, fut fort étonné de voir que ces Européens pouvoient se communiquer leurs pensées avec un morceau de papier, & il ne douta pas qu'il n'y eût là-dessous la médiation secrete de quelque Divinité. Colomb laissa quelques réglemens à la garnison ; mais sur-tout l'ordre de vivre en bonne intelligence avec les naturels : alors il fit voile pour l'Espagne. A son arrivée, il alla droit à la Cour, où il fut bien accueilli par la Reine, qui le fit asseoir en sa présence. C'étoit alors la plus grande distinction dont un Monarque pût honorer un sujet.

Le fort de la Nativité bâti à Hispaniola.

Colomb étoit persuadé que les terres qu'il avoit découvertes étoient des isles situées à l'opposite de ce Continent, avec lequel les Portugais commerçoient. Cette opinion étoit d'accord avec

avec le ſyſtême qu'il avoit établi, & l'idée qu'il s'étoit faite du globe terreſtre. C'eſt pourquoi il appela ces iſles *les Indes Occidentales*. Il fit dans ce voyage pluſieurs obſervations aſtronomiques très-curieuſes, & propres à perfectionner la navigation; & le ſuccès de cette expédition inſpira aux Eſpagnols le courage de s'engager déſormais dans des mers inconnues. En revenant, Colomb écrivit un Journal exact de tout ſon voyage; & pour conſerver la mémoire de ſa découverte, en cas de naufrage, il enveloppa ſoigneuſement l'écrit dans une toile cirée, le plaça dans un barril bien fermé, tout prêt à être jeté dans la mer, s'il arrivoit à ſon vaiſſeau quelque accident fâcheux. Ce fut par le même motif qu'il traça, avant ſon ſecond voyage, une Carte exacte de toutes ſes découvertes, carte qu'il laiſſa entre les mains de ſon fils.

SECT VII. *Hiſtoire des Terres Auſtrales.*

Bientôt après ſon retour, la Cour d'Eſpagne le renvoye avec des forces plus conſidérables.

La réuſſite de cette premiere entrepriſe détermina Leurs Majeſtés Catholiques à le renvoyer pour le même objet, l'automne ſuivante, avec une eſcadre de dix-huit voiles. Les ſeules particularités que nous connoiſſions de ce voyage, c'eſt qu'à cette époque les premieres eſcarmouches eurent lieu entre les Eſpagnols & les Indiens; que le Monarque Indien acheta la paix au prix d'une couronne d'or, qu'il envoya à Colomb avec quantité de proviſions pour ſa flotte, & des renſeignemens utiles & de la plus grande importance; que les découvertes que fit Colomb dans cette expédition, le confirmerent dans l'idée qu'il avoit trouvé un nouveau paſſage aux Indes orientales, & le moyen

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

de faire le tour du Monde. Quant à son troisieme voyage, nous n'en connoissons pas mieux les particularités. On rapporte seulement que Colomb eut alors quelque connoissance de l'existence du Continent ; qu'il rétracta la méprise qu'il avoit commise anciennement, ayant ouï dire qu'il y avoit une mer de l'autre côté de ce Continent, & qu'il commença à croire qu'il existoit un passage du nord aux mers du Sud, par lequel il seroit possible d'aller par mer aux Indes orientales. Rien ne met dans un plus grand jour sa sagacité & sa pénétration, que cette conjecture. C'est avec bien de la raison que l'illustre M. Boyle affirme que nous sommes autant obligés à Colomb pour les découvertes faites après sa mort, que pour celles qui le furent de son vivant, puisque toutes émanerent de ses principes, & ne furent que des modifications du plan qu'il avoit tracé & en quelque maniere exécuté avec autant de prudence que de courage & de bonheur. Il est aussi à remarquer que quelques-unes de ces découvertes, que l'on croit être d'une date plus récente, ne lui furent pas inconnues, entre autres le mouvement constant de la mer de l'est à l'ouest. Il en prit note dans son premier voyage, & cette remarque lui servit à expliquer la différence du temps qu'il mit à aller, & de celui qu'il mit à revenir.

Colomb & ses amis sont mis aux fers.

Mais cette expédition, quoiqu'heureuse quant à l'objet principal, ne se termina pas sans quelques infortunes & quelques déplaisirs pour Colomb. Sa conduite réservée & grave, sa constance, ses succès, & l'exactitude de la disci-

pline qu'il fit obſerver dans ſes voyages, lui ſuſciterent nombre d'ennemis, tant en Eſpagne que parmi les hommes licencieux & mutins qui compoſoient ſon équipage. On envoya d'Hiſpaniola à la Cour les griefs que les deux parties ſe reprochoient. En conſéquence, Leurs Majeſtés envoyerent un Francis Bobadilla, pour prendre connoiſſance de la diſpute, & faire juſtice, d'après une enquête exacte. Bobadilla, ſur un examen ſuperficiel des faits, & pour faire ſa cour à un Evêque dont Colomb avoit encouru le reſſentiment, ordonna que l'Amiral & ſes freres fuſſent arrêtés, mis aux fers, & envoyés en cet état en Eſpagne. En Novembre de l'année 1500, ils arriverent à Cadix, d'où Colomb fit ſon appel à Leurs Majeſtés Catholiques, qui le firent auſſi-tôt relâcher, & montrerent le plus vif regret de l'injure qu'on lui avoit faite. La Reine en particulier, qui ſoutenoit avec chaleur ceux qu'elle honoroit de ſon eſtime, lui donna des marques ſignalées de faveur & de diſtinction; mais il fut encore longtemps ſans pouvoir obtenir qu'un autre Gouverneur fût envoyé à Hiſpaniola, ce qui lui fut accordé pourtant à la fin.

Alors il ſollicita la permiſſion de faire un quatrieme voyage, qu'il obtint après bien des difficultés. Ce fut dans ce voyage qu'il aborda au Continent, & reſta quelques jours à Baſtimentos. En 1502, comme il étoit ſur le point de faire pluſieurs nouvelles découvertes, il fut obligé de changer ſa courſe & de retourner à Hiſpaniola; nous ignorons par quelle cauſe. Il eſt probable que ce furent de nouvelles querelles ou mutineries qui le mirent dans l'impoſſibilité de

SECT. VII. *Histoire des Terres Australes.*

continuer sa route. En 1504, revenu en Espagne, la premiere nouvelle qu'il apprit à son arrivée, fut la mort de la Reine Isabelle, sa meilleure protectrice. Il en fut si frappé, que sa santé en fut évidemment altérée, & ce ne fut que par un effort de constance & de son insurmontable courage, qu'il survécut à une perte qui le laissoit exposé à toute la malice, aux intrigues & aux artifices de ses nombreux & puissans ennemis. Il resta pourtant constamment attaché à une Cour ingrate, où il n'étoit plus reçu qu'avec un froid cérémonial, qui lui rappeloit sans cesse l'accueil bien différent que lui faisoit jadis sa royale protectrice. Ces désagrémens, joints à ses anciennes afflictions, blesserent si profondément sa grande ame, qu'après une maladie de quelques mois il mourut, objet tout à la fois & d'admiration & d'envie. Quand on eut appris à la Cour la nouvelle de sa mort, ils commencerent alors à sentir tout le prix de l'homme qu'ils avoient négligé. Plus la calomnie cherchoit encore à ternir ses vertus, plus ils les voyoient éclatantes, & ils rendirent au mort les honneurs qui lui avoient été refusés de son vivant. On le fit enterrer avec une pompe & une magnificence extraordinaires; mais Colomb avoit lui-même donné quelques ordres relativement à ses funérailles. Pour perpétuer la mémoire de la maniere injuste & cruelle dont il avoit été traité, il ordonna que les chaînes qu'il avoit portées fussent mises à ses côtés dans le cercueil. Ainsi mourut ce grand homme, l'ornement de son siecle, & qui, constamment en butte aux traits de la fortune, fut également vertueux & pour le public

Sa mort & son caractere.

SECT. VII.
Hiſtoire des Terres Auſtrales.

& dans ſa vie privée. Il n'a jamais été ſurpaſſé par aucun homme en prudence, en perſévérance, en courage & en véritable grandeur d'ame. Avec lui expira cet eſprit d'envie & de reſſentiment qui le pourſuivit dans tout le cours de ſa vie, & auquel il réſiſta avec une noble & généreuſe réſolution. On en trouve un exemple frappant dans ſa fameuſe Hiſtoire de l'Œuf, ainſi rapportée par Pierre le Martyr. Après la mort de la Reine, lorſqu'on s'apperçut que le Roi recevoit Colomb avec une ſorte de réſerve & de froideur, pluſieurs des Nobles affecterent de déprécier le mérite de l'heureux Navigateur, & d'inſinuer qu'il avoit été plus heureux que prudent, & que ſes découvertes avoient été plutôt l'effet du haſard que d'un plan bien concerté. Les Pinçon, qui par jalouſie étoient devenus les ennemis jurés du mérite ſupérieur de Colomb, furent, à force d'artifice, fortifier encore ces ſuggeſtions. Ils s'attribuerent l'honneur des découvertes qui avoient été faites, déclarant que l'orgueil, l'obſtination & les ſévérités de Colomb avoient été la cauſe de toutes les mutineries & diſſentions qui s'étoient élevées ſur la flotte. Colomb étant un jour à un dîner public à la Cour, après avoir beaucoup plaiſanté ſur cet article, ſe fit apporter un œuf, & le montrant à la compagnie, demanda ſi quelqu'un vouloit entreprendre de faire tenir cet œuf droit ſur le petit bout. Tous s'étant accordés à dire que la choſe étoit impoſſible, Colomb prit l'œuf fort gravement, & le frappant doucement ſur la table, en caſſa la coquille juſqu'à ce que, ſa baſe étant élargie, il pût ſe tenir debout.

Toute la compagnie éclata de rire, & l'on cria que cela n'étoit pas sorcier, que tout le monde en pouvoit faire autant. » Je n'en doute » pas, répondit Colomb, & pourtant aucun de » vous n'a songé à le faire. C'est ainsi que j'ai » découvert les Indes; j'ai d'abord conçu le » dessein de naviguer dans ces parages, & main- » tenant le plus misérable pilote peut y trouver » son chemin aussi bien que moi. Il y a mille » & mille choses qui paroissent aisées lorsqu'elles » sont exécutées, & qu'on croyoit auparavant » impraticables. Vous devez vous ressouvenir » des railleries que j'ai essuyées avant de mettre » mon dessein à exécution; c'étoit un rêve, » une chimere, une duperie, & maintenant » c'est une idée que tout le monde pouvoit avoir » & exécuter «. Lorsqu'on raconta cette histoire à Ferdinand, elle parut beaucoup l'amuser. Il loua beaucoup Colomb, & ne fit pas difficulté de déclarer qu'il admiroit l'étendue de son esprit, que pourtant il cherchoit à rabaisser. De ce petit incident naissent naturellement diverses réflexions, & il doit inspirer au Lecteur une idée extraordinaire du bon sens, de la présence d'esprit & de la constance de Colomb. Il suffira d'observer que Colomb suivit constamment, dans ses quatre voyages, un plan certain & régulier, au lieu que ses successeurs, guidés uniquement par l'avarice, n'eurent d'autres instructions que celles qu'ils recevoient des Indiens, qui, pour se débarrasser eux-mêmes de ces visiteurs importuns, ne cessoient de leur vanter la richesse des pays éloignés, rapports auxquels les Espagnols ont souvent ajouté foi. Ainsi les découvertes de Co-

lomb ont été, comme celles de Newton, le réſultat de méditations profondes & de concluſions juſtes & heureuſes : celles de ſes ſucceſſeurs n'ont été que le réſultat d'expériences accidentelles, de rapports vrais ou faux, ou d'autres cauſes fortuites. Leur mérite ne conſiſte pour la plupart qu'à avoir perfectionné les inventions & les découvertes d'un autre. Nous devons pourtant en excepter Ferdinand Magliana ou Magellan, Portugais, homme d'une illuſtre famille, juſtement renommé pour ſon eſprit & ſes talens dans la théorie & la pratique de la navigation. Comme nous avons eu occaſion de parler des découvertes de cet habile marin dans notre Hiſtoire de l'Amérique, nous omettrons ici ſon voyage autour du Monde, & nous paſſerons à celui de notre fameux compatriote le brave Sir Francis Drake.

SECTION VIII.

Contenant la naissance & les premiers exploits de Sir Francis Drake, son voyage autour du Monde, avec un précis de sa vie, son caractere & sa mort.

Sect. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Nous avons, dans la Section précédente, rapporté l'histoire de la vie & des découvertes de Colomb, & nous l'avons montré moins comme un célebre navigateur, que comme un Philosophe dont le systême donna naissance aux voyages de Magellan, Drake, Van-Noort, Cavendish, Dampierre, Anson, & de tous les autres Marins qui ont fait le tour du globe. On a observé que Francis Drake ressembloit aux Héros de l'Antiquité, tant par ses vertus, que par son origine douteuse & équivoque. Le savant Camden nous apprend (*a*) qu'il étoit fils d'un Prêtre Protestant, qui, sous le regne d'Elisabeth, étoit Vicaire à Upnore, sous la riviere Medway. Mais l'habile & laborieux John Stowe rapporte qu'il étoit l'aîné de douze freres, tous enfans d'Edmond Drake de Tavistock, matelot dans le Comté de Devon, & qu'il étoit né en 1540 (*b*). Le dernier Editeur des Voyages d'Harris concilie ces contradictions apparentes, en disant qu'Ed-

(*a*) Annal. Elisabeth. 1595.

(*b*) Hist. of Engl. p. 587.

mond Drake le pere, étant un Proteſtant zélé, & homme inſtruit, après avoir été martyr de ſa Religion ſous les regnes de Henri VIII & d'Edouard VI, ſe fit ordonner Diacre au temps d'Eliſabeth, & s'établit à Upnore. Sans examiner la juſteſſe de cette explication, qui eſt la meilleure qu'on puiſſe donner, nous paſſerons à l'hiſtoire de Sir Francis. Il reçut ſon nom de baptême de ſon parrain Francis, Comte de Bedford. On ignore s'il a jamais retiré aucun avantage de cet honneur, & ſi le Comte lui a jamais donné aucune marque d'affection ou de protection. Dans ſa jeuneſſe, il ſervit en qualité d'apprenti ſur un petit vaiſſeau qui commerçoit ſur les côtes de France. Le maître conçut pour le jeune homme tant d'amitié, qu'étant tombé malade, il lui légua, avant ſa mort, toute ſa fortune, qui conſiſtoit en ſa petite barque. A 18 ans, M. Drake fut fait Munitionnaire d'un navire marchand, deſtiné pour la baie de Biſcaye, & à 20 il fit un voyage à la côte de Guinée. Durant tout le cours de ſon ſervice, il ſe diſtingua par un courage, une vivacité & une ſagacité bien ſupérieures à ſes années. En 1565, ſon génie entreprenant l'engegea à haſarder toute ſa fortune dans un voyage aux Indes occidentales; mais le ſuccès ne répondit point à ſes eſpérances. Deux années après, il ſervit ſous Sir Jean Hawkins, dans une expédition au Mexique. A ſon retour, ſes affaires étoient en mauvais état, mais il étoit comblé de gloire & de réputation. Loin de ſe décourager, ſes infortunes réitérées ne firent que ranimer ſon courage, & l'engager à faire des entrepriſesaux quelles

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

il n'auroit peut-être jamais songé sans cela. Il fit deux autres voyages en ce pays en qualité de Commandant ; le premier en 1570, le second l'année suivante ; c'étoit en partie pour s'instruire & pour se rendre capable de faire des entreprises plus favorables à sa réputation & à sa fortune. Son courage & sa constance lui avoient acquis tant d'estime, qu'il n'eut point de peine à se procurer des aventuriers disposés à le suivre par-tout où il jugeroit à propos. Son premier projet fut d'user de représailles envers les Espagnols qui avoient causé ses pertes. Plusieurs fameux Marchands exposerent une partie de leur bien dans cette entreprise ; ils équiperent deux vaisseaux pour croiser en Amérique, sous la conduite de M. Drake. Avec ces deux vaisseaux, le *Swan* de 250, & le *Pasca de Plimouth* de 70 tonneaux, il mit à la voile le 24 Mai 1572. Un de ces vaisseaux étoit sous le commandement de son frere le Capitaine Jean Drake : cette petite escadre étoit bien équipée & bien approvisionnée, mais l'équipage n'étoit composé que de soixante-treize, tant hommes qu'enfans. Tel étoit l'armement avec lequel il fit voile pour les Indes occidentales, afin de se venger des dommages que lui avoient causés les Espagnols. Cependant M. Drake prouva aussi-tôt ce que peut faire une vigueur bien dirigée jointe à l'intrépidité. Il mit à sac la fameuse ville de Nombre de Dios, & bientôt après il découvrit du haut d'un arbre la mer du Sud. Ce spectacle lui fit concevoir un désir violent d'y faire passer un vaisseau Anglois ; tentative qui n'avoit point été faite, & à laquelle on n'avoit peut-être

Son premier voyage aux Indes occidentales en qualité de Commandant.

jamais pensé. A son retour, les Marchands eurent des richesses immenses à diviser, & le Capitaine Drake se trouva possesseur d'une fortune considérable; cependant il avoit dédaigné de profiter de certaines occasions dont tout autre que lui auroit tiré avantage. Il en donna un exemple frappant & remarquable au sujet du présent qui lui fut fait par un Prince Indien, dans l'isthme de Darien. Ce Prince, qui avoit reçu un coutelas du Capitaine Drake, lui en marqua sa reconnoissance par un présent de quatre lingots d'or, que le Capitaine jeta parmi les effets communs, en disant que les Entrepreneurs lui avoient donné le coutelas, & qu'il étoit raisonnable qu'ils en partageassent le bénéfice. Son retour dans sa patrie ne fut pas moins heureux que son expédition; en vingt trois jours il passa des caps de la Floride aux isles de Scilly, & arriva à Plymouth le 9 Août 1573 (a).

Le bruit de cette expédition se répandit aussitôt par tout le royaume, & le Capitaine Drake se trouva à la fois comblé de richesses & couvert de gloire. Le peuple accouroit de toutes parts pour voir le héros qui avoit fait de si beaux exploits & un voyage aussi périlleux avec des forces si modiques. Ayant un peu respiré après les fatigues de son voyage, il prit la généreuse résolution d'employer la fortune qu'il avoit acquise par sa bravoure, au service de son pays. Dans cette vûe, il équipa trois frégates à ses frais, avec lesquelles il servit sous ce digne

(a) Purchas, vol. I, part. II, p. 46. Harris, l. I, c. [illegible]

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Il obtient une commission de la Reine pour user de représailles envers les Espagnols dans la mer du Sud.

Walter, Comte d'Essex, & l'aida beaucoup dans la réduction des Irlandois rebelles. Après la mort d'Essex, il s'attacha à Sir Christophe Hatton, alors Vice-Chambellan de la Reine, & ensuite Grand-Chancelier d'Angleterre. Par le secours de son nouveau protecteur, le Capitaine Drake, malgré l'opposition de ses ennemis, obtint la commission de Sa Majesté pour un voyage qu'il désiroit faire depuis long-temps, & dont nous allons donner l'histoire.

Lorsque le Capitaine Drake eut été nommé pour cette entreprise, ou qu'il en eut reçu la permission, il s'appliqua avec un soin infatigable à faire tous les préparatifs nécessaires pour accomplir ses desseins, & ses amis l'aiderent de tout leur pouvoir en contribuant à cette dépense. On attendoit tout de la vigilance, de la prudence & du courage de Drake; & on dit que sans des accidens & des malheurs imprévus, il seroit revenu avec de nouveaux lauriers & des richesses immenses. On équipa cinq vaisseaux; le *Hind*, de cent tonneaux, Amiral François Drake; l'*Elisabeth*, de quatre vingts, Capitaine Winter; le *Marigold*, barque de trente tonneaux, Commandant Jean Thomas; le *Swan*, Flibot de cinquante, Capitaine Chester; & le *Christopher*, pinasse, Capitaine Moon. Tout l'équipage de cette flotte se montoit à cent soixante-quatre fameux Mariniers. On embarqua toutes les choses nécessaires pour un si long voyage; on mit des chaloupes à bord en cas d'accident, du vin, des restaurans, & jusqu'à des médicamens. On n'oublia pas même ce qui pouvoit contribuer au plaisir; M. Drake

Magnificence de Drake.

emporta avec lui un cahier de musique, une grande quantité de vaisselle & autres meubles précieux. Par ce moyen, il espéroit donner aux nations qu'il se proposoit de visiter, de hautes idées de la grandeur de la Reine, sa Maîtresse, & de son pays. Quelques Historiens ne se sont pas fait de scrupule de le taxer de vanité pour cette raison; mais nous croyons qu'il vaut mieux attribuer cette conduite à ses sentimens généreux & à son grand désir de l'honneur national. Il est assez naturel aux petits esprits de mal interpréter, & de ternir la gloire des plus nobles desseins par leurs vils propos (*a*).

Lorsque tout fut préparé, l'Amiral quitta Plymouth le 5 Novembre 1577, sous prétexte de faire un voyage à Alexandrie; mais il fut aussi-tôt obligé de rentrer dans le port, assailli par une violente tempête qui lui causa quelque dommage. Il répara ses vaisseaux en peu de jours, & il fit voile le 13 Décembre avec un vent plus favorable. Le 25, il découvrit le Cap Cantin, sur la côte de Barbarie; ce fut la premiere terre qu'il trouva depuis son départ. Deux jours après, il arriva à l'isle Magador, éloignée d'environ un mille du Continent, avec lequel l'isle formoit un havre commode. Sur cette isle, le Capitaine fit travailler ses Charpentiers à construire une pinasse; & pendant qu'ils étoient occupés à cet ouvrage, plusieurs des naturels vinrent sur le rivage avec des signes de paix; ils échangerent des otages avec l'A-

(*a*) Traité de Sir W. Monson, vol. III, p. 350.

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

miral, & promirent de revenir le lendemain avec des provisions pour la flotte. Il s'éleva d'abord quelque mésintelligence, & les naturels manquerent à leur promesse; mais ayant interrogé un prisonnier qu'ils avoient fait, ils apprirent que l'escadre n'appartenoit point au Roi de Portugal, avec lequel le Roi de Fez étoit en guerre, mais à la Reine d'Angleterre; ils relâcherent le Matelot, & porterent des présens à l'Amiral, de la part de Sa Majesté (*a*).

La pinasse étant finie, Drake quitta Magador le 30 Décembre, & arriva le 17 Janvier au Cap Blanco, où il trouva un vaisseau à l'ancre, avec deux seuls Matelots à bord. Il s'en rendit maître; & le fit entrer dans le havre. Il fit le dénombrement de son monde sur le rivage, & exerça ses compagnons au service de terre & de mer. Il leva l'ancre le 22 Janvier, emmena une caravelle Portugaise de quarante tonneaux, en la place du *Christopher*, arriva aux isles du Cap-Verd, & prit tous les rafraîchissemens nécessaires à l'isle de Mayo. De là il dirigea sa course vers Saint Jago, la plus considérable des isles du Cap-Verd, & il se tint à quelque distance, de peur des habitans. Purchas & Harris nous apprennent qu'avant qu'il quittât l'isle de Mayo, Drake envoya un parti pour s'emparer des magasins de cabris ou boucs séchés, que les habitans préparoient tous les ans aux Portugais qui abordoient ordinairement sur cette isle. Les Anglois trouverent en ce lieu

(*a*) Purchas, t. I, part. II, p. 47.

Détail de ce voyage.

du raiſin très-mûr au cœur de l'hiver, des cocos, du ſel, &c. Ils prirent peu de ce ſel, les Inſulaires ayant eu ſoin de ſouſtraire le meilleur à leurs regards. Lorſqu'ils côtoyoient Saint-Jago, on leur lâcha trois coups de canon; & Drake ſe détermina à venger auſſi-tôt cette inſulte. On découvrit deux vaiſſeaux, auxquels l'Amiral donna la chaſſe. Il en prit un; c'étoit un vaiſſeau Portugais, chargé de vin. Il en donna le commandement à un certain Doughty, fit paſſer les Portugais, avec une quantité ſuffiſante de vin & de proviſions, à bord de la pinaſſe, & les mit à terre. Il retint à bord de ſon vaiſſeau le Capitaine Portugais, Nuno de Silva, pour lui ſervir de Pilote ſur la côte du Breſil, qu'il connoiſſoit parfaitement (*a*).

Du Cap-Verd, Drake arriva à l'iſle del Fuego, ou l'iſle de Feu, poſſédée par les Portugais: elle tire ſon nom des flammes ſulfureuſes qui ſortent des entrailles de la terre. Arrivé près de la ligne équinoxiale, ce grand Amiral, qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit conſerver la ſanté & la vie de ſes Matelots, les ſaigna tous de ſa propre main pour les préparer à changer de climat. Pendant une courſe de cinquante-quatre jours ſans voir la terre, l'eſcadre trouva une grande quantité de poiſſon, des dau-

(*a*) Ce qui engageoit Drake à uſer de repréſailles, c'eſt que les Couronnes d'Eſpagne & de Portugal étoient alors réunies ſous un même Chef On ne pourroit peut-être juſtifier aucune des opérations de cette expédition contre le droit des gens, puiſque l'Eſpagne n'étoit point alors en guerre avec l'Angleterre.

phins, des bonettes, & des poissons volans, dont quelques-uns tomberent sur les vaisseaux, leurs ailes, qui leur servoient en même temps de nageoires, s'étant séchées à l'air. Enfin, le 4 Avril, Drake arriva sur la côte du Bresil, au trente-troisieme degré de latitude septentrionale. Il se trouva séparé par une tempête du *Christopher*, nom qui avoit été donné à la prise Portugaise; mais ils se rejoignirent le 11, & le lieu où les vaisseaux avoient été dispersés, fut nommé *Cap de Joie* par l'Amiral. Le pays des environs étoit beau, le territoire riche & fertile, le climat tempéré, l'air doux & agréable. On y voyoit une grande quantité de daims d'une taille peu commune; mais quoiqu'on n'y apperçût point d'habitans, on jugea, par l'empreinte de leurs pieds, que le pays n'en étoit pas privé (*a*).

Le 26, Drake entra dans l'embouchure de la riviere nommé Rio de la Plata, où il trouva 35 brasses d'eau douce; mais l'ancrage n'étant pas favorable, il remit en mer. Il rasa la côte, & arriva à une belle baie, où il y avoit un grand nombre d'isles charmantes; l'escadre y fit d'amples provisions de veaux marins & d'oiseaux. Les habitans s'avancerent hardiment, sous prétexte de vouloir commercer; mais ils ne voulurent rien accepter que l'Amiral n'eût mis pied à terre. C'étoit une race d'hommes forts & robustes, légers à la course, & d'un caractere vif & gai. Leur visage étoit peint, & tout leur

(*a*) Harris, t. I, l. I, c. I. Led. N. H. p. 171.

habillement

habillement consistoit en une peau de bête, qui servoit à couvrir leur nudité; ils se ceignoient aussi la tête de certaines bandelettes ou ornemens de tête. Le *Morigold* & le *Christopher*, qui avoient été envoyés pour chercher un havre plus commode, étant revenus après en avoir trouvé un, l'Amiral s'y rendit avec toute l'escadre.

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

La nouvelle de l'arrivée de la flotte se répandit aussi-tôt parmi les naturels du pays, qui coururent en foule vers le rivage, armés de grands arcs & de fleches. Ils ne sembloient pas ignorer entiérement la discipline militaire; ils se rangerent en assez bon ordre. La preuve la plus convaincante qu'ils donnerent de leur agilité, fut de voler le chapeau de l'Amiral sur sa tête: ils séparerent cette prise entre eux; l'un eut le chapeau, & les autres diviserent les galons, car ils ne voulurent point le rendre, quelque offre qu'on leur fît. C'est le peuple que Magellan nomme les *Patagons*. Drake, en quittant cette isle, fit voile vers Port-Saint-Julien, ainsi nommé par Magellan: il y arriva le 20 Juin, & y trouva une potence dressée par ce fameux Commandant, pour exécuter quelques-uns de ses Matelots. Drake eut le malheur de se voir aussi dans la nécessité d'en faire usage. Il fit pendre Jean Doughty, Matelot très-capable & expérimenté, mais turbulent, fier & mutin. C'est, dit Harris, l'action la plus blâmable & la plus téméraire que l'Amiral ait commise en sa vie (*a*). Le 17 Août, Drake quitta Port-

(*a*) L'Editeur de la nouvelle édition des Voyages de

Sect. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Saint-Julien ; & le 20, il apperçut le détroit de Magellan, où il entra le jour suivant. La

Harris, rapporte cet événement d'une maniere si abrégée, que le Lecteur est porté à croire que cette action a été l'effet d'une puissance arbitraire & de la cruauté du caractere de Drake. Suivant Guillaume Monson & les Historiens les plus authentiques, l'Amiral donna à Doughty le choix d'être jugé sur le lieu, ou d'être renvoyé dans sa patrie pour y être jugé suivant les Loix de son pays. Il prit le premier parti, & fut interrogé & convaincu, non par douze, mais par quarante des principaux personnages de la flotte. Ce procédé n'étoit point, sans doute, selon les regles, &, si on l'admettoit, ce seroit un exemple dont les suites seroient dangereuses ; cependant il y a des circonstances où l'on ne sçauroit s'empêcher d'excuser un Commandant, quoiqu'on le plaigne de se trouver réduit dans une pareille nécessité. Le Capitaine Cheap, dans la derniere guerre, fut excusé en Angleterre pour un procédé beaucoup plus despotique : la plupart semblent regarder les actions hardies comme le remede d'une maladie aussi dangereuse que la désobéissance & la mutinerie. Doughty subit son sort avec beaucoup de courage & de résignation, & avec une présence d'esprit étonnante. Le matin du jour de son exécution, il reçut la communion avec Drake & plusieurs Officiers. Il dîna ensuite gaîment avec eux à la même table ; il prit congé d'eux en buvant à leur santé, avec le même calme que s'il se fût préparé à faire un voyage ordinaire. Après le dîné, il se leva de table, & marcha sans craindre, sans hésiter, au lieu de son exécution, où il rendit le dernier soupir avec la tranquillité d'un Philosophe & l'intrépidité d'un soldat (1). Ce fut cette mort de Doughty qui fit élever des clameurs contre Drake. La nation Angloise est touchée de compassion à la vue du courage infortuné. Quelques-uns ont assuré qu'il fut mis à mort comme le rival de la gloire de Drake ; d'autres disent que c'étoit en conséquence de certains ordres secrets

(1) Monson, v III, p. 361.

navigation y eſt très-difficile, le détroit étant ſi tortueux, & ſe recourbant en tant de manieres, qu'à chaque inſtant le vent y devient contraire. Cependant, après y avoir mis ſix jours, il arriva dans la mer du Sud ou l'Océan Pacifique. A peine la flotte étoit entrée dans cette mer, que l'Amiral déſiroit avec tant d'ardeur, qu'il s'éleva une tempête qui le porta, ſuivant Guillaume Monſon, cent lieues à l'oueſt : Harris & Purchas diſent deux cents lieues de longitude, à un degré au ſud du détroit (*a*). Il mouilla dans une belle baie au cinquante-ſeptieme degré de latitude méridionale. Il y avoit pluſieurs iſles dans cette baie, & on y trouvoit de bonne eau & des herbages. Drake, étant entré dans une autre baie peu éloignée, y vit une quantité d'hommes nus qui traverſoient les détroits d'une iſle à l'autre, pour chercher des plantes, des fruits, & d'autres proviſions. Il remarqua que leurs canots étoient faits avec un certain art, & qu'ils les dirigeoient avec beaucoup de dextérité. Ils ne firent aucune difficulté de faire avec l'Amiral un commerce de toutes les productions de leur pays.

Il arrive dans l'Océan Pacifique.

---

du Comte de Leiceſter ; mais perſonne n'eſt aſſez hardi pour nier qu'il n'eût conſpiré contre la vie de l'Amiral, & excité des ſéditions dangereuſes parmi l'équipage.

(*a*) Ce fut dans cette tempête que Drake perdit le *Marigold*, Capitaine Thomas. Ainſi, de toute ſa flotte, il ne lui reſtoit plus que trois vaiſſeaux ; il avoit abandonné les deux plus petits au gré du vent quelque temps auparavant, parce qu'ils faiſoient eau, & qu'ils étoient incapables de réſiſter à la mer.

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Drake y observa, contre l'opinion reçue, que la partie du ciel située le plus près du pôle antarctique, a moins d'étoiles visibles, & qu'elles sont même plus petites. Il n'en put distinguer que trois d'un éclat remarquable & d'une certaine grandeur dans cet hémisphere, qu'il n'eût point vues auparavant en Angleterre. Il fait aussi mention de deux nuages exactement de la même couleur, & fort ressemblans à la voie lactée; ces nuages n'étoient point éloignés du pôle : les Matelots les nommoient *nuages de Magellan*; ils sembloient fixés & immobiles, sur quelques-unes des découvertes de ce grand Navigateur (*a*).

En tirant vers le nord, Drake découvrit trois isles, dans l'une desquelles il y avoit une quantité incroyable d'oiseaux, & sur-tout d'oiseaux de mer. Le 8 Octobre, le vaisseau commandé par le Capitaine Winter se sépara de l'Amiral. Drake dirigea alors sa course vers la côte du Chili, que les anciennes Cartes plaçoient au sud-ouest; mais il trouva qu'elles étoient à l'est-sud-est. Ainsi ces côtes n'avoient point été entiérement découvertes, ou la description en étoit fort imparfaite, puisqu'il s'y trouve une différence d'environ 12 degrés. Le 29, il mouilla à l'isle de Mocha, & descendit sur le rivage avec dix hommes. Les habitans étoient composés de transfuges, que la cruauté des Espagnols avoit obligés d'abandonner leurs habitations sur le Continent, & de se réfugier dans cette isle pour mettre leur vie & leur liberté en sûreté.

(*a*) Monson, loco citat. Harris & Purchas, *ibid.*

Ils traiterent d'abord les Anglois avec beaucoup de civilité ; ils leur donnerent des patates, deux belles brebis, & leur promirent de leur fournir de l'eau ; ils en reçurent quelques présens. Deux Matelots étant allés, le jour suivant, avec des barils pour faire de l'eau, les naturels leur donnerent de grands coups sur la tête ; ils croyoient trouver une occasion de se venger des Espagnols, ne doutant pas que la flotte n'appartînt à cette nation. Dans le dessein de tuer tous ceux qui étoient dans le bateau, ils tirerent un si grand nombre de fleches, que les neuf hommes qui étoient à bord furent tous blessés. Drake ne se mit point en peine de venger une injure qui ne le regardoit point ; il continua sa course sans commettre d'hostilités contre ces Sauvages, persuadé d'ailleurs qu'il n'y avoit rien à gagner. Il rencontra sur la côte du Chili un canot sur lequel étoit un Indien, qui, le prenant pour un Espagnol, lui dit qu'il y avoit un riche vaisseau Espagnol dans la rade de Villa-Porciso ou Valhario. L'Amiral ayant récompensé l'Indien, celui-ci lui offrit de le conduire au lieu où étoit ce vaisseau ; ce qu'il fit (*a*). Il y avoit à bord de ce vaisseau huit Espagnols & quelques Negres, qui prenant Drake pour un Amiral Espagnol, firent une décharge de leurs canons aux cris de *vive le Roi*, & buvant à rasade du vin de Chili. Mais ils reconnurent bientôt leur er-

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

(*a*) Harris, Hackluit & Purchas donnent à cette rade le nom de *S. Jago*. C'est une erreur ; cette ville est située plus loin dans l'intérieur du pays où Drake n'a jamais pénétré.

reur : les Anglois allerent à l'abordage ; enfermerent tout l'équipage ſous l'écoutille, excepté un Eſpagnol déſeſpéré qui ſe jeta dans la mer. Devenus maîtres ainſi du vaiſſeau & de la cargaiſon, ils débarquerent dans un village voiſin, où ils trouverent une quantité conſidérable de vins de Chili. Les Hiſtoriens dont nous avons fait mention, donnent à ce village le nom de *Saint-Jago*, mais ils ſe trompent ; cette erreur eſt corrigée dans un manuſcrit latin de la Bibliotheque Cottonienne, composé par J. Caſaubon (*a*). On y trouva auſſi un calice & deux burettes d'argent, & une riche couverture d'autel que les Matelots prirent dans la chapelle, ne croyant pas que ce ſoit un ſacrilége de voler & piller les égliſes des Papiſtes & des Catholiques Romains. L'Amiral ayant mis ſes priſonniers ſur le rivage, dirigea ſa courſe vers Lima, capitale du Pérou. Le butin, par l'eſtimation qui en fut faite, ſe montoit à vingt-cinq pezoas de Boldivean, ou de l'or le plus pur, avec une croix du même métal, ornée d'émeraudes (*b*). C'eſt en quoi conſiſtoit la cargaiſon du vaiſſeau ; on ne trouva

(*a*) Led. Naval. Hiſt. p. 175.

(*b*) Ainſi, ſuivant Hackluit, Purchas & Harris, tout le butin fut eſtimé à 25,000 pezoas, qui ſont évalués à 39,000 ducats d'Eſpagne ; mais ſelon le manuſcrit latin de Caſaubon, dont nous avons parlé ci-deſſus, l'or peſoit plus de 800 livres, ſans compter la croix, le calice, les burettes, &c. (1).

(1) Lediard's Nav. Hiſt. p. 175. Voyez auſſi Drake Revided, p. 45, 46.

dans le village que le vin dont nous avons fait mention, & quelques bagatelles (*a*).

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Encouragé par ce riche butin & par cet heureux succès, Drake continua sa course avec ardeur : les Matelots s'imaginoient que rien ne pourroit plus leur résister ; mais ils reconnurent bientôt que toutes les victoires ne se gagnoient pas aussi aisément. Ayant débarqué à Coquimbo pour faire de l'eau, quatorze Anglois furent attaqués par un corps de trois cents cavaliers & deux cents fantassins. Ils se retirerent en bon ordre, malgré tous les efforts de l'ennemi, & ne perdirent qu'un seul homme. Le lendemain, les Anglois étant descendus sur le rivage pour enterrer l'homme qui étoit mort sur le champ de bataille, les Espagnols hisserent un pavillon de treve ; mais les Anglois, craignant que leur bonne-foi ne fût égale à leur courage, n'eurent garde de se fier à eux ; ainsi ils emporterent leur mort & regagnerent leurs bateaux.

Drake fait un riche butin.

Vers le commencement de Février, Drake entra dans un port nommé *Tarapaxa*, où il trouva un Espagnol endormi sur la breche, ayant à ses côtés trente lingots d'argent, qui valoient environ quatre mille risdales. Les Anglois emporterent l'argent, & laisserent l'Espagnol finir son somme. Burchett, peu d'accord en ceci avec Camden, Harris & Purchas, réduit le nombre des lingots à treize (*b*). Etant descendus à quelque distance de là pour faire de l'eau, ils rencon-

(*a*) Auct. citat. *ibid.*

(*b*) Apud Lediard, p. 176.

trerent un Eſpagnol & un Indien qui conduiſoient huit moutons du Pérou, chargés chacun de deux ſacs d'argent pur, du poids de cinquante livres le ſac. Ils emporterent ces huit cents livres d'argent, & laiſſerent aller l'Eſpagnol & l'Indien ſans les inquiéter davantage (*a*).

Enſuite l'Amiral fit voile à Arica, où il trouva trois petites barques à l'ancre. Il s'empara de leur cargaiſon, & entre autres marchandiſes de prix, il emporta cinquante-ſept lingots d'argent fin, chacun du poids de vingt livres. Content de cette priſe, il n'attaqua point la ville; il croyoit d'ailleurs cette entrepriſe plus difficile & plus dangereuſe qu'elle ne l'étoit en effet. Il remit donc à la voile, & arriva dans le port de Lima le 13 Février : il y avoit douze vaiſſeaux & perſonne à bord, ou, ſi l'on en croit l'Auteur que nous venons de citer dans notre note, trente beaux vaiſſeaux richement chargés. Il trouva à bord de cette flotte une caiſſe pleine de réales ou d'argent monnoyé, & une grande quan-

(*a*) Suivant l'Auteur de Drake Revided, ces moutons étoient auſſi gros que des ânes. Ils ont le cou d'un chameau, mais la tête exactement comme celle d'une brebis. Leur laine eſt extrêmement fine, & leur chair délicate; quelques-uns ſont auſſi gros qu'une vache, & ils ſurpaſſent beaucoup cet animal en force. Trois hommes & un enfant, dit cet Auteur, étoient ſur un de ces moutons, ſans qu'il parût aucunement ſurchargé (1). On a vu, lorſque nous avons traité des animaux & des productions de ce pays, quel'e foi on doit ajouter à ce récit.

(1) Drake Revided, p. 47.

tité de soie, de toile, &c. Il prit dans ces vaisseaux ce qu'il jugea à propos, & ayant entendu parler du *Cacafuogo*, riche vaisseau chargé pour Paita, il lui donna la chasse. Sur sa route il prit un brigantin, sur lequel il trouva des munitions de marine, environ quatre-vingts livres pesant d'or, & un riche crucifix du même métal, garni de bijoux. A son arrivée à Paita, voyant que le *Cacafuogo* continuoit sa course, il résolut de le poursuivre, & pour animer son équipage, il promit sa chaîne d'or à celui qui le découvriroit le premier. Ce fut Jean Drake, son frere, qui eut cette récompense; il apperçut ce vaisseau du haut du mât, & l'Amiral fit aussi-tôt force de voiles pour tâcher de le joindre. Le soir, étant à portée de ce vaisseau, il lui lâcha trois bordées, qui lui couperent son mât de misaine & l'obligerent d'amener. C'étoit la plus riche prise que Drake eût encore faite: il trouva dans ce vaisseau treize caisses d'argent monnoyé en réales, quatre-vingts livres d'or pur, vingt-six tonneaux d'argent en lingots, & une grande quantité de perles & de bijoux. L'Auteur du *Columna Rostrata* dit que les lingots d'or & d'argent n'étoient point raffinés (a), ce qui paroît plus conforme à la vérité & à la valeur du butin, que le récit de Hackluit, de Purchas & de Harris. Cette prise fut estimée à 360,000 pieces de huit, environ 90,000 livres sterling. Le *Cacafuogo* fut pris à la hauteur du cap San-Francisco, environ à cent cinquante lieues de Panama. On enleva la car-

Il prend un brigantin & aussi-tôt après le vaisseau Cacafuogo chargé d'or & d'argent.

(a) P. 27. Harris, t. I, l. I, c. I.

Sect. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

gaiſon, & on laiſſa aller le vaiſſeau ; enſuite l'Amiral dirigea ſa courſe vers Guatocolo, place ſituée au ſud de Panama. Outre les objets dont nous avons fait l'énumération, il y avoit dans le *Cacafuogo* une riche vaiſſelle, parmi laquelle deux belles taſſes ciſelées & dorées, d'une grandeur prodigieuſe, auxquelles l'Amiral ajouta bientôt après une aigle d'or maſſif, ornée d'une grande émeraude. Il prit cette aigle à bord d'un petit brigantin dont il ſe rendit maître (*a*).

Lorſque l'Amiral Drake fut arrivé à Guatulio, il ne trouva que quinze Eſpagnols dans la ville. Il les fit priſonniers, & pilla toutes les maiſons. Le butin conſiſtoit en un boiſſeau de réales monnoyées, & en quelques autres objets de valeur. Pendant qu'il étoit maître de la ville, un vaiſſeau Eſpagnol, chargé pour les Iſles Philippines, entra dans le port pour faire de l'eau ; il fut pris, mais ſa cargaiſon n'étoit pas d'une valeur conſidérable. Après avoir ainſi acquis des richeſſes immenſes, élevé ſa réputation au plus haut degré, & vengé les injures faites à ſon pays & les injuſtices qui le regardoient perſonnellement, Drake ſongea à retourner dans ſa patrie. Cette réſolution demandoit beaucoup de prudence & de fermeté. En revenant par le détroit de Magellan, c'étoit s'expoſer à la tempête & au mauvais temps qui y regnent toujours dans cette ſaiſon, c'étoit auſſi encourir le danger d'être intercepté par l'ennemi, qui l'attendroit ſans doute à ſon retour. Il ne s'y trompoit pas : Don Fran-

(*a*) Purchas, v. I, part. II, p. 49.

cisco de Tolede, Vice-Roi du Pérou, avoit envoyé deux gros vaisseaux de guerre à ce dessein, pour croiser vers l'entrée du détroit. Sa seule ressource étoit donc de faire voile par les isles Moluques, & de tâcher de trouver la route que les Portugais suivent pour aller au Cap de Bonne-Espérance; mais ce passage étoit entiérement inconnu aux Anglois & à toutes les autres nations Européennes. Il forma la résolution hardie de chercher un passage par le nord de l'Amérique, & dans cette vûe, il fit voile au quarante-troisieme degré de latitude septentrionale, pour voir s'il y avoit un passage. Il trouva l'air extrêmement froid, & plus il s'avançoit, plus la rigueur du climat étoit insupportable. Des nuages épais, des côtes plates & couvertes de neige, des vents froids & perçans, qui avoient bientôt fait mourir les Matelots, le firent retourner au trente-huitieme degré de latitude (*a*).

Au nord de la Californie, l'Amiral entra dans un havre commode, où il fit un commerce avec les naturels, dont les chaumieres étoient rangées le long du rivage. Malgré la rigueur de l'hiver en ce pays, les habitans vont nus; mais les femmes ont une sorte de grand habillement de jonc, qu'elles portent en forme de jupon, avec une peau de daim sur leurs épaules; en revanche, leurs bonnes qualités, dit Hackluit, les dédommagent amplement de leur maniere de s'habiller; elles ont pour leurs maris une fidélité à toute épreuve. Les naturels entourent

(*a*) Purchas, Henri Hackluit, &c. in locis citatis.

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

leurs maisons d'un fossé, sur le bord duquel ils élevent de grandes pieces de charpente, qui se joignent par le haut en forme conique, ce qui rend ces petites huttes chaudes & plus agréables qu'on ne pourroit se l'imaginer. Ils n'ont point d'autres lits que la terre, sur laquelle ils étendent du jonc. Ils font le feu au milieu de la hutte, & ils se couchent autour, hommes, femmes & enfans, sans distinction. Le premier présent qu'ils firent à l'Amiral consistoit en plumes, & en certains ouvrages d'une espece de filet; en récompense, il les traita de si bon cœur, qu'il gagna entiérement leur affection. Aussi-tôt après, ils lui apporterent un second présent de plumes, de bourses & de tabac: leur ambassade étoit très-nombreuse; ils s'assemblerent sur une petite éminence, d'où leur principal Orateur harangua l'Amiral avec des manieres & un ton de voix qui n'étoient point désagréables. Ils descendirent ensuite, laissant sur la colline leurs femmes, qui s'arrachoient les cheveux, se meurtrissoient le sein & poussoient d'horribles hurlemens, suivant les cérémonies ordinaires parmi elles dans leurs sacrifices. Mais pour ne point nous arrêter à des particularités qui seroient ici hors de saison, il suffit de dire qu'après une visite du Roi Indien, dans laquelle ils se firent réciproquement beaucoup de civilités, l'Amiral quitta la Californie le 13 Octobre: il en avoit pris possession au nom de Sa Majesté, & avoit érigé un monument, sur lequel on grava le portrait de la Reine d'Angleterre, ses armes, le droit qu'elle avoit à ce pays, le nom de l'Amiral,

Le Nouvel Albion ou la partie septentrionale de la Californie découverte.

& le temps de ſon arrivée en ce lieu. Il découvrit certaines iſles au huitieme degré de latitude ſeptentrionale, d'où il vit venir un grand nombre de canots, chargés de cocos & de fruits. Les Indiens qui les conduiſoient, avoient quelque choſe de particulier. Leurs dents étoient noires comme du jais, & ils avoient un pouce plus long que les autres doigts ; ils avoient la partie inférieure des oreilles coupée, & de lourds pendans qui leur deſcendoient ſur le cou. Leurs canots étoient d'une rare beauté ; ils étoient creuſés & formés d'une ſeule piece de bois, avec un art admirable ; ils étoient enduits d'un poli & d'un luſtre fait de corne brûlée. Ces canots ſont terminés en pointes par leurs extrémités, qui ſont d'une forme ſpirale & coupées proprement ; de chaque côté eſt une large piece de bois, d'environ une verge & demie de long, pour qu'ils réſiſtent mieux au vent en embraſſant une plus grande quantité d'eau. Ils ſont d'une profondeur conſidérable, & garnis tout autour de coquilles de différentes couleurs en forme d'ornement. Auſſi-tôt après, Drake découvrit trois autres iſles, Tagulada, Zelon, & Zewarra ; les habitans étoient très-attachés aux Portugais. La premiere de ces iſles étoit fertile en cannelle (*a*).

Les isles de Tagulada, de Zelon & de Zewarra.

Sans faire aucun ſéjour dans ces iſles, l'Amiral continua ſa courſe, arriva le 14 Novembre aux iſles Moluques, & gouverna vers Tu-

Drake arrive aux Moluques.

(*a*) Purchas, Harris, Hackluit, &c. in loc. citat. etiam Led. Nav. Hiſt. p. 178.

Sect. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

dor. Il rangea la côte des Martyrs, isle appartenante au Roi de Ternate. Le Vice-Roi alla hardiment à bord, & invita l'Amiral d'aller en droite ligne à Ternate, sans mouiller à Tudor. Pour accorder cette requête, l'Amiral fit voile vers ce lieu, & arriva le lendemain matin devant la ville. Il envoya aussi-tôt vers le Roi, auquel il fit présent d'un manteau de velours, l'assurant qu'il n'avoit point d'autre intention que de commercer avec ses sujets à des conditions équitables. Cependant le Vice-Roi l'avoit accompagné, & avoit disposé Sa Majesté en faveur de Drake & des Anglois. En conséquence, des envoyés remercierent l'Amiral de la part de Sa Majesté. Ils assurerent les Anglois de sa protection, de son amitié, & leur apporterent la liberté de commercer avec les naturels en toutes les productions du pays; ils ajouterent qu'il désiroit se mettre avec sa couronne aux pieds d'une aussi glorieuse Princesse que la Reine d'Angleterre, & de lui donner sur lui la même autorité qu'il avoit sur ses sujets. En conséquence, il envoya un cachet royal à l'Amiral, & fit l'accueil le plus honorable au Député Anglois, qui passa quelques jours à sa Cour. Le Roi ayant formé la résolution de visiter l'Amiral, envoya quatre canots, dans lesquels étoient les premieres personnes de sa Cour. La Noblesse étoit habillée de linon blanc & très-fin. Les canots étoient couverts d'un bout à l'autre de nattes faites d'une belle espece de roseaux. Leurs domestiques habillés de blanc les environnoient, & ceux-ci étoient entourés de soldats. De chaque côté, dans des galeries

bien construites, étoient rangés les rameurs, au nombre de huit dans chaque galerie. Les canots, d'une grandeur extraordinaire, étoient remplis de toutes sortes d'armes & de munitions disposées dans le plus bel ordre. Lorsqu'ils approcherent du vaisseau, ils saluerent l'Amiral l'un après l'autre, & chacun répétoit le message de Sa Majesté. Aussi-tôt après, le Roi arriva en personne, accompagné de six Officiers qui avoient l'air grave & respectable, & qui étaloient dans leurs vêtemens toute la magnificence orientale. Il fut aussi tôt salué par un concert de musique, auquel il parut prendre beaucoup de plaisir; mais il fut encore plus charmé de la générosité de l'Amiral, qui fit de riches présens à Sa Majesté, ainsi qu'à la Noblesse de Ternate. Après un repas à bord, le Roi retourna à terre, & promit de revenir le lendemain; il envoya une grande quantité de provisions, des oiseaux, du riz, du sucre, du cloû de girofle, & une espece de fruit, nommé *frigo*. Le lendemain, Sa Majesté fit partir son frere pour lui faire ses excuses s'il ne l'accompagnoit point comme il l'avoit promis; il venoit l'inviter à descendre à terre, & s'offroit de demeurer à bord en qualité d'otage jusqu'à son retour. L'Amiral refusa cette invitation; mais pour obliger Sa Majesté, il envoya quelques-uns de ses Officiers à la Cour, où ils furent reçus d'une maniere très-distinguée. Ils y trouverent quatre Envoyés Turcs, qui venoient de la part du Grand-Seigneur pour faire un traité de commerce avec le Roi de Ternate. Les Gentilshommes Anglois resterent quelque temps dans une salle, où Sa Majesté

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

alla les trouver; il étoit environné de douze Lanciers, & placé sous un dais de soie richement brodé en or. Il étoit revêtu d'une grande robe de drap d'or, & ses jambes étoient nues; mais il avoit aux pieds des escarpins de marroquin. Sa chevelure étoit entrelacée de bandelettes & d'anneaux d'or; il avoit au cou une riche chaîne du même métal, & tous ses doigts étoient ornés de bagues garnies de riches joyaux. A la droite de son trône, étoit un Page qui agitoit devant lui une espece d'éventail, orné de saphyrs & autres pierres précieuses. Après avoir reçu les Anglois avec bonté, il les congédia, & envoya un de ses Conseillers pour les conduire jusqu'à leurs vaisseaux (*a*).

L'Amiral ayant fini cette scene de représentation, & terminé ses affaires, laissa Ternate, & gagna une petite isle au sud des Celebes, où il resta quelques jours. Tout ce qu'il y a de remarquable dans cette isle, c'est qu'elle produit beaucoup de bois, & qu'elle abonde en arbres hauts, droits & sans branches, à l'exception d'une belle touffe ronde qui en couronne la cime, & dont les feuilles sont assez semblables à celles du genêt d'Angleterre. Les branches étoient couvertes d'une espece de mouches brillantes qui s'y reposoient en forme de grapes, & qui y étoient en telle quantité, que ces branches paroissoient tout en feu. Les Anglois y remarquerent aussi des chauves-souris aussi grosses que des poules, & une espece d'écrevisse qui

(*a*) Camden's Annals. p. 353.

se

se cachent sous la terre comme les lapins; elles sont si grandes, qu'une suffiroit pour le dîner de quatre personnes. L'Amiral ayant quitté cette isle, ne put gagner à l'ouest à cause des vents contraires, ce qui l'engagea à aller au sud : il y fut exposé à une infinité de dangers; il rencontra, dans ces parages, des écueils sans nombre, des bancs de sables & des rochers. Le 9 Janvier 1579, l'Amiral donna contre une roche, où il fut arrêté depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Il fut forcé, pour soulager son vaisseau, de jetter à la mer trois tonneaux de clou de girofle, huit pieces de canon, & une grande quantité de provisions & de munitions. Enfin, le vent ayant passé à stribord, & s'étant élevé, le vaisseau se trouva dégagé sans être beaucoup endommagé (*a*).

Il arrive à l'isle de Baratene.

Le 8 Février, Drake arriva à l'isle fertile de Baratene, ou Borateve, où il nettoya & répara son vaisseau. Purchas nous dépeint les naturels de cette isle comme beaux & bien faits, mais plus agréables par les qualités de l'esprit que par celles du corps. Ils sont doux, civils, généreux & très-honnêtes, portés à secourir les étrangers, & affables. Les hommes ne se couvrent que la tête & le milieu du corps; & les femmes que depuis la ceinture jusqu'aux talons. Leurs poignets sont chargés de huit ou dix bracelets d'os ou de corne, du poids d'environ deux onces chacun. La toile y est rare, quoique fort estimée par les habitans, qui en or-

(*a*) Stowe's Ann. p. 107.

nent leurs têtes & leurs ceintures. L'isle de Baratene produit de l'or, de l'argent, du cuivre, du soufre, de la muscade, du gingembre, du poivre long, des limons, des concombres, des cocos, des frigos, des sagos, & plusieurs autres fruits, racines & légumes de diverses especes. On voit dans cette isle un fruit qui lui est particulier; il est de la grosseur & de la forme de la graine de laurier. Il est dur, mais fort agréable au goût. Lorsqu'on le fait bouillir, il devient doux, nourrissant, & facile à digérer. En un mot, dans tout leur voyage, les Anglois ne trouverent point de terre plus agréable, plus riche & plus abondante en toutes les choses nécessaires à la vie, que l'isle de Baratene (*a*).

Java-Major.

En la quittant, Drake dirigea sa course à Java Major, où il fut très bien reçu par quelques-uns des Rois. Comme nous avons fait la description de cette isle, des habitans, des usages, du Gouvernement & des Loix, nous passerons ici sous silence toutes ces particularités. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire quelque chose du mal vénérien, extrêmement commun parmi les naturels, & de la maniere extraordinaire dont ils le traitent & le guérissent. Ils y parviennent en excitant une transpiration & une sueur abondante dans toutes les parties du corps; ils s'exposent nus, durant quelques heures, à l'ardeur extrême du soleil, dont les rayons subtils, dit notre Au-

(*a*) Hackluit's Voyages, vol. I, p. 748, &c.

teur, ouvrent les pores & donnent par ce moyen, un libre paſſage à l'émiſſion des particules nuiſibles. Pendant ſon ſéjour dans ce lieu, l'Amiral apprit qu'il y avoit quelques gros vaiſſeaux à l'ancre dans un havre peu éloigné; mais d'après ce qu'on lui dit de leur force, il jugea à propos de les éviter. Il quitta donc Java le plus promptement qu'il put, & fit voile directement au Cap de Bonne-Eſpérance; ce fut la premiere terre qu'il apperçut depuis ſon départ de Java. Sans s'arrêter au Cap, il s'avança à Serre-Lionne, ſur la côte d'Afrique, où il fit de l'eau & du bois. Il trouva en ce pays un grand nombre d'éléphans, de mangroves & de limons; ces deux fruits furent pour l'équipage un rafraîchiſſement bien agréable. Après deux jours de relâche, il leva l'ancre le 22 Juillet, & le 25 il découvrit les Canaries; mais, comme il ne manquoit point de proviſions, il ne s'y arrêta point; il continua ſa route & arriva à Plimouth le 26 Septembre 1580, après un voyage de deux ans, dix mois & quelques jours.

La nouvelle de ſon retour & ſa renommée ſe répandirent auſſi-tôt dans toutes les parties du royaume. La vertu & le courage étoient alors des qualités à la mode; les Grands lui offrirent, à l'envi, leur protection & leur ſecours. Tous ceux qui eſtimoient les Arts ou la valeur guerriere, donnoient à l'Amiral les plus grandes louanges & toutes ſortes de témoignages d'eſtime. Son expédition fut un ſujet univerſel de Chanſons, de Sonnets & de Poëmes. Les femmes mêmes ne purent lui refuſer leurs applaudiſſemens, & Drake fut en même temps l'admira-

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

On fait des efforts pour ternir la réputation de Drake.

tion des hommes, & le favori des Dames. Mais, comme la jalousie & la malice suivent toujours un mérite rare & extraordinaire, il se trouva des personnes qui tâcherent de ternir sa gloire, & de jeter de l'obscurité sur la conduite de ce brave Amiral. On disoit que son voyage autour du Monde étoit semblable à ceux que plusieurs Portugais avoient faits sans se déshonorer par le vol & le brigandage. Elles donnerent à entendre que, comme il n'y avoit point de guerre déclarée avec l'Espagne, la nation Angloise souffriroit peut-être pour son avarice. Les Marchands Anglois jouissoient en Espagne, disoit-on, d'une tranquillité parfaite sous la protection de cette Couronne; & il y avoit tout à craindre que les Espagnols n'usassent de représailles. Abstraction faite des vûes de politique, c'étoit être ingrat, c'étoit manquer de générosité & d'honneur, que d'attaquer & de ruiner une nation dans ses domaines éloignés, tandis que les sujets Anglois recevoient toutes sortes de marques de protection & de bonté dans l'intérieur même de l'Espagne. Ces rapports se répandirent aussi-tôt, & prévinrent beaucoup de personnes contre Drake; quelques-uns même de ceux qui lui avoient donné les plus grandes louanges au moment de son arrivée, commencerent par se refroidir pour lui, & bientôt après ils se joignirent à ses ennemis. Pour augmenter son chagrin, l'Ambassadeur Espagnol composa des Mémoires, où il inculpoit vivement sa conduite; il fit valoir le droit des gens, eut recours à toute sorte d'artifices, & n'épargna pas les termes injurieux

Justification de Drake.

pour décrier l'esprit, diminuer la réputation, & ternir la gloire que ce noble Commandant s'étoit acquise par son courage. Ses amis (car il lui en restoit encore quelques-uns en dépit de la malice), offensés de l'injustice qu'il éprouvoit, n'omirent, rien, de leur côté, pour défendre sa réputation & justifier sa conduite : ils dirent qu'il avoit la commission de Sa Majesté d'user de représailles; qu'il avoit toujours attaqué ses ennemis avec la générosité d'un soldat; qu'outre les injures nationales, dont on avoit à se plaindre de la part des Espagnols, ils avoient sur-tout fait un tort considérable à la fortune de Drake; que l'Angleterre lui avoit une infinité d'obligations, tant pour avoir abaissé l'insolence & humilié l'orgueil de cette nation fiere & hautaine, que pour les richesses & les trésors qu'il avoit apportés dans le royaume; qu'il avoit étendu les domaines de Sa Majesté, & publié sa renommée & sa puissance jusqu'aux extrémités du Monde; enfin, que si l'Espagne avoit intention d'user de représailles, en saisissant les effets des Marchands Anglois, la nation étoit en état de défendre ses droits, & qu'elle ne manqueroit jamais d'un Chef capable & toujours prêt à venger toutes les insultes qui pourroient être faites à la Reine, sa Maîtresse, tandis qu'elle auroit chez elle le brave Voyageur autour du Monde, la terreur de l'Espagne & la gloire de l'Angleterre,

Tel fut, pendant quelque temps, l'état des affaires, & Drake vivoit dans la plus triste incertitude; il ignoroit si, après toutes ses fatigues, après tous les dangers auxquels il avoit été ex-

posé, & après les grands transports de joie qu'il avoit inspirés à la nation, il seroit regarde comme un Pirate ou comme un Héros. Il est probable que la Reine, par des motifs de politique, différoit à déclarer ses sentimens. Elle attendoit probablement à voir les effets que cette conduite feroit sur la Cour d'Espagne. Elle savoit que Philippe ne romproit point avec elle, ou au moins qu'il ne se mêleroit point de ses affaires, dans l'espoir d'obtenir d'elle en dédommagement quelque somme considérable. Pour entretenir cette espérance, elle consentit artificieusement à abandonner quelques petites sommes à Mendoza, son Résident à Londres. Mais lorsque les choses furent portées à un certain point, elle jeta le voile, prit ouvertement la défense de Drake, dîna à bord de son vaisseau à Deptford, & lui accorda l'honneur & le rang de Chevalier, en lui disant que ses actions étoient plus honorables que son nouveau titre. La Reine étoit accompagnée d'un grand concours de personnes de tous les rangs, & le pont, qui avoit été fait du rivage pour aller au vaisseau, ne pouvant supporter le poids excessif du grand nombre de personnes qui vouloient passer en même temps, rompit avant que Sa Majesté fût bien affermie dans le vaisseau; cependant de deux cents hommes qui tomberent dans la Tamise, il n'y en eut aucun de blessé ni de noyé; la Reine voulut bien attribuer cet heureux événement à la bonne fortune de Sir François Drake. Après ce témoignage public d'approbation royale, les aiguillons de l'envie s'émousserent. Les Anglois de tous les rangs se réunirent, &, d'un commun accord, redouble-

La Reine dîne à bord de son vaisseau, & le nomme Chevalier.

rent leurs applaudiſſemens. A cette occaſion, Drake prit, aſſez à propos, la deviſe : *Tu primus circumdediſti me*, » Tu es le premier » qui ayes fait le tour de moi « ; mais ſans exclure ſa premiere : *Divino auxilio*, » Par » le ſecours Divin «. Enſuite ſa réputation augmenta chaque jour, juſqu'à le faire conſidérer, tant à la Cour que dans tout le royaume, comme un oracle dans l'Art de la navigation (*a*).

Avantage du voyage de Drake autour du Monde.

Si nous nous ſommes arrêtés ſur ces particularités, c'eſt que nous avons cru que le Lecteur nous ſçauroit quelque gré de lui avoir donné une idée claire du caractere de ce grand homme. Nous allons voir maintenant les principaux avantages qui ont réſulté de l'heureuſe exécution de cette noble entrepriſe, qui n'eſt point ſans utilité, & qui ne ſe borne point à flatter la vanité de la nation Angloiſe. La réputation dans l'Art de la Marine, eſt un avantage réel & ſolide pour un peuple qui chérit le commerce. Il obtient des immunités & des faveurs par la bonne opinion ſeule que les étrangers ont de ſa puiſſance & de ſa capacité. Les Hollandois étoient ſi perſuadés de cette vérité, lorſqu'ils fixerent, pour la premiere fois, leurs Colonies dans les Indes orientales, qu'ils rapporterent les fictions les plus ridicules & les plus frivoles de la grande puiſſance, de l'importance & de la forme de leur République. Dans la célebre Relation des voyages de la Compagnie des Indes de

(*a*) Voyez les Auteurs cités ci-deſſus, ainſi que Stowe, Camden & Burchet, *ibid.*

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

Hollande, on parle toujours avec une ſorte de reſpect d'Olivier Van Noort, qui cependant ne fit point de découvertes extraordinaires dans ſon voyage autour du Monde. Les Hollandois n'en regardent pas moins comme une choſe importante à leur réputation & très-utile à leurs intérêts, qu'un Marin de leur pays ait imité un Magellan, un Drake & un Candish.

Lorſque Sir François Drake quitta l'Angleterre, il parut n'avoir pas moins en vue l'honneur de ſon pays que ſa propre réputation. Il ſe munit de tout ce qui étoit capable d'éblouir les étrangers, d'échauffer leur imagination, & de leur donner une haute idée du pays d'où il étoit venu, afin qu'ils fuſſent portés à l'admirer. C'étoit dans la même intention qu'il s'avança plus au nord de l'Amérique, que les Eſpagnols eux-mêmes n'avoient jamais fait. Au trente-huitieme degré de latitude ſeptentrionale, au delà duquel nous ne connoiſſons encore rien aujourd'hui, il publia la gloire des Anglois, la puiſſance de leurs armes, & il fit également admirer aux habitans leur généroſité, leur courage & leur perſévérance. Nous en avons pluſieurs témoignages, & même quelques Princes Indiens ont envoyé, après ſa mort, des lettres en Angleterre, dans leſquelles ils font les plus grandes louanges de Drake, & avouent qu'ils ont conçu de hautes idées de la nation Angloiſe, en conſidérant la conduite de cet Amiral. De plus, les deſcriptions qu'il nous a laiſſées des pays où il a été, ſont fort exactes. Ses obſervations ont ſervi à corriger pluſieurs erreurs importantes dans toutes les Cartes de l'Améri-

que. Dans la partie septentrionale, il aborda au nord de la Californie, & donna à ce pays le nom de *Nouvel-Albion.* Ainsi les Espagnols ne peuvent le contester aux Anglois, quand même ils découvriroient au nord-ouest un passage qui probablement ne seroit pas fort éloigné de ce pays. Ils sont obligés d'avouer que les Anglois en ont fait la découverte, & qu'ils en sont les premiers possesseurs, ce qui rend leur droit au Nouvel-Albion, au moins égal à celui des Espanols, relativement à leurs possessions dans les Indes.

Il seroit à souhaiter que Sir François Drake eût écrit lui-même l'Histoire de ses voyages & de ses découvertes. Il paroît par le petit nombre de ses lettres qui nous sont restées, qu'il étoit plus propre à transmettre à la mémoire ses exploits, qu'aucun de ceux qui ont consacré leurs plumes à ce sujet, sans en excepter le dernier Historien, nous entendons l'Auteur sensible de l'Ouvrage intitulé : *The lives of the Admirals.* Il nous auroit, sans doute, instruit des raisons qui l'engagerent à croire qu'il pourroit trouver un passage par le nord de l'Amérique. Il est certain qu'il le chercha, & qu'il n'abandonna cette entreprise qu'à cause de la rigueur extrême du temps, que son équipage, après un si long voyage, étoit peu en état de supporter. Nous ignorons pourquoi, depuis cette époque, on n'a point tenté une découverte qui donnoit dès-lors de si grandes espérances. Si les Espagnols ont leurs raisons pour ne point publier leurs découvertes sur cette côte, c'étoit certainement l'intérêt de la Grande-Bretagne de

ne rien négliger pour achever promptement ce que Drake avoit entrepris. Les Anglois devoient s'assurer si un tel passage existoit ou non; & ils ne pouvoient mieux faire pour y réussir, que de suivre la méthode qu'il leur montroit. On remarque dans ce voyage plusieurs circonstances qui prouvent qu'il étoit habile dans l'Art de la navigation. Quoique dans son voyage de la Californie à Ladrones, il n'ait point fait de découvertes, ce passage fut si prompt, qu'il fait concevoir la meilleure opinion de sa bonne fortune & de son habileté. En un mot, il paroît que ce voyage a été exécuté avec une prudence égale à la grandeur de l'entreprise; & que cette entreprise a été conduite avec tout l'art imaginable. Sir François Drake ne négligea jamais de faire usage des lumieres des autres; ainsi il laissa à la postérité de belles instructions, ou au moins un noble exemple de prudence, d'intrépidité & de persévérance, que nous ne pouvons ni trop admirer ni trop bien imiter (*a*).

Nouveaux exploits de Drake.

A la rigueur, nous devrions terminer ici l'Histoire de François Drake, comme Navigateur autour du Monde; mais comme ses vertus, sa renommée & son voyage peuvent avoir excité la curiosité du Lecteur, nous tâcherons de la satisfaire par un détail concis de ce que ce grand homme a fait ensuite de plus remarquable. Peu d'années après son retour, la guerre ayant été déclarée entre les Couronnes d'Espagne & d'Angleterre,

(*a*) Voy. Drake Revided, p. 52. Harris, p. 22, t. I. Led. Naval. Hist. p. 180. Harris, p. 23.

Sir François Drake fut nommé Général par mer & par terre dans une expédition aux Indes occidentales ; il s'en acquitta avec sa valeur ordinaire, & le succès qui suivoit toujours ses entreprises. Ce fut alors qu'il eut occasion de faire briller son courage. Il prit les villes de Saint-Jago, de Carthagene, de Saint-Domingue, la ville & le fort de Saint-Augustin, & il revint dans sa patrie couvert de gloire & de riches dépouilles. Cependant les avantages de cette expédition ne furent pas à beaucoup près aussi considérables que ceux de son précédent voyage. On retira de celui-ci, tous frais faits, 60,000 livres.

Deux ans après, c'est-à-dire, en 1587, il eut le commandement d'une autre flotte avec laquelle il entra dans la baie de Cadix & dans la riviere de Lisbonne, où il prit, brûla & détruisit une flotte du port de 10,000 tonneaux : elle étoit composée de vaisseaux Espagnols & Portugais, qui avoient été rassemblés pour envahir l'Angleterre. Il couronna cet heureux succès par la prise du vaisseau *le Saint-Philippe.* Les Historiens de ces temps disent que ce fut la premiere carraque prise par les Anglois. L'année suivante, Elisabeth le nomma Amiral de la flotte que l'on équipa contre la formidable *Armada.* Il fit encore des merveilles dans cette circonstance : au commencement du combat, il prit deux grands vaisseaux de guerre, dont l'un étoit monté par Oquandos, Vice-Amiral Espagnol ; l'autre par Don Pedro de Valdez, dont la brave résistance ne servit qu'à augmenter la réputation de Drake. Lorsque l'Espagnol rendit son épée,

il dit à l'Amiral Anglois : *J'étois résolu de mourir les armes à la main, si je n'avois pas eu affaire à un homme dont le bonheur & le courage sont tels, que l'on diroit que Mars & Neptune président à toutes ses entreprises.* Drake répondit à ces politesses de l'Espagnol par des actes d'une véritable bonté. Il eut pour Don Pedro le plus grand respect, à cause de sa brave défense; il le fit manger à sa table, le logea dans sa chambre, & lui fit presque oublier qu'il étoit son prisonnier. Les Matelots Anglois furent bien récompensés de leur bravoure, puisqu'ils partagerent entre eux un butin de 55,000 ducats d'or, qui se trouverent dans le vaisseau de Don Pedro. Drake donna encore d'autres preuves de son courage & de sa conduite dans cette action : il fit usage des brûlots, ce qui a porté quelques Historiens à affirmer qu'il les inventa; mais c'est ce que nous n'osons assurer.

En 1589, il fut envoyé en Portugal avec une flotte considérable, pour rétablir Don Antonio sur le trône qui avoit appartenu à ses aïeux. On lui donna un collegue dans cette expédition, & c'est à quoi ses admirateurs attribuent sa mauvaise fortune, comme si son bonheur ne pouvoit être partagé. Quoique les Anglois n'aient pu parvenir aux fins qu'ils s'étoient proposées, ils ne laisserent pas de faire beaucoup de mal aux Espagnols, qui, pour s'en venger, descendirent en Angleterre; mais ils furent mis hors d'état de tenter une autre entreprise de cette nature. Ainsi Sir François Drake sauva la nation Angloise de trois invasions de la part des Espagnols. Il n'entreprit plus qu'une expédition qui soit par-

venue à notre connoiſſance : il avoit encore un collegue, & il fit pluſieurs beaux exploits dans les Indes occidentales ; mais ayant voulu exécuter quelque choſe de plus grand, & voyant que ſes efforts n'étoient point couronnés de ſon ſuccès ordinaire, il perdit courage, & mourut le 28 Janvier 1595, dans le havre de Porto-Bello, victime de ſa noble ambition, & des idées ſublimes qu'il avoit conçues de ſa gloire & de celle de ſa nation. Son corps fut mis dans un cercueil de plomb, & plongé dans la mer. Cette cérémonie fut accompagnée d'une décharge générale de tous les canons de la flotte ; & ce qui eſt bien plus glorieux pour lui, c'eſt que tous les Matelots verſoient des larmes. Nous dirons, pour terminer cette Section, que Sir François Drake, ſuivant les paroles de ſon meilleur Hiſtorien, » étoit d'une petite taille, mais très-» bien fait ; il avoit le teint frais & beau, les yeux » grands & vifs, les cheveux châtains, les ma-» nieres aiſées & agréables. Il étoit naturelle-» ment éloquent ; il exprimoit avec grace ce » qu'il concevoit avec clarté ; il étoit fort » inſtruit non ſeulement dans ce qui regardoit » ſa profeſſion, mais dans toutes les Sciences qui » y avoient rapport ; ainſi il n'y a point de fonc-» tions dans un vaiſſeau dont il ne fût en état » de s'acquitter, ſans en excepter même celles de » Chirurgien. Il étoit juſte envers les Marchands » qui l'employoient, bon envers ſes Matelots, » fidele à ſon Souverain, & très-clément envers » ſes ennemis. Ses nombreux & glorieux ex-» ploits lui donnent un droit inconteſtable à une » grande réputation ; & lorſque l'on ſe rappelle

Sa mort & ſon caractere.

SECT. VIII. *Histoire des Terres Australes.*

» qu'il mourut à 55 ans, on est convaincu qu'il » avoit la plus grande ardeur pour acquérir de » la gloire (*a*) «. Ce portrait n'est point dicté par une imagination échauffée ; il est fondé sur des faits, & s'il s'écarte quelque peu de la vérité, il est plutôt au désavantage qu'à l'avantage du Héros qu'il représente.

On peut ajouter (& c'est à notre avis le plus bel éloge de Sir François Drake) qu'il fit naître le goût des expéditions par mer, & qu'il réveilla le génie assoupi de notre nation pour la navigation. Les jeunes gens de toutes conditions, jaloux de marcher sur ses traces & d'acquérir une gloire semblable à la sienne, résolurent de faire briller les différentes qualités que la Nature leur avoit données pour la marine. Les personnes distinguées par leurs richesses & par leur rang, équiperent à leurs frais des vaisseaux sur lesquels ils embarquerent l'élite de leurs vassaux. Ceux dont le rang étoit inférieur, partirent en qualité d'Officiers subalternes, soit sur les vaisseaux des particuliers, soit sur la flotte royale. Le goût que le peuple en général avoit conçu pour la navigation devint si universel, qn'il y eut dans le royaume, avant la fin du regne d'Elisabeth, un grand nombre de jeunes gens de 18 ans, capables de conduire un vaisseau dans presque toutes les parties du Monde connu. C'est ainsi qu'en parle Stowe, homme de mérite, & de la sincérité duquel on n'a jamais douté. Enfin la conduite sage & prudente de ce grand

(*a*) Harris's Voy. t. I, l. I, c. I.

homme, & l'émulation qu'il répandit parmi ceux de ſa nation, alarmerent tellement les Eſpagnols, qu'il fut défendu parmi eux de publier & même d'écrire aucune relation de leurs découvertes en Amérique (*a*). Cependant toutes ces précautions furent inutiles, puiſque les Anglois, inſtruits des forces de ces derniers, ainſi que de leurs talens & de leur génie, ont fait tous leurs efforts pour mettre leur marine ſur le pied où on la voit aujourd'hui, malgré l'oppoſition de l'Eſpagne, de la France, & de la Hollande.

(*a*) Stowe, ubi ſuprà.

SECTION IX.

Philippe II envoye une escadre dans le détroit de Magellan, sous la conduite de Pedro Sarmiento, qui augmente l'équipage à ses frais : voyage de Sir Thomas Candish autour du Monde ; sa naissance : il obtient un brevet, combat la flotte Espagnole, & arrive au détroit de Magellan. Triste fin des Colonies Espagnoles en ce pays. Candish entre dans la mer du Sud, visite l'isle de Moro-Moreno, brûle Piata, pille & détruit Puna, prend le vaisseau nommé la Sainte-Anne d'Acapulco, *perd un vaisseau, a une entrevue avec les Caciques de Cabul ; lettre qu'il envoya au Lord Hunsdon ; réflexions sur son voyage & sur son caractere ; sa mort.*

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

PHILIPPE II, Roi d'Espagne, fut si alarmé du succès & de la facilité avec laquelle Drake pénétra dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, qu'il envoya aussi-tôt une flotte pour faire la découverte de ce passage, le bloquer, & par ce moyen en exclure, s'il étoit possible, toutes les autres nations. Pedro Sarmiento, le plus fameux Marin que l'Espagne eût alors, fut choisi pour conduire cette importante entreprise. Il s'embarqua à Lima, passa par le détroit de Magellan,

Sect. IX. *Histoire des Terres Australes.*

Magellan, &, à son arrivée en Espagne, dit à Philippe que l'on pouvoit fortifier ce passage de maniere à en interdire l'entrée à tous les vaisseaux étrangers (*a*). Charmé de cette nouvelle, le Roi envoya une flotte de vingt-trois voiles avec trois mille cinq cents hommes de troupes pour exécuter ce projet. Sarmiento reçut ordre de se mettre à la tête de cinq cents hommes pour garder les ouvrages projetés, & la Cour d'Espagne espéra se voir bientôt maîtresse absolue des mers du Sud. Après avoir erré pendant deux ans, la flotte arriva enfin dans le détroit; & les Officiers, sans donner le temps à leurs soldats de respirer, les occuperent à bâtir une ville & un fort, qu'ils nommerent *Nombre de Jésus*, où ils laisserent une garnison de cent cinquante hommes. A quinze lieues de la ville & du fort dont nous venons de parler, les Espagnols bâtirent une autre ville plus considérable, au 53e. degré 18 minutes de latitude méridionale, vers la partie la plus étroite du détroit. Elle fut nommée *Cividad del Rey Filippe* : ses fortifications consistoient en remparts & bastions garnis d'un grand nombre de canons; elle avoit quatre cents hommes de garnison, & des provisions pour huit mois. Cette Colonie, aujourd'hui détruite, étoit une des meilleures des Espagnols (*b*). Sarmiento, à quelque temps de là, fut fait prisonnier & envoyé à Londres, après avoir fait plusieurs tentatives inutiles pour maintenir sa Colonie naissante. Les

(*a*) Hist. des Navig. aux Terres Aust. t. I, art. XIV, p. 200.

(*b*) Purchas, t. I, part. II, p. 56. Harris, ubi suprà.

Sect. IX. Histoire des Terres Australes.

soldats de la garnison ayant consumé toutes leurs provisions, périrent de faim; Sarmiento fut disgracié, & les mers du Sud furent ouvertes à toutes les nations qui voulurent profiter de cet avantage. Les Hollandois, les François & les Anglois marcherent sur les traces du célebre François Drake. Le voyage de Thomas Candish autour du Monde nous servira à démontrer ce que nous venons d'avancer. Quoiqu'il ait déjà été question de ce Navigateur dans l'Histoire de la Compagnie des Indes, nous en parlerons plus au long ici, afin de mettre nos Lecteurs à portée de juger des événemens curieux & remarquables qui ont accompagné cette entreprise. Comme nous n'avions parlé de ce voyage qu'en tant qu'il avoit rapport à la Compagnie Angloise des Indes orientales, nous allons entrer ici dans un certain détail, en nous attachant particuliérement aux circonstances qui nous paroîtront les plus importantes.

Voyage de Thomas Candish autour du Monde.

Sa naissance, & sa premiere inclination pour la mer.

Thomas Candish, ou Cavendish, de Trimly, près Spswich, étoit un Gentilhomme d'une ancienne famille & d'une grande fortune. Comme il étoit voisin d'une ville de grand commerce, il conçut dès sa plus tendre enfance une forte inclination pour la mer. Il étoit franc, libéral, & même dépensier, pour ne pas dire prodigue; il n'estimoit l'argent qu'autant qu'il servoit à ses plaisirs. Quelques Historiens assurent même que la décadence de sa fortune fut le premier motif qui lui fit prendre la résolution de la réparer en se faisant Marin (*a*). D'autres affir-

(*a*) Tracts by W. Monson, t. II, p. 274. Camden's Annals, p. 555.

ment qu'il avoit un penchant naturel pour cette profeſſion, & que pour le ſatisfaire, il vendit une partie de ſon bien auſſi-tôt qu'il fut en âge, & qu'il équipa, à ſes frais, un vaiſſeau de cent vingt tonneaux, nommé *le Tigre* (*a*). Il accompagna, avec ce vaiſſeau, Richard Gréenville en Virginie, en 1585, & il ſurmonta pluſieurs difficultés dans ce voyage, dont il ne retira aucun avantage.

Ce mauvais ſuccès, loin de le décourager, lui fit former au contraire une entrepriſe plus dangereuſe. Il avoit vu, dans ſon premier voyage, une grande partie des poſſeſſions Eſpagnoles dans les Indes occidentales; il avoit fait un grand nombre d'obſervations curieuſes, & s'étoit entretenu avec quelques perſonnes intelligentes, qui avoient accompagné François Drake dans ſon voyage autour du Monde. Après s'être ainſi inſtruit, il conçut le deſſein de réparer ſa fortune, de ſatisfaire ſa curioſité, & de rendre ſa réputation égale à celle de ce fameux Amiral. Il étoit à peine de retour de ſon premier voyage, qu'il travailla ſoigneuſement à exécuter ſon grand deſſein. Il vendit ou hypothéqua le reſtant de ſon bien, pour ſe mettre en état d'équiper deux forts vaiſſeaux; il les fit conſtruire avec tant d'activité, qu'au bout de ſix mois ils furent en état de mettre à la voile. Le plus conſidérable, qu'il nomma *le Déſir*, étoit de cent quarante tonneaux, & l'autre, appelé *le Content*,

(*a*) Hackluit, part. III, p. 803. Purchas, v. i. B. ii. p. 57.

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

n'étoit que de soixante. Il équipa aussi une barque de quarante tonneaux. Cette petite escadre fut appareillée & amplement fournie de provisions à ses frais. Il avoit cent vingt-six hommes à ses ordres, tant Officiers que Matelots, dont quelques-uns avoient servi sous Drake; ils étoient tous forts, robustes, & expérimentés. La flotte avoit des provisions pour deux ans; & pour prévenir toutes disputes, querelles & mécontentemens, pendant ou après ce voyage, Candish régla judicieusement la maniere dont on partageroit les prises. Il se munit des relations, des plans & des Cartes de tous les pays & de toutes les mers qu'il avoit dessein de parcourir. Il obtint un brevet de la Reine, par l'entremise du Lord Hunsdon, son protecteur, & alors Seigneur de la Chambre où se tenoit le lit de Justice (*a*).

Il obtient un brevet de la Reine.

Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, il s'embarqua à Harwick le 10 Juillet 1586, & fit voile à Plimouth avec le vaisseau *le Désir*, pour y joindre les deux autres vaisseaux qui devoient composer sa petite flotte. Il leva l'ancre le 21 dudit mois de Juillet, & rencontra dans la baie de Biscaie une flotte de huit vaisseaux, un desquels attaqua l'Amiral Candish. Le combat fut des plus sanglans pendant l'espace d'une heure, & les Espagnols, quoique supérieurs en forces, furent obligés de prendre la fuite. L'obscurité de la nuit & la crainte de perdre ses compagnons l'empêcherent

Il attaque une flotte Espagnole dans la baie de Biscaie.

(*a*) *Ibid*; etiam Harris, l. I. B. i.

de leur donner la chasse. Le 5 Août, il apperçut l'isle de Fortiventura, & arriva bientôt après sur la côte de Guinée. Cependant son équipage fut attaqué du scorbut, ce qui l'obligea de débarquer, dès qu'il en trouva une occasion favorable. Le 23, il aborda sur la côte de Serre Lionne, où il détruisit une ville habitée par des Negres; il perdit un des siens, qui fut blessé d'une fleche empoisonnée. Il entra dans le port avec son vaisseau, remonta la riviere l'espace de quatre milles, & revint chargé de poisson & de citrons. Le 7 Septembre, il partit d'une des isles du Cap-Verd, située à dix lieues de Serre-Lionne, & arriva le premier Novembre sur la côte du Bresil, après avoir navigué entre l'isle Saint-Sébastien & le Continent. Il mit à l'ancre, débarqua, bâtit une forge, construisit une pinasse, & remit à la voile le 23. Il arriva le 26 sur la partie de la côte d'Amérique, située au quarante-septieme degré vingt minutes de latitude septentrionale, & suivit un rivage escarpé jusqu'au quarante-huitieme degré. Il entra le lendemain dans un port, qu'il nomma *Port Désir*, du nom de son vaisseau. Il trouva ce port fort commode pour réparer ses vaisseaux, à cause du flux & reflux de la mer. Deux de ses Matelots furent blessés d'une fleche faite de canne, que les naturels du pays lançoient avec des frondes. On en parle comme d'un peuple grossier, sauvage, & d'une race de géans; on dit qu'ils ont la plante du pied de dix-huit pouces de long. La description que nous faisons de ce pays est entiérement conforme à celle que nous en a laissée Magellan. L'Editeur des

Voyages de Harris dit que Candish donna à cette côte le nom de *Patagonie* ; mais il se trompe, car Magellan l'avoit déjà appelée de ce nom, à cause de la taille extraordinaire des habitans, qui ont, dit-on, cinq coudées, ou sept pieds & demi de haut (*a*).

Le 28 Décembre, il quitta le Port Désir, & jeta l'ancre auprès d'une isle située à trois lieues au sud. Il dirigea ensuite sa course le long de la côte au sud-sud-ouest. Le 30, étant au quarantieme degré trente minutes, éloigné environ de cinq lieues de terre, il découvrit un rocher, dont il tira un plan exact pour l'utilité de ceux qui voudroient voyager dans ces parages. Il continua à côtoyer le rivage, où il rencontra un grand nombre de veaux & de loups marins ; & le 3 Janvier, il se trouva au Cap-Blanc, dont le rivage s'étend vers le sud jusqu'à l'entrée du détroit de Magellan. Le 6 du même mois, il entra dans le détroit ; il remarqua qu'il avoit cinq ou six lieues de large en certains endroits, & qu'il étoit plus étroit en d'autres. Le lendemain, il fit prisonnier un des soldats de la garnison que les Espagnols avoient mise dans le fort. Ce prisonnier lui apprit qu'il

Il arrive au détroit de Magellan.

(*a*) Candish, Magellan & les derniers Voyageurs sont du même sentiment. La proportion qui se trouve entre la plante du pied & le reste du corps, est évaluée à un cinquieme & demi ou à un sixieme, ce qui répond parfaitement à ce que les Historiens nous rapportent à ce sujet. Cavendish étoit plein de bon sens & de connoissances ; ainsi on peut s'en rapporter à lui, quoique cette méthode d'évaluer la taille de ces Sauvages ne soit pas fort exacte.

ne reſtoit que vingt-trois hommes de toute la garniſon de Cividad del Rey Filippe.

Si l'on en croit Candish, le détroit de Magellan, ſitué au cinquante-deuxieme degré de latitude méridionale, a quatorze lieues de large à l'endroit le plus étroit. Il eſt à dix lieues de Penguin Iſlande, & s'étend vers l'oueſt-ſud-oueſt. Ce Capitaine mit à l'ancre auprès de cette iſle, & prit un grand nombre de penguins, qu'il ſala pour la proviſion de ſon vaiſſeau. Le 9 Janvier, Candish s'avança au ſud-ſud-oueſt de la plus grande ville des Colonies Eſpagnoles, qu'il trouva preſque ruinée; les canons étoient démontés, & on en avoit même enfoui une partie; les maiſons étoient déſertes, & on avoit abandonné l'égliſe & pluſieurs beaux ornemens aux oiſeaux & aux bêtes ſauvages. La garniſon avoit ſouffert le froid, la faim, & toutes les miſeres qui en ſont la ſuite. Elle n'avoit vécu, pendant deux ans, que de poiſſon à coquille, ce qui la réduiſit à l'extrémité dont nous avons déjà parlé, & la força de ſe retirer dans un petit fort. Candish dit qu'elle étoit continuellement en guerre avec les Indiens du voiſinage, ennemis mortels des Eſpagnols. Il ajoute que ces Sauvages épioient le moment où ces infortunés étoient obligés d'envoyer un détachement à la chaſſe des daims, pour attaquer la Colonie, & qu'ils pourſuivoient en même temps les chaſſeurs ſur les montagnes comme des bêtes ſauvages; de ſorte qu'ils ne pouvoient rejoindre la garniſon qu'après avoir eſſuyé les plus grandes fatigues, & avoir été expoſés aux plus grands dangers. D'un autre côté, le froid

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

& la faim en faisoient périr un grand nombre; & ceux qui survécurent à tant de miseres, se trouverent tellement infectés des cadavres de leurs compatriotes, qu'ils résolurent, d'un consentement unanime, d'abandonner leur ville; les soldats qui se répandirent le long des côtes devinrent le jouet de la fortune, jusqu'au moment où ils eurent le bonheur de devenir les prisonniers des Anglois (*a*).

Le 14 dudit mois, Candish arriva au Cap Froward, au cinquante-quatrieme degré de latitude, dans la partie la plus méridionale du détroit. Il découvrit ensuite la baie d'Elisabeth, & une belle riviere à deux lieues de là, sur laquelle il navigua l'espace de trois milles. Cette riviere arrose un pays agréable & uni : les habitans sont forts, bien faits, barbares, & brutaux. Comme ils avoient mangé un grand nombre d'Espagnols, ils formerent aussi le dessein de manger les Anglois; mais leur Amiral vigilant les attaqua avec sa mousqueterie, & en fit un grand carnage. Ayant quitté cette riviere, il trouva, deux lieues plus loin, le canal Saint-Jérôme. Il fit voile de là à l'ouest, vers un Cap situé environ à quatre lieues au nord du canal; l'embouchure du détroit est à l'ouest-nord-ouest. On compte trente-quatre lieues de ce Cap à l'entrée de la mer du Sud; ainsi le détroit a environ quatre-vingt-dix lieues dans toute sa longueur. Il faut remarquer que l'entrée du détroit du côté de la mer du Nord &

(*a*) Purchas, ubi suprà; etiam Harris, t. I, p. 25.

du côté de la mer du Sud, ſont à peu près au même degré de latitude, c'eſt-à-dire, au cinquante-deuxieme degré quatre minutes. La flottille fut forcée de mettre à l'ancre pendant plusieurs jours, à cauſe de la fureur des vents & d'une tempête. D'un autre côté, la famine n'étoit pas moins redoutable; heureuſement pour nos aventuriers, ils avoient la commodité des ports, qui ſont en grand nombre dans ces parages (a).

SECT. IX. Hiſtoire des Terres Auſtrales.

Enfin Candish entra dans la mer du Sud, le 24 Février: il obſerva un Cap fort élevé, dont la pointe alloit en baiſſant, & au nord duquel on voyoit quatre ou cinq iſles éloignées environ de ſix lieues du Continent. Le premier de Mars, une tempête qui s'éleva vers le ſoir, au quarante-neuvieme degré de latitude, & à quarante-cinq lieues de la terre, ſépara Candish d'une de ſes barques. Cette barque, qui faiſoit eau, fut pouſſée fort loin en mer, & fracaſſée par la fureur des flots; la prudence & la vigilance du Capitaine furent ſi grandes, qu'il retrouva cette barque le 15 Mars, entre l'iſle Sainte-Marie & le Continent. Pendant la tempête, les vaiſſeaux *le Déſir* & *le Content* s'étoient réfugiés auprès de l'iſle de Mocha, où une partie de l'équipage deſcendit bien armée: un corps d'Indiens l'attaqua avec beaucoup d'animoſité & de valeur. Ces Sauvages habitoient le diſtrict d'Aranco, pays rempli de mines d'or, qui avoient ſouvent tenté l'avidité des Eſpagnols; mais ils avoient toujours été défaits par les In-

Candish entre dans la mer du Sud.

(a) Led. Nav. Hiſt. p. 230. Purchas, p. 60.

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

diens. L'Amiral passa de là à l'ouest de l'isle Sainte-Marie, où il mouilla en sûreté à six brasses d'eau. Cette isle, située au trente-septieme degré trente minutes de latitude méridionale, abonde en cochons, volaille, & en fruits délicieux. Les habitans sont tellement esclaves des Espagnols, qu'ils n'oseroient s'emparer des moindres productions de leur pays natal, sans la permission expresse de ces usurpateurs; ainsi ce malheureux peuple souffre souvent la faim au milieu de l'abondance. L'Amiral fit une descente avec un corps de soixante & dix hommes bien armés; il rencontra deux Indiens de qualité, qui lui firent un très-bon accueil, & le conduisirent dans des magasins remplis de lard, de volailles, de poisson sec, de patates, & de maïs ou blé de Guinée. L'Amiral, par reconnoissance, les invita sur son bord, où ils lui parlerent très-librement, lorsqu'ils virent qu'il n'étoit point Espagnol, & que le vin commença à faire son effet. Ils se plaignirent de l'insolence, de l'avarice & de la cruauté de cette nation; ils l'assurerent que s'il vouloit aller à Aranco, les naturels lui abondonneroient les riches mines de leur pays, qu'ils n'avoient refusées aux Espagnols qu'à cause de leur arrogance. Cependant, soit que l'Amiral n'entendît point assez leur langage, soit que leur promesse lui parût suspecte, il n'osa former une pareille entreprise avec des troupes aussi peu nombreuses. Il savoit qu'il auroit affaire à une nation belliqueuse & vaillante, dont il feroit d'autant plus difficile de vaincre les préjugés, qu'il n'avoit personne parmi les siens en état de parler la Langue de ces

Indiens. Il résolut donc de continuer son voyage ; il quitta cette isle le 18, & s'éloigna, le même jour, de dix lieues au nord & au nord-est, où il jeta l'ancre à la hauteur de l'isle de la Conception. Le 30, il entra dans la baie de Quinero, au trente-troisieme degré soixante minutes de latitude méridionale ; & le jour suivant, il envoya dans le pays un corps de soixante hommes bien armés, qui s'avancerent l'espace de huit milles dans les terres. Ils rencontrerent de nombreux troupeaux de bétail, des chevaux, des chiens, des lievres & autre gibier. Après avoir long-temps marché sans aucune aventure extraordinaire, ils se retirerent en bon ordre à leurs vaisseaux à la vue des Espagnols, qui ayant été instruits de leur arrivée, assemblerent un corps de deux cents chevaux, mais sans faire aucune entreprise contre les Anglois. Le lendemain, tandis que ceux-ci étoient occupés à faire de l'eau, les Espagnols les attaquerent avec un corps considérable de cavalerie, qui descendit des collines & des montagnes. Il y eut deux ou trois Anglois de tués, & un égal nombre de faits prisonniers. L'arrivée de quinze Matelots Anglois changea bientôt la fortune de la guerre ; la victoire se décida contre les Espagnols, qui furent obligés de chercher leur salut dans une fuite honteuse, après avoir laissé vingt-quatre des leurs sur la place. Les Anglois, après avoir fait leur provision d'eau, & après avoir parcouru le pays & s'être emparés de tout ce qui leur étoit nécessaire, leverent l'ancre, & firent voile vers le nord-nord-ouest (*a*).

(*a*) Purchas, B. ii, t. I, p. 60.

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

L'isle de Moro-Moreno.

Le 5 Avril, ils arriverent à l'isle de Moro-Moreno, située au vingt-troisieme degré trente minutes de latitude méridionale, sous le Tropique du Capricorne. Une isle à l'entrée de la baie, qui laisse un passage de chaque côté, forme un très-beau port. L'Amiral débarqua à la tête de trente hommes, & rencontra un grand nombre d'Indiens, qui porterent sur leur dos de l'eau & du bois dans le vaisseau. C'est un peuple également simple & ignorant, entiérement soumis aux Espagnols, qui lui font souffrir la plus cruelle servitude. Ces Sauvages conduisirent l'Amiral & son parti dans leurs huttes, situées environ à deux milles du havre. Ces huttes n'étoient composées que de quelques chevrons supportés par des perches fourchues fichées dans la terre, qu'ils couvroient de feuilles & de rameaux. Ils couchoient sur des peaux de bêtes sauvages étendues par terre, & se nourrissoient de poisson cru. C'est une coutume parmi eux d'enterrer avec les morts leurs effets, c'est-à-dire, leurs arcs, leurs fleches, & même leurs canots quand ils en ont. Ces canots sont très-bien construits, & ont ordinairement deux peaux en forme de vessies, qui sont attachées à chaque bout de la quille avec des courroies de cuir, mais plus souvent avec des tendons & des nerfs de bêtes sauvages. Ces canots ainsi équipés sont très-propres à la navigation, par leur solidité & leurs proportions. Avec ces bateaux, ces Sauvages mettent en mer en toutes saisons, & rapportent une grande quantité de poisson; ils en donnent une partie aux Espagnols en forme

de tribut, & le reste leur sert de nourriture (*a*).

L'Amiral mit à la voile, & arriva le 3 Mai dans une baie, à l'extrémité de laquelle sont les trois petites villes de Poracco, Chinca & Pischa; cette derniere est au treizieme degré vingt minutes de latitude méridionale. Un parti d'Anglois débarqua dans cette ville, entra dans les maisons, & s'empara du vin, de la volaille & des autres provisions qui y étoient. Une tempête empêcha nos aventuriers d'aborder vers les autres villes, où ils auroient trouvé en abondance tout ce dont ils pouvoient avoir besoin. Sur ces entrefaites, l'Amiral s'empara de deux riches vaisseaux chargés de sucre, de mélasse, de maïs, de peaux de cordovan, de chariots Indiens, &c. Le plus riche auroit produit environ 20,000 livres sterlings, si on l'avoit vendu avec sa cargaison; mais Candish, après s'être emparé de ce qu'il y avoit de meilleur, mit le feu aux deux vaisseaux, & fit voile vers Paita, où il arriva le 26. Cette ville, située au cinquieme degré quatre minutes de latitude méridionale, contenoit alors environ deux cents maisons. L'Amiral y entra à la tête de soixante hommes, chassa les habitans, les força de se retirer sur les montagnes, & s'empara de tous leurs effets. Les Espagnols ayant tenté de recouvrer la ville, furent entiérement défaits. Cette ville étoit riche en ameublement, & contenoit des magasins remplis de toutes sortes de marchan-

(*a*) Harris, t. I, l. I, c. I.

SECT IX. *Histoire des Terres Australes.*

Paita brûlée.

difes ; les Anglois s'emparerent de vingt-cinq livres pefant d'argent monnoyé, réduit en pieces de huit, & mirent le feu à la ville, après avoir enlevé tout ce qu'ils purent emporter de précieux. Il y eut pour plus de 6000 livres de marchandifes brûlées : de là Candish fit voile à Puna (*a*).

L'isle de Puna pillée & ravagée.

Il trouva dans le havre un vaiffeau de deux cent cinquante tonneaux, qu'il coula à fond. Il débarqua dans cette ifle, dont le Chef étoit un Indien qui avoit époufé une femme Efpagnole dont il avoit embraffé la Religion, & qui forçoit fes fujets à fuivre fon exemple. Il avoit, du côté de la mer, un palais magnifique & bien diftribué ; de beaux jardins qui s'étendoient le long de la côte, augmentoient les agrémens de ce palais. Les habitans étoient occupés à faire des cables, branche la plus confidérable du commerce de l'ifle, qui produit toutes les chofes néceffaires à la vie. Dans les jardins du Cacique ou Chef, fe trouvoient en quantité les fruits les plus délicats. Le 25 Mai, l'Amiral fit voile vers une petite ifle voifine, où le Cacique avoit tranfporté fes effets les plus précieux. Les Anglois s'emparerent de tout ce qu'ils jugerent à propos, & brûlerent l'églife après avoir pris les cloches & les ornemens. Ils furent bientôt attaqués par un parti de cent Efpagnols, qu'ils défirent après un combat opiniâtre. Les Anglois perdirent douze des leurs,

(*a*) Purchas, B. ii. t. I, p. Hift. I, p. 60. Led. Nav. p. Hackluit, p. 806.

qui furent tués ou faits prisonniers, & les Espagnols laisserent quarante-six de leurs soldats sur le champ de bataille. Le lendemain, l'Amiral ayant débarqué à la tête de soixante-dix hommes, fut attaqué pour la seconde fois par cent Espagnols armés de mousquets & d'épées, & par deux cents Indiens avec des arcs & des fleches, qui étoient leurs armes ordinaires. Après un combat des plus sanglans, les Espagnols furent entiérement défaits; leurs champs & leurs vergers furent pillés, quatre vaisseaux qu'ils avoient sur les chantiers, brûlés, & la ville, qui contenoit deux ou trois cents maisons, saccagée & totalement détruite. La cruauté des Anglois a toujours empêché le succès de leurs expéditions. L'isle la mieux située de cette côte, & peut-être la plus agréable de toutes les possessions des Espagnols dans ces parages, fut entiérement ruinée par des Matelots avides & brutaux, qui ne retirerent aucun avantage de l'état déplorable où ils laisserent ces malheureux Indiens, dont l'industrie méritoit un meilleur sort (*a*).

L'Amiral ayant mis à la voile, la petite flotte arriva à Ric-Dolce, & le 12 elle passa la ligne. Candish la dirigea vers le nord le reste du mois. Le premier Juillet, les aventuriers découvrirent Nueva-Espanna, ou la Nouvelle-Espagne, au dixieme degré de latitude septentrionale, à quatre lieues du Continent. Le 9,

(*a*) Hist. des Navig. aux Terres Aust. t. I, art. 16, p. 227.

SECT. IX. Histoire des Terres Australes.

il prit un vaiſſeau de cent vingt tonneaux ; c'étoit la plus riche priſe qu'il eût encore faite. Il y avoit dans ce vaiſſeau un certain Michel Sancius, natif de Marſeille, que Candish trouva très-verſé dans l'Art de la navigation, & qu'il nomma ſon Pilote. Ce fut ce nouveau Pilote qui fit connoître à l'Amiral l'*Anna-Maria*, qu'il prit quelque temps après. Le 26 Juillet, Candish jeta l'ancre dans la riviere de Copalita, après s'être emparé d'une barque qui venoit jeter l'alarme dans le pays. Le même ſoir, il remonta la riviere avec trente hommes juſqu'à Agatulio, qu'il brûla ſans épargner la maiſon de la Douane. Ils trouverent dans cette maiſon ſix cents ſacs d'anis, évalués chacun à quarante écus, quatre cents ſacs de cacao. Les naturels du pays en font uſage pour manger, & s'en ſervent auſſi au lieu de monnoie : chacun de ces ſacs fut eſtimé à dix écus (*a*). Harris dit que la ville qu'il détruiſit, & qu'il ne nomme point, étoit au quinzieme degré quarante minutes de latitude ſeptentrionale, & qu'il retourna la même nuit à Agatulio. Le 24 Août, il entra dans le port de Natividad avec un certain nombre de ſoldats ; cette ville eſt au dix-neuvieme degré

(*a*) Ces deſcriptions ſont des preuves de la curioſité de Cavendish, ainſi que de ſa ſincérité. Le cacao eſt aſſez ſemblable aux amandes, mais moins agréable au goût. Le cacao offre à boire & à manger, & paſſe dans le commerce au lieu de monnoie ; cent cinquante de ces grains valent un réal (1). Tout le monde ſait que le chocolat ſe fait avec le cacao.

(1) Purchas, p. 61. Hackluit, t. II, p. 806.

de

de latitude septentrionale ; le Pilote Marseillois lui dit qu'il trouveroit un vaisseau dans ce port, dont il pourroit aisément s'emparer ; mais il étoit parti avant l'arrivée de l'Amiral, & étoit allé à la pêche des perles douze lieues plus loin. Il brûla la ville, prit un Mulâtre, fit publier l'arrivée des Anglois par toute la côte de la Nouvelle-Gallicie, & détruisit sur les chantiers deux vaisseaux, chacun de deux cents tonneaux. Le 26, il entra dans la baie de Saint-Jago, où il trouva de l'eau douce, du poisson, & une grande quantité de perles. Il s'avança, peu de temps après, dans la baie de Malacca. Il en partit aussi-tôt avec trente hommes, & démolit une petite ville Indienne, où l'on comptoit trente maisons ; après quoi, il retourna à ses vaisseaux.

Le 8 Septembre, il prit la route de Chacalla, & le lendemain il défit un corps composé de quarante hommes. Il revint ensuite chargé d'oranges & de citrons, après avoir marché l'espace de deux lieues dans un pays plein de bois & de montagnes, sans rencontrer autre chose que quelques maisons appartenantes à de pauvres Espagnols, à des Portugais, & à des Indiens. Il emmena avec lui un Espagnol & un Portugais, dont le premier étoit Charpentier. Le 12, il alla à l'isle de Saint-André, où il trouva un grand nombre d'oiseaux, de veaux marins, & une espece de lézards nommés *iquanos*, qui sont d'un goût délicieux. De là il s'avança vers Massattan, sous le tropique du Cancer. Il y a une grande riviere qui se décharge dans la baie, & qui abonde en poisson. On trouve sur la côte

quelques fruits bons à manger; & à deux lieues de ce havre, eſt une petite iſle où les aventuriers Anglois trouverent d'excellente eau de ſource, en creuſant environ deux pieds dans le ſable. Le 14 Octobre, l'Amiral arriva au Cap Lucar, à l'oueſt de la Californie. Non loin de ce Cap, eſt une baie large & commode, que les Eſpagnols nomment *Aquada-Segura.* Il entra dans cette baie, & y fut retenu par le vent d'oueſt juſqu'au 4 Novembre. Son deſſein étoit de ſurprendre le vaiſſeau d'Acapulco. Le même jour, tandis qu'il étoit occupé à parcourir la Californie, un de ſes Matelots qui étoit ſur un lieu élevé, s'écria qu'il voyoit un vaiſſeau; & lorſque l'équipage des deux vaiſſeaux eut été inſtruit de cette découverte, on ſe prépara avec joie au combat. Ils s'approcherent de ce vaiſſeau, & trouverent que c'étoit *la Sainte-Anne*, de ſept cents tonneaux, dont Sancius avoit parlé. Candish ayant ordonné l'abordage, pluſieurs de ſes Matelots s'avancerent; mais ils furent vigoureuſement reçus, & tellement preſſés par l'ennemi, qu'ils furent obligés de ſe retirer après avoir perdu quatre des leurs. Ce mauvais ſuccès ne fut point capable de faire perdre courage à l'Amiral, qui recommença l'attaque avec une nouvelle vigueur, & fit un feu continuel, qu'il ne ceſſa que quand la frégate ennemie commença à faire eau: il réſolut alors de monter à l'abordage; mais le vaiſſeau ſe rendit, dans la crainte de couler à fond. Les Eſpagnols arborerent le pavillon blanc, & baiſſerent leurs pavillons. Cette priſe récompenſa Candish de toutes ſes fatigues; il trouva dans le vaiſſeau beaucoup d'or, de ſoie, de ſatin,

Il prend la Sainte-Anne, riche frégate d'Acapulco.

de damas, de musc, une quantité prodigieuse d'autres riches marchandises, & des provisions qui n'étoient pas moins précieuses pour les Anglois que le reste de la charge du vaisseau. Candish mit cent cinquante Espagnols à terre ; il les plaça dans un lieu fertile, & leur laissa en abondance toutes les provisions nécessaires à la vie ; il leur donna les voiles de leur vaisseau pour se bâtir des huttes, & fit tout ce qui dépendoit de lui pour les dédommager de la perte de leur frégate.

Après cette expédition aussi avantageuse qu'honorable, la distribution du butin excita tant de trouble parmi les Matelots, qu'il fallut toute la prudence & le désintéressement de l'Amiral pour prévenir les suites de cette querelle. Ils avoient oublié l'accord fait au moment de leur départ. Il y eut de grands débats entre l'équipage des deux vaisseaux, & sur-tout parmi ceux qui montoient *le Content*. Candish vint à bout de terminer ces différens, tant par sa candeur que par sa libéralité. Il distribua une partie de ce qui lui échut, pour appaiser les mécontens ; ensuite il choisit parmi les Matelots qui montoient *la Sainte-Anne*, deux jeunes Japonois, un Portugais qui avoit été en Chine & au Japon, & un Pilote Espagnol qui connoissoit parfaitement toutes les côtes situées entre Acapulco & la Nouvelle-Espagne : il crut qu'ils pourroient lui être utiles dans son voyage, & c'est ce qui l'engagea à les emmener avec lui. Après avoir donné une somme d'argent au Capitaine Espagnol, des armes & des munitions pour se défendre contre les Indiens, il mit le feu au

Sect. IX. Hiſtoire des Terres Auſtrales.

galion, & brûla plus de cinq cents tonneaux de marchandiſes précieuſes qu'il ne pouvoit emporter.

Il perd le Content.

Après cette expédition, il réſolut de retourner en Angleterre; mais il avoit à peine quitté Puerto-Seguro, qu'il eut le malheur de perdre *le Content* & ſon Vice-Amiral qui le commandoit; il étoit reſté dans le port quelque temps après que le *Déſir* avoit mis à la voile. Candish eſpéroit le retrouver à chaque inſtant: il s'éloignoit lentement, & prenoit toutes les précautions néceſſaires pour le rencontrer; mais tout fut inutile (*a*). En quarante-cinq jours il alla de Puerto-Seguro à Ladrones, qui en eſt éloigné de dix-huit cents lieues. Le 3 Janvier, il apperçut l'iſle de Guam. Il rencontra ſur ces parages ſoixante canots pleins de Sauvages, & chargés de cocos, de patates & de poiſſon frais qu'ils troquoient pour de vieille feraille & autres marchandiſes de pareille valeur. Après que les échanges furent faits de part & d'autre, les Sauvages s'approcherent du vaiſſeau Anglois, & ſe preſſerent de telle maniere autour de lui, que pluſieurs de leurs canots furent briſés ſans qu'il y eût aucun de ces Indiens de noyés. Comme ils demeuroient opiniâtrement auprès du vaiſſeau, & qu'ils ne vouloient point ſe retirer, l'Amiral, qui craignoit qu'ils n'euſſent formé quelque mauvais deſſein, réſolut de faire une décharge ſur eux; mais quoique ces Sauvages fuſſent extrêmement gros & gras, ils plongerent avec une telle agi-

(*a*) Purchas, t. I, l. II, p. 67.

lité, qu'il ne parut pas qu'il y en eût aucuns de blessés. La souplesse avec laquelle ils sauterent dans l'eau & retournerent dans leurs canots lorsqu'ils crurent le danger passé, est quelque chose de merveilleux. Leurs canots étoient proprement faits, quoiqu'ils n'eussent point d'outils de fer. Ils avoient sept ou huit verges de long sur une demi-verge de large, & on ne pouvoit distinguer la proue de la poupe. Le stribord étoit de roseaux, & leurs mâts de bambous ou de cannes; leurs voiles, avec lesquelles ils vont même contre le vent avec une rapidité incroyable, étoient faites d'herbes marécageuses (*a*).

Sect IX. Histoire des Terres Australes.

Son entretien avec les Caciques de Cabul.

Le 14 dudit mois de Janvier, il apperçut le Cap du Saint-Esprit, situé à cent dix lieues de Guam. Le même jour, il entra dans le détroit qui sépare l'isle de Luan de celle de Cambaia. Le lendemain, il jeta l'ancre dans une baie voisine de l'isle de Cabul: un canot dans lequel étoit un des Caciques ou Chefs, s'approcha du vaisseau. Les Anglois se dirent Espagnols, & obtinrent des racines & des fruits de ces Sauvages. Ils étoient nus, & le Cacique avoit des figures monstrueuses peintes sur la peau. Il alla à bord du vaisseau Anglois, & envoya un de ses mariniers vers ses six collegues, pour leur dire de venir visiter l'Amiral. Ils arriverent aussitôt, & embarquerent avec eux un grand nombre de cochons, d'oiseaux, de cocos, & de patates. Sur ces entrefaites, le Pilote Espagnol qui avoit

(*a*) Hist. des Navigat. *ibid.* Purchas, *ibid.*

SECT. IX. Histoire des Terres Australes.

été pris sur la *Sainte Anne*, fut pendu, pour avoir formé le dessein de trahir le vaisseau. Candish demeura neuf jours à la hauteur de cette isle, & pendant ce temps fit plusieurs remarques sur les mœurs & les coutumes des naturels. Ils sont Païens & Idolâtres, vont nus, & ne portent qu'une large ceinture au milieu du corps, avec un petit tablier qui sert à cacher leur nudité. Ils sont basanés & olivâtres. La circoncision est en usage parmi eux; ils font encore une autre opération qui ne se pratique peut-être en aucun autre endroit que dans le Pégu. Cette opération regarde les enfans mâles. Ils leur percent le gland du pénil avec une petite lame d'étain qui est double par le bout; on la rive, & on l'ôte quelquefois, selon l'occasion. On dit que cette coutume fut établie par un ordre des Magistrats, qui la crurent nécessaire pour détruire un péché honteux contre la Nature, auquel ils étoient fort enclins.

Peu de temps avant son départ, l'Amiral somma tous les Caciques & cent des principaux habitans de comparoître devant lui. Il se fit connoître à eux, leur déclara qu'il étoit Anglois ainsi que son équipage, & que les Anglois étoient les ennemis implacables des Espagnols. Il leur donna en especes la valeur du tribut qu'ils lui avoient payé comme Amiral Espagnol. Cette découverte ne les surprit pas moins que la générosité de l'Amiral Anglois. Ils admirerent tellement sa conduite & sa libéralité, qu'ils lui firent offre de le protéger contre l'Espagne & contre toutes les autres Puissances de la terre.

Ils prirent ensuite congé de l'Amiral, qui leva aussi-tôt l'ancre (*a*).

Le 24 Juin, il côtoya Manille, & passa entre cette isle & celle de Masbat. Il remarqua que les Espagnols, pour prévenir une attaque, allumerent de grands feux sur les collines, & firent, durant la nuit entiere, des décharges continuelles d'artillerie. Le 29, Candish passa le détroit qui se trouve entre Panama & l'isle de Négro. Il débarqua, dans la premiere de ces isles, un prisonnier Espagnol, avec ordre de dire au Capitaine d'un vaisseau de sa nation qui mouilloit dans la rade, qu'il ne manquât pas de se munir d'une grande quantité d'or, pour donner à l'Amiral Candish, à son retour; que cet or devoit être pesé avec des poids Anglois, & qu'il n'oubliât pas de tenir une pinasse toute prête pour débarquer son monde. Après cette fanfaronnade, il fit voile vers l'isle de Batochino, au premier degré de latitude septentrionale; il dirigea ensuite sa course vers Java-Major, où il demeura quelques jours. Il fit de l'eau & embarqua du bois. Les naturels du pays le traiterent avec tous les égards possibles; ils lui firent présent d'une grande quantité de cochons, d'oiseaux, d'œufs, de sucre, de cocos, & de plusieurs autres especes de fruits. Quelques Portugais qui allerent à bord du vaisseau Anglois pour s'informer de Don Antonio, leur Roi, instruisirent l'Amiral des mœurs, des coutumes, des Loix & du Gouvernement des naturels. Le Roi d'alors

(*a*) Harris, l. I, c. I, t. I.

SECT. IX. *Histoire des Terres Australes.*

Coutume extraordinaire qui s'observe parmi les naturels de Java.

étoit très-respecté, & son autorité étoit plus absolue que celle d'aucun de ses prédécesseurs. Il étoit maître des biens de ses sujets, qui étoient si esclaves, qu'ils ne pouvoient conclure le moindre marché sans sa permission ou celle de quelqu'un de ses Officiers. Il avoit cent femmes, & son fils cinquante. Ces femmes éprouvent un sort bien extraordinaire après la mort du Roi. Lorsque son corps est brûlé, & que ses cendres sont déposées dans une urne, ce qui se fait ordinairement en cinq jours, les Reines s'assemblent dans un lieu marqué. Celle d'entre elles qui étoit la plus chérie du Roi, jette une balle, & l'endroit où elle s'arrête est le lieu de la scene tragique. Les Reines s'avancent l'une après l'autre vers ce lieu, armées de sabres nus dont elles se percent; elles se barbouillent le corps de leur sang jusqu'à ce qu'elles tombent mortes : c'est un sacrifice barbare & particulier à ce pays. En général, les habitans sont hardis, courageux & intrépides; ils obéissent sans balancer à tout ce que le Roi leur ordonne; ils n'hésiteroient pas à se plonger un poignard dans le sein, à se précipiter du haut d'un rocher, ou à se donner la mort de quelque autre maniere que ce fût, s'il le leur commandoit : ils se font gloire de tout sacrifier au devoir & à l'obéissance (*a*).

Après avoir été instruit de tout ce qu'il y avoit de remarquable dans l'isle de Java, Candish partit pour le Cap de Bonne-Espérance. Il employa le restant du mois de Mars à tra-

(*a*) Hist. des Navig. ubi suprà.

verser le vaste Océan qui sépare Java du continent d'Afrique. Il fit, pendant ce temps, des observations utiles & curieuses sur les étoiles, le temps, les vents, & sur les marées, la position des terres, &c. Il arriva le 16 Mai au Cap de Bonne-Espérance. Le 9 Juin, il passa par Sainte-Hélene; il vit l'isle de Flores le 20 Août, & il arriva enfin à Plimouth le 9 Septembre, après avoir essuyé une tempête furieuse. On dit qu'il fit son entrée dans le port de Plimouth avec des voiles de soie, pour annoncer son succès & sa bonne fortune de la maniere la plus magnifique. Il est probable qu'ayant perdu ses voiles dans la tempête, il fut obligé de se servir d'une étoffe brillante, faite d'herbe de soie, que le peuple a prise pour de la soie véritable. Quoi qu'il en soit, il ne satisfit point sa vanité aux dépens de son équipage : aucun de ceux qui s'étoient embarqués avec lui n'eurent le moindre sujet de former aucune plainte; au contraire, il divisa les prises avec tant d'équité & même de générosité, qu'il s'acquit par-là autant d'honneur que de réputation par son voyage autour du Monde.

Sa reconnoissance ne le cédoit pas à ses autres qualités; il écrivit le jour de son arrivée à son protecteur, le Lord Hunsdon, proche parent de la Reine. Ses expressions sont si belles, & son style nerveux & concis est si propre à faire connoître son caractere, que nous avons cru devoir donner à nos Lecteurs une traduction de sa lettre.

» TRÈS-HONORABLE,

» Je vous prie humblement de continuer à m'ac-

Sect. IX. *Histoire des Terres Australes.*

corder les faveurs dont vous m'avez comblé jusqu'ici; je sais que je n'en suis pas digne; cependant je ferai tout ce qui dépendra de moi toutes les fois qu'il plaira à Votre Grandeur de me commander. Je la supplie humblement de faire savoir à Sa Majesté le désir que j'ai eu de lui rendre service par mon voyage; & comme il a plu à Dieu de rendre notre Reine victorieuse d'une partie de ses ennemis, j'espere, dans peu, les voir tous soumis à son obéissance, car j'ai entiérement découvert les lieux où sont cachés les trésors qui leur servent à faire la guerre, & Sa Majesté Britannique pourroit aisément s'en emparer. Dieu a permis que j'aye fait le tour du Monde, allant par le détroit de Magellan & revenant par le Cap de Bonne-Espérance. Dans ce voyage, j'ai découvert tous les pays où les Espagnols & les autres nations Chrétiennes trouvent tant de riches mines d'or. J'ai navigué le long des côtes du Chili, du Pérou & de la Nouvelle Espagne, où j'ai coulé, brûlé & détruit dix-neuf vaisseaux, tant grands que petits. J'ai pillé & brûlé tous les villages & les villes où j'ai débarqué; & si je n'avois pas été apperçu sur la côte, j'aurois rapporté des trésors immenses. Ce qui m'a été le plus avantageux, c'est un vaisseau de Roi que j'ai pris en Californie. Il revenoit des isles Philippines, & c'étoit un des vaisseaux les plus richement chargés qui voyagent dans ces mers, suivant le registre du Roi & le rapport des Marchands. Mes vaisseaux ne purent contenir qu'une très-petite partie des marchandises dont il étoit chargé, & je fus obligé de brûler ce qui restoit. Du Cap de Californie,

qui est la partie la plus élevée de toute la Nouvelle-Espagne, je me suis rendu aux Isles Philippines, qui sont peu éloignées des côtes de la Chine; j'ai fait toutes les recherches nécessaires sur les productions de ce pays, dont la beauté & les richesses sont si grandes, que l'on aura peine à croire ce que j'en dirai. Si je n'avois suffisamment connu les trésors incomparables renfermés dans ce pays, j'aurois été moi-même aussi incrédule que tout autre. J'ai côtoyé les Isles Moluques, où j'ai été très-bien reçu par quelques nations Païennes; mes compatriotes peuvent y commercer aussi bien que les Portugais. De là j'ai passé par le Cap de Bonne-Espérance, & j'ai trouvé à mon chemin l'Isle Sainte-Hélene, où les Portugais s'arrêtent ordinairement pour se rafraîchir. De cette isle, Dieu a permis que je sois revenu en Angleterre. J'offre toutes mes fatigues à Sa Majesté, & je prie le Tout-Puissant de la faire régner long-temps sur nous, car elle est aujourd'hui la plus fameuse Princesse qui ait jamais régné dans l'Univers. Je vous prie humblement de me pardonner la longueur de cette lettre. Je prie Dieu de prendre soin de vos précieux jours (*a*).

De votre Grandeur, le très-humble & très-obéissant serviteur,

THOMAS CAVENDISH «.

Septembre 1578.

(*a*) Purchas, t. I, part. II, p. 70, 71.

SECT IX. *Histoire des Terres Australes*

Réflexions sur son voyage & son caractere.

Les curieux doivent faire beaucoup de cas de ce voyage, à cause de la description pleine de clarté que Candish nous a laissée du détroit de Magellan. Lorsque ce Voyageur écrivoit, ce qu'il rapportoit des Philippines étoit fort intéressant; mais ce qu'il nous a laissé de plus important, est sa Carte & ses descriptions de la Chine, qui furent les plus connues depuis leur publication, jusqu'au temps où les Hollandois firent quelques progrès dans la Géographie. Les personnes versées dans cet Art ont donné les plus grands éloges à ce célebre Navigateur, qui, dans tout son voyage, joignit à la prudence & au courage d'un grand Officier, la vigilance & les talens d'un bon Marin. Le succès de cette expédition augmenta sans doute considérablement sa fortune; mais on ignore à combien elle se montoit après son glorieux voyage. Hackluit dit qu'il se contenta d'acheter un beau comté (a); c'est une maniere vague de s'exprimer, d'où l'on ne peut rien conclure de certain. Quelles que fussent ses facultés, sa générosité & sa libéralité l'obligerent, peu d'années après, à former la résolution d'entreprendre un second voyage. Il traitoit somptueusement tous ceux qui, par leur expérience dans la marine, pouvoient lui donner quelques instructions. Cette conduite le rendroit estimable & digne d'admiration, s'il n'avoit porté l'amour du bien public au delà des bornes que dictent la prudence & l'économie, sans lesquelles l'homme ne peut être heu-

(a) *Idem, ibid.*

reux ni utile à ſon pays. Il paroîtroit aſſez, par ce que nous avons dit, qu'il conſidéroit ſon premier voyage comme un acheminement à de nouvelles entrepriſes. Ainſi ce que pluſieurs regardoient en lui comme profuſion & déréglement, étoit fait en vûe d'augmenter ſa fortune, d'établir ſa réputation, & d'être utile à ſon pays. Il ſe comporta de maniere qu'il ne laiſſa point de dettes à ſa mort; ſes effets furent plus que ſuffiſans pour fournir aux pertes qu'il eſſuya, lorſqu'il tenta d'entrer une ſeconde fois dans la mer du Sud.

Les vaiſſeaux équipés pour ce voyage furent le *Leiceſter*, le *Roebuck*, le *Déſir*, le *Dainty*, & la pinaſſe *la Noire*. Tous les préparatifs ſe firent à ſes frais, comme dans la premiere expédition. Il quitta Plimouth avec cette flotte le 6 Août de l'année 1591, & il arriva ſur la côte du Breſil en Novembre. Il prit la ville de Sanctos, & brûla celle de Saint-Vincent. Il s'avança enſuite vers le détroit de Magellan, où il eſſuya des tempêtes & des malheurs de toutes eſpeces, dont nous avons pluſieurs relations différentes. C'eſt Candish lui-même qui en a fait le récit le plus détaillé à Sir Thomas George, ſon Exécuteur teſtamentaire. Dans ce récit, il attribue ſon mauvais ſuccès à la déſertion & à la trahiſon de Davis; il ſe plaint de querelles, de diſſentions & de mutineries; des vents ſud-oueſt & des tempêtes de l'hiver qui le pouſſerent de rivage en rivage. Jamais il n'avoit éprouvé un froid auſſi pénétrant, ni vu autant de neige. Ce temps rigoureux l'obligea de retourner dans le Breſil, où il tomba malade & mourut de

Sa mort.

chagrin. Ce fut ainsi que finirent, avec sa vie, les voyages de Sir Thomas Cavendish, qui avoit été créé Chevalier à son retour de son voyage autour du Monde. Sa mort prématurée fit un tort considérable à l'avancement de la Marine. Il fut fort regretté de ses Matelots, dont la plupart se virent obligés d'offrir leurs services à des étrangers. Après ce que nous avons dit, il seroit inutile de peindre le caractere de ce grand homme. On remarquoit en lui un mélange de rares vertus & de vices éclatans. Ses défauts mêmes, quoique funestes à sa fortune & contraires à l'idée que l'on pouvoit se former de sa prudence, augmentoient sa réputation : sa générosité envers les personnes distinguées par leur mérite, & sa libéralité envers ses compatriotes, étoient excessives.

Fin du Texte du Tome LXXIX.